

ART CELTIQUES IRLANDAIS  
p. 406. 408

Vol. IV.

Fascicule 2.

# ÉTUDES CELTIQUES

PUBLIÉES PAR

J. VENDRYES

DOYEN HONORAIRE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS  
MEMBRE DE L'INSTITUT

AVEC

LE CONCOURS DE PLUSIEURS SAVANTS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

*Secrétaire de la rédaction :* M. ÉDOUARD BACHELLERY



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITION « LES BELLES LETTRES »

95, BOULEVARD RASPAIL, 95

—  
1948

## SOMMAIRE

---

- Th.-M.-Th. CHOTZEN, Le livre de Gautier d'Oxford, L'Historia Regum Britanniae, Les Bruts gallois et l'épisode de Lludd et Llevelys, p. 221. — Th.-M.-Th. CHOTZEN, Ermain Ablach, Ynys Avallach, Insula Avallonis, Ile d'Avalon, p. 255. — J. VENDRYES, Le poème du Livre Noir sur Hywel ab Gronw, p. 275. — Maître MAC ENTÉE, Un poème irlandais du XVI<sup>e</sup> siècle, p. 301. — J. VENDRYES, Notes critiques sur des textes, p. 306. — T. S. O' MALLE, S-groups in Irish bardic poetry, p. 323. — J. VENDRYES, Étymologies, p. 327. — E. BACHELLERY, Un conte en dialecte du pays de Tréguier finistérien, la Princesse Plumet d'Or, p. 335. — J. VENDRYES, Sur quelques infinitifs en -i du bretonique, p. 358. — G. BONFANTE, Le nom de la « Catalogne », p. 365. — Melville RICHARDS, The negating of the Verb-noun in Welsh, p. 373. — Maître MAC ENTÉE, Deux poèmes du manuscrit de Paris, p. 379.
- Bibliographie (M.-L. Sjøestedt, J. Vendryes), p. 388.  
Chronique, p. 423.  
Nécrologie : M.-L. Sjøestedt (J. Vendryes), p. 428.
- 

## ÉTUDES CELTIQUES



Vol. IV.

1948

# ÉTUDES CELTIQUES

PUBLIÉES PAR

J. VENDRYES

DOYEN HONORAIRE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS  
MEMBRE DE L'INSTITUT

AVEC

LE CONCOURS DE PLUSIEURS SAVANTS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

*Secrétaire de la rédaction* : M. ÉDOUARD BACHELLERY



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITION « LES BELLES LETTRES »  
95, BOULEVARD RASPAIL, 95

—  
1948

LE LIVRE DE GAUTIER D'OXFORD,  
« L'HISTORIA REGUM BRITANNIAE »,  
LES « BRUTS » GALLOIS ET L'ÉPISE  
DE LLUDD ET LLEVELYS

PAR

Th. M. Th. CHOTZEN :

Il pourrait sembler présomptueux de vouloir rouvrir les débats sur la question si souvent discutée des dettes de Gaufréi de Monmouth envers sa source alléguée. La dernière tentative de démontrer que les *Bruts* sont autre chose que des versions de l'*Historia* de Gaufréi, et que notamment le *Brut Tysilio* remonte indépendamment au fameux *vetustissimus liber* qu'il invoque, celle de M. Acton Griscom<sup>2</sup>, n'a pas convaincu la critique : se faisant l'écho des opinions exprimées à ce sujet, le dernier éditeur du *Roman de Brut* de Wace a pu parler d'un « insuccès total »<sup>3</sup>. Ce jugement semble sanctionné par une voix qui fait toujours autorité dans les controverses celtiques, celle de M. Thurneysen, qui a formulé ainsi son opinion sur le problème de Gaufréi :

- 1) L'*Historia* est une œuvre fabuleuse ;
- 2) Les *Bruts* gallois sont des versions de l'*Historia*, et ne remontent nullement aux sources de Gaufréi ;

1. Cet article et le suivant ont été placés en tête du fascicule, comme un hommage posthume à Th. M. Th. Chotzen, dont on lira plus loin le nécrologe. Les manuscrits en étaient parvenus à la rédaction en 1942 et il n'a pas été possible à leur auteur d'en voir les épreuves. On ne s'est pas cru autorisé à y rien changer, bien que des publications récentes y dussent apporter certaines additions ou corrections. Tels qu'ils sont, ils font faire d'utiles progrès à l'étude des questions qu'ils traitent. Ils augmentent les regrets qu'on éprouve d'une destinée si féconde, si dévouée à la science et si cruellement interrompue.

2. *The Historia Regum Britanniae of Geoffrey of Monmouth, with contributions to the study of its place in early British history* (Londres, etc., 1929).

3. Ivor Arnold, t. I, p. lxxxiii.

ÉTUDES CELTIQUES, IV.

Mais si l'on repousse cette hypothèse et que l'on s'en tienne à la leçon *keinwvr*, ce composé peut s'interpréter. Il comprend comme second terme un mot *bwrr*, qui doit être rapproché de l'irlandais *borr* désignant un objet faisant saillie, une bosse, une éminence. K. Meyer (*Contr.*, p. 241, d'après P. O'Connor) le traduit par « a bunch, knob, swelling », et Dinneen (*Foclóir*, 2<sup>e</sup> éd., p. 111) par « a bunch, a lump » et aussi par « pride, haughtiness ». C'est surtout comme adjectif que *borr* est connu en irlandais; on en trouvera des exemples dans le *Wörterbuch* de Windisch et dans les *Contributions* de K. Meyer; il a le sens de « gonflé, enflé » (en parlant de la vague, *tond borrr* LL 88 b 41), d'où « vaste, immense » (*ri betha buirr* « roi du vaste monde » S. R., 4453, *imon mbéist mbuirr* « autour de l'immense bête » ib. 881); mais il s'emploie surtout au sens figuré « gonflé d'orgueil, fier » (*borr-óclaeach* L. U. 7553) ou simplement « puissant » (*inglionn Bolcain buirr* « dans le val du puissant Bolcan » Buile Suibhne, p. 38, l. 1063).

Strachan (*Bezz. Beitr.*, XIV, 315) faisait remonter *irl. borrr* à un ancien *\*bhorso-*, qui se conserverait aussi dans le cornique *bor* « épais » (traduit par *pinguis* dans le Vocabulaire). Le rapprochement de *borrr* et de *gall. bwrr* est donné par M. Ifor Williams dans le *B. B. C. S.*, t. VII, p. 36. Un *o* ancien en position devant certains groupes et notamment devant *r* + consonne devient souvent *w* en gallois (Pedersen, *Vgl. Gr.*, I, 33); cf. *irl. corr* « coin, angle, côté », en face de *gall. cwrr*. Le gallois *bwrr* est adjectif dans plusieurs exemples que donne M. Ifor Williams: *gwr bwrr* (Tal. 188.12 = 59.17), *Dunawt wvrr* écrit *Dunawt wr* R. B. Triad. 301.9. Dans le vers d'Einyawn ab Gwgawn, c'est sans doute un substantif désignant une construction faisant saillie sur la plaine. Le sens serait: « Il ne resta debout ni une tour ni un édifice; ce fut un effondrement (*krein*). »

Quant au composé *kein-wvr*, on peut l'interpréter au figuré « noblement fier, au bel orgueil ». Mais on pourrait l'entendre aussi au propre; le mot *bwrr* désignerait alors la tête du cheval dressée, avec la masse de la crinière sur l'encolure. Le vers de

Casnodyn comporte donc deux traductions suivant qu'on y lit *keinwvr* ou *keinwvr*: « Madawc était un cavalier de chevaux fringants, un homme de lutte » ou bien «... de chevaux fringants, à la belle prestance (ou au beau port de tête) ». L'adjectif *sarruc* signifie proprement « difficile de caractère, bourru, rebelle, fringant »; il est fréquent en poésie (cf. M. A. 200 a 42, 201 a 5, 214 b 52, etc.).

## V

M. A. 258 a 25-26, dans une pièce de Phylip Prydyd à Rhys Ieuanc à propos d'une dispute entre bardes (*amrysson*, cf. ci-dessus, p. 4, et *Z. C. P.*, VII, 37) on lit:

*peunyd yn rwyddryt ym rodit anoeth  
peunoeth a rygoeth ym anregit.*

Même texte dans le manuscrit de Hendregadredd (89 b; p. 226). A propos de *anoeth* « joyau, objet précieux », J. Loth a dans la *Revue Celtique*, XXXVIII, 168, donné la traduction du vers 25: « chaque jour on me donnait joyau abondamment. » Cela ne présente aucune difficulté. Mais dans l'*Archiv für celtische Lexikogr.*, I, 453, le même J. Loth a donné des deux vers une traduction, qui suppose une correction: « chaque jour abondamment (à flots) on me donnait objet précieux; chaque nuit on me faisait cadeau d'or très pur. » Il faut évidemment lire au vers 26:

*peunoeth eur rygoeth ym anregit.*

Le verbe *anregu*, tiré de *anreg* « don, cadeau », se construit en effet transitivement; cf. M. A. 186 a 2 (= Hendr. 66 b, p. 166 et R. B. 1397.41): *Kyndelw ae hanrec* « c'est Cynddelw qui la donne (la sublime poésie, *ardunwawd*) »; et de même M. A. 275 a 14 (= R. B. 1152.27): *swllt agorant, eur anregant a rago-reu* « ils répandront la monnaie (cf. *eur agoret* R. B. 1034.5 = 254.13 Sk.), ils donneront de l'or et des honneurs ».

## SUR QUELQUES INFINITIFS EN -I DU BRITTONIQUE

PAR

J. VENDRYES

Un article des *Mélanges linguistiques* offerts à M. Holger Pedersen (Copenhague, 1937), p. 287-292, avait pour objet d'attirer l'attention sur des restes de présents en *-e-* dans la conjugaison celtique. Mais pour ne pas allonger cet article, on s'était tenu à n'y considérer que certaines formes du verbe irlandais. Or, la conjugaison du brittonique est également intéressée à la question et fournit même quelque appui à l'hypothèse présentée.

En gallois, c'est dans le nom verbal, communément appelé infinitif, que la distinction des thèmes verbaux se reconnaît le plus aisément. Le nom verbal en effet offre souvent le thème du verbe dépourvu de désinence (J. Morris-Jones, *W. Gr.*, p. 385); et c'est le thème nu qui apparaît aussi dans les noms verbaux en *-u*, en *-o* (*-aw*) et en *-i*, après la chute de l'ancien suffixe *-m* de bonne heure passé à *-v* (cf. Pedersen, *Vgl. Gr.*, II, 61; Rhys, *Celt. Folklore*, I, 225 n. et *The Welsh People*, 4<sup>e</sup> éd. p. 38n.). Toutefois, la langue a réparti et développé les désinences *-u*, *-o* et *-i* entre les noms verbaux suivant les conditions phonétiques du mot. Le choix entre les trois dépend en général du timbre de la voyelle radicale. Quand celle-ci est *a*, *ae*, *e* ou *y* le nom verbal est normalement en *-u* (*canu* « chanter », *traethu* « déclarer », *credu* « croire », *crynu* « trembler »). Quand celle-ci est *i*, *u*, *eu* ou *wy*, le nom verbal est normalement en *-o* (*blino* « fatiguer », *curo* « battre », *euro* « dorer », *twyllo* « tromper »). Enfin la terminaison *-i* est de règle lorsque la voyelle radicale est *o* ou *oe* (*torri* « briser », *poeni* « faire souffrir ») ou lorsque le radical se termine par un *-w* (*berwi* « bouillir », *chwertwi* « rendre amer »),

SUR QUELQUES INFINITIFS EN -I DU BRITTONIQUE 359

*enwi* « nommer », *gwelwi* « pâlir », *meddwi* « s'enivrer », etc.); cf. J. Morris-Jones, *op. cit.*, p. 387. Cette répartition comporte des exceptions. Ainsi Morris-Jones, p. 388, signale un bon nombre de verbes, même dénominatifs, qui, malgré un *a* radical, ont leur nom verbal en *-i*; la finale *y* a d'ailleurs provoqué le changement de cet *a* en *e*: *erchi* « prier », *menegi* « annoncer », *peri* « faire », *sengi* « fouler aux pieds », *trenigi* « trépasser ». On en verra plus loin d'autres exemples.

Si l'on considère le breton armoricain, on y observe, en plus de l'existence de suffixes variés plus ou moins attestés en gallois, des flottements entre les désinences *-i* *-a* et *-o*. L'état moderne ne répond pas toujours à celui du breton moyen, et il y a des différences avec le gallois (cf. Ernault, *Z. f. Celt. Phil.*, II, 391 et ss., P. Le Roux, *Le verbe breton*, p. 106). Ainsi on a m. br. *distavaff* « calmer, apaiser » en face de gall. *distewi* « se taire », m. br. *goascaff* « presser » v. br. *dem-guescim* en face de gall. *gwas-cu* « id » (cf. irl. *faiscim* « je presse »), m. br. *douaff* « dompter » auj. *doñvi* en face de gall. *doñi*, m. br. *goaff* « fermenter » auj. *goñ*, m. br. *trouchaff* « couper » auj. *troc'hi* et *troc'ho* (Barz. Breiz 386) en face de gall. *trochi*, etc. Il paraît donc que dans le choix des désinences du nom verbal le breton ne suit pas les mêmes règles que le gallois et même qu'il a varié dans la répartition. Cela dénote dans les deux langues des actions diverses qui ont bouleversé l'état ancien.

Quoi qu'il en soit, on peut dire qu'en principe les noms verbaux en *-o* (*-aw*) et en *-u* du gallois sortent respectivement de thèmes en *-ā-* et en *-eu-* de l'indo-européen (Pedersen, II, p. 39 et 69; avec la remarque de Thurneysen, *I. F. Anz.*, XXXIII, 25). Quant aux noms verbaux en *-i*, ils peuvent représenter des thèmes assez différents, comme le signalait déjà Ernault, *l. cit.*, p. 389. D'abord des dénominatifs du modèle latin *finiō pūniō serviō*. Ce sont sans doute les plus nombreux, et la formation en reste vivante, parfois même en violation de la règle de correspondance phonétique indiquée plus haut : ainsi dans *gwaeddi* « crier », de *gwaedd* « cri », prononcé *gweiddi* dans le Nord du Pays et déjà



mieux vaut s'en tenir à ce qui est (c'est-à-dire à ce que l'on a).

Il est impossible de prendre ici *delli* pour le substantif abstrait signifiant « cécité » (tiré de *dall* « aveugle »), comme dans M. A. 195 a 45 (= L. R. 1189.31). Le sens de « se tenir à, rester attaché » paraît s'imposer. Le nom verbal *delli* n'est donc qu'une autre forme de *dal* (*dala*, *daly*), le verbe habituel qui signifie « tenir » (Lloyd-Jones, *Geirfa*, p. 290); pour le double *ll*, cf. J. Morris-Jones, *Welsh Grammar*, p. 187. Il n'y a aucune raison pour n'y pas voir une forme ancienne. On la retrouve d'ailleurs, écrite par un seul *l*, dans un autre passage du Black Book, 15.29 (= 44.4 Ev.) avec le sens de « se saisir de » :

*Ban winnois gochel y deli,  
sew fort y ffoes iti.*

« Quand il voulut éviter qu'on le saisisse, voici la voie dans laquelle il prit la fuite. »

Le nom verbal *delli* (*deli*) remonte sans doute à une ancienne formation en *-ē*. On sait combien cette formation est fréquente dans les verbes qui signifient « tenir », d'où « avoir » : lat. *tenere*, *habere*, v. h. all. *haben*, lit. *turėti*, v. sl. *jiměti*, gr. *σχῆν* dans *σχῆνω* (cf. Meillet, *M.S.L.*, XIII, 368). D'ailleurs le verbe « tenir », en gallois, fait au prétérit 3<sup>e</sup> sg. *dellis* (M. A. 205 b 44, 213 b 16; R. B. Br. 311.32; *delliis* B. An. 71.8 = 8.2; *cynhelliis* R. B. Br. 234.12). Il est probable que dans ce verbe le thème en *-ē* coexistait avec un thème radical, et que ce dernier l'a finalement emporté. La forme *delli* ne serait donc qu'une survivance archaïque.

## LE NOM DE LA « CATALOGNE »

PAR

G. BONFANTE

Dans *RIGI.*, XIX, 1935, pp. 62 sq., j'écrivis: « Si trova in gallico *cata* — in *Cata-mantalo-edis*, BG., 1, 3, 4 (Holder accosta il gallese *cyd-fantawl* « aequilibrium »; ma vedi Pedersen, *Vergl. Kelt. Gramm.*, II, pp. 213, 322), *Cata-sextus* (v. Holder); *catalauni*, nome di popolo della Gallia Belgica (da cui oggi *Châlons-sur-Marne*) è inteso come sincope di *Catuellauni* da Holder, *Altelt. Sprachschatz*, sub voce, da Ihm, PWRE., s. u. *Catalauni* e da Hübner, PWRE., s. u. *Catuellauni*; questi tre autori identificano i gallici *Catalauni* con *Catuellauni* britannici. Ora, io non credo che vi sia bisogno di questo complicato processo fonetico: l'identità dei due popoli non è più provata della identità dei due nomi: i gallici *Catalauni* appaiono sempre sotto la forma *Catalauni* o *Catelauni* (*Catalaunicus*, *Catalaunensis*, *Cathalaunensis*, *Durocatelauni*): Holder enumera 38 casi fra monete e testi: in uno solo di questi ultimi, *Not. Gall.*, 6, 3 (*Belgica secunda*) si legge come variante *Catuellaunorum* accanto a *Catalaunorum*. Il nome moderno Châlons, più anticamente *Chalons*, deriva foneticamente da *Catalauni* (v. Longnon, *Les noms de lieu de la France*, p. 103, n° 412); e così il paese *Chalonge* da *Catalaunicus* (ager), *le Châlonnais* da *Catalaunensis* (Gröber, *Ueber Ursprung und Bedeutung der französis. Ortsnamen*, I, p. 88). Il nome dei *Catalauni* si scompone, a mio vedere, nella preposizione *cata-* [gr. *κατά*, ittito *kata*] e nell'elemento *-launo* che si trova nel gallico *Ve-launo-dunum*, *Cassi-ue-launus*, *Are-launum* e nei citati *Catu-ue-launi* britannici (v. altro materiale in Holder, pp. 158



## XIII

Seán MAC AIRT. *Leabhar Branach* (The Book of the O'Byrnes).  
Dublin, Institute for advanced Studies, 1944, xviii-454 p., 8°,  
12 sh. 6 d.

En Irlande comme en Galles, la littérature poétique des xv<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles est liée à une certaine forme d'organisation sociale, encore très voisine de la féodalité. Chaque grand seigneur avait chez lui des poètes comme il avait des médecins, des veneurs, des fauconniers, des officiers de bouche ou de table (maîtres queux, échantons, bouteillers, écuyers tranchants). Ces fonctions, qui offraient aux investis des avantages assurés, étaient souvent héréditaires, et restaient l'apanage de certaines familles, qui les exerçaient de père en fils. Ainsi connaît-on des familles de médecins qui se transmettaient, avec des observations cliniques, des recettes de traitements et remèdes, parfois consignées dans des livres. Tels les Mac Beath d'Écosse (*R. Celt.*, XXXII, 355) ou les médecins de Myddfeu en Galles (*ibid.*, XXXIV, 453) ; cf. *ibid.*, XLIX, 278.

On connaît aussi des familles de poètes ; tels les O'Daly, les Magrath, les O'Huiginn. Il est naturel en effet que les pères transmettent à leurs enfants, avec des dispositions héréditaires, les traditions et les recettes du métier. Mais la poésie était surtout enseignée dans les écoles, où les futurs poètes étaient soumis à une discipline des plus sévères pour acquérir la théorie et la pratique des secrets si compliqués de l'art des vers. On trouvera des renseignements sur la façon dont cet entraînement était fait dans un article de M. Bergin (*Journal of the Ivernian Society*, 1913, p. 153 et ss.). C'est dans ces écoles que les grands seigneurs allaient chercher les poètes qui devaient prendre place dans leur cour et faire office dans les diverses circonstances de la vie. Les poètes jouissaient d'ailleurs d'une grande liberté. Ils n'étaient pas exclusivement attachés à la personne ou à la famille d'un même seigneur. Ils passaient aisément de l'un à l'autre, suivant leur convenance ou leur avantage, si bien que les recueils de poésie de cette époque peuvent être faits sur deux plans différents. Ou bien on peut réunir les œuvres d'un même poète, adressées à diverses familles nobles et empruntées à divers manuscrits. C'est ainsi qu'ont été constitués les recueils d'œuvres de David O'Bruidair

(*R. Celt.*, XXXII, 345), de Tadhg Dall O'Huiginn (*ibid.*, XLV, 350) ou de Philip Bocht O'Huiginn (*ibid.*, LI, 312), et en Galles de Tudur Aled (*ibid.*, XLV, 361), etc. Ou bien on peut réunir les poèmes composés pour une même famille par divers auteurs. C'est à cette seconde catégorie qu'appartient le présent recueil constitué vers 1622 par Brian Mac Giollaphádraic, poète et prêtre du diocèse d'Ossory.

Les O'Byrne (*Ui Broin* ou *Ui Branaigh*) occupaient au xi<sup>e</sup> siècle un territoire correspondant en grand au Comté de Kildare. En 1202, ils s'installèrent en Wicklow, et c'est là qu'on les trouve au xvi<sup>e</sup> siècle. La branche aînée occupait alors *Crioch Branach*, de Delgany à Arklow ; la branche cadette *Gabhal Raghnuaill*, de Rathdrum à Shillelagh. La résidence des chefs était à Ballinacor en Glenmalure. C'est à des membres de la branche cadette que sont adressés les poèmes du *Leabhar Branach*. Il y en a en tout 73, échelonnés sur environ 80 ans, de 1550 à 1630 ; et ils touchent à toutes les préoccupations qui agitaient la vie seigneuriale dans cette période troublée, que domine la grave défaite de Kinsale (1601). Les O'Byrne jouèrent leur rôle dans les tentatives malheureuses que fit la noblesse du pays pour secouer le joug anglais. Plusieurs des personnages auxquels sont dédiés les poèmes payèrent de leur vie ou de leur liberté leur attitude patriotique ; la femme même de l'un d'eux, Róis O'Fuathail, fut deux fois condamnée à mort en 1595 et 1597. Les poèmes ouvrent donc d'intéressantes perspectives sur la société du temps, bien qu'ils soient coulés dans un moule traditionnel, où la flatterie élogieuse a plus de place que le souci de la vérité.

Le *Leabhar Branach* est conservé dans deux manuscrits, l'un de 1726, l'autre de 1750. Mais cinq autres, du xviii<sup>e</sup> s. également, en contiennent des fragments. Trente-cinq poètes y ont contribué, la plupart par une seule pièce, notamment deux poètes bien connus, Fearghal Og Mac an Bhaird et Tadhg Dall O'Huiginn. Les plus nombreux de ces poètes appartiennent à la famille des Mc Keogh : ce sont Domhnall Mac Eochadha, dont on a six poèmes, Donnchadh son fils dont on en a trois, Ferghall dont on en a cinq et Giolla na Naomh qui en a composé huit. Il faut citer aussi Aonghus O'Dalaigh qui figure dans le recueil avec six poèmes et Niall O'Ruanadha avec six également.

L'édition de M. Seán Mac Airt comporte après le texte une liste de variantes et des notes. Il y a des index de noms propres. Le glossaire

3) S'ils divergent considérablement entre eux, cela tient au fait tout d'abord que les manuscrits conservés dérivent de traductions différentes du texte latin ;

4) Ces divergences se sont accentuées dans la suite par les caprices et les négligences des copistes successifs et par les modifications, les abréviations et les amplifications qu'ils se sont permises ;

5) Il faut tenir compte aussi de l'amalgame de rédactions différentes qu'on constate dans plusieurs manuscrits gallois<sup>1</sup>.

Certes, on pourrait apprécier différemment l'importance et surtout l'ancienneté de ces amplifications, dont l'épisode de Lludd et Llevelys est l'exemple classique. Mais on ne saurait légèrement s'inscrire en faux contre ce verdict, et cela d'autant moins quand on ne possède pas des connaissances directes et exactes de tous ces manuscrits, ou du moins des principaux. C'est une justice à rendre à M. Griscom, qui, à mainte page de son livre, ne cesse de mettre le lecteur en garde contre des conclusions tirées d'une étude incomplète de la tradition manuscrite.

Il faut reconnaître aussi que ses informations sur les 58 manuscrits connus jusqu'ici<sup>2</sup> sont de nature à donner une meilleure intelligence de la complexité de leurs rapports. Lui-même ne s'est pas encore risqué à procéder à leur classement, mais quelques lignes principales s'accusent déjà dans son tableau, qui, rectifiant et complétant la liste provisoire dressée par Gwennogfryn Evans<sup>3</sup>, a été depuis complété à son tour par M. Parry dans l'introduction à son édition de la version Cotton-Cleopatra<sup>4</sup>.

Il faut distinguer plusieurs familles de manuscrits des *Bruts*. La première a en tête le ms. de Dingestow Court, qui est du

1. *Historische Zeitschrift*, vol. 157 (1937), p. 192.

2. *Op. cit.*, p. 586-599.

3. *The text of the Bruts from the Red Book of Hergest* (Oxford, 1890), p. xii-xix, précisé dans les descriptions du *Report on the MSS. in the Welsh language*.

4. *Brut y Brenhinedd* (Cambridge, Mass., 1937), p. ix-xvii.

commencement du XIII<sup>e</sup> siècle. Une deuxième traduction, indépendante d'après MM. Griscom<sup>1</sup> et Parry<sup>2</sup>, est représentée par la première partie du ms. Peniarth 44, qui est également de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. Ces deux familles ne contiennent pas la *Cyfranc Lludd a Llevelys*, par opposition à une troisième, qui est arrivée à nous dans le ms. incomplet Llanstephan 1 (anciennement Shirburn Castle MS. 113 C 18), du second quart du XIII<sup>e</sup> siècle, dans la seconde partie, maintenant détachée, de Peniarth 44, dans Havod 2 et Panton 9, et en partie dans Peniarth 265. Evans<sup>3</sup> et Parry<sup>4</sup> considèrent comme une quatrième rédaction distincte, qui contient également l'épisode des fils de Beli, le ms. Peniarth 21 (anciennement Hengwrt 30), du commencement du XIV<sup>e</sup> siècle. Un nombre de manuscrits (Jesus College 8, anciennement 61, Jesus College 19, anciennement 28, Mostyn 109, Mostyn 159, Panton 68, Williams 216, Addit. MS. 15.556 du Mus. Brit.) qu'on peut faire rentrer sous le nom de groupe Tysilio, constitue une subdivision de cette rédaction. Autrefois très en honneur à cause du colophon, qui l'identifie avec le livre de Gautier d'Oxford<sup>5</sup>, et encore mis en avant par MM. W. M. Flinders Petrie<sup>6</sup> et Griscom<sup>7</sup>, le *Brut Tysilio* est maintenant considéré par la majeure partie de ceux

1. *Op. cit.*, p. 586, 590.

2. *Op. cit.*, p. xi.

3. *Report*, I, ii (Londres, 1899), p. 347.

4. *Op. cit.*, p. xi.

5. « Myfi Gwallter Archiagon Rydychen a droes y llyfr hwn o Gymraec yn Lladin. Ac yn vy henaint y troes i ef yr ailwaith o Ladin ynghymraec » (*Myvyrian Archaeology*, 2<sup>e</sup> ed., Denbigh, 1870, p. 475 B).

6. *Neglected British history*, dans *Proceedings of the British Academy*, 1917-1918, p. 251-278.

7. « The whole style of the Welsh precludes translation and abbreviation of Geoffrey's Latin, at least in the greater portion of the Book » (*op. cit.*, p. 128). « It seems to me entirely possible — though by no means established — that this MS. (Jesus 8) therefore represents a reworking of an independent older version from which the colophon was taken bodily » (*Ibid.*, p. 149). « The text is certainly corrupted, but it bears evidence of using Welsh source material and of being by no means dependent either upon Geoffrey's Latin *Historia*, or even the other older Welsh MS. chronicles » (*Ibid.*, p. 597).

qui ont examiné ses titres comme un abrégé tardif et négligemment fait d'une traduction du texte latin<sup>1</sup>. Il est sans doute apparenté à une autre subdivision représentée par Cotton Cleopatra BV et le Livre de Basinwork, mais ceux-ci sont des manuscrits composites d'après M. Parry. Ce ne seraient pas les seuls exemples, d'ailleurs, d'une version contaminée. Le cas le plus curieux est celui de l'Addit. MS. 14.903 du Mus. Brit., probablement identique avec le MS. A des éditeurs de la *Myryrian Archaeology*, qui le caractérisent comme un amalgame de pas moins de cinq textes incomplets<sup>2</sup>.

Je m'attirerai sans doute le reproche bien justifié de faire peu de cas des avertissements réitérés de M. Griscorn si j'examine à mon tour le système résumé ci-dessus. Car il faut l'avouer tout de suite, mes notions sur les manuscrits se limitent aux notices qu'Evans leur a consacrées dans son *Report* et aux mises au point de MM. Griscorn et Parry. Ainsi le texte de Dingestow Court, dont une édition annoncée dès 1937 par M. Parry<sup>3</sup> n'est pas

1. Eine abkürzende, hier und da auch frei verändernde Uebersetzung » (F. Zarncke, *Jahrbuch f. rom. u. engl. Literatur*, vol. V, p. 261) ; « instead of being anterior to, it is of later date than the Welsh translation of Geoffrey's work known as *Brut y Brenhinoedd* » (J. E. Lloyd, *A history of Wales*, Londres, etc., 1912, p. 526) ; « there are places in *Tysilio*, which can only be accounted for as misunderstandings of Geoffrey » (R. W. Chambers, *History*, nouv. sér., vol. IV, 1919, p. 40) ; « Galfrids Uebersetzer, um mindestens ein Menschenalter jünger » (F. Liebermann, *Archiv f. d. Studium der neueren Spr. u. Lit.*, vol. CXLIV, 1922, p. 34) ; « these [colophons] can hardly be anything but progressive perversions of Geoffrey's own colophon » (E. K. Chambers, *Arthur of Britain*, Londres, 1927, p. 54) ; « simple dérivé du texte d'Hergest... l'on n'aperçoit rien, en aucune de ces additions du *Brut Tysilio*, qui reporte à une tradition galloise plus ancienne que le texte de Geoffroy » (E. Faral, *Romania*, vol. LIV, 1929, p. 517, 518) ; « le *Brut Tysilio*, sorte de version lâche de Geoffroy, postérieur à l'autre *Brut* » (J. Loth, *Le Moyen Age*, vol. XLI (1931), p. 292, n. 2) ; nothing but an abridged and greatly corrupted form of the version found in more nearly its original form in Peniarth 21 » (J. J. Parry, *op. cit.*, p. xi-xii ; cf. xv-xvi). — Je regarde la démonstration de M. Faral comme concluante.

2. P. 432 B ; cf. Evans, *Text of the Bruts*, p. xviii ; Griscorn, *op. cit.*, p. 598.

3. *Op. cit.*, p. ix, n. 4.

encore tombée entre mes mains, ne m'est connu qu'à travers la première partie du *Brut* de Hergest et les variantes du MS. B de la *Myv. Arch.*, qui paraît être identique avec Havod 1<sup>1</sup>. Pour ce qui est de Peniarth 44, j'en suis réduit aux 21 lignes imprimées dans le *Report* d'Evans<sup>2</sup>. Quant à Llanstephan 1, M. G. J. Visser a publié l'épisode de Llud et Llevelys de cette rédaction dans les *Études Celtiques*<sup>3</sup>, et ce texte confirme l'impression qu'on peut se servir en toute confiance du *Brut Gruffydd ab Arthur* de la *Myv. Arch.*, qui est basé directement sur Havod 2<sup>4</sup>, pour se faire une idée de la troisième famille. Des extraits importants de Peniarth 21 ont été publiés par M. Parry comme annexes à son édition de Cotton Cleopatra avec les variantes du Livre de Basingwork<sup>5</sup>. L'autre subdivision de cette quatrième famille, le groupe Tysilio, nous est connu par le texte de la *Myv. Arch.*, édition fidèle de Jesus College 19 (28), qui est copié à son tour de Jesus College 8 (61)<sup>6</sup>. Mes conclusions devront donc nécessairement être considérées comme provisoires : une étude définitive des relations des différentes familles des *Bruts* entre elles, avec l'*Historia* et avec la masse des traditions indigènes, ne sera possible que lorsqu'on disposera d'éditions complètes, tout au moins de Dingestow Court, Peniarth 44 et Peniarth 21. On verra pourquoi je pense que Llanstephan 1 n'a pas partout la même importance.

Constatons tout d'abord que la subdivision de Cotton-Cleopatra-Basingwork, rédaction interpolée, et celle de Tysilio, rédaction abrégée, sont tout de même étroitement apparentées<sup>7</sup>.

1. Evans, *Report*, II, i, p. 301 ; Griscorn, *op. cit.*, p. 594.

2. I, ii, p. 378.

3. Fasc. 2 (1936), p. 266-271.

4. Evans, *Text of the Bruts*, p. xvi ; *Id.*, *Report*, II, i, p. 301 ; Ifor Williams, *Cyfranc Lludd a Llevelys* (Bangor, 1922), p. vii, n. 3 ; J. Loth, *Le Moyen Age*, vol. XLI (1931), p. 292, n. 2 ; Griscorn, *op. cit.*, p. 594-595.

5. P. 219-224.

6. Griscorn, *op. cit.*, p. 126-127, 596-597.

7. Le fait a été reconnu par MM. Griscorn, *op. cit.*, p. 138, et Parry, *op. cit.*, p. xi-xii, xv-xvi.



A part les épisodes de Lludd et Llevelys, des moineaux de Cirencester et des miracles de saint Augustin, elles ont par exemple en commun les traits suivants<sup>1</sup>.

Fautes communes :

*Maximianus Herculi* (Gau., p. 150) est pris pour deux personnages distincts, *Maxen ac Brocwalf* (CC., p. 93, Tys., p. 453 B).

Le bustum de Vortimer (dans l'idée de Gau., p. 182, un monument funéraire) est pris pour ses cendres, qui devront être déposées dans sa statue (CC., p. 116, Tys., p. 456 B).

Changements :

*Urien ab Cynfarch* au lieu d'*Owein ab Uryen (Iawentus filius Uriani)* comme successeur d'Arawn (Anguselus) (Gau., p. 276, CC., p. 191, Tys., p. 470 A).

*C(a)radawc* au lieu de *Cridiocus* (Gau., p. 128, CC., p. 73, Tys., p. 450 A).

Après le meurtre de Constans, l'évêque Kuhelyn s'enfuit avec les jeunes princes en Armorique (CC., p. 109, Tys., p. 456 A ? à cet endroit précisément commence une lacune). D'après Gau., p. 171, Hg., p. 127, GA., p. 516 B, Cuelyn (Guetelinus) était déjà mort à ce moment.

Additions :

Détails : La *Leven*, nom du fleuve qui sort de Loch Lomond (CC., p. 161, Tys., p. 463 B).

Épithètes, patronymiques : *Eigr verch Amlawd Wledic* (CC., p. 151, Tys., p. 461 A), *Ron Gymhynied* (CC., p. 159, Tys., p. 463 A), *Gwenhwyfar ferch Ogfran Gawr* (CC., p. 163, Tys., p. 464 A), *Brochuael Ysgithrawc* (CC., p. 200, Tys., p. 472 A, ceci aussi dans GA., p. 548 B).

On pourrait multiplier ces exemples, et il est probable que la plupart de ces correspondances entre CC. et Tys. se rencontrent également dans les autres mss de la famille IV. Voici en tout cas un trait par laquelle celle-ci se distingue : le rédacteur original et ses copistes se sont amusés à traduire plus ou moins étymologiquement des noms propres latins, comme *Lucius Catellus* par *Kadell Vleid*, *Marius Lepidus* par *Mar Ysgy-*

1. Je cite dans la suite l'*Historia* de Gaufréi (Gau) d'après l'édition de M. Faral (*La légende arthurienne*, t. iii, Paris, 1929, p. 63 et suiv.), le *Brut* du *Livre de Hergest* (Hg.) d'après l'édition de Evans (*Text of the Bruts*, p. 40 et suiv.), les rédactions de Cotton Cleopatra (CC.) et de P(eniarth) 21 d'après l'édition de J. J. Parry, le *Brut Tysilio* (Tys.) et le *Brut Gruffydd ab Arthur* (GA.) d'après les textes de la *Myv. Arch.*, p. 434 et suiv., 476 et suiv.

*varnawc*<sup>1</sup>, *Quintus Caracius senator* par *y pymet senedwr*, *Lelliŷ Hostiensis* par *Lelliŷ dryssawr*, *L. dryllwr*, *Mauricius Silvanus* par *Meuryc or koet* (Gau., p. 267-268, P 21, p. 222, CC., p. 186). Il n'y a jusqu'à saint *Loup de Troyes* (Gau., p. 179) qui ne figure dans CC. comme *Lupus trauscens neu o icith kymraec Bleid* (p. 114).

Or, ces jeux étymologiques se retrouvent tous dans GA. (p. 543 AB). En outre on peut établir une longue liste de rapprochements entre ces deux familles III et IV. Mais d'autre part les familles I et III, représentées par Hg. et GA., s'accordent également par des correspondances verbales d'une longueur souvent considérable. L'aperçu qui suit en donnera une idée.

1. Du début à la victoire de Brutus sur Goffarius (Gau., p. 78-89, Hg., p. 41-56, GA., p. 476 A-481 B au bas de la page, CC., p. 6-21). — Trois versions différentes. On constate cependant quelques correspondances entre GA. et CC., comme dans les notices interpolées d'après lesquelles les navires sur lesquels Énée et le reste des Troyens s'étaient embarqués, seraient les mêmes dont s'était servie l'ambassade fatale de Paris-Alexandre pour aller en Grèce (GA., p. 476 A, CC., p. 6), et les idoles d'Ascan, après avoir été transportées par lui à Albe, seraient retournées d'elles-mêmes à Lavinium (GA., p. 476 A, CC., p. 8).

2. De la victoire de Brutus en Gaule jusqu'à la réponse de Cordeilla (Gau., p. 89-100, Hg., p. 56-65, GA., p. 481 B-485 B, CC., p. 21-30, 33-35). — Accord entre Hg. et GA., qui va jusqu'à la correspondance verbale lorsque Hg. n'abrège pas.

Faute commune : *quae tot gigantibus per Tyrrena littora gaudia vitae eripuit* (Gau., p. 94) — *yr honn a ladawd y sawl gewri ar draethu ynys Prydein* (Hg., p. 61, GA., p. 483 B).

3. De la réponse de Cordeilla au règne de Beli le Grand (Gau., p. 100-125, Hg., p. 65-82, GA., p. 485 B-495 B, CC.,

1. Ils auront compris probablement *Lepus*.

p. 34-64). — Trois versions différentes. On note cependant certaines correspondances entre Hg. et GA. (monologue de Llyr, Hg., p. 67, GA., p. 486 B) et entre GA. et CC. (mort de Morud, GA., p. 493 B, CC., p. 56 ; caractère de Peredur, GA., p. 495 A, CC., p. 59), et les dernières seraient probablement plus frappantes si nous disposions du texte de P 21 au lieu de l'abrégé de CC. Cette supposition s'applique aussi aux sections suivantes.

4. Épisode de Llud et Llevelys (manque dans Gau. et Hg., GA., p. 495 B-497 B, CC., p. 64-70). — Correspondance remarquable entre ces deux textes-ci. Nous y reviendrons.

5. De la première invasion de César aux prophéties de Merlin (Gau., p. 126-189, Hg., p. 83-144, GA., p. 497 B-523 A, CC., p. 70-124). — Trois versions différentes ; cf. par exemple le *corium tauri* (Gau., p. 178), traduit par *croen tarw* (Hg., p. 134), *croen carw* (GA., p. 519 B), *croen ech* (CC., p. 112). On y rencontre pourtant des fautes communes à Hg. et à GA., d'une part, à GA. et à CC. d'autre part :

*Ut Apuleius de deo Socratis perhibet* (Gau., p. 188).

*Apulenus... pan draetho o duw ar seint* (Hg., p. 143).

*Aphilius a dywaid pan draetho o duw ac or seint* (GA., p. 522 B).

(Les autres traducteurs y ont encore moins compris et omettent ce renvoi.)

*Crocea Mors* (Gau., p. 129) est traduit par *Anghen Coch* (GA., p. 499 A, CC., p. 74, Tys., p. 450 A) ; dans Hg. (p. 85) correctement par *Ageu Glas*.

Dans l'expression *Pelagianam heresim* (Gau., p. 180), l'adjectif a été pris pour le nom de l'hérésiarque : *kam eret a pregelhassey Pelagian* (GA., p. 520 A), *faist bregethau angrist yr hwn a elwit Pelagian* (Tys., p. 456 A), *heresys a geu bregeth Pelagian* (CC., p. 114), *vn a elwid Hersensys (!) a gau bregeth Pelagian gantbo* (Basingwork, p. 114, n. 8).

*Draweth hwr sexes*, avec quelques variantes (GA., p. 521 B, CC., p. 118-119, Tys., p. 457 A) au lieu de *Nimed oure sexes* (Gau., p. 184, Hg., p. 139).

6. Prophéties de Merlin (Gau., p. 189-202, Hg., p. 144-155, CC., p. 124-138) omises à dessein dans GA., p. 523 A (et déjà dans Llanstephan 1). Dans GA. (p. 523 A), comme dans CC. (p. 124) et dans Tys. (p. 457 B), on lit que Myrddin était connu auparavant sous le nom d'*An vap y lleian*.

7. Des prophéties de Merlin à l'inauguration de Stonehenge

(Gau., p. 202-214, Hg., p. 155-169, GA., p. 523 A-525 A, CC., p. 138-146). — Correspondance entre GA. et CC. Voici quelques traits remarquables :

Convertit exercitum suum in Kambriam oppidumque *Genoreu* petivit. Diffigerat enim eo Vorteginus, ut tutum refugium haberet. Erat autem oppidum illud in natione Herging, super fluvium Guaie, in monte qui *Cloartius* nuncupatur (Gau., p. 204).

y kavas yn y gyghor vynet am ben Gortheyrn tu a Chymru. Ac wedy y dyvot hyt yn Erging, kyrchu castell *Gronwy*, ar ben mynydd *Denarch* (CC. : *deuarth*), ar lan Gwy, avon a daw o vynydd *Klorach*, kanys hyt yno ffoassei Gortheyrn (GA., p. 523 B, CC., p. 139).

Cf. : trossi y lu tu a chymry. A chyrchu castell *genorwy* kanys hyt yno y ffoassei Wrtheyrn y geissaw diogel amdiffyn. Y castell hwnn a oed yn Erging ar lan yr avon a elwir Gwy y mynydd *Elorach* (Hg., p. 157).

Sous les formes corrompues *Denarch*, *Deuarth*, on reconnaît encore le nom original chez Gau., *Doartius* (de *Doward*, anciennement *Dougarth* †), qui a pris *Cl-* initial dans les mss conservés. La source commune de GA. et de CC. a emprunté à une autre rédaction la forme *Clorach*, qui survit dans Hg. sans soupçonner que ce sont des doublets.

L'expression *sepiliri... pagano more* (Gau., p. 210, il s'agit de Hengist), traduite par *heruyd defawt y paganyeit* dans Hg., p. 163, est devenue *gladu... val y gwnaed am Sowdan* (GA., p. 524 A), *yn lle y cledid ssowdan* (CC., p. 142), *megis ydoed arver o glady sawden* (Tys., p. 459 A).

Faute commune : *Sicut fecisti matres sine liberis* (Gau., p. 209).

*Val y gwnaethost di y meithyon heb vameu* (GA., p. 524 A, CC., p. 142).

8. De l'inauguration de Stonehenge à la dernière campagne d'Uthr (Gau., p. 214-225, Hg., p. 169-181, GA., p. 525 A-530 A, CC., p. 146-154). — Correspondance entre Hg. et GA.

9. De la dernière campagne d'Uthr à la victoire de Cadwr (Gau., p. 226-229, Hg., p. 181-186, GA., p. 530 A-531 A, CC., p. 154-157). — Trois versions différentes.

10. De la victoire de Cadwr à la célébration de Pentecôte, après l'énumération des compagnons d'Arthur (Gau., p. 229-244, Hg., p. 186-201, GA., p. 531 A-537 A, CC., p. 157-169). Correspondance entre Hg. et GA.

11. De la célébration de Pentecôte jusqu'au milieu de la harangue d'Arthur (Gau., p. 244-249, Hg., p. 201-205, GA.,

1. J. E. Lloyd, *A history of Wales*, p. 526 et n. 160.



p. 537 A-538 A, CC., p. 169-173). — Correspondance entre GA. et CC., par endroits rapport étroit entre GA. et P 21. On trouve même reproduit dans GA., p. 537 B un passage défectueux de P 21 : *em brwydr [ffr]wythlawm. Iulian* pour *Dywan* est une faute commune à GA., p. 537 B et CC., p. 172.

12. Du milieu de la harangue d'Arthur à la liste des alliés des Romains (Gau., p. 249-253, Hg., p. 205-209, GA., p. 538 A-539 B, CC., p. 173-176). — Accord entre Hg. et GA.

13. Liste des alliés des Romains (Gau., p. 253, Hg., p. 209-210, GA., p. 539 B, CC., p. 176). — Accord entre GA. et P 21.

14. De la traversée d'Arthur à la formation en bataille des armées (Gau., p. 253-263, Hg., p. 210-220, GA., p. 539 B-542 B, CC., p. 176-183). — Trois versions différentes ? on note toutefois par endroits des correspondances verbales entre GA. et CC. comme par exemple... *yr lle et oed e pyt udunt, en dian-not e kyvodes gwyr Ruvein udunt ac eu gwaskaru* (GA., p. 542 A, CC., p. 182).

15. La formation en bataille (Gau., p. 263-268, Hg., p. 220-223, GA., p. 542 B-543 B, CC., p. 183-186). — Accord entre GA. et P 21.

16. La bataille contre les Romains (Gau., p. 268-274, Hg., p. 223-229, GA., p. 543 B-545 B, CC., p. 186-190). Trois versions différentes ? Ici encore CC. abrège trop pour permettre des conclusions positives.

17. De la trahison de Medrawd à l'invasion de Gormond (Gau., p. 274-281, Hg., p. 227-235, GA., p. 545 B, CC., p. 190-196). — Accord de GA. avec CC., mais surtout avec P 21. On trouve ici l'incident additionnel de Maelgwn Gwynedd mort pour avoir vu, à travers un trou dans la porte de l'église à Deganwy, passer la peste jaune (GA., p. 547 A, CC., p. 195, Tys., p. 471 A).

18. De l'invasion de Gormond au règne de Cadwaladr (Gau., p. 281-299, Hg., p. 235-251, GA., p. 547 B-553 B, CC., p. 196-214). — Accord entre Hg. et GA.

19. Du règne de Cadwaladr à la fin (Gau., p. 299-303, Hg.,

p. 251-256, GA., p. 553 B-554 B, CC., p. 214-218). Correspondance entre GA. et CC., entre autres dans l'explicit, qui représente le livre de Gautier d'Oxford comme une version du latin en gallois, que Gaufrei aurait ensuite retraduite du gallois en latin.

Ainsi la famille III, représentée à ce qu'il paraît assez correctement par GA., s'accorde tantôt avec I (si du moins le texte du *Livre Rouge* peut être considéré comme un représentant fidèle de cette famille-ci), tantôt avec des membres de IV comme CC., Tys. et surtout P 21, tantôt elle présente le caractère d'une version indépendante. Il n'est pas facile d'interpréter correctement ces relations : tout dépend du degré dont le *Livre Rouge* s'écarte du texte de Dingestow Court, et CC. de P 21 dans ses parties encore inédites. D'après M. Parry la première partie de CC. serait peut-être dérivée de la rédaction de Llanstephan 1, à la différence de la suite qui se rapproche du texte de P 21<sup>1</sup>, mais nous avons vu que les passages de CC. qui s'accordent souvent verbalement avec GA. sont plus nombreux dans la seconde moitié. Quant au texte du *Livre Rouge*, M. Parry pense que dans sa deuxième moitié il s'éloigne, avec celui de Mus. Brit. Ms. 19.709 (sa source directe ?) du Ms. de Dingestow Court pour suivre celui de Llanstephan 1<sup>2</sup>. Objectons tout de même que nous avons constaté une correspondance frappante entre des portions de Hg. et de GA. dans la première moitié déjà (section 2). En somme, M. Parry explique les correspondances qu'il a relevées par l'hypothèse que ces représentants des familles I et IV dépendent par endroits de la rédaction III. Il me semble au contraire qu'il y a des raisons sérieuses de croire que le rédacteur de III a amalgamé deux modèles fragmentaires appartenant aux familles I et IV et qu'il s'est mis à combler les lacunes par une traduction indépendante de l'*Historia* (sections 1, 3, 5, 9, 11 ?, 16 ?).

1. *Op. cit.*, p. xv.

2. *Ibid.*, p. x.

L'étude comparée de Hg. et de GA., de GA. et de CC. ou P 21 dans leurs parties correspondantes ne nous avance pas beaucoup pour déterminer en chaque cas quel texte est primaire. En général on peut dire que GA., traduction assez servile de l'*Historia*, serre de plus près le texte latin que Hg. et CC., mais il y a des exceptions à cette règle. Avant la bataille de Maes Beli par exemple, Hengist exhorte les siens à n'avoir nulle crainte de leurs adversaires, vu que parmi eux le contingent armoricain est peu nombreux et qu'il n'a pas une haute idée de la valeur militaire des Bretons insulaires : *dicebat autem ipsum paucos ex Armoricanis Britonibus habere... insulanos vero Britones pro nibilo refutabat, cum totiens eos in proeliis devicisset* (Gau., p. 206). Cette comparaison offensante pour l'honneur national gallois, que Hg. a traduite fidèlement (p. 159), a été supprimée dans GA. (p. 523 B), mais CC., qui s'accorde dans cette section 7 avec GA., le résume en atténuant : *A dywedut vdunt nād oed vawr gallu Emreis o farchogyon Llydaw, ac nād oed arnadunt ovyn y Bryttanieit* (p. 140). Ce n'est donc pas CC. qui a été l'emprunteur ici. On rencontre d'autres arguments pour croire que les rédactions I et IV sont primaires, et que c'est III qui leur a fait des emprunts.

Ainsi, on ne peut manquer de remarquer que dans III les transitions d'une rédaction à une autre sont parfois bien abruptes. J'en donnerai deux exemples.

De 7 à 8 : Ac erchi y bawb or lleygyon ar yscolheigon yn llwyr ymgynullaw a dyuot hyt ym Mynydd Ambyr... a gwedy ymgynullaw pawb y gyt yr vn lle hwnnw pan deuth y dyd gossodedic hwnnw Wmrys Wledic a wis-cwys coron y deyrnas am y benn (Hg., p. 169).

A dyvynnu hyt yno a beris Emrys a oed yn ynys Brydein o ierill a barwnyeit ac yscolheigyon urdasaid wrth adurnaw y lle honno o odidawc adurn. Ac wedy ymgynnull pawb ygyt hyt yr un lle hwnnw, pan daeth y dyd gossodedic hwnnw, Emrys Wledic a wisgawd coron y deyrnas am y pen (GA., p. 525 A).

Ac yna dyvynnv a oruc Emreis hyt yno a oed o Iarll a barwn a marchoc vrdaul, ac ysgolheic urdasseid, wrth adurnaw y lle hwnnw o odidawc adurn. Ac yna y gwisgawd Emreis coron y dyrnas am y benn (CC., p. 146).

De 10 à 11 : Vyg kedymdeithon ar rwyd ac ar dyrys, molyant yr rei hyt hynny ac yn rodi eu kyghoreu ac eu milwryaith. Ac yr awr honn o vn bryt

rodwch awch kyghor. Ac yn doeth racvedylywch py beth a uo iawn y ateb yn erbyn yr attebyon hynn kanys py beth bynhac a racvedylyer yn da yn y blaen y gan doethon, pan del ar weithret haws vyd y diodef (Hg., p. 205-209).

Ha wyrda, hyt en hyn e roesech ym gyghor da frwythlawn. Ac yr awrhon i mae reit wrth gyghor da. Ac am henny medyliwch bawb am gyghor da grymus. Ac yr awr hon o un vryt rodwch ech kyghor. Ac yn doeth racvedyliwch pa beth a vo iawn i ateb en erbyn or attebion hyn, kanys pa beth bynac ar a racweler en da en e blaen y gan doethion, pan deler ar e gweithret haws o dyodever (GA., p. 538 A).

Ha wyrda, hep ef, vying kytvarchogeon ewch, a chwi a rodassawach ym erioet hyt yn hynn kyghoreu da frwythlawn liwydiannus. Ac yr awrhon y mae reit wrth gyghor da. Ac am hynny medyliet pawb ohonawch kinghor grymus frwythlawn. Ac o byd duhvn an kyghor, ni a orvydvn ar wyr Ruvein (CC., p. 173).

On ne s'imagine certainement pas sans peine deux copistes à l'œuvre derrière deux modèles différents et qui se passent un troisième manuscrit à tour de rôle après s'être donné le mot que l'un en fera des emprunts exactement à l'endroit où l'autre aura fini de le copier. L'autre alternative est bien plus probable, et l'on voit en effet dans la répétition des mots *ac yr awr hon* du deuxième exemple la trace d'une soudure d'emprunts faits à deux sources différentes.

GA. d'ailleurs mentionne ces deux sources à propos de deux chiffres différents qu'il donne du total de l'effectif de l'armée romaine : *med un llyvyr 460.100, med e llall 400.140* (p. 539 B). Le premier nombre est celui de Hg. (p. 210), le deuxième est celui de CC. (p. 176), de Tys. (p. 467 A) et de P 21 (p. 221). Elles se révèlent aussi dans la liste des alliés qui précède immédiatement : *Missipia* est le nom du roi de Babylon dans Hg., *Mitipsa* dans P 21 (*Mitipan* dans CC.) ; GA. juxtapose les deux formes, *Misapsa neu Mitipa*. Le même procédé s'avère encore ailleurs :

Gau.	Hg.	GA.	P 21	CC.
p. 216. Eapa (var. Eopa).	p. 170. Eopa.	p. 525 B. Eopa neu Ep- pa neu Oppa.		p. 147- Eppa.
p. 242. Iulius.	p. 199. Vyl.	p. 536 A. Wl neu Iu- lius.		p. 167- Iulius.
p. 243-244. Mauron Wi- gorniensis.	p. 200-201. Meuruc o Gaer Wyr- gon.	p. 536 B. Meuric neu Mor iarll Kaer- frangon.	p. 220. Mor yarll Kaer Wran- gon.	p. 168. Mor iarll Ca- er Vrangon.
—	—	Marchud o Gaer Wir.	Marchud o Gaer Wir.	Marchud o Gaer Weir.
Arthgal Car- gueirensis.	Arthal o Warwic.	Aelwyn Gwenyrwic, neu Arthal a Warwic.	—	—
Jugein ex Le- gecestria.	Owein o Gaer Lleon.	Owain o Gaerwallawc neu o Gaer Lleon.	Yweino Ga- er Wallawc.	Ywein o Ga- er Wallawc.
Regin map Claud.	Rein uad Elawt.	Reyn ap Clawt neu Reigin vab Klawd.	Regyn vab Klawd.	Regn. v. Klawd.
Kincar map Bangan.	Kyngar nab Bangaw.	Kyngar vab Bangau neu Angen.	Kingar vab Angan.	Kyngar v. Angen.
Gorbonian map Goit. Clofaut.	Kynnar Gor- banyon. Miscoet clof- fawc.	Kynvawr Gorbouawr. Maskoet Clof- flawt neu Ma- esswic Cloff.	Maeswic Kloff.	Gorbonyawr. Maxwic klof.
Kinlith map Neton.	Kyndelic map Nwy- thon.	Kynllith neu Kyndillic vab Nwython. Kyhelyn.	Kynllyth m. Nwython.	—
—	—	Gwrgant.	Gwrgant.	Gwrgant.
—	—	Gweir.	Gweir.	Gweir.
—	—	Katvan.	Katvan.	Catvan.
p. 281. Isembardus.	p. 234. Hesembard.	p. 547 B. Ymbert neu Hysembard.		p. 196. Imbert.

Rien de plus probant aussi que les noms que GA. donne au neveu de Hengist, chez Gau., *Eosa*. Dans la section 7, où GA.

se rencontre avec CC., celui-ci s'appelle *Osa* (p. 523 B; cf. CC., p. 141 et aussi 149, 150, 154, 155); dans la section suivante, où GA. s'accorde avec Hg., le nom s'est changé en *Offa* (p. 527 A, 528 A, cf. Hg., p. 174, 181-183), de nouveau *Ossa* GA. 529 B, 530 AB<sup>1</sup>. C'est donc bien la famille III qui manque d'unité, et nous devons conclure que seulement dans les sections où elle ne s'accorde pas avec I et IV elle peut être considérée comme une version indépendante.

Nous nous bornerons donc à ces parties-là pour étudier les rapports des trois rédactions — la famille II, inédite, se soustrayant malheureusement à l'examen — avec leur source latine. Alors nous constaterons un fait intéressant : ces trois rédactions présentent des fautes communes :

a) L'expression *virginets... choris* (Gau., p. 84) est traduite par *gwerinawd goren* (Hg., p. 52), (*g*)*werynawd choreu* (GA., p. 480 A), (*g*)*werynawd goryeu* (CC., p. 17), comme si les traducteurs avaient compris « des chœurs du commun ». Évidemment un copiste antérieur avait mal lu la forme de son modèle, *guerynawd*.

b) Tous les traducteurs ont conservé à l'accusatif le nom du Stour, où se livrait la bataille de Loclin contre sa femme Gwendolène, *juxta fluvium Sturam* (Gau., p. 95) : *Struam* (Hg., p. 61), *Sturam* (GA., p. 484 A), *Sturham* (CC., p. 26), *Vyrram* (Tys., p. 440 A).

c) La ville fondée par Leil *in aquilonari parte Britanniae* (Gau., p. 98), Kaerleil, est sans doute Carlisle. Les auteurs des *Bruts* traduisent fidèlement *yg gogleid yr ynys* ou *or ynys Brydain* (Hg., p. 63. GA., p. 485 B, CC., p. 29, Tys., p. 440 B), mais ce terme géographique étant l'équivalent à leur époque de Nord-Galles, ils ont changé *Caerleil* en *Caer Lleon* (Chester) et le nom du fondateur éponyme en *Lleon*<sup>2</sup>.

d) Le nom de l'adversaire de Dyfnwal Moelmud, *Rudaucus* (Gau., p. 107) est devenu partout *Neidawc* (Hg., p. 70), *Nydauc* (GA., p. 588 B, CC., p. 44), *Nydaus* (Tys., p. 443 A). C'est la forme de Gau. qui est correcte, car elle est empruntée, comme M. Alfred Hutson l'a établi, aux textes relatifs à Brychan Brycheiniawg, où on lit *Ridoc*, *Rydoch*<sup>3</sup>.

e) Après la réconciliation d'Arviragus avec Vespasien, les Romains se retirent aux quartiers d'hiver, *in hibernia* (Gau., p. 141, lisez *hiberna*). Les traduc-

<sup>1</sup> Ici surtout il serait utile de consulter les mss, *s* et *f* pouvant s'interchanger facilement.

<sup>2</sup> Ou bien faudrait-il admettre qu'ils aient subi l'influence des romans français, qui identifient Carlion avec Carlisle ?

<sup>3</sup> *Transactions of the Hon. Society of Cymmrodorion*, 1937 (Londres, 1938), p. 367.

teurs gallois ont compris qu'ils firent en passant la conquête de l'Irlande (*hyt yn Iwerdon*, Hg., p. 98, GA., p. 504 B, CC., p. 85, Tys., p. 452 A).

f) Tous les traducteurs remplacent le nom du fils de Vortigern, *Katigernus* (Gau., p. 181), par celui d'un saint connu, Kentigern, devenu en moyen gallois *Kyndeyrn* (Hg., p. 137, GA., p. 520 B, CC., p. 115, Tys., p. 456 B).

g) Tous les traducteurs omettent vers la fin de l'histoire d'Arthur l'invocation de *l'auguste consul* (Gau., p. 274-275), même CC., qui pourtant débute par la dédicace à Robert de Gloucester.

Toutes ces fautes ne sont pas également significatives, mais leur ensemble atteste clairement que nos trois rédactions remontent à une source commune, un « proto-Brut » en gallois. Ne nous hâtons pas toutefois d'identifier cette version ancienne avec le livre de Gautier d'Oxford ! Les traits b) et surtout e) ne laissent aucun doute que ce texte gallois ne soit une traduction du latin. Ajoutons qu'il y a de bons et anciens manuscrits latins, tels que Trinity College n° 1125 et Berne n° 568, qui contiennent déjà la faute *in hiberniam* pour *hiberna*. Du reste le « proto-Brut », qui donne *Angyw*, ou *Gwasgwin a Pheitaw*, ou *Angyw a Pheiltw* pour équivalents d'*Aquitania* (Gau., p. 85, 86, 87, 241 ; Hg., p. 54, 117 ; GA., p. 480 B, 481 B ; CC., p. 18, 166), *Angiŵ a Pheitaw* pour équivalent d'*Andegavenses* (Gau., p. 242, Hg., p. 198, GA., p. 536 A) ne saurait être antérieur aux événements qui firent connaître jusqu'en Galles l'agrandissement des domaines des Plantagenets : le mariage de Henri d'Anjou avec Aliénor de Poitou et d'Aquitaine en 1152 et son avènement en Angleterre en 1154, ou plutôt leur premier contact avec les divers contingents dans l'armée du roi en 1157.

Voici pourtant un autre fait qui complique singulièrement le classement des *Bruts*. Ces trois rédactions, qui remontent indépendamment à un « proto-Brut », se trouvent connaître le texte latin autrement qu'à travers cette traduction galloise. Dans chacune d'elles on constate des traces d'une imitation directe de l'*Historia* qui sont absentes dans les autres versions. Appartiennent au seul GA. :

a) l'accusatif conservé dans *dinas Gwyn ar avon Tyberym* (p. 476 A), chez Gau. (p. 74), *Albam super Tyberim* ;

b) le p- initial du nom *Partholym* (p. 492 A), chez Gau. (p. 119), *Partholoim* ; c) la forme archaïque *Iugeyn* (p. 494 B, chez Gau., p. 123 *Iugenius*, dans les autres versions sous la forme modernisée *Owein, Ewein*) ;

d) l'épithète originale *Sawyl Penysel* (p. 495 B, aussi chez Gau., p. 125, mais dans les autres versions *Benuchel*) ;

e) le personnage *Ebyssu* (p. 520 AB, chez Gau., p. 180, *Ebissa*, mais dans les autres versions confondues avec *Eosa, Offu*, qui jouera plus tard un rôle aux côtés d'Octa) ;

f) la distinction entre les rois *Edelflet* (*sic*) de Kent et *Edelfryt* de Northumberland (p. 548 B, 549 A ; chez Gau., p. 284-285, *Edelbertue* et *Edelfridus*, et dans les autres versions confondues sous les noms *Edelfet, Delfet* ou *Edelflet*).

Quant à CC., il a eu directement recours à l'*Historia* :

a) pour ajouter au *Brut* une traduction servile du prologue de Gau. (p. 3-4), qui ne figure dans aucun manuscrit gallois antérieur.

b) Le texte latin a donné lieu à une interprétation curieuse qu'Homère aurait été le fondateur de Tours. Hg. n'a pas donné dans ce piège, et GA. a supprimé complètement ce renvoi ambigu et déjà assez surprenant.

*Venit ad locum ubi nunc civitas Turonorum, quam, ut Homerus testatur, ipse (scil. Brutus) postmodum construxit* (Gau., p. 88).

A gwedy gwybot o Vrutus hynny y peris of gwneithur ydaw castell rac ruthyr y elynnion yn lle y gwnaeth Omir dinas gwedy hynny val y tystia ehvnan (CC., p. 20).

Y doethant hyt yn dinas Turon yr hwnn a dyweit Omyr mac ef (*scil. Brutus*) ae hadeilwys gyntaf (Hg., p. 56).

c) *Ofrar* (CC., p. 28) correspond mieux à l'*Ourar* de Gau. (p. 97), forme archaïque, qu'aux formes modernisées *Ewar, Efrar* des autres versions.

Il n'y a jusqu'au pauvre abrégé Tys. qui ne s'accorde parfois plus étroitement que les autres *Bruts* avec les expressions de Gau. :

a) *Brute*, sub occasu solis, trans Gallica regna (Gau., p. 84).

*Bryttys*, dan dygwydedigaeth yr haul y parth draw y deyrnasoed Frainc (Tys., p. 437 A).

*Brutus*, a dan dygwydedigaeth yr haul tros mor Ffreync (GA., p. 480 A).

*Brutus*, a dan y gorllewin or tu hwnt y Freinc (CC., p. 17).

*Brutus ymae ynys parth hwnt y Ffreinc* (Hg., p. 52).

b) Tys. aussi a conservé le nom d'un des nombreux fils d'Ebraucus, *Assarach* (p. 440 B), tel qu'il se rencontre chez Gau. (*Assaracys*, p. 97). Les autres *Bruts* en ont fait *Asser*.

Enfin, Hg. est seul à mentionner une reine Sexburgis, qui sous le règne de Cadwaladr, après une épidémie terrible, aurait pris l'initiative de repeupler l'île par les Saxons : *brenbines vonhe-*



*dic a elwit Sexburgis a gwedw oed honno* (p. 253). C'est une traduction verbale d'une phrase de Gau. : *quadam nobilissima regina Sexburgis nomine que vidua fuerat* (p. 301). CC., p. 215, et GA., p. 554 A, ne parlent que d'une nouvelle invasion de *y bobyl ysgymvn honno, er escymunedigion bobyl hono*.

Cette correspondance-là est très significative. Jusqu'ici on pourrait encore essayer de concilier les traits contradictoires que nous avons dû constater en admettant que nos trois rédactions ne connaissent le texte latin que par l'intermédiaire du « proto-Brut ». Il est vrai qu'il serait fort improbable que dans chaque cas un seul copiste eût reproduit fidèlement les expressions de cette source commune tandis que les autres se seraient concertés pour les modifier ou même pour les omettre entièrement. L'allusion à Sexburgis suffit à ruiner cette explication désespérée. Il faut observer en effet que c'est une variante du ms. 6233 de la Bibliothèque Nationale de Paris. La plupart des anciens mss de l'*Historia* cependant se contentent d'incriminer à cet endroit le *nefandus populus ille*. Or, ceci correspond exactement à *y bobyl ysgymvn honno* de CC. <sup>1</sup>.

1. Il n'est pas encore possible de préciser ces rapports entre les rédactions latines et galloises, car le classement des mss de l'*Historia* semble être tout aussi compliqué que celui des traductions. M. Faral, qui s'y est essayé, a construit un système qui n'a pas trouvé grâce aux yeux de M. Brugger (*Zeitschr. f. frz. Spr. u. Lit.*, vol. LVII, p. 278, n. 32). Voici encore deux exemples qui donnent une idée de ces difficultés :

b) *Historia*, p. 107. Archétype probablement *filii Clotenis*.

G. (Trinity Coll., Cambr. 1706), E (Berne 568), Re (Leyde 20), *Clotenis* — P (Bibl. Nat., Paris 6233), *Dotenis*.

*Bruts*, Hg., p. 70, *Klydno*, GA., p. 488 A, *Klytno* — CC., p. 44 *Dodiein*.

c) *Historia*. Archétype probablement *Galaes* ou *Galabes* (cf. l'autre *Galaes*, p. 97).

P. 197, G *gallaes* — ERP *Galabes*.

P. 199, G *galaes* — ER *galabes*, P *galaes*.

P. 212, G *gallabes* — ERP *galabes*.

*Bruts*, Hg., p. 150, CC., p. 132 *galabes*. CC., p. 133 *galabes*.

Hg., p. 166 *galaes* — GA., p. 524 B *galades* < CC., p. 144 *galabes*.

On pourrait donc faire les groupements suivants : a) GERCC — PHg.,

b) GER Hg. — PCC, c) ERP Hg CC — G, ERP GA CC — G Hg.

Le moyen de construire un stemma avec de tels éléments !

Il n'y a donc pas à s'y tromper, les différents rédacteurs des *Bruts* ont traduit d'après des rédactions différentes de l'*Historia*, car il est inadmissible qu'ils aient deviné à travers le « proto-Brut » gallois le texte de l'une et les variantes de l'autre. D'ailleurs GA. se réfère explicitement à une double source (galloise et latine) en rapportant deux noms de la falaise d'où fut précipité à la mer le géant Goemagog : *hyt bediŵ y gelwyr y lle hwnnw llam Goemagog neu ynteu megys y geilw ereyll ef llam y kawr* (p. 482B). Ceux-ci sont les rédacteurs soit du « proto-Brut » soit de la rédaction I, avec laquelle GA. s'accorde ici (Hg., p. 59); l'expression *llam Goemagog* au contraire est tirée directement de Gau. : *locus autem ille...Saltus Goemagog usque in praesentem diem vocatur* (p. 92). Le nom du géant en effet est passé sous silence dans les trois textes gallois, même GA. ne le mentionne pas jusqu'à cet endroit !

Dépendance d'une source commune galloise, emprunts faits directement à deux rédactions différentes de l'*Historia*, rapports alternatifs entre les versions qui sont tantôt serviles, tantôt abrégées, le problème de la tradition manuscrite des *Bruts* est déjà passablement compliqué, même avant que nous soyons entrés au cœur de la question qui nous occupe, celle des éléments « extragalfridiens » et « prégalfridiens ». Toutes les rédactions, par conséquent aussi le « proto-Brut », contiennent les mêmes détails qu'on ne retrouve pas chez Gau., mais peut-on affirmer sans plus que ceux-ci proviennent d'un corps flottant de traditions héroïques existant avant Gaufréi, et que celui-ci n'aurait pas épuisé, soit de parti pris, soit par ignorance ? Tout le monde ne l'admet pas sans discussion ! M. Faral, qui ne fait commencer la légende arthurienne qu'avec l'*Historia Regum Britanniae*, qu'il considère comme un tissu de fantaisies de Gaufréi agrémenté de quelques bribes tirées de textes bien connus comme Gildas, Bède et Nennius et les généalogies harléiennes, ne consent pas à faire une grande place dans son système aux sources inconnues. Certes, il reconnaît que l'épithète de Luydauc accolé dans les *Bruts* au nom d'Elen et la transformation de



Maximianus en Maxen Wledic, de Malgo en Maelgwn Gwynedd, de Modred en Medrawt attestent l'utilisation de sources en dehors de l'œuvre de Gaufréi<sup>1</sup>, mais ces exemples ne sont invoqués qu'à l'appui de sa thèse, puisqu'ils ont pu être puisés dans les annexes à l'*Historia Brittonum* dans le ms. Harley 3859. Et s'il est vrai qu'il admet que quelques particularités des *Bruts* — *Avallach* au lieu d'*Avallo*, *Lleu*, *Uryen* et *Arawn* au lieu de *Lot*, *Urianus* et *Angelus*, *Gwalchmai ab Gwyar* au lieu de *Gualgainus fils d'Anna* — ne s'expliquent pas aussi facilement, il en restreint la portée en assurant que tels autres épisodes — les miracles de saint Augustin, les moineaux incendiaires de Cirencester — sont apparemment des emprunts faits soit au *Brut* de Wace soit à la version de Layamon<sup>2</sup>.

Il serait donc utile de dresser une liste complète des innovations communes à tous les *Bruts*. Pour le moment je me contente d'ajouter aux exemples déjà cités quelques autres traits qui ont attiré mon attention puisqu'ils ne peuvent provenir des rares textes antérieurs à l'*Historia* qui sont venus jusqu'à nous.

Additions au texte de Gau. Il s'agit d'épithètes qui se rencontrent pour la première fois dans les versions galloises :

1. *Gwrtheyrn Gwrthenau* (Hg., p. 127 et suiv., GA., p. 516 B et suiv., CC., p. 107 et suiv.) au lieu de *Portegirrus* (Gau., p. 170 et suiv.).
2. *Brochmael Yscilhrwac* (Hg., p. 238, GA., p. 548 B, CC., p. 200) au lieu de *Brocmail* (Gau., p. 284-285).
3. *Breint Hir (vab Novyd)* (Hg., p. 240 et suiv., GA., p. 549 et suiv., CC., p. 203 et suiv.) au lieu de *Brianus* (Gau., p. 287 et suiv.).
4. *Oswi* ou *Osswy Aelwyn* (Hg., p. 249 et suiv., GA., p. 552 B et suiv., CC., p. 203) au lieu d'*Oswi* (Gau., p. 296, 298).

Modifications. Celles-ci sont plus intéressantes.

5. *Madawc* (Hg., p. 61-63, GA., p. 484 A, CC., p. 25-27) au lieu de *Madan* (Gau., p. 96).
6. *Mael* (Hg., p. 62, GA., p. 484 AB, CC., p. 26-27) au lieu de *Malim* (Gau., p. 96).
7. Dans la liste des enfants d'Ebraucus (Gau., p. 97) *Gladus* est omise, et l'on trouve à sa place *Gweirfil*, *Perweur* et *Eurdrych*. Probablement il faut prendre *Nest Kein* pour une seule personne, et je crois cela aussi pour *Ebrein*

1. *Romania*, vol. LIV (1929), p. 522.  
2. *Ibid.*, p. 523.

*Blangan (Efen Blaengein)* : ceci fait le nombre exact de trente filles. *Cangu* (*Cyngu*) et *Hector* ont changé de place (Hg., p. 63, GA., p. 484 B, CC., p. 28).

8. *Run Paladyreras* (Hg., p. 64, GA., p. 485 A, CC., p. 29, 33) au lieu de *Rud Hudibras* (Gau., p. 98).

9. *Ku(h)elyn* (Hg., p. 78, 79, 124 et suiv., GA., p. 493 AB, 515 A et suiv., CC., p. 55, 105 et suiv.) au lieu de *Guilhelinus* (Gau., p. 120, 165 et suiv.).

10. *Kynwarch* (Hg., p. 79, GA., p. 493 B, CC., p. 56) au lieu de *Kimarus* (Gau., p. 120).

11. *Gorust* (Hg., p. 81, GA., p. 495 A, CC., p. 62) au lieu de *Gurgintius* (Gau., p. 124).

12. *Manogan* (Hg., p. 82, GA., p. 495, CC., p. 64) au lieu de *Cliguellus* (Gau., p. 125). Nous y reviendrons.

13. *Kynan* (Hg., p. 90, GA., p. 501 A, CC., p. 77) au lieu de *Sceva* (Gau., p. 134).

14. *Gweiryd (Adartweindawc)* (Hg., p. 94 et suiv., GA., p. 503 A et suiv., CC., p. 80 et suiv.) au lieu d'*Arviragus* (Gau., p. 138).

15. *Meuruc* (Hg., p. 98-99, GA., p. 504 B, 505 A, CC., p. 85-86) au lieu de *Marius* (Gau., p. 142-143).

16. *Ergig ac Ewas* (Hg., p. 127 et suiv., GA., p. 516 A et suiv., CC., p. 107 et suiv.) au lieu de *Gewissei* (Gau., p. 153 et suiv.).

17. *Emyr Llydaw* (Hg., p. 130, 187 et suiv., 246, GA., p. 518 A, 531 B et suiv., CC., p. 109, 158 et suiv.) au lieu de *Budicius* (Gau., p. 174 et suiv., 230).

18. Dans un discours qu'il prête à Cadwallawn, Gaufréi expose la généalogie des rois de Gwynedd et celle des princes apparentés d'Armorique (p. 293). Il y commet une erreur qui est rectifiée dans les *Bruts* (Hg., p. 245, GA., p. 551 AB, CC., p. 208), conformément à la première généalogie harléienne, où cependant les traducteurs n'ont pu trouver tous les détails : *Beli* n'était pas fils d'*Einiawn* ab Maelgwn, mais de son frère *Run*<sup>1</sup>.

Il faut donc bien conclure que le rédacteur du « proto-Brut » déjà avait pris le soin de confronter le texte de Gaufréi avec des documents indépendants. Précisons : il s'est rapporté aux textes mêmes que Gaufréi avait déjà utilisés, mais dans une rédaction plus ancienne. On n'a pas encore tiré toutes les conclusions d'un fait qui pourtant n'est pas sans signification : tandis que chez Gaufréi les noms propres sont cités plus ou moins correctement sous des formes de l'ancien gallois ou même du brittonique<sup>2</sup>,

1. Joseph Loth. *Les Mabinogion*, 2<sup>e</sup> éd. (Paris 1913), t. II, p. 328 ; E. Faral, *La légende arthurienne*, (Paris, 1929), I, III, p. 51.

2. Il y a certaines exceptions (formes modernes ou de transition), comme on pouvait s'y attendre dans un texte composé de sources de dates diverses : *Iago(n)*, *Caradiceus*, *Ridcaradoc*, *Cador*, *Grifuz*, *Iwenus*, *Cadvano*, *Margadud*.

les traducteurs leur ont donné l'aspect de la langue contemporaine, le moyen gallois. Voici quelques exemples : *Habren-Hafren*, *Oudas-Eudaws*, *Ebrein-Efren*, *Kinmarcus-Kynuarach*, *Arthgallo-Arthal*, *Geroncius-Gereint*, *Catellus-Cadell*, *Andragius-Andryw*, *Bledgabret-Blegywryt*, *Arthmail-Arthfael*, *Samuil-Sawyl*, *Casibellanus-Caswallawn*, *Kymbelinus-Cynvelyn*, *Hirelglas-Hirlas*, *Ambrosius-Emre(y)s*, *Sulgenius-Sulyen*, *Vorteginus-Gwrtheyrn*, *Vortimer-Gw(y)rihefyr*, *Dubricius-Dyfric*, *Urbgenius-Urien*, *Iugein-Owein*, *Ricomarcus-Rigyfarch*, *Conanus-Kynan*, *Careticus-Ceredic*, *Brocmail-Brochuael*, etc.

Or, il est assuré que tout ce travail de modernisation ne peut pas être le fait du seul rédacteur du « proto-Brut ». Celui-ci ne devait pas se piquer de linguistique historique, et en principe on peut affirmer que les traducteurs et leurs copistes ne sont capables d'appliquer correctement en fait de lois phonétiques que celles qu'ils ont entendues ou plutôt qu'ils ont vues agir de leur temps. C'est le cas de la lénition des consonnes intervocaliques ou anciennement intervocaliques, et des sonores avant ou derrière liquide, et aussi de la spirantisation des sourdes derrière liquide, car si dans la prononciation ces phénomènes dataient déjà de plusieurs siècles, dans la langue écrite l'évolution n'était pas encore complètement accomplie au XII<sup>e</sup> siècle. Citons seulement la forme de transition *Karadawc o Lan Garban*, dans l'explicit de nos trois *Bruts*; Gaufrei écrivait encore *Karadocus Lanharbanensis*, et l'auteur lui-même avait signé sa *Vita Gildae*, peu de temps auparavant, *Nancarbanensis... Caratocus*. On pourrait admettre à la rigueur que le premier traducteur, sans autres documents que l'*Historia* devant lui, aurait été à même, pour ce qui est de quelques traits que nous avons relevés, de se conformer à l'usage qui s'implantait devant ses yeux. Encore faudrait-il lui reconnaître une certaine hardiesse pour transformer de sa propre initiative *Vortimer* en *Gwyrthefyr*. Mais regardons de près un nom insolite comme par exemple *Nwython* (Hg., p. 200, GA., p. 536 B, CC., p. 168), peut-être dérivé d'une prononciation vulgaire \**Nepionu-*. Évidemment ni *Neton*, la forme

très archaïque de Gau. (p. 244), ni même *Neithon*, la forme des généalogies harléiennes, n'ont pu donner au traducteur l'idée de moderniser le nom comme il l'a fait. S'il adopte la graphie *Nwython*, c'est qu'il l'avait rencontrée dans une rédaction intermédiaire (du XI<sup>e</sup> siècle) que nous ne possédons plus.

Autre exemple, *Caph* (Hg., p. 81, GA., p. 495 A, CC., p. 63). Si le rédacteur du « proto-Brut » n'avait eu que l'*Historia* sous les yeux, il se serait sans doute contenté de transformer le *Cap* de Gau. (p. 124) en *Cab*, mais sa forme remonte probablement à \**Cappus*. Je ne dis pas qu'il l'ait lu réellement dans son modèle. N'étant nullement « Junggrammatiker », il n'a pas dû se tenir le raisonnement suivant : « Puisque l'épithète *Clop* (de Masguic) dans les généalogies devient sous ma plume *Cloff(awe)* et que le nom *Gruffudd* porté par tant de mes contemporains s'écrivait dans les *Annales Cambriae* et dans les généalogies tantôt *Griphiud*, tantôt encore *Gripiud*, il faut bien que je change cet insolite *Cappus* en *Caph*. » Tout s'explique si l'on admet au contraire que par une chaîne ininterrompue de transcripteurs *Cappus* avait abouti à *Caph*, probablement dès le X<sup>e</sup> siècle, date du ms. de Harley, ou même avant. Il y a donc de fortes présomptions pour croire que Gaufrei s'est servi d'un texte fort ancien, ou bien d'une copie plus près de lui mais remarquablement conservatrice, tandis que son traducteur s'est rapporté à une rédaction modernisée, mais qui pourrait tout de même être antérieure à l'*Historia*.

Si après avoir étudié les additions et les modifications communes à toutes les familles des *Bruts*, on étend l'examen aux traits qui n'appartiennent qu'à quelques-unes de ces traductions ou qu'à une seule, on fera sans doute encore des observations intéressantes. Je ne veux m'occuper ici que de l'épisode de *Lludd* et *Llyfelys*, parce que M. G. J. Visser, dans l'étude qu'il a consacrée à ce conte<sup>1</sup>, arrive à des conclusions que je ne puis

1. *Cyfranc Lludd a Llyfelys*, dans *Études Celtiques*, tasc. 2 (1936), p. 261 et suiv. Je cite la version de Llanstephan I d'après l'édition qu'il en a donnée, *ibid.*, p. 266-271, et le « mabinogi » d'après l'édition d'Ifor Williams, *Cyfranc Lludd a Llyfelys* (Bangor, 1922).

fière miennes sans plus, et aussi parce que ce sujet touche de près le problème des sources de Gaufréi.

On se rappellera que cet épisode ne fait partie ni de l'*Historia* ni des familles I et II des *Bruts*. Ceci nous porte à croire qu'il manquait également au « proto-Brut »<sup>1</sup>. Il est inséré dans les familles III et IV, et aussi, à l'état détaché, dans le recueil dit des *Mabinogion* du *Livre Rouge* et du *Livre Blanc*. De cette dernière rédaction une seule page est conservée<sup>2</sup>.

M. Visser, qui a étudié les rapports entre la rédaction des *Mabinogion* (M) et celle des *Bruts* (B), a établi que M, qui présente une lacune frappante, n'est certainement pas la source de B<sup>3</sup>. Il a été moins convaincant lorsqu'il affirmait que M ne provient pas directement de B, mais remonte indirectement au conte primitif, avant l'incorporation dans les *Bruts*<sup>4</sup>. Tout dépend en effet de ce qu'on entend par B. Pour M. Visser c'est le texte du ms. Peniarth 265<sup>5</sup>, qui paraît appartenir à la famille III<sup>6</sup>, et en second lieu celui de Llanstephan I, ancêtre de la même famille. Encore faut-il faire des réserves au sujet des dix disparates qu'il indique entre ces représentants de BIII et M<sup>7</sup>:

2. B *aneirif tyroed*, M *anriugdic tyroed*. — Cependant Llanstephan 1 a aussi le mot *anryvedyc*.

3. B *tei kymryt*, M *tei kyfurd*. Cependant le *Livre Blanc* de M a aussi *t(b)ei kymryt*.

1. De même M. Williams, éd. cit., p. viii : « Er nad oedd yn rhan o'r Brut i gychwynn... »

2. *The White Book Mabinogion*, éd. J. Gwenogfryn Evans (Pwllheli, 1907), p. 96 et suiv.

3. *Art. cit.*, p. 265.

4. *Ibid.*, p. 263-264. Je pense comme M. Williams (« rhaid cydnabod ei bod yn y ffurf sydd arni yma yn seiliedig ar y Brut, mewn rhan o leiaf, ac yn benthycu o'r Brut », éd. cit., p. viii), et en principe comme M. Loth (« *Historia* est ici le Brut Tysilio ou le Brut Gruffydd ab Arthur, *Les Mabinogion*, t. I, p. 231, n. 3). Rectifications seulement : un Brut de la famille IV.

5. *Art. cit.*, p. 264, n. 1.

6. « Copiodd John Jones o Gelli Lyfdy y Shirburn » (Ifor Williams, éd. cit., p. viii). Cf. Gwenogfryn Evans, *Report*, I, iii, p. 1077 ; Griscom, *op. cit.*, p. 589.

7. *Art. cit.*, p. 264-265.

4. B *klybot of Lefelis maru...*, M *elybod ryuarw*. — Cependant LI. 1 a aussi *klybot o levelys ry varu...*

8. B *gur kadarn leturitaug*, M *gwr lleturithawc kadarn*. — Cependant LI. 1 a aussi *gwr lleturithawc kadarn*.

Nous ne devons pas nous limiter à la famille III, et il est regrettable que M. Visser, au lieu d'imprimer le texte de LI. 1, qui nous était déjà suffisamment connu par la copie très fidèle imprimée sous le nom de *Brut Gruffydd ab Arthur*, n'ait pas eu l'idée de publier la *Cyfranc* d'après un bon manuscrit de la famille IV. Ainsi nous ne disposons que des abrégés que sont les textes de CC. et de Tys., et pourtant, même avec ces termes de comparaison bien imparfaits, nous arrivons déjà à des conclusions assez différentes.

Constatons tout d'abord qu'en général le texte de M est en effet apparenté à celui de GA. Deux exemples suffiront :

...Marw brenhin freinc heb etiued onyd vn verch ar kyuoeth yn llaw honno (CC., p. 65).

...ry varw brenyn ffreyoc hep adaw ethyved namyn vn verch, ac adaw e kyvoeth en llaw honno (LI. 1, p. 267).

...ryuarw brenhin heb adaw etiued idaw namyn vn uerch, ac adaw y kyuoeth yn llaw honno (M, p. 1).

ac urth hynny gouelleint a phryder a gymyrth Llud yndaw am na wydiat gwaret y gormessoed hynny or ynys (CC., p. 66).

ac wrth henny Llud vrenyn a kymyrth pryder wawr a goval endav kany wydyat pafford e kaffey gwared or gormessoed henny (LI. 1, p. 268).

Ac wrth hynny Llud vrenhin a gymerth pryder mawr a goval yndaw, kany wydyat pa fford y kaffeï waret rac y gormesseu hynny (M, p. 3).

D'autre part il arrive aussi, quoique plus rarement — cela tient à sa nature d'abrégé — que CC. s'accorde avec M contre LI. 1 :

ar aniveilleit ar gwyd a adawei yn diffwrth (CC., p. 66).

ar holl anyvyllyeit a adawei en dyffrith (LI. 1, p. 268).

a'r holl aniveilleit ar gwyd, ar dayar ar dyfred a edewit yn diffwrth (M, p. 2).

Observons aussi que l'incident de la purification du cor par la vertu du vin, incident commun à CC. (p. 66) et à M (p. 4) est omis dans LI. 1 (p. 268).

Enfin CC. et LI. 1 s'accordent contre M :

ac ef a gadarnhaei y bydei varw y Coranyeit (CC., p. 67).

ac ef a kadarnhaey y bydynt varw e Coranyeyt (LI. 1, p. 269).

ac ef a gadarnhaei y gwennwynei y dwfyr hwnnw genedyl y Corannyeit (M, p. 4).

ac val y byd velly ef a glyw llawer o amrauelyon gerdeu yn y gymell y gysgu (CC., p. 69).

Ac val e byd evelly yn gwylyyaw ef a glyw llawer o amravaylyon kerdev a hwn ac en y kymhell entev ar kyscu (LI. 1, p. 270).

ac ual y byd uelly yn wiscedie o arueu, val am y tryded wylua o'r nos, nachaf y clyw llawer o didaneu odidawc ac amryuaelyon gerdeu, a hun yn y gymell ynteu y gyscu (M, p. 6-7).

Il peut même arriver que dans une seule phrase tantôt CC. s'accorde avec LI. 1 contre M, tantôt LI. 1 s'accorde avec M contre CC :

wynt a ssyrthant yn rith deu borchell ar warthaf y llen, ac a sudant y llen ganthunt hyt yn gwaelawt y gerwyn (CC., p. 67).

wynt a ssyrthant en ryth dev parchell ar warthaf e llen ac a svdant ac a tynnant e llen ganthunt hyt eg gwaelawt e kerwyn (LI. 1, p. 269).

wynt a syrthant yn rith deu borchell hyt ar y llenn ; ac a sudant gantunt y llenn, ac a'e tynnant hyt yg gwaelawt y gerwyn (M, p. 5).

Après ces exemples il n'est que légitime de conclure que CC. (avec le Livre de Basingwork), LI. 1 et M dérivent d'une même source. M. Visser a bien vu que B (c'est-à-dire la famille III) et M ont une source commune, mais il s'est trop hâté d'identifier cette source directe avec « the Mab-version in an earlier stage »<sup>1</sup>. Si je comprends bien son raisonnement, il a pensé à une rédaction primitive et isolée de *Cyfranc Lludd a Llevelys*. Nous pouvons pourtant préciser ces rapports. Puisque CC. est un membre abrégé de la famille IV, et que LI. 1 dépend également de cette rédaction, il est clair que cette source commune est un manuscrit plus ancien et plus complet de IV, dont le rédacteur de M aussi a détaché cet épisode.

Le copiste qui le premier l'a introduit dans sa version de l'*Historia* a constaté la disparate entre l'œuvre de Gaufré et le « proto-Brut » d'une part, qui ne mentionnent que trois fils de

1. *Art. cit.*, p. 265.

Beli et la saga des conteurs (*y kyuarwydyeit*), qui lui en connaissent un quatrième, Llevelys; il a indiqué cette double source dans le début conservé par la rédaction III<sup>1</sup>. Les abrégés de IV, CC. et Tys., se contentent de dire que Beli avait quatre fils, mais le rédacteur du Livre de Basingwork propose une explication : Llevelys serait né d'une union libre<sup>2</sup>. Il sera difficile de déterminer si cette affirmation a une base traditionnelle ou si c'est une fantaisie de sa part.

J'ai dit que Gaufré avait passé sous silence les rapports de Llud avec son frère Llevelys. L'épisode serait-il donc postérieur à l'*Historia*? M. Visser en est convaincu<sup>3</sup>, mais à vrai dire un *argumentum e silentio* à lui seul est rarement concluant. Il paraît se ranger du côté de M. Faral, qui soutient que le « mabinogi » avait été composé avec des éléments empruntés à Gaufré lui-même (l'épisode de la tour de Vortigern)<sup>4</sup>, mais auparavant ce même savant avait reconnu que le modèle avait été plutôt le passage correspondant de l'*Historia Britonum*, qui avait offert le nom d'*Ambrosius (Dinas Emreys dans M)*<sup>5</sup>. Avant lui, M. Ifor Williams avait établi d'autres rapprochements entre ce texte et la *Cyfranc* (les *vasa* et le *tensorium complicatum*, traits négligés par Nennius, correspondent à la *cerwyn* et la *llen*), et conclu qu'au moins pour ce qui est de la lutte des dragons, l'histoire de Lludd et Llevelys remonte à un conte qui était basé sur l'œuvre de Nennius et certainement antérieur à celle de Gaufré<sup>6</sup>. Plus hardi encore, M. Krappe reconnaît dans la qualité de talismans

1. Lorsque M en reproduisant ce début renvoie à *y kyuarwydyt*, l'histoire, il pense probablement à ce manuscrit de la famille IV qu'il avait devant lui.

2. *Ed. Parry*, p. 64, n. 9.

3. « This suggests that the tale, as we have it, did not yet exist at the time when the *Historia* was being composed, as it is a well-known fact that all was fish that came to Geoffrey's net, and he would not have scrupled to include it, had he been acquainted with it » (*art. cit.*, p. 262).

Pourtant Gaufré renvoie parfois ses lecteurs à Gildas (c'est-à-dire Nennius) au lieu de lui faire des emprunts, et il n'a pas tiré profit des belles pages de Bède sur le *bellum balleuaticum* avec lesquelles il était certainement familier.

4. *Romania*, vol. LV (1929), p. 518.

5. *La légende arthurienne*, I, i, p. 118.

6. *Ed. cit.*, p. xviii-xx.



que présentent les dragons dans la *Cyfranc* un trait répandu du folklore oriental, qui atteste un esprit plus primitif qu'on ne trouve même chez Nennius<sup>1</sup>. Enfin M. Loth n'hésitait pas à affirmer que le conte gallois, rédigé tel que nous le connaissons du temps de Gaufréi, repose sur des traditions populaires qui sont incontestablement anciennes et bien antérieures à l'époque de la composition<sup>2</sup>.

Il n'en est pas moins vrai qu'on accorde généralement que du nom de Llevelys il n'existe pas de témoignage antérieur aux *Bruts* et à la *Cyfranc*, abstraction faite peut-être d'une allusion à *Ymarwar llud a llefelis* dans un poème obscur du *Livre de Taliessin*, qui est difficile à dater<sup>3</sup>. Or, c'est une erreur : Llevelys était connu de Gaufréi, qui mentionne son nom sous une forme hybride, *Cligueillus* (p. 125), forme du moyen gallois à l'exception des deux consonnes initiales qui, comme je l'ai montré dans un article précédent, ne sont qu'une graphie répandue pour le *l* sourd et unilatéral du gallois<sup>4</sup>. Ce qui confirme cette identification, c'est que Cligueillus est introduit dans la lignée des rois de l'*Historia* à un endroit tout près de celui qu'il aurait dû occuper : le fils de Beli y prend la place de son grand-père Manogan. Ce déplacement pourrait s'expliquer par un moment d'inadvertance lors de la transposition d'une généalogie ascendante dans la source de Gaufréi.

Les rédacteurs des *Bruts* n'ont pas reproduit cette erreur. Ils ont restitué à sa place le fabuleux Manogan père de Beli<sup>5</sup>, que Gaufréi avait écarté (Hg., p. 82, GA., p. 495 B, CC p. 64), et

1. *Revue Celtique*, vol. XLIII, p. 131.

2. *Les Mabinogion*, I, p. 35.

3. Éd. Evans (Llanbedrog, 1910, p. 78-79. Mlle M. E. Griffiths le croyait du XII<sup>e</sup> siècle au plus tôt, à cause de l'allusion aux *gyrr gulat yr Ascia a gwelot Gofu* (*Early enticement in Welsh*, Cardiff, 1937, p. 128).

4. *Études Celtiques*, fasc. 3 (1937), p. 38-39.

5. D'après Zimmer (*Nennius vindicatus*, Berlin, 1893, p. 272-273), ce nom remonterait par une série de bévues à l'*Adminius filius Cynobellini*, cité par Suétone. Cette hypothèse a été adoptée par MM. Ifor Williams (éd. cit., p. 11-12), Faral (*La légende arthurienne*, I, I, p. 89, sans citer Zimmer) et Chambers (*History*, janvier 1919, p. 37); elle a été réfutée par John Rhys

en cela ils montrent une fois de plus qu'ils n'acceptaient pas aveuglément toutes les données de Gaufréi, mais les vérifiaient et au besoin les corrigeaient au moyen de leurs généalogies traditionnelles. *Bellinus*, fils de *Minocannus* en effet, est mentionné déjà par Nennius (éd. Faral, p. 17) et sous une forme plus moderne *Beli ab Manogan* dans le *Mabinogi* de Branwen (*Livre Blanc*, éd. Evans, p. 19) et dans le *Livre de Taliessin* (éd. Evans, p. 72)<sup>1</sup>.

Ce n'est pas cependant dans l'*Historia Britonum* proprement dite qu'ils ont puisé leurs informations supplémentaires, et les généalogies du X<sup>e</sup> siècle qui en forment un annexe dans le manuscrit harléien n'ont pu non plus leur faire connaître Manogan ou Llevelys. Ces documents, que les bardes de cour mettaient par écrit pour flatter l'orgueil de leurs maîtres — Giraldus Cambrensis le certifie<sup>2</sup> et ce descendant des rois de Sud-Galles pouvait en parler en connaissance de cause — ont dû être bien plus nombreux que ceux qui ont été conservés, et grâce à son incorporation dans un texte historique presque contemporain de Gaufréi, nous en pouvons étudier une dans les détails. Celle-ci se trouve au début de la biographie de Gruffydd ap Cynan, prince de Gwynedd mort en 1137<sup>3</sup>, et comme elle s'accorde tantôt avec l'*Historia*, tantôt avec les *Bruts* sans dépendre de l'un ou de l'autre de ces textes<sup>4</sup>, elle mérite plus d'intérêt que les spécialistes de la légende arthurienne ne lui en ont témoigné<sup>5</sup>.

(*The Welsh people*, Londres, 1900, p. 41 et suiv.) et par Joseph Loth (*Revue Celtique*, vol. LI, 1934, p. 10). Le nom se rencontre en effet en breton, sous la forme Monocan, dans le Cartulaire de Redon (Loth, *Chronologie bretonne*, Paris, 1890, p. 152).

1. Dans un poème postérieur à 1066, mais probablement indépendant de Gaufréi d'après Mlle Griffiths (op. cit., p. 123).

2. « Bardi cambrenses et cantores seu recitatores genealogiam habent in libris eorum antiquis et authenticis, sed etiam cambrice scriptam. »

3. *The History of Gruffydd ap Cynan*, éd. Arthur Jones (Manchester, 1910), p. 102, 104. Pour un texte moins correct, voir la *Myth. Arch.*, p. 721.

4. Le texte conservé est la traduction d'une biographie latine composée très peu de temps après la mort du prince, probablement avant l'invasion de l'Irlande par les Anglo-Normands (éd. cit., p. 14-19). Nous avons vu que le « proto-Brut » est postérieur à 1152 au plus tôt.

5. Cf. pour tout ce qui suit l'introduction à l'édition d'Arthur Jones, p. 14 et suiv.



I. Le début, de Gruffydd à Rhodri-le-Grand au IX<sup>e</sup> siècle, peut être contrôlé par les sources historiques. Il se trouve être assez correct, à l'exception d'un certain Elisedd introduit entre Idwal et Meuryc. D'après les *Annales Cambriae* Elisedd serait tombé en même temps que son père (plutôt frère) Iudgual en 943<sup>1</sup>.

II. Le chaînon suivant, Merfyn Frych, est omis, et ceci paraît avoir donné lieu au malentendu répandu que Rhodri aurait été le fils de Merfyn et d'Etill (Essyllt). En réalité sa mère s'appelait Nest, Essyllt était sa grand'mère et mère de Merfyn<sup>2</sup>. De celui-ci la généalogie nous donne la ligne maternelle, jusqu'à Beli Fawr. Celle-ci correspond à la première des généalogies harléiennes<sup>3</sup>, avec deux omissions de Rotri map Iutgaul et d'Amguoloyt map Gurdumn. En revanche, on y remarque deux générations supplémentaires Iago mab Guidauc et Guidauc mab Kein. Les noms dans le *Hanes Gruffydd ap Cynan* sont modernisés et parfois corrompus, et la nature de ces altérations fait penser qu'il y a eu plusieurs intermédiaires entre les textes des X<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles.

III. Il suit la ligne paternelle de Merfyn Frych, également jusqu'à Beli Fawr, car les deux lignes se rejoignent de nouveau en la personne d'Afalach mab Aflech. Cette lignée correspond en partie à la deuxième branche de *Bonedd gwyr y Gogledd* de Llywarch Hen à Coel<sup>4</sup>, puis à la 10<sup>e</sup> généalogie harléienne (de Coel à Beli Fawr)<sup>5</sup>. Dans le *Hanes* on constate l'omission de Telpuil map Urban et l'interversion d'Oudecant et Outigir. Quant aux variantes phonétiques, il en est comme dans la partie précédente.

IV. Avec Beli Fawr la généalogie du *Hanes* rencontre celle de l'*Historia* de Gaufrei pour s'en écarter aussitôt après. Les lignées

1. *Annales Cambriae*, dans Loth, *Les Mabinogion*, t. II, p. 382; Faral, *La légende arthurienne*, I, iii, p. 50. Cf. J. E. Lloyd, *op. cit.*, p. 337 et n. 64.

2. *Ibid.*, p. 323-324 et n. 12, 15.

3. Loth, *Les Mabinogion*, t. II, p. 326-329; Faral, *op. cit.*, I, iii, p. 50-51.

4. Loth, *Les Mabinogion*, t. II, p. 349.

5. Loth, *Les Mabinogion*, t. II, p. 335-336; Faral, *op. cit.*, I, iii, p. 53.

royales des deux textes en effet n'ont rien en commun de Beli à Gurust, c'est-à-dire pendant neuf générations dans le *Hanes*, auxquelles plus de vingt générations différentes correspondent chez Gaufrei. Quelques-uns de ces neuf rois sont mentionnés dans les Triades, et il paraît que notamment Prydein ab Aedd Fawr a joué un rôle important comme éponyme dans une tradition concurrente de l'occupation de l'île de Bretagne<sup>1</sup>. Le plus intéressant de ces personnages est cependant Manogan, le père de Beli Fawr. Nous pouvons donc constater cette fois que l'auteur du « proto-Brut », lorsqu'il rejetait à bon escient l'onomatistique de Gaufrei, s'autorisait d'une tradition que celui-ci n'avait pas respectée.

V. Ceci ressort encore plus clairement de la suite, qui va de Gurust à Enée. Cette fois-ci, pendant dix-sept générations, les noms sont les mêmes dans les deux listes, à l'exception d'Ebraucus omis dans plusieurs manuscrits du *Hanes*. Là, ils présentent parfois un aspect plus primitif. Ainsi, au lieu de Leil, on y lit Lliwelyt. L'une et l'autre de ces formes sont abstraites de noms de la ville de Carlisle : celle-ci vient de Caerlywelydd (dans la liste des cités de l'*Historia Britonum* encore Cair Liguallid<sup>2</sup>), celle-là se rattache à une appellation plus récente et peut-être anglaise. Remarquons encore dans le *Bladud filius Rud*, à côté de *Rhud mad Bleidud*, une intervention du père et du fils; il est probable qu'ici encore l'erreur est du côté de Gaufrei, qui a transposé une généalogie ascendante dans l'ordre naturel. Les noms *Membyr* et *Madauc* (pour *Mempricius* et *Maddan* chez Gaufrei) sont ceux des *Bruts*, et c'est fort significatif. D'autre part, *Cunedagius* et *Gurgustius* chez Gaufrei sont plus archaïques que *Cunedda* et *Gworwst* dans le *Hanes* et les *Bruts*. La conclusion qui semble s'imposer, c'est que les deux généalogies remontent indépendamment à des rédactions antérieures, c'est-à-dire que *Gaufrei*

1. Triades du *Livre Rouge*, Myv. Arch., p. 400, n° 1 (Loth, *Les Mabinogion*, t. II, p. 275, n° 68). Les autres triades de la troisième famille, qui le citent comme législateur, ont beaucoup moins d'autorité.

2. Faral, *op. cit.*, I, iii, p. 57.

a trouvé la lignée des plus anciens rois de l'île toute faite dans ses sources <sup>1</sup>.

VI. Enfin, par une hardiesse dont même Gaufrei n'a pas été capable, le *Hanes* rattache la race des rois troyens en passant par Jupiter, Saturne, Cretus et Ciprius, aux généalogies de l'Ancien Testament pour aboutir à Seth fils d'Adam fils de Dieu <sup>2</sup>.

Résumons donc nos renseignements sur les sources galloises que Gaufrei se trouve avoir utilisées. On sait depuis longtemps qu'à côté des œuvres de Gildas et de Nennius il avait à sa disposition les annexes à l'*Historia Britonum* proprement dite, notamment les généalogies ascendantes qui sont conservées dans le ms. Harley 3859. Il est probable qu'il s'est reporté également à des documents ecclésiastiques, originaires peut-être de Llandaf, où il a pu trouver des notices sur les premiers apôtres de la Grande-Bretagne et sur des prélats postérieurs, tels que Cuellinus, Samson, Dubricius et David. M. Arthur Hutson a avancé récemment l'opinion que plusieurs noms de la nombreuse progéniture d'Ebraucus (absents, comme nous avons vu, du *Hanes*) ont été fournis par des textes relatifs à la famille de Brychan Brycheiniawg <sup>3</sup>, et l'accord des *Bruts*, qui s'écartent parfois de Gaufrei, suggère que des rédactions antérieures ont dû exister où celui-ci a pu puiser les noms qui font défaut dans le traité *De situ Brecheiniawc* et les documents apparentés qui sont venus jusqu'à nous. Le même savant a remarqué que le choix d'un certain nombre de personnages disséminés dans les généalogies harléiennes pour en faire des compagnons d'Arthur, paraît être déterminé par la renommée de ces preux, qui s'étaient presque

1. C'était aussi l'opinion de M. Arthur Jones : « obviously gleaned from the common bardic stock... the *Hanes*... its independence of the *Historia Regum Britanniae* » (*op. cit.*, p. 33, 35).

2. Autre tradition bardique connue de Giraldus Cambrensis : « a Rotherico magno usque ad beatam Virginem, et inde usque ad Silvium, Ascanium, et Eneam, et ab Enea usque ad Adam generationem linealiter producent » (*Descriptio Cambriae*, I, iii, dans ses *Opera*, Rolls' Edition, vol. VI, p. 168).

3. Geoffrey of Monmouth dans *The Transactions of the Hon. Society of Cymmrodorion*, 1937 (Londres, 1938, p. 361 et suiv.).

tous taillé une place dans les traditions et les poèmes héroïques de leur pays. Mais comme il n'est pas prouvé que Gaufrei savait lire Taliesin ou Aneirin, on peut supposer que la liste, où la conservation du mot gallois *map*, contraire à son habitude, est significative, était compilée avant lui. Enfin, le témoignage du *Hanes Gruffyd ap Cynan*, appuyé par les variantes des *Bruts*, nous permet d'ajouter à ces sources la généalogie des premiers rois de la Grande-Bretagne jusqu'à Gwrwst, qu'il n'a certainement pas inventée. Je suis porté à croire qu'il en est de même pour la suite de la lignée, et notamment pour la section de Marganus à Beli, qui nous frappe dans l'*Historia* par son caractère squelettique. Si un Gaufrei se met en frais de fantaisie, il ne s'arrête pas à inventer des noms. Ici pourtant les témoignages indépendants font défaut.

Tout cela constitue un ensemble imposant de listes de noms, et ceci nous amène à penser qu'après tout le fameux livre de Gautier d'Oxford n'a pas été une fiction. Évidemment ce n'était pas une histoire bien ordonnée. Il faut toujours faire une large part à l'imagination de Gaufrei et à son manque total de scrupules dans l'arrangement de la matière : la façon dont il a traité des sources connues telles que Gildas, Bède et Nennius en fournit des preuves édifiantes <sup>1</sup>. Mais pourquoi pas un recueil de généalogies bardiques, mêlé de triades comprenant de brèves notices sur les personnages, et éventuellement de poèmes <sup>2</sup>, par

1. Pour se faire une idée de la composition de l'*Historia*, on pourra étudier utilement un livre plus près de nous, et dont les sources sont mieux connues, le *Drych y prif Oesoedd* de Theophilus Evans (1<sup>re</sup> éd. en 1716, je me sers de la réimpression de Samuel J. Evans, Bangor 1902). D'une et de l'autre part on observe les mêmes procédés : beaux discours prêtés aux héros, pillage des sources sans aucun souci de la chronologie (Gwrgant Farfdrwch et Merlyn Frych sont transposés à l'époque romaine, p. 54, 66), horreur de l'anonymat au point d'emprunter leurs noms à des bardes historiques du XII<sup>e</sup> et même du XIV<sup>e</sup> siècle (Madoe Benfras, p. 45, Peryf ap Cadifor et Gronw Ddu ap Einion Lygliw, p. 81) pour fabriquer un état civil à des personnages obscurs des temps les plus anciens, enfin même invocation de l'autorité d'un *MS. vet.*, sans autres indications, pour garantir l'authenticité d'une lettre d'Arthur (p. 126-127) et autres curiosités.

2. C'était l'idée de M.A.G. van Hamel (*English Studies*, vol. X, 1928, p. 16).

exemple de traités historiques versifiés, tout bourrés de noms, comme on en trouve dans la littérature irlandaise<sup>1</sup>, le tout prodigieusement commenté de vive voix par l'archidiacre d'Oxford? La qualification que son ami lui décerne *in multis historiis peritissimus vir*, semble une circonlocution du terme technique gallois *cyfarwydd*. En somme il n'y a pas lieu ni de s'exagérer ni de minimiser l'importance de la source alléguée.

1. Dans la littérature galloise on pourrait citer le poème sur les campagnes de Cadwallawn (*Myv. Arch.*, p. 96-97).

## EMAIN ABLACH — YNYS AVALLACH INSULA AVALLONIS — ILE D'AVALLON

PAR

Th. M. Th. CHOTZEN.

Dans les quinze dernières années la célèbre abbaye de Glastonbury, les traditions hagiographiques et profanes qu'elle a pu transmettre des Celtes aux Français, et notamment ses associations arthuriennes ont fait le sujet de nombreux travaux importants qui nous sont venus d'Amérique<sup>1</sup>. On ne saurait nier qu'ils ont tiré au clair quelques points obscurs. C'est par exemple

1. Voici les études qui sont venues à ma connaissance :

C. H. Slover, *William of Malmesbury and the Irish*, dans *Speculum*, vol. II (1927), p. 268 et suiv., R. S. Loomis, *Geoffrey of Monmouth and Arthurian origins*, dans *Speculum*, vol. III (1928), p. 16 et suiv., Louis Cons, *Avallou*, dans *Modern Philology*, vol. XXVIII (1930), p. 385 et suiv., C. H. Slover, *Avallon*, dans *Modern Philology*, vol. XXVIII (1930), p. 395 et suiv., L. H. Gray, *The origin of the name of Glastonbury*, dans *Speculum*, vol. X (1935), p. 46 et suiv., C. H. Slover, *Glastonbury Abbey and the fusing of English literary culture*, dans *Speculum*, vol. X (1935), p. 147 et suiv., *Idem*, *A note on the names of Glastonbury*, dans *Speculum*, vol. XI (1936), p. 129 et suiv., R. S. Loomis, *By what route did the romantic tradition of Arthur reach the French?* dans *Modern Philology*, vol. 33 (1936), p. 225 et suiv., *Le Haut Livre du Graal, Perlesvaus*, éd. W. A. Nitze et T. A. Jenkins, vol. II (Chicago, 1937), p. 49 et suiv., R. S. Loomis, compte rendu du livre précédent dans *The Romance Review*, vol. XXIX (1938), p. 175 et suiv., J. S. P. Tatlock, *Caradoc of Llancarfan*, dans *Speculum*, vol. XIII (1938), p. 139 et suiv., *Idem*, *The dates of the Arthurian saints' legends*, dans *Speculum*, vol. XIV (1939), p. 345 et suiv., W. A. Nitze et A. Taylor, *some recent Arthurian studies*, dans *Modern Philology*, vol. XXXVI (1939), p. 345 et suiv., A. C. L. Brown, *Arthur's loss of queen and kingdom*, dans *Speculum*, vol. XV (1940), p. 1 et suiv.

La plupart de ces auteurs combattent les opinions émises par M. Faral dans son livre sur *La légende arthurienne* (Paris, 1929), notamment au vol. II, p. 299-308, 402-460.



le cas de la vie dite insulaire de Gildas par Caradoc de Llancarfan, texte dont M. Tatlock a démontré de façon convaincante qu'il est certainement antérieur à l'*Historia Regum Britanniae* et peut remonter jusqu'à environ 1125<sup>1</sup>. Ainsi il est établi que l'enlèvement de Guenièvre fait partie du corps de traditions authentiquement celtiques qui existaient avant Gaufréi de Monmouth, et que l'île ou la tour de verre de la mythologie irlandaise a été localisée à Glastonbury avant que le génial mystificateur eût mis la matière de Bretagne en vogue.

Sur le fameux traité *De Antiquitate Glastoniensis Ecclesiae* et en particulier sur l'antiquité des allusions à *Insula Avalloniae id est Insula Pomorum*<sup>2</sup> et à la sépulture d'Arthur au cimetière des moines<sup>3</sup> les savants américains ne nous ont pas encore présenté des conclusions qui s'imposent sans contredit. Il est toujours malaisé de séparer l'œuvre de Guillaume de Malmesbury d'avec les apports qui sont venus s'y ajouter après 1191. On peut dire cependant que la théorie de Newell, qui tendait à retrancher de l'œuvre de Guillaume tous les passages qui ne se retrouvent pas dans le résumé inséré dans ses *Gesta Regum Anglorum*<sup>4</sup>, a perdu beaucoup de son autorité depuis que M. Edmond Faral l'a poussée jusqu'aux dernières limites. Une réaction, qui est facile à comprendre, s'est déclarée contre ce qu'il y a de trop mécanique dans ce procédé. A tour de rôle MM. Slover, Nitze et Tatlock ont fait ressortir la différence fondamentale entre le travail de propagande lancé pour attirer des pèlerins et pour défendre des prétentions ecclésiastiques et l'abrégé incorporé dans une his-

1. *Speculum*, vol. XIII, p. 149, 152; vol. XIV, p. 351-353.

2. Dans les chapitres *Quomodo multitudo popularis primitus Glastoniam inhabitaverit et De diversis nominibus ejusdem Insulae* (Migne, *Patrol. Lat.*, vol. 179, col. 1687; E. K. Chambers, *Arthur of Britain*, Londres, 1927, p. 265-266; Faral, *op. cit.*, vol. I, p. 304).

3. Dans le chapitre *De nobilibus Glastoniae sepultis* (Migne, col. 1700; Chambers, *op. cit.*, p. 266; Faral, *op. cit.*, vol. I, p. 311).

4. *William of Malmesbury on the antiquity of Glastonbury*, dans *Publications of the Modern Language Association of America*, vol. XVIII (1903), p. 469 et suiv.

toire impartiale du temporel<sup>5</sup>. Serait-il donc raisonnable d'exiger de Guillaume qu'il relatât dans ses deux textes d'une ampleur et d'un esprit aussi différents les mêmes faits dans le même ordre et avec les mêmes détails? Et si le fameux chapitre étymologique sur les différents noms de Glastonbury renvoie à l'introduction précédente qui contient des passages suspects<sup>2</sup>, faut-il admettre que ce chapitre lui-même soit forcément une addition postérieure? D'autre part, s'il y a contradiction formelle entre la constatation des *Gesta Regum* que le tombeau d'Arthur est inconnu<sup>3</sup> et l'assertion du *De Antiquitate* que le grand roi dort son dernier sommeil au cimetière de Glastonbury, est-on absolument tenu à croire que l'étymologie d'*Insula Avalloniae* au début du traité — où nulle mention n'est faite d'Arthur — doit être expurgée au même titre que la revendication de ce tombeau<sup>4</sup>? Dans les arguments qu'on pourra avancer pour ou contre l'authenticité de ces passages entre toujours un grand élément de subjectivité.

Dans l'état actuel des recherches on ne peut par conséquent faire rien de mieux que de souscrire à l'opinion exprimée par M. Tatlock: « the general and sound view is that we cannot positively state anything to be by William unless it appears in *Gesta Regum*. But to infer that everything in *De Ant.* not also in *Gesta Regum* is not by William is a very different matter<sup>5</sup>. » On ne saurait donc contester à MM. Slover et Nitze le droit de restituer à Guillaume ni l'histoire du porcher éponyme Glasteing, ni la localisation de l'île d'Avalon à Glastonbury<sup>6</sup>.

1. *Speculum*, vol. II, p. 275-276; *Perlesvaus*, vol. II, p. 49-50; *Speculum*, vol. XIV, p. 352-353, n. I.

2. « descriptis fundatione, dedicatione, ac postea inventione hujus oratorii... » C'est l'argument sur lequel se basait Newell, *art. cité*, p. 472, 475.

3. « sed Arturi sepulcrum nusquam visitur » (éd. Stubbs, vol. II, Londres, 1889, p. 342; Chambers, *op. cit.*, vol. I, p. 250; Faral, *op. cit.*, vol. I, p. 247, n. 2).

4. Newell, *art. cité*, p. 461. C'était aussi l'opinion de M. Chambers, *op. cit.*, p. 121.

5. *Speculum*, vol. XIV, p. 352-353, n. I.

6. *Speculum*, vol. II, p. 280; *Modern Philology*, vol. XXVIII, p. 398, n. I; *Perlesvaus*, vol. II, p. 54. M. Lot défendait aussi l'authenticité de l'allusion au



L'allusion à cette île dans le *De Ant.* ne doit donc pas être considérée a priori comme postérieure à l'*Historia* de Gaufréi. Quant à croire le traité dépendant de la *Vita Merlini*, M. Faral l'a soutenu<sup>1</sup>; il est permis d'avoir à ce sujet des doutes. Il n'est pas prouvé que le poème de Gaufréi soit plus ancien que le passage incriminé de *De Antiquitate*; il est encore moins probable que les deux textes contiennent une « faute commune ». Si l'on se tient étroitement aux textes, on doit reconnaître que cet emprunt hypothétique se réduit tout au plus à la glose (*insulam Avalloniae id est insulam pomorum*) et à la mention d'une pluralité d'habitants. Mais M. Nitze l'a observé déjà on ne peut plus nettement : le propagandiste de Glastonbury n'associait pas encore à son *Insula Avalloniae* la légende arthurienne. Pour lui ce n'est ni un pays de féerie, ni un jardin des Hespérides, c'était un endroit où poussaient des pommes. Autant vaudrait dire qu'il ignorait encore les ouvrages de Gaufréi de Monmouth<sup>2</sup>. Sans doute, il est possible que le clerc en sût déjà plus long qu'il n'a voulu divulguer. Mais alors, qui serait-ce sinon Guillaume de Malmesbury, avec sa répugnance bien connue pour les contes ineptes relatifs au retour d'Arthur? Or, même en ce cas le passage serait presque certainement antérieur à l'*Historia Regum Britanniae* et à la *Vita Merlini*.

Le « fait matériel, solide, indiscutable... que le nom d'Avallo apparaît pour la première fois chez Geoffroy »<sup>3</sup> semble donc bien discutable. Il est encore moins admissible que cet Avallo soit « sorti peut-être tout neuf de son imagination et baptisé de ce

tombeau d'Arthur au cimetière de Glastonbury (*Romania*, vol. XXVII, 1898, p. 552, n. 2). Je crois reconnaître aussi dans ce *praetermitto de Arturo* un mouvement d'humeur du consciencieux historien Guillaume, humilié d'avoir à parler d'un tombeau auquel il ne croyait pas.

1. *Op. cit.*, vol. II, p. 429-432.

2. *Perlesvaus*, vol. II, p. 55, 57. — Il est vrai que M. Loomis s'est opposé à cette conclusion (*The Romanic Review*, vol. XXIX, 1938, p. 176), mais il est tout de même difficile de se représenter un interpolateur après 1136 qui introduise le nom d'Avalon sans penser à Arthur.

3. Faral, *op. cit.*, vol. II, p. 299.

nom par sa seule et discrétionnaire fantaisie »<sup>4</sup>. Ou plutôt, s'il peut être exact, en prenant M. Faral au pied de la lettre, que « rien n'indique que personne avant lui ait parlé d'une île d'Avallo »<sup>5</sup>, (entendons d'une île du dieu ou roi Avallo), il est assez certain qu'avant Gaufréi on a parlé d'une île appelée *Avallach*. Mais Gaufréi voulait-il parler réellement d'une personne Avallo?

Nous touchons ici au point le plus faible dans l'argumentation de M. Faral. « Pour Geoffroy, le nom d'île des Fruits, qu'il avait donné subsidiairement à l'île d'Avallo [*Insula Pomorum* dans la *Vita Merlini*, *Insula Avallonis* dans l'*Historia*] n'était d'aucune façon l'équivalent sémantique du second : l'île d'Avallo, c'était l'île du personnage nommé Avallo. Pour les moines de Glastonbury, l'île d'Avallo, par une interprétation nouvelle et qui leur était personnelle, n'a plus tiré son nom du personnage qui la gouvernait, mais des récoltes qu'elle produisait... pour que l'appellation correspondit à ce sens, ils ne l'ont plus nommée l'île d'Avallo, mais l'île d'Avallonie »<sup>6</sup>. Tous ceux qui après lui se sont occupés de cette question sont tombés d'accord pour réfuter cette théorie déconcertante. Parmi ceux-là MM. Slover et Nitze n'ont pas manqué de faire justice de l'argument que le savant français a tiré du génitif *Avallonis*, qui en effet ne désigne ici nullement la possession : ils citent l'expression analogue « the state of Maine »<sup>7</sup>. Ils auraient pu alléguer des génitifs dans l'œuvre de Gaufréi lui-même, comme *nemus, silva Calidonis*<sup>8</sup>, ou bien, si l'on voulait objecter le nom du prince *Kyledon, Kelydon* dans le conte de *Kulhwch*<sup>9</sup>, le *pagus Badonis*<sup>10</sup>, chez Gildas *Badonicus mons*.

C'est un culte curieux que celui du dieu *Aballac, Avallach*,

1. Faral, *op. cit.*, p. 301.

2. *Ibid.*, p. 301.

3. *Ibid.*, p. 430.

4. *Modern Philology*, vol. XXVIII, p. 396; *Perlesvaus*, vol. II, p. 57.

5. Faral, *op. cit.*, vol. III, p. 231, 311, 314.

6. *The White Book Mabinogion*, éd. J. G. Evans (Pwllheli, 1907), col. 452; trad. de Joseph Loth, 2<sup>e</sup> éd. (Paris, 1913), vol. I, p. 243.

7. Faral, *op. cit.*, vol. III, p. 232.

*Avalloc* ou *Avallo*, qui a trouvé des dévots dans les temps les plus divers. Les moines de Glastonbury, puis Giraldus <sup>1</sup> l'avaient proposé comme une explication alternative du nom d'*Avallonia*. John Rhys l'a admis dans le sanctuaire des « dark Celtic divinities » <sup>2</sup>, et M. Ferdinand Lot a adopté également ce dieu de la mort pour offrir un pendant à l'irlandais Boadach <sup>3</sup>. M. Loomis, bien qu'il concède que pour Gaufréi *Insula Avallonis* est identique à *Insula Pomorum* et que c'est là le sens primitif de l'appellation, ne veut pas qu'on écarte ce père de la divinité aquatique Modron dont il a pris la défense <sup>4</sup>. Mais M. Faral, tout en refusant de sacrifier à un dieu traditionnel Avalloc, maintient que « l'île d'Avallo est l'île du personnage nommé Avallo » <sup>5</sup>. Personnage créé par Gaufréi, bien entendu.

Parmi les arguments avancés par Rhys, répétés ensuite par MM. Lot et Faral, il y en a un qui m'a toujours semblé d'une force particulièrement douteuse. Les rédacteurs gallois des *Bruts*, traduisant *Insula Avallonis* par *Ynys Avallach*, auraient montré par là qu'ils avaient compris que le second élément de l'appellation est onomastique et non pas topographique. Venant de la part d'un celtisant, l'argument paraît étonnant. Faudrait-il voir alors aussi des noms d'anciens rois ou dieux dans les seconds éléments d'appellations telles que *Ynys Prydein* ou *Ynys Fôn* ? MM. Slover et Nitze <sup>6</sup>, après Windisch <sup>7</sup>, ont bien fait de mettre en évidence le substantif gallois *afallach*, « pommeraie ». *Ynys Avallach*, et aussi *Insula Avallonis*, *Avalloniae*, veut donc dire « l'île des pommiers ».

1. Voir les extraits de son *Speculum Ecclesiae*, cité entre autres par Chambers, *op. cit.*, p. 271 et suiv. ; Faral, *op. cit.*, vol. II, p. 442.

2. *Studies in the Arthurian legend* (Oxford, 1891), p. 335-337.

3. *Romania*, vol. XXVII, p. 553-557, 562-563.

4. *Romanic Review*, vol. XXIX (1938), p. 176-177. Voir plus bas.

5. *Op. cit.*, vol. II, p. 299-300.

6. *Modern Philology*, vol. XXVIII, p. 398-399 ; *Perlesvaus*, vol. II, p. 58 ; cf. aussi W. A. Nitze et Archer Taylor, *Modern Philology*, vol. XXXVI (1939), p. 309.

7. *Das keltische Britannien bis zu Kaiser Arthur* (Leipzig, 1912), p. 114. De même encore M. Thurneysen, *Zeitschr. f. celt. Phil.*, vol. XX, p. 133.

C'est en effet de l'appellation galloise, et non pas de l'expression latinisée, qu'il faut partir pour interpréter la tradition divulguée par Gaufréi. On dira peut-être que le nom commun n'est pas attesté dans ces textes gallois antérieurs ou même contemporains — l'exemple enregistré dans le lexique de Silvan Evans est assez moderne, et le grand dictionnaire bardique de M. Lloyd-Jones ne le cite pas — et qu'il paraît postérieur à l'expression *Ynys Avalach*, qui se rencontre pour la première fois dans les versions galloises de l'*Historia Regum Britanniae*, dont le plus ancien manuscrit, celui de Dingestow Court, est du commencement du XIII<sup>e</sup> siècle. A cela on pourrait répondre, avec M. Slover <sup>1</sup>, que c'est probablement pour avoir connu le nom déjà traditionnel de l'île sous sa forme galloise, avec la gutturale finale, que l'auteur de Glastonbury a eu l'idée de dénicher des généalogies le nom de personne *Aballac*. J'ajoute que je conçois fort bien qu'un latiniste connaissant l'*Avalloneum castrum* de la vie de saint Colomban ou le nom de la ville française d'*Avallon* se soit avisé de donner par une substitution de suffixe à *Avallach* une apparence plus littéraire. On connaît d'autres exemples dans l'onomastique arthurienne de cette répugnance pour une désinence en gutturale considérée comme barbare <sup>2</sup>. D'ailleurs Gaufréi paraît avoir eu une certaine prédilection pour des nominatifs latinisés en *-o* (Arthgallo, Bledudo, Cadvallo, Dunvallo, Gorbodugo, Malgo, Runo). Ce que je n'arrive pas à m'expliquer, c'est qu'un Gallois trouvant dans une source latine un nom en *-o* se serait cru obligé d'y substituer un suffixe en somme assez insolite dans sa langue, à moins qu'il n'ait préféré se conformer à une tradition d'une plus grande autorité pour lui que le texte de Gaufréi. Cette préférence est d'autant plus significative que des auteurs postérieurs tels que Theophilus Evans <sup>3</sup> et M. Gwynn Jones <sup>4</sup>, à qui *Ynys Aval-*

1. *Modern Philology*, vol. XXVIII, p. 399.

2. Par ex. *Mador* pour *Madawc*, *Meliador* pour *Meriadec*.

3. *Drych y prif oesoedd* (1716), éd. S. J. Evans (Bangor, 1902), p. 131. Voir aussi les exemples chez Carnhuanawc cités dans le dictionnaire de Silvan Evans.

4. *Ymadawiad Arthur*, dans *Caniadau* (Wrecsam, 1934), p. 33.

lach était bien connu, n'hésitent pas à adopter la forme *Ynys Afalon*, variante probablement influencée par la forme qui fut vulgarisée par les romans français. Si les auteurs des *Bruts* au contraire se sont soustraits à l'influence de Gaufrei, c'est sans doute parce qu'ils avaient reconnu dans son *Insula Avallonis* l'*Ynys Avallach* de leurs traditions nationales.

J'ai dit nationales, mais il y a lieu de se demander si l'appellation galloise (*Ynys Avallach* en fin de compte n'est pas d'origine irlandaise, tout comme les concepts qui s'y associent. La désinence elle-même justifie déjà ce soupçon, car si le nom était primitivement brittonique, on s'attendrait à trouver au XIII<sup>e</sup> siècle \**Auallauc*<sup>1</sup>. Quant à « la croyance à l'île mystérieuse où une fée entraîne un héros ou bien le console ou bien le guérit », on peut trouver un peu excessif de dire que « les Brittones l'ont empruntée aux Irlandais comme toutes leurs légendes »<sup>2</sup>, mais il ne suffit pas d'une petite phrase détachée pour se débarrasser de « ce pays d'outre-mer, ces îles lointaines, dont l'esprit des peuples celtiques du moyen âge était hanté »<sup>3</sup>, et des résultats solides d'une série de recherches consciencieuses ! Voici les principaux traits irlandais dans l'ensemble d'idées qui se rattachent à l'île d'Avalon :

I) Avant d'y chercher sa guérison, Arthur avait eu déjà des relations avec l'*Insula Avallonis* : c'est de là que vient son glaive fameux *Caliburnus*<sup>4</sup> en gallois *Caledvwlch*. Le *b* montre que Gaufrei a utilisé probablement une source vieux-galloise à laquelle le glaive était connu sous la forme plus ancienne \**Calebulch*. Ce n'est pas une forme originale cependant, mais une adaptation de l'irlandais *Caladbolg*, nom du glaive de Fergus dans

1. Je n'ignore pas que M. Pedersen regarde *afallach* comme un collectif en *-ach* (*Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen*, vol. II, Göttingue, 1913, p. 25), mais il me semble plus simple d'y voir un adjectif dérivé, en anc. celt. *-ācos*, irl. *-ach*, gall. *-ōc*, plus tard *-auc*.

2. F. Lot, *Romania*, vol. XXVII, p. 557.

3. Faral, *op. cit.*, vol. II, p. 301.

4. « ... Caliburno, gladio optimo et in insula Avallonis fabricato » (éd. Faral, *op. cit.*, vol. III, p. 233).

la *Táin Bó Cualnge*. D'après la version du *Livre de Leinster*, il avait appartenu auparavant à Leite et venait du pays des fées : *Caladbolg... claedeb Fergus, claedeb Leite a sidib é*<sup>1</sup>. Ainsi, *Insula Avallonis*, c'est un *sid*<sup>2</sup>.

Bien qu'on se représente ces résidences de divinités détrônées en général au fond de l'Irlande, dans l'intérieur des collines, l'île de Mag Mell, l'île de Fidga sont considérées aussi comme des *sid* (*Echtra Condla, Serglige Conchulain*<sup>3</sup>).

II) *Insula Pomorum* est le domaine de Morgen et de ses huit sœurs. Quoiqu'il ne soit pas impossible que Gaufrei ait pensé aussi à la notice de Pomponius Mela sur l'île de Sena<sup>4</sup>, il a certainement trouvé sa source première dans les traditions irlandaises relatives à la « terre des femmes », *itr (in)na mban*<sup>5</sup>. A Mag Mell, où Condla se laisse entraîner, il n'y a que des femmes ; Mældúin et ses compagnons sont accueillis chaleureusement dans une des îles qu'ils visitent par une reine avec dix-sept filles ; Bran trouve également sur l'île féerique vingt-sept femmes hospitalières ; dans l'île de Labraid il y a trois fois cinquante femmes sur trois fois cinquante lits<sup>6</sup>.

III) L'*Insula Avallonis* de l'*Historia*, l'*Insula Pomorum* de la *Vita Merlini* est appelée ainsi à cause des pommes qu'elle produit. Dans les traditions irlandaises le pommier est pour ainsi dire la caractéristique, l'« arbre symbole » de l'autre Monde<sup>7</sup>.

1. *Táin Bó Cualnge*, éd. Windisch (Leipzig, 1905), p. 873.

2. F. Lot, *Romania*, vol. XXVII, p. 563.

3. *Lebor na hUidre*, éd. R. I. Best et Osborn Bergin (Dublin, 1929), p. 303 114, 118 ; *Irische Texte*, vol. I (Leipzig, 1880), p. 217, 219.

4. Faral, *op. cit.*, vol. II, p. 303. Cette source a été indiquée déjà par l'abbé de La Rue (*Recherches sur les ouvrages des bardes de la Bretagne armoricaine dans le moyen âge*, Caen, 1817, p. 46-48). M. Loomis cependant refuse d'admettre que Gaufrei se soit inspiré de l'auteur classique (*Celtic myth and Arthurian romance*, New York, 1927, p. 192).

5. Kuno Meyer et Alfred Nutt, *The voyage of Bran son of Fébal* (Londres, 1895), vol. I, p. 29, 31.

6. *Lebor na hUidre*, éd. cit., p. 303 ; *Rev. Celt.*, vol. X (1889), p. 62 et suiv. ; *The voyage of Bran*, vol. I, p. 31 ; *Romania*, vol. XXVII, p. 561, n. 6 ; *Irische Texte*, vol. I, p. 210 ; *Lebor na hUidre*, p. 107.

7. E. K. Chambers, *op. cit.*, p. 220 ; L. Cons, *Modern Philology*, vol. XXVIII,



Les pommes délicieuses de Mag Mell (*meldach*, *Mældúin* § 17) sont parfois d'or (*Mældúin*, *Echtra Cormaic*<sup>1</sup>) et poussent miraculeusement (*Mældúin*<sup>2</sup>) à des branches d'argent (*Bran*, *Serglige*, *Cormac*<sup>3</sup>). Les pommes ou les branches de pommier sont l'instrument par lequel les messagers jettent un charme sur les héros (*Bran*, *Condla*, *Cormac*<sup>4</sup>) que les immortels désirent attirer à leur séjour<sup>5</sup>.

IV) Après la bataille de Camlan Arthur passe à une existence surnaturelle dans l'*Insula Avallonis* ou *Insula Pomorum*, car bien que *letaliter vulneratus*, il s'y fait porter *ad sananda vulnera*<sup>6</sup> et Morgen, experte dans la connaissance des herbes médicinales, le soumet à un traitement de longue durée et, paraît-il, salutaire<sup>7</sup>.

Il y a là une tentative hésitante de la part de Gaufréi de rationaliser des traits mythologiques. Les conteurs irlandais n'ont pas ces scrupules : à Tir Tairngire, à Mag Mell, dans la « terre des femmes », les visiteurs, aussi bien que les résidents, ne connaissent ni l'âge, ni la caducité, ni la mort (*Bran*, *Condla*, *Mældúin*<sup>8</sup>). Au Pays de Galles, Taliesin s'en rapporte à Manawydd pour confirmer que les occupants de la chaire à Caer Sidi, c.-à-d. dans le *síd*, jouissent des mêmes immunités<sup>9</sup>. On peut

p. 393, n. 1. Cf. aussi Eleanor Hull, *The silver bough in Irish legend*, dans *Folklore*, vol. XLVIII (1901), p. 431 et suiv.

1. *Rev. Celt.*, vol. IX (1888), p. 472, 474; *Irische Texte*, vol. III, 1 (Leipzig, 1890), p. 193.

2. *Rev. Celt.*, vol. IX, p. 468, 470.

3. *Voyage of Bran*, vol. I, p. 3-5; *Irische Texte*, vol. I, p. 218; *Lebor na hUidre*, p. 116; *Irische Texte*, vol. III, 1, p. 193.

4. *Voyage of Bran*, vol. I, p. 3-5; *Lebor na hUidre*, p. 302; *Irische Texte*, vol. III, 1, p. 193.

5. Cf. d'Arbois de Jubainville : « L'Isle d'Avalon, c'est-à-dire du Pommier, dans le cycle d'Arthur, tire sans doute son nom d'un arbre analogue » (*Le cycle mythologique irlandais*, Paris, 1884, p. 325, n. 1).

6. *Historia Regum Britanniae*, éd. Faral, vol. III, p. 278.

7. *Vita Merlini*, *ibid.*, vol. III, p. 334-335.

8. *Voyage of Bran*, vol. I, p. 7; *Lebor na hUidre*, p. 302; *Rev. Celt.*, vol. X, p. 66.

9. « Ys kyweir vyg kadeir yg kaer sidi. Nys plawd neb heint a heineit a uo yndi. Ys gwyr manawyt a phryderi » (*The text of the Book of Taliesin*, éd. J. G. Evans, Llanbedrog, 1910, p. 34).

supposer que la consommation des pommes magiques, qui tiennent lieu de toute autre nourriture, n'y est pas étrangère (*Condla*, *Mældúin*<sup>1</sup>). Le don de l'immortalité se confère aussi par la musique magique des branches de ces pommiers, qui a même la faculté d'endormir des guerriers gravement blessés :

Ba leór peted ocus arpeatad immorro eistecht risin ceol dogníd in craebh, ar rochoideoldais fir athgaiti nó mna siuil nó fiallach galair risin ceol dogníd sin intan docroiththeadh in chraeb<sup>2</sup>.

Dans la *Navigation des Húi Corra* les deux idées se trouvent combinées : c'est après avoir entendu l'incomparable musique du vent dans les sommets des pommiers de l'île et s'être rassasiés de pommes que les voyageurs ne sentent plus ni blessures ni fatigue<sup>3</sup>. On comprend maintenant pourquoi Arthur fut transporté à l'île des Pommiers.

V) Dans la *Vita Merlini*, les fidèles compagnons d'Arthur sont conduits à l'*Insula Pomorum* par Barinthus, un pilote fameux, qui savait s'orienter aux étoiles<sup>4</sup>. Son nom est une forme latinisée de Barrfhind « au sommet blanc ou blond », qui n'est qu'une variante de Findbar (Meda), ancienne divinité irlandaise bien connue, qui joue un rôle dans l'épisode de *Sliab na mban* dans l'*Acallamb na Senórach*<sup>5</sup> et aussi dans le conte *Altrom Tighe dá Medar*<sup>6</sup>. Or, Manannán mac Lir, chef des Tuatha Dé Danann comme lui, qui guide Bran à la « terre des femmes » et Ciabhan mac Echach à Tir Tairngire<sup>7</sup>, a fini également par être évhémérisé : depuis le x<sup>e</sup> siècle il passe pour un marchand (*ceudaige*) et un pilote (*luamair*) merveilleux, qui excellait dans la connaissance du ciel (*nemgnacht*) et l'examen du temps<sup>8</sup>.

1. *Lebor na hUidre*, p. 302; *Rev. Celt.*, vol. IX, p. 468, 470.

2. *Eachtra Cormaic*, dans *Irische Texte*, vol. III, 1, p. 193. Cf. *Echtra Thuidg mbeic Chéin*, dans *Silva Gadélica*, vol. I (London et Edinburgh, 1892), p. 347.

3. *Rev. Celt.*, vol. XIV (1893), p. 43.

4. Vs. 929-932 (Faral, *op. cit.*, vol. III, p. 334).

5. Ed. Stokes, dans *Irische Texte*, vol. IV, 1 (Leipzig, 1900), p. 140-142.

6. Voir *Rev. Celt.*, vol. XLVII (1930), p. 346 et suiv.

7. *The Voyage of Bran*, vol. I, p. 29; *Acallamb na Senórach*, éd. cit., p. 107-108.

8. *Sanas Cormaic*, éd. Kuno Meyer dans *Anecdota from Irish Manuscripts*, vol. IV (Halle et Dublin, 1912), p. 78.



Finnbar a donc supplanté Manannán dans sa fonction traditionnelle, et c'est probablement par l'intermédiaire d'une rédaction christianisée des *Imrama* que son nom est venu à la connaissance de Gaufréi<sup>1</sup>, comme de l'auteur de la *Navigatio S. Brendani* et de l'évêque gallois Rhygyfarch, biographe de saint David<sup>2</sup>.

VI) Ainsi nos devanciers ont démontré déjà d'une façon convaincante que les éléments essentiels du passage d'Arthur à Avallach se rencontrent tous dans les *imrama* irlandais. Il n'y a que le nom de l'île mythique, avec son suffixe d'un aspect si irlandais, qui n'a pas encore été retrouvé dans ces sources, et récemment dans un compte rendu de l'édition de *Perlesvaus*, M. Brugger a observé qu'aucune interprétation ne peut être envisagée comme absolument certaine<sup>3</sup>. Je crois pourtant que notre *imram* à travers les textes finira par nous conduire à l'île recherchée si nous nous confions à la direction du bon pilote Manannán.

Dans la partie poétique de l'*Imram Brain*, l'île des femmes, avec laquelle Manannán est étroitement associé quoiqu'il n'en soit pas dit expressément le souverain, s'appelle *Emain* ou *Emne*<sup>4</sup>. *Oenach n-Emna* est aussi le nom d'une île à proximité de Mag Fidga, le *sid* où résident Aed Abrat avec ses filles et son gendre Manannán<sup>5</sup>.

Depuis que le christianisme a définitivement dégradé l'ancien dieu de la mer, on en sait plus long sur sa personnalité. Manannán aurait été originaire de l'île de Man, son vrai nom était Oirbsen. Outre marchand et pilote il avait été le druide des Tuatha Dé Danann. Il fut tué à la bataille de Cuilliu par Uillend mac Cachir, et sur sa tombe, en Connacht, se répandit le lac qui

1. Comme celui de Máeldúin (Maeldinus), qui joue un rôle secondaire dans la *Vita Merlini* (vs. 1452, chez Faral, *op. cit.*, vol. III, p. 350).

2. Pour ces rapprochements, voir l'excellent article de A. C. L. Brown, *Barinthus* (*Rev. Celt.*, vol. XXII, p. 339 et suiv.).

3. *Zeitschrift f. romanische Phil.*, vol. LIX (1939), p. 560, n. 4.

4. *The Voyage of Bran*, vol. I, p. 5, 7, 11, 19.

5. *Irische Texte*, vol. I, p. 217; *Lebor na hUidre*, p. 115.

tire de lui le nom de Loch n-Oirbsen<sup>1</sup>. Enfin, une notice insérée dans le *Tochmarc Luaine* du *Livre Jaune de Lecan* et conservée à l'état isolé dans quelques autres manuscrits<sup>2</sup> lui assigne comme résidence *Eamain*, qui prend ici l'adjectif attribut *Ablach* (pour la distinguer d'*Emain Macha* ?) et est identifié avec l'île d'Aran :

Manandan mac Alloit, draí an do Thuathaib Dé Danann, ocus a n-aimsir Tuatha Dé Danann robai. Oirbsean immorro a ainm díles. Is é in Manandan sin robai a n-Araínd, ocus as fria side asberar Eamain Ablach, ocus is é ro marbad i cath Cuilleann la hUilleann Abrad-ruad mac Caithir meic Nuadad Aigedlaim i cosnum ríghí Connacht, ocus intan roclasa adnocol is ann romebaid Loch nOirbsen fó thír, conid uad ainmighther Loc nOirbsean<sup>3</sup>.

Ce n'est pas le seul texte d'ailleurs qui fasse mention d'*Emain Ablach*. Dans le conte mythologique *Altrómb Tighi dá Medar* du *Livre de Fermoy*, dont M. van Hamel a analysé le mélange curieux d'éléments païens et chrétiens<sup>4</sup>, ce *sid* est cité plus d'une fois à côté de Tír Tairngire et de Cruitin na Cuan comme une des résidences de Manannán au temps de l'introduction de la foi<sup>5</sup>.

Il est vrai que ces manuscrits ne sont pas d'une très haute antiquité et que d'après M. Thurneysen les textes eux-mêmes ne leur seraient pas beaucoup antérieurs<sup>6</sup>. Il se trouve cependant que le même *Livre de Fermoy* contient un poème, *Baile suthain*

1. Voir, outre la notice de *Sanas Cormaic* citée plus haut, le *Dindsenchas du Livre de Leinster* (*Rev. Celt.*, vol. XVI, p. 276-277), *Cóir Anmann* (éd. Stokes, *Irische Texte*, vol. III, 2, Leipzig, 1897, p. 356) et quelques allusions poétiques citées dans la revue *Atlantis*, vol. IV, p. 226-229.

2. Voir Thurneysen, *Die irische Helden- und Königssage* (Leipzig, 1921), p. 516, n. 3.

3. *Atlantis*, vol. IV (1863), p. 228; *Rev. Celt.*, vol. XXIV, p. 274; W. F. Skene, *The four ancient Books of Wales* (Edinburgh, 1868), vol. I, p. 78-79.

4. *Rev. Celt.*, vol. XLVII (1930), p. 340 et suiv.

5. Éd. M. E. Dobbs, *Zeitschr. f. celt. Phil.*, vol. XVIII, p. 192, 196, 208, 212, 214; *Rev. Celt.*, vol. XLVII, p. 347, 353, 358.

6. *Op. cit.*, p. 516, 610. M. van Hamel observe cependant que le texte d'*Altrómb Tighi dá Medar* est manifestement copié d'une version plus ancienne et que le conte pourrait être bien plus ancien que la langue ne le ferait croire.

*sioth Eamhno*<sup>1</sup>, qui nous permet de faire remonter plus haut l'appellation *Emain Ablach*.

On ne voit pas très clairement où les Irlandais se représentaient primitivement l'île d'*Aru* (gén. *Arann*) dont *Emain Ablach* serait un autre nom. En général, ils situaient les îles merveilleuses dans l'Atlantique — « il y a trois fois cinquante îles lointaines dans l'océan à l'ouest de nous », dit la messagère de la « terre des femmes » dans *Imram Brain*<sup>2</sup> — et il n'est pas impossible que l'imposant *dún* préhistorique d'Aran Mór, dans le golfe de Galway, à peu de distance de Loch nOirbsen (actuellement Lough Corrib), que la tradition attribue à Ængus, ait été envisagé à un certain moment comme le palais de Manannán. Cependant l'île de Man était toujours considérée comme son domaine proprement dit, et comme il était censé faire la navette entre cette île, l'Irlande et l'Écosse, on paraît avoir identifié *Emain Ablach* avec une autre île Ar(r)an, celle-ci située dans l'embouchure de la Clyde, entre les Gaëls de Cantyre et les Pictes de Galloway, qui était renommée depuis le temps des *Fianna* pour ses chasses et le chant de ses troupes d'oiseaux multicolores<sup>3</sup>. (Ce dernier trait fait encore penser aux *imrama*.) A partir du XI<sup>e</sup> siècle elle fait partie du royaume de Man et des Îles, qui fut gouverné par une dynastie hiberno-norvégienne. Or, le poème du *Livre de Fermoy* est adressé à un de ces princes, que le poète appelle Ragnall, fils de Gofraidh et d'une Irlandaise Sadhbh, descendant d'Amhlabh : c'est donc un panégyrique de Ragnvaldr Godredsson, qui régna de 1187 à 1227. On y glorifie aussi sa *ráth*, qui est désignée par *Eamhain abhlach* (str. II, VII), « Eamhain des pommes odorantes » (str. VIII), « Eamhain du fils de Ler fils de Mider » (Manannán) (str. XI), « le Tara de Man » (str. VIII). Les éditeurs ont placé cette localité encore dans

1. Publié par W. F. Skene à la suite de son *Celtic Scotland*, vol. III (2<sup>e</sup> éd., Edinburgh, 1890), p. 410 et suiv. Une strophe a été citée par O'Curry dans *Atlantis*, vol. IV, p. 228-229, où le poème est attribué à Ragnall Arannach, mort en 1095. Cette date ne saurait être correcte.

2. *The voyage of Bran*, vol. I, p. 13.

3. *Acallamh na Senórach*, éd. cit., p. 10-11.

l'île écossaise d'Arran<sup>1</sup>, dont il est fait mention en effet dans la str. XXVI, mais s'il était permis d'attacher quelque importance à la dernière expression, on penserait en premier lieu à l'île de Man. C'est là que M<sup>lle</sup> M. E. Dobbs cherche *Eamain Ablach*, sur la côte occidentale, dans les environs de Peel<sup>2</sup>.

Quoi qu'il en soit, nous avons acquis la certitude que cette appellation de la demeure de Manannán était courante environ en 1200, et qu'elle était déjà traditionnelle à cette date puisque les poètes pouvaient la désigner par des variantes elliptiques. Ainsi rien n'interdit d'admettre qu'elle était déjà en usage dès la fin du XI<sup>e</sup> ou le commencement du XII<sup>e</sup> siècle, époque de relations politiques et littéraires actives entre l'Irlande et le Pays de Galles. N'oublions pas que Godred Crovan, le fondateur de la dynastie des Îles et le successeur pour ainsi dire de Manannán en Man et à *Emain Ablach*, avait été en 1094, l'allié de Gruffydd ap Cynan dans sa lutte contre les Normands<sup>3</sup>. Comme la chronologie et la phonétique ne s'y opposent pas, je tiens pour assuré que non seulement le motif de l'île des pommes magiques a été emprunté par les Gallois aux Gaëls, mais que le nom *Avallach* encore, tout comme *Caledvwlch* et *Caer Sidi*, qui font partie du même complexe de traditions, n'est qu'une imitation de l'appellation correspondante (*Emhain*) *Abhlach* des romans irlandais. Le développement d'une voyelle d'appui<sup>4</sup>, puis accentuée, entre *bb(v)* et *l* et l'amuissement de la liquide en gallois s'expliquent par l'analogie (*afallen*, *afalleu*).

1. O. Curry, *Atlantis*, vol. IV, p. 228 ; Skene, *The four ancient Books of Wales*, vol. I, p. 78 ; Id., *Celtic Scotland*, vol. III, p. 36.

2. *Zeitschr. f. celt. Phil.*, vol. XVIII, p. 230, n. 13.

3. *Rev. Celt.*, vol. XLV (1928), p. 287.

4. Cf. aussi la forme *Kemelen*, pour *Camlan*, de Giraldus (chez Chambers, *op. cit.*, p. 270).

Le déplacement de l'accent sur la pénultième en gallois est probablement un peu postérieur à cet emprunt.

Lorsque l'appellation irlandaise ne présente aucune association d'idées avec « pomme » à l'esprit gallois, la voyelle d'appui ne s'y développe pas. C'est le cas du nom du roi irlandais *Aulac filius Coronac* dans le traité *De Brachan Breicheiniac* (*Lives of the Cambro-British saints*, éd. W. J. Rees, Llandovery, 1933, p. 273).

ÉTUDES CELTIQUES, IV.

VII) Nous avons vu que dans ces traditions irlandaises la « terre des femmes » constitue un des éléments les plus constants, mais il reste à examiner si Morgen avait déjà un pendant distinct dans l'entourage de Manannán. Question souvent débattue, puisqu'on n'a pas proposé moins de trois prototypes mythologiques de la dame d'Avalon : la Morrigan, divinité guerrière, la sirène Liban, autrement dit Muirgein, enfin Modron, fille d'un prétendu dieu de la mer Avallach. De ces trois identifications, la première est inadmissible à tout point de vue, mais les deux autres méritent qu'on s'y arrête. M. Roger Loomis a relevé une triade galloise d'une antiquité incertaine, qui donne Modron, fille d'Avallach, pour mère du fameux Owain ab Urien<sup>1</sup>. Serait-ce une des filles d'Avalloc, le prétendu éponyme d'Avalon-Glastonbury d'après l'étymologie subsidiaire du traité *De Antiquitate* et de Giraldus ? Il le pense, car dans le *Merlin* en prose du ms. Huth, la femme d'Urien et mère d'Yvain n'est nulle autre que Morgue la fée<sup>2</sup>. La conclusion est intéressante, bien que dans cette reconstruction généalogique le témoignage du roman français semble un élément fragile<sup>3</sup>. Il peut être exact qu'en gallois *Modron* soit le nom primitif d'une fée aquatique — la forme en effet correspond à *Mātrōnā*, divinité gauloise de la Marne ? —, mais il n'y a que le nom *Morgen* qui nous permette de la situer dans le cadre des traditions irlandaises relatives aux

1. *Myryrian Archaeology*, 2<sup>e</sup> éd. (Denbigh, 1870), p. 392, n<sup>o</sup> 52 : *Les Mabinogion*, trad. de J. Loth, 2<sup>e</sup> éd., vol. II, p. 284. Cf. Loomis, *Celtic Myth and Arthurian Legend*, p. 192 ; *Modern Phil.*, vol. 33, p. 234 ; *The Romanic Review*, vol. XXIX, p. 176-177. Il paraît suivre ici une suggestion de Rhys, *The origin and growth of religion as illustrated by Celtic heathendom* (Londres, 1888), p. 423.

2. Éd. Gaston Paris et Jacob Ulrich (Paris, 1886), vol. I, p. 201-202, vol. II, p. 212-215.

3. L'attentat que dans le *Roman de Merlin* Morgue projette contre la vie de son mari Urien éveille mes soupçons. On sait que dans l'*Historia Britonum* l'Urien historique meurt victime de la jalousie de son allié Morcant. Un souvenir confus de ce passage ne serait-il pas l'origine de cette scène de famille du *Merlin* ? Pour un auteur français du XIII<sup>e</sup> siècle, Morgan était devenu un nom de femme, et le motif de la jalousie aurait pu favoriser l'idée de donner à Urien une épouse de ce nom.

visites à l'Élysée de Manannán. Rien ne nous prouve que la substitution de *Morgen*, puis *Morgan* au nom oublié de *Modron* ait été le fait des Bretons continentaux. Quant au père, Avallach, M. Loomis lui-même reconnaît que c'est une invention postérieure<sup>4</sup>.

Je crois, en effet, que l'explication de John Rhys, élaborée par M. Lot<sup>5</sup>, est toujours la plus satisfaisante. *Morgen*, c'est la *Muirgein* de l'histoire de l'*Inondation de Loch Echach*, c'est la sirène Liban « née de la mer »<sup>6</sup>. La littérature irlandaise donc nous présente dans un texte antérieur à la *Vita Merlini* une figure dont le nom correspond exactement à *Morgen* — forme qui, en moyen gallois, soulève des difficultés<sup>4</sup> — et dont la description convient assez bien à la fée de l'Île des Pommes.

Comme on pouvait s'y attendre, ce rapprochement n'a pas convaincu les critiques qui combattent systématiquement l'idée que Gaufré ait pu s'inspirer de traditions celtiques, comme M. Faral<sup>5</sup>. Celui-ci commence par mettre en doute l'antiquité du *Lebor na hUidre* et du conte de Loch Echach. Or, ce soupçon n'est pas tout à fait injustifié, car s'il est vrai que le corps du ms. est antérieur à 1106, le texte en question est de la main de l'interpolateur H, dont l'activité date au plus tôt du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>. Ceci n'empêche pas que les textes qu'il a intercalés peuvent être bien plus anciens, et c'est assurément le cas de

1. Le prince Aballac des généalogies galloises n'a probablement rien à voir dans ces traditions relatives à Ynys Avallach. On peut dire la même chose du roi irlandais Aulac filius Coronac, dont il a été question, et d'Ablach, fille de Donnall, dans le *Ban-shenchus* (*Rev. Celt.*, XLVII, p. 311). Je réserve mon opinion au sujet de la sorcière du même nom, fille du roi des Scythes et reine de l'île des Amazones, dans *Eachtra an Mhadra Mhaoil* (éd. R. A. S. Macalister, Londres, 1908, p. 24 et suiv.).

2. *Studies in the Arthurian legend*, p. 348-349 ; *Romania*, vol. XVIII, p. 323-326.

3. *Lebor na hUidre*, p. 96, 98-100.

4. Cet argument phonétique ne me semble pas décisif. On trouve d'autres formes archaïques dans la *Vita Merlini*, p. ex. des cas de *g* conservé après liquide dans *Telgesinus* et *Urgenius*.

5. *Op. cit.*, vol. II, p. 304-306.

6. *Lebor na hUidre*, p. XVII-XVIII, XXI ; Thurneysen, *op. cit.*, p. 31.



*Tomaidm Lacha hEchach*, conte mentionné dans les deux catalogues de textes épiques<sup>1</sup> et remontant par conséquent au moins jusqu'au x<sup>e</sup> siècle.

M. Faral conteste aussi l'identité des deux noms et se demande « pourquoi alors Geoffroy n'aurait pas conservé intégralement la forme irlandaise *Muirgein* » (sic). A cela on pourrait répondre qu'un auteur qui avait déjà rendu le nom Gilla *Muire* par Gillamor<sup>2</sup> était bien capable d'écrire *Morgen* pour *Muirgein*.

Enfin, « entre les rôles de l'une et de l'autre, nulle analogie qu'un caractère surnaturel exprimé de part et d'autre par des traits profondément distincts ». Cette fois-ci l'objection est plus grave : dans cette histoire d'inondation et de conversion, la sirène capturée par des saints dans leurs filets n'exerce, en effet, aucune des fonctions qui incombent à l'hôtesse de l'île des femmes. Ce qui est curieux toutefois, c'est que M. Faral, sans se douter, paraît-il, de la portée de l'observation, admet après John Rhys et M. Lot<sup>3</sup> l'identité de cette *Muirgein* Liban, fille d'Eochu mac Maireda, avec une autre Liban fille d'Aed Abrat, qui dans *Serglige Conchulainn* remplit le rôle traditionnel de la messagère en persuadant le héros élu de la suivre au pays des fées. Outre cela, elle est en relation avec Manannán : c'est même sa belle-sœur<sup>4</sup>. La difficulté que celle-ci ne porte nulle part l'épithète *Muirgein* ne me semble pas insurmontable. Liban paraît avoir été, pour les Irlandais, un nom caractéristique pour les fées aquatiques : on en connaît une troisième de ce nom, fille d'Eochu mac Bogainn, qui joue un rôle dans un épisode de l'*Acallamb na Senórach*<sup>5</sup>. L'épithète de Liban, fille d'Eochu mac Maireda, a bien pu se généraliser et s'appliquer à ses congénères homonymes avant de devenir la seule appellation de la messagère dans une

1. Aussi dans le *Dindsenchas* (*Rev. Celt.*, vol. XVI, p. 151-153) ; il est vrai qu'il n'y est pas question de Liban.

2. Faral, *op. cit.*, vol. III, p. 278.

3. *Studies in the Arthurian Legend*, p. 349 ; *Romania*, vol. XVIII, p. 326.

4. *Lebor na hUidre*, p. 107-109, 114-115 ; *Irische Texte*, vol. I, p. 209-212, 217.

5. *Éd. cit.*, p. 91-92.

version de la légende qui arriva à la connaissance des Gallois.

VIII) Nous l'avons donc retrouvée dans la littérature irlandaise, cette Ile des Pommes, où les héros invités par une messagère « née de la mer », puis guidés par une divinité aquatique, partagent avec des fées avenantes une existence que ni l'âge, ni la mort ne viennent troubler. Mais quoiqu'il soit dit dans quelques-uns de ces textes qu'un pouvoir magique de guérir les blessés est inhérent aux pommes de cette île, les mortels sont élus pour leur jeunesse, leur beauté ou leur bravoure, et nous n'avons pas rencontré dans les *imrama* l'exemple d'un moribond transféré dans ce séjour des bienheureux pour être soumis à un traitement spécial. Le cas d'Arthur, pourtant, n'est pas tout à fait isolé. Gertrude Schoepperle<sup>1</sup> et T. P. Cross<sup>2</sup> ont signalé indépendamment un précédent irlandais, et quoique leurs travaux ne me soient pas accessibles, des renvois à ces études chez MM. Loomis et Nitze<sup>3</sup> donnent du moins une idée de quoi il s'agit. Fort maltraité par la *péist* de la Bré, le beau Fráech est porté par les cent cinquante fées de sa tante Boann dans le *sid* de Cruachán, d'où il revient le lendemain entièrement guéri<sup>4</sup>. (Quand plus tard, lors de la *Táin bó Cualgne*, il aura été tué par Cúchulainn, elles viendront de nouveau le transporter au *sid*, mais cette fois il n'y aura plus de remède à cette fatalité.)

La translation d'Arthur à Avalon, sa guérison miraculeuse par les fées et le prolongement surnaturel de son existence jusqu'au jour où il conduira les Bretons à la victoire, ces incidents seraient-ils imités de l'aventure de Fráech ? Ce n'est pas impossible, mais il ne faut pas perdre de vue qu'il y a une certaine différence entre les deux complexes de représentations qui se rencontrent dans la notion du *sid* : tout le cadre afférent à Ynys Avallach est manifestement emprunté, comme nous l'avons vu, par les Gallois

1. *Vassar mediaeval studies*, p. 3 et suiv.

2. *Manly anniversary studies*, p. 284 et suiv.

3. *Celtic myth and Arthurian romance*, p. 193 ; éd. *Perlesvaus*, vol. II, p. 57, n. 33.

4. *Zeitschr. f. celt. Phil.*, vol. IV, p. 41. Cf. aussi le *Dindsenchas*, dans *Rev. Celt.*, vol. XVI, p. 136-139.



aux *imrama*, mais avant Arthur et dès le x<sup>e</sup> siècle leurs rois Cynan et Cadwaladr avaient été l'objet d'espérances messianiques<sup>1</sup>, et la croyance au retour du grand justicier paraît avoir été panbritannique. Certes, il serait exagéré de dire qu'elle était généralement répandue au Pays de Galles et en Cornouailles — il ressort d'un examen des allusions arthuriennes par M. Gwynn Jones que les bardes ne l'ont pas tous adoptée<sup>2</sup> —, mais même si l'on renonce au témoignage des textes où le sens de *Brittones*, *Bretons* n'est pas clair, il y a toujours le vers obscur du *Livre Noir de Carmarthen*: *Anoeth bid bet y arthur*, et l'incident survenu à Bodmín en 1113 pendant le voyage des chanoines de Laon<sup>3</sup>.

Il reste à savoir quand ces traditions de nature diverse, les unes authentiquement galloises, les autres empruntées aux Irlandais, mais toutes indépendantes de Gaufréi et antérieures à l'*Historia Regum Britanniae* et la *Vita Merlini*, ont été combinées. M. Faral jugeait qu'au moment où Gaufréi écrivait il n'y avait encore aucun rapport entre la légende d'Arthur et l'idée celtique d'« un paradis mystérieux », « d'une terre d'asile pour les âmes »<sup>4</sup>. Si l'on se souvient que Caradoc de Llancarfan, avant Gaufréi, a mêlé la tour de verre de la mythologie irlandaise aux associations arthuriennes de Glastonbury, on est porté à se rallier à l'hypothèse de M. Lot que c'est lui encore qui a introduit dans cette pseudo-histoire l'île des Pommes<sup>5</sup>.

1. C'est le résultat d'une solide étude de M. Ifor Williams sur le poème *Arymes Prydein vawr* du *Livre de Taliesin* (*Y Beirniad*, 1916, p. 212). M. Faral conteste cette conclusion sans apporter aucun argument en faveur de l'opinion contraire (*op. cit.*, vol. II, p. 371, n. 2).

2. *Some Arthurian material in Keltic* (*Aberystwyth Studies*, vol. VIII, 1927, p. 42-43).

3. Herman de Tournai, *De Miraculis S. Mariae Laudunensis*, dans Migne, *Patr. Lat.*, vol. CLVI, col. 983.

M. Faral a encore tâché de prouver qu'il n'y a aucun compte à tenir de cette date 1113 (*op. cit.*, vol. I, p. 225 et suiv.; *Arthuriana, Proceedings of the Arthurian Society*, vol. I, 1929, p. 21 et suiv.), mais ses arguments ont été réfutés par M. Tatlock (*The English journey of the Laon canons*, dans *Speculum*, vol. VIII, 1933, p. 454 et suiv.).

4. *Op. cit.*, vol. II, p. 301.

5. *Romania*, vol. XXVII, p. 564 et suiv.

## LE POÈME DU LIVRE NOIR SUR HYWEL AB GRONW.

PAR

J. VENDRYES.

Ce poème est un des plus intéressants du Livre Noir de Carmarthen, et l'on peut s'étonner qu'en l'éditant dans ses *Four Ancient Books*, t. II, p. 39, Skene n'ait pas daigné ou osé en donner une traduction. Bien qu'il présente des difficultés, comme on le verra dans ce qui suit, l'idée générale en est aisée à suivre et en dehors de quelques passages fort incertains (notamment au vers 46), il admet une interprétation plausible. Il offre l'intérêt de pouvoir être exactement daté et de se rapporter à des événements connus par ailleurs. Parmi la variété un peu confuse de ce recueil composite qu'est le Livre Noir, c'est un poème historique, et l'un des spécimens les plus anciens et les plus marquants de la poésie de cour. Il a pour objet de célébrer un prince, dont le nom ne méritait guère de passer à la postérité. Hywel (ou Howel) ab Gronw ne se distingue pas de cette foule de seigneurs turbulents, dont à cette époque l'histoire de Galles est pleine et qui sont tombés dans l'oubli, carent quia uate sacro. Mais par sa banalité même il est assez représentatif de son époque, et le poète anonyme qui le loue donne une assez bonne idée du rôle que jouait la poésie auprès des princes.

Nous sommes à la fin du xi<sup>e</sup> siècle dans la partie sud du Pays de Galles. Les rois d'Angleterre avaient alors pour politique de déraciner des marches galloises les vieilles familles princières qui y étaient installées, pour mettre des Anglo-Normands à leur place. Hywel ab Gronw ab Cadwgan ab Elstan appartenait à une

dynastie qui avait comme fief héréditaire la région comprise entre Wye et Severn, en Brecon (Brycheiniog); cf. *Cymmwr.*, VIII, 88, n<sup>os</sup> 30 et 32, et J. E. Lloyd, *Hist. of Wales*, 406 n. Il fut mêlé pour son malheur aux luttes qui se livraient entre le roi et les seigneurs gallois et sa tragique aventure n'est qu'un épisode sanglant de ces luttes.

Bleddyn ab Kynvyn, roi de Powys, était mort en 1075 laissant sept enfants, dont cinq fils. Les deux aînés, Madog et Rhyrd moururent en 1088. Les trois autres, Cadwgawn, Iorwerth et Maredudd, passèrent leur vie à se battre pour se disputer l'héritage paternel, chacun s'efforçant d'augmenter sa part au détriment des autres. Comme toujours, ces divisions intestines furent utilisées par les Anglo-Normands pour asseoir leur domination sur le pays. Robert de Bellême était alors comte de Shrewsbury. Se trouvant en désaccord avec le roi Henri I<sup>er</sup>, qui venait de monter sur le trône (1100), il gagna à sa cause les fils de Bleddyn. Pour déjouer ses plans, Henri envoya un de ses agents négocier avec Iorwerth, celui des trois frères qui passait pour être le plus ambitieux. Robert fut vaincu et chassé du royaume. Les terres galloises dont il était suzerain furent données ou promises à des Gallois, parmi lesquels les fils de Bleddyn. Mais ceux-ci firent un marché de dupe. Le roi leur avait promis le Powys, le Cardigan, Ystrad Tywi, Gower, Kidwelly et une moitié de Dyfed (l'autre moitié étant réservée aux Fitz Baldwin); mais sans doute vit-il quelque danger à leur accorder trop de pouvoir. Iorwerth eut beau donner des gages de fidélité au roi au point de lui livrer son frère Maredudd qui fut mis en prison (M. A. 610 b 13 = R. B. Br. 278.7). Lorsqu'il voulut entrer en possession des terres qui lui avaient été promises, il trouva que Pembroke était en possession d'un favori du roi, un Normand nommé Saer, tandis que Ystrad Tywi, Gower et Kidwelly avaient été donnés à Hywel ab Gronw (Lloyd, *op. cit.*, p. 415). Ce dernier s'était trouvé en lutte avec Cadwgawn ab Bleddyn quelques années auparavant (1095) : aidé de plusieurs autres seigneurs, il lui avait pris le château de Pembroke, ravageant tout

le pays alentour et emportant un grand butin (M. A. 608 a 41 = R. B. Br. 272.14). On conçoit qu'entre Hywel et ses voisins des inimitiés aient dû naître causées par des convoitises insouviées et des jalousies sans cesse renouvelées. En 1105, Richard Fitz Baldwin réaffirma ses droits sur la partie orientale de Dyfed et restaura le château de Rhyd y Gors (le Gué du Roseau) qui avait été détruit à la mort de son frère William en 1096. C'est la rivière Towy qui formait la limite entre les terres de Richard et celles de Hywel. Les hostilités allaient s'engager entre eux. Mais alors se produisit une trahison abominable dont Hywel fut victime.

Le récit en est donné par le Brut y Tywysogion (M. A. 611 a, R. B. Br. 279; cf. M. A. 703 b) et peut se résumer comme suit : Hywel fut tué traîtreusement par les Francs (= Anglo-Normands) qui gardaient Rhyd y Gors. C'est Gwgawn ab Meuruc qui fit la trahison; il avait invité Hywel chez lui, mais en même temps il faisait prévenir les Francs et leur fixait un rendez-vous. Ils arrivèrent le matin dès l'aube et entourèrent la maison dans laquelle se trouvait Hywel. Celui-ci se réveilla en entendant des cris et chercha aussitôt ses armes qu'il avait placées, l'épée à la tête de son lit et la lance à ses pieds. Mais il ne les trouva pas, car Gwgawn avait eu soin de les enlever pendant le sommeil de Hywel. Celui-ci appela ses compagnons, pensant qu'ils seraient prêts à le secourir, mais ils s'étaient enfuis à la première heure de la nuit. Il n'eut donc d'autre ressource que de chercher à fuir. Mais Gwgawn le poursuivit, se saisit de lui. Quand les gens de Cadwgawn arrivèrent, ils l'étranglèrent et portèrent son corps aux Francs qui lui coupèrent la tête. Ainsi mourut Hywel ab Gronw, à une date qui varie entre 1103 et 1105 suivant les calculs des annalistes, mais que l'on peut fixer à cette dernière date. L'auteur de la trahison, Gwgawn ab Meuruc, est appelé tantôt *y gwr a oed yn meithryn mab y Howel* « celui qui élevait le fils d'Hywel » (R. B. Br. 279.19), tantôt *ei dad maeth* « son père nourricier » (M. A. 703 b 28). Les deux hommes avaient de toute façon des relations assez étroites. Mais on sait que ces relations

ne comptaient guère dans les conflits provoqués par l'appât des richesses ou du pouvoir. L'histoire de Galles est remplie de luttes sanglantes nées entre parents, même entre frères, de haines implacables.

Le poème est évidemment de l'époque où la fortune du prince était à son apogée, où la faveur du roi d'Angleterre et le triomphe de ses armes ouvraient à son ambition des espérances sans limite. C'est-à-dire qu'on en doit placer la composition aux environs de l'an 1100, peut-être même de 1095, puisque c'est l'année des premiers succès de Hywel dans sa lutte contre Cadwgawn. Le poète ne se prive pas d'ajouter aux flatteries habituelles des perspectives sur les conquêtes que le prince peut escompter. Il le représente déjà comme faisant la tournée de ses domaines, qui embrassent tout le Pays de Galles. On sait que de pareilles tournées étaient imposées par l'usage, aussi bien en Irlande qu'en Galles. Un poème de la Myvyrian, p. 192, décrit fort joliment les étapes d'un tour de Galles, *cylch Kymry*, accompli par Owein Kyveilyawc et sa troupe. Ce poème se termine par deux vers qui pourraient aussi servir de conclusion à l'équipée rêvée par le poète d'Hywel ab Gronw :

*kyrch kyfrwyt kyflwyt kyflam  
kylch Kymry kymerassam*

« circuit prospère, propice, aisé, nous avons fait le tour de Galles ». Malheureusement pour Hywel, ce tour n'exista jamais que dans l'imagination de son poète.

En plus de l'édition faite par Skene, le poème est naturellement reproduit dans l'édition du Black Book donnée par J. Gwenogfryn Evans, p. 73 et ss. Il figure également dans la Myfyrian Archaeology, 380 b, mais visiblement copié du Black Book (la disposition des lignes le prouve), et avec quelques fautes de lecture.

Il est composé dans le mètre hupunt byrr, dont il est sans doute le plus ancien exemple (cf. J. Loth, *R. Celt.*, XXI, 38, et *Métr. Gall.*, II, 120 et ss.). Ce mètre est constitué par un vers de douze syllabes, coupé en trois tranches syllabiques égales, fréquem-

ment séparées par des points dans le manuscrit. Les deux premières tranches riment entre elles : la troisième est liée aux précédentes par une rime interne ou bien une allitération. Ainsi :

(v. 3) *Hywel welmor Kimry oror kyghor arvy*  
(v. 9) *Ergig anchvant Guent gulad Morgant dyffrin Mynvy.*

Il y a de plus une rime finale qui unit tous les vers de la même laisse. Toutefois, le type n'est pas encore fixé, tel qu'il le sera dans la suite. Il y a plusieurs vers où la rime des deux premières tranches est remplacée par une simple assonance (occlusive et occlusive, *l* et *r*, spirante sonore et liquide) ; ainsi :

(v. 7) *tir Brycheinauc dy iaun priaud paup ae gwelwy*  
(v. 32) *ny dav metic hid orphen bid hid y nottoy*  
(v. 24) *dreic angerdaul turv moroet maur meint achupvy*  
(v. 34) *caffaud Hyuel urth y hoewet wy rybuchwy*

ou même par une assonance entre occlusive et spirante ; ainsi :

(v. 27) *bei na chaned y tyernet anbvyet rvy.*

Enfin, il arrive que la troisième tranche n'ait avec les précédentes qu'un lien à peine marqué ; ainsi :

(v. 17) *Powis enwauc a Chyueilauc ac a uo mvy.*

Le mètre hupunt byrr se retrouve en Irlande où il porte le nom de *da trian rannaigechta moiri* « deux tiers de la grande rannaigecht » (Thurneysen, *Ir. Texte*, III, 83-84 et 156) ; ainsi :

*sondach ednen os aill dedblen ac dul i lluing.*

En Galles, ce mètre est resté en usage à toutes les époques ; il s'est perfectionné avec le temps. On l'observe dans trois autres pièces du Livre Noir (les numéros 3, 4 et 12), et la Myfyrian Archaeology en contient d'excellents modèles : de Seissyll Bryfwrch (p. 236 b, de 1158), de Madawg ab Gwallter (p. 274 a-b vers 1250), de Casnodyn (p. 288 a-b, vers 1320), de Gruf-



fudd ab Maredudd (p. 298 a, 305 a-b, 307 a-b, XIV<sup>e</sup> siècle), etc. La Gorchan Tutwllch (Book of Aneirin, p. 93 Skene) est écrite en hupunt byrr.

Le présent poème comprend deux laisses, d'inégale longueur. La première, qui rime en *-wy*, compte 34 vers. La seconde n'en compte que 15, et la rime en est singulière; elle est indifféremment en *-ant* ou en *-eint* (une fois même *-ein* se substitue à *-eint*, v. 40). Il ne manque pas dans la poésie bardique de laisses qui riment en *-ant* (M. A. 151 a-b, 211 b-212 a, 229 a-b, 288 a) ou en *-eint* (177 b-178 a, 194a), mais les deux restent soigneusement distinctes.

Toutefois il semble que les laisses de hupunt byrr aient comporté un certain flottement dans les rimes; ainsi les deux poèmes III et IV du Livre Noir présentent la même particularité que celui-ci. Des rimes *-ad* et *-eid*; *-aeth* *-oeth* et *-ith*, *-aw* *-ew* *-yw* s'y trouvent mêlées.

La confusion qu'offre le poème adressé à Hywel' ab Gronw est d'une époque où les règles métriques admettaient encore certains flottements. C'est une preuve d'archaïsme. On est d'autant plus surpris de constater que dans ce poème le mot *breenhin* « roi » vaut deux syllabes (v. 23 et 40), alors qu'il est encore compté trisyllabique dans des poèmes contemporains ou postérieurs: M. A. 148 a 19, 149 b 8 (écrit *breienhin*), 181 a 5 (écrit *brenhin*), 197 a 12 (écrit *breyenhin*) 206 a 12, 206 b 10, 234 a 16, etc. Mais on lit *brenhin* dissyllabique dans M. A. 180 b 28, dans Tal. 118. 5 = 9.22, et sans doute dans B. B. C. 28. 14 = 62. 15; cf. Loth, *Métr. Gall.*, III, 109.

#### TEXTE GALLOIS.

Duv in kymhorth in nerth in porth in canhorthuy  
y valch teeirn dinas unbin degin adwi,  
Hywel welmor, Kimry oror, kyghor Arvy,  
terruin trochiad, torwoet ueitad, vab Goronvy;  
godrut y var, gurt in trydar, gvae rycothvy! 5

pedridauc heul muyhaw y treul vchel kylchwy,  
tir Brecheinauc dy iaun priaud, paup ae gwelhy.  
Neu rydadlas am luith eurgvas Euas lyvuy,  
Ergig anchvant, Guent, gulad Morgant, dyffrin Mynvy,  
Gvhir, Penrin, Ystradvi brin, tywin Warvy, 10  
Dyued dvycaun, Kerediciaun, kiffaun owuy,  
a Meironit, ac Ewionit, ac Ardudvy,  
a Llein draw, ac Aberffraw, a Dyganhvy,  
Ros, Rowynniauc, ran arderchauc rugil yg gortuy,  
Tegigil artal<sup>1</sup> Edeirnaun, lal, arial arlvy 15  
ryuel ebruit, a diffirin Cluit, a nant Convy,  
Powis enwauc, a Chyueilauc ac a vo mvy,  
dyffrin Hawren, Keri, Dygen, kyven venvy  
Elwael, Buellt, Maelenit guell pell y treithvy!  
teir rac ynis ar teir inis ar tramordvy 20  
Hywel guledic vt gveith vutic i dyguystlvy<sup>2</sup>!  
Yth arkiveir arpennic peir<sup>3</sup> o plant Nevuy,  
goruir Edwin, guraul breenhin, dilywin denvy,  
dreic angerdaul, turvf moroet maur, meint achupvy,  
rywiscuis llaur am y vyssaur eur amaervy. 25  
Bei na chaned y tyernet anhvyet rvy,  
or saul pennaeth a geis inaeth arvaeth camrvy  
hydir y kymhell Hywel env<sup>4</sup> o pell, guell yv noc vy.  
Dipryderant diyscarait rac y dibvy,  
diheu utunt<sup>5</sup> trallaud kystut a chur kystvy; 30  
gwerin werid, gwedy clevid crid a chymvy,  
ny dav metic hid orphen bid hid y nottvy;  
Hywel haelaf vaur eillassaw gorescynhvy!  
Caffaud Hywel urth y hoewet wy rybuchvy.

Vy ry puched y colowin ked, clod pedrydant, 35  
rywel dywal, Vrien haval, arial vytheint,  
gurisc gueilgi dowyn, kyvid hehowin colofyn milcant,  
llugirn deudor, lluoet agor, gur bangor breint,  
pnydus perchen, priodaaur ben, pen pop kinweint,



gorev breenhin ar gollewin hid in Llundain, 40  
 haelaw lariaw leuaf teccaf o Adaw plant,  
 gwerlig haeton, gvaut verdidon, Vaton vetveint,  
 gotuir menic, mur gwerennic, guruhid gormant;  
 terruin am tir, ri reith kywir o hil Morgant;  
 o Morccanhvc, o Rieinvc radev rvytheint. 45  
 O teernon, kywrid leon, galon reibeint,  
 vn vid uenwyd<sup>6</sup> y ellyssp bid gelleist porthant.  
 Hoethil hir ac ew a chein atew<sup>7</sup> trvi artuniant  
 urten arnav rad ac anaw a ffav a phlant.

Notes critiques. 1. J. G. Evans croyait lire *otal* dans le ms., mais la bonne leçon est certainement *artal*; c'est celle que donne d'ailleurs M. A. 380 b 27. — 2. Ms. *id y guystloy*. — 3 Ms. *ar pennic penn*. — 4. Le mot *env* est de trop et doit être supprimé, v. le commentaire. — 5. Le texte de Skene porte ici à tort *ittunt*. — 6. Ms. *veneid*. — 7. Ms. *a chein y atew*.

#### TRADUCTION COMMENTÉE.

Vers 1. « Dieu notre appui, notre force, notre soutien, notre secours. » Le dernier mot, *canhorthwy*, peut être aussi une 2<sup>e</sup> pers. sg. d'impératif, comme il l'est en fait dans M. A. 217 b 21 et 296 b 3 (= R. B. 1211.20 et 1325.11). Mais, d'après l'usage de la poésie bardique, même si l'on fait de *canhorthwy* un substantif, il peut être employé avec une valeur d'appel, qui le rend en somme très voisin d'un impératif. Le plus naturel est toutefois de considérer le vers entier comme formé d'appositions à Dieu, invoqué comme il convient au début du poème.

Vers 2. « Son chef fier, forteresse de chefs, forte brèche. » Le texte porte *teirn*, comme dans un autre passage du Livre Noir, 41.16 = 79.3. Le mot, au singulier, est écrit ailleurs *teirn* (*teirn-meibon* B. B. C. 41.4 = 78.10) et *teyrn* (An. 95.32 = 27.10; R. B. Br. 74.11; *teyrn-vron* B. B. C. 10.25 = 30.1, M. A. 167 a 26; *teyrn-ged* M. A. 195 a 33, 208 a 4; *teyrn-wyalen*, Tim. Lewis, *G. W. M. L.*, p. 276). Il faut ici lire *teyrn* (en deux syllabes, cf. B. B. C. S., III, 6), ce qui fait d'ailleurs une rime assez

médiocre avec *unbyn* (écrit *unbin*). Ce dernier mot est le pluriel de *unben*, mot fréquent pour désigner un chef » (cf. M. A. 265 a 10 : *unben o unbyn Powys*) de un « unique, suprême » et *pen* « tête, chef ». Le mot *dinas* « citadelle, place forte » s'emploie au figuré d'un chef qui protège ou défend (cf. R. Celt., XLIX, 204) : ainsi *dinas beird* R. B. 219.11 = 577.22, *dinas esbyd* M. A. 254 a 35, *dinas kertoryon* 267 a 23. Le mot *adwy* « brèche », qui s'emploie souvent au sens militaire (cf. *yn adwy yd las*, M. A. 184 b 25, *llyw yn adwy* 239 b 5, *llew yn adwy* 213 a 44, *adwy yn Aber Conwy* 223 a 21), se dit ici d'un capitaine qui fait brèche dans les rangs ennemis. L'épithète *degyn* est à lire *dengyn* « fort, solide, résistant ».

Vers 3. « Hywel à la grande vue, rempart de Galles, sagesse de Garwy. » L'épithète *gwelmor* est amenée par le nom Hywel, qui signifie proprement « bonne vue » (breton *Houuel*, *Hoel*, Loth, *Chrest. bret.*, p. 140). Il est souvent écrit *Howel*, avec le passage bien connu de *y* à *o* devant *w* (cf. R. Celt., XIII, 494).

Le mot *goror* signifie proprement « marche, frontière », mais se dit aussi d'une « protection » (*gwalch gweilch oror* 150 b 4, *mab Gruffut greid oror* 162 a 56, *gwalch bydin gwerin goror* 281 b 40), et dans le B. B. C. même, *kenetyl woror* 6.1 = 10.6. Sur Garwy, voir J. Loth, *Mab.*, 2<sup>e</sup> éd., I 262, n. 4. Il en est souvent question en poésie (*ar saer ae gunelwy bid y env Garwy*, B. B. C. 18.1 = 47.16; *am hudodd fal Garwy* M. A., 339 a 16; *o win ac eur env Garwy* 328 b 18; *llwybreu Garw(y)* 293 b 13, etc.). Prydydd y Moch parle de *gwryd Garwy* « l'availlance de Garwy » (213 b 7); ici est attribuée à Hywell la sagesse de Garwy, *kynghor* « conseil, prudence ».

Vers 4. « Redoutable pourfendeur, affrontant les troupes, fils de Goronwy. » Les mots *trochiad*, *beiddiad* sont formés avec un suffixe de nom d'agent (R. Celt., XLVI, 260), comme *cyrchiad* (295 b 47) de *cyrchu*, ou *golchiad* (217 b 39) de *golchi*, etc.; *trochiad* se lit encore M. A. 153 b 25, 188 a 58, 262 b 30. Le nom du père d'Hywel a ici sa forme pleine, *Goronwy*; mais ce nom est souvent réduit à *Gronwy*, d'où *Gronu*, par un phénomène d'ab-

sorption, dont il y a bien d'autres exemples : *Credic* (R. B. Br. 241.19) au lieu de *Ceredic*, *crennydd* (R. B. 1055.35 = 305.29 Sk.) au lieu de *cerennydd*, *Granwynyon* à côté de *Garanwynyon* (J. Morris-Jones, *Taliesin*, p. 165), *pradwys* (Pen. 53, p. 17.25) à côté de *paradwys* (M. A. 77 a 3), etc. Au breton *kere* « cordonnier » répond le gallois *crydd*, et au breton *spered* (empr. latin *spiritus*) le gallois *yspryd*. On lit *Gronw* dans le White Book des Mabinogion, col. 101.30, 104.32, 105.32, 110.10, et *Gronwy* ibid., col. 110.26 et 36, 111.5. La contre-partie de ces absorptions c'est l'épenthèse, sur laquelle on consultera J. Loth, *R. Celt.*, XXXI, 348.

Vers 5. « Furieux sa colère, rude dans la mêlée, malheur à qui l'irrite. » Sur *godrudd* « furieux, forcené » v. I. Williams, *Aneir.*, p. 253. Les mots *gwaew ry cothwy* sont à traduire « malheur qui l'aura irrité », du verbe *coddî* à la 3<sup>e</sup> pers. sg. du subjonctif, comme *ry gotwy* M. A. 191 a 5.

Vers 6. « Puissant soleil, dont la course est plus grande, formant un haut cercle. » L'adjectif *pedrydawc* est traduit dans les dictionnaires « qui s'étend aux quatre coins du monde », sans doute dans l'hypothèse que c'est un composé de *pedry-* et du verbe *togi* « étendre ». Mais, si ce sens pourrait convenir ici, il ne manque pas de passages où il serait impossible : *pedrydawc deyrn uch cyrn coned* (141 b 41), *pedrydawg Fadawg farchawg midlan* (154 b 1), *koch rodawc pedrydawc pedror* (162 b 2), *peir pedrylaw... pedrylef... pedrydawc deisnyawc* (168 a 47), *milwr pedrydant pedrydawc ri* (201 a 35), *a'ih volaf vilwr pedrydawc* (215 b 24), *pedrydawc gwaew llym* (Tal. 135.34 = 22.12). En dehors d'un objet matériel comme *gwaew* « lance », le mot auquel se rapporte *pedrydawc* est un nom d'être animé, un chef (*teyrn*), un roi (*ri*), un soldat (*milwr*), etc.; cela se retrouve en prose dans les *Chwed-leu seith doethon Rufein*, éd. H. Lewis, l. 597 : *marchawc pedrydawc kadarn*. En composition, comme l'a montré J. Loth (*C. R. Ac. Inscr.* 1926, p. 85 et *R. Celt.*, XLIX, 149), *pedry-*, forme brittonique correspondant au latin *quadru-*, exprime l'idée d'un ensemble complet et parfait; *pedrylaw* « adroit » (cf. *hylaw*), *pe-*

*dryllw* « parfait en couleur », *pedrylif* « à la voix parfaite ». Il faut partir de la même idée pour interpréter *pedrydawc* comme épithète d'une personne, soit « carré » ou « parfait »; la traduction « puissant soleil » n'est évidemment qu'approximative. Une remarque semblable s'applique à *pedrydant* (ci-dessous, vers 34, B. C. 40.5 = 76.11 et 51.32 = 95.9; Tal. 139.10 = 24.9, 151.19 = 31.19; M. A. 144 a 32, 151 b 1, 154 a 35, 175 a 20, 201 a 35, 211 a 36 (d'après R. B. 1420.12), 212a 26, 333 b 22), etc. Le mot *treul* « expansion » (d'où « dépense ») désigne évidemment ici la course du soleil, qualifiée de *mwylhaf* « la plus grande ». C'est un sens voisin de celui de *hylchwy*, proprement « cercle » ou « orbite (d'une planète) ».

Vers 7. « La terre de Brecon est ta juste propriété, que chacun le voie ! » Sur le nom *Brycheinauc*, qui désigne le comté actuel de Brecon (Brecknock), v. *R. Celt.*, XLIX, 315 et s. C'était le fief héréditaire de Hywel ab Gronw, d'où l'expression *dy iaun priawd*; le mot *priawd*, emprunté du latin *priuatius*, désigne ce qui appartient en propre, d'où *priod*, bret. *pried* « époux » ou « épouse » (Loth, *Mots latins*, p. 199).

Vers 8. « Voici qu'a été revendiqué, pour la troupe du garçon doré, Evas le joli. » Le verbe *dadlew* a un prétérit actif *dedlis* (222 b 53, 320 b 40) et un prétérit passif *dadlas* (133 b 24, Tal. 211.27 = 77.6). Le sens en est incertain (cf. *B. B. C. S.*, VII, 30) : c'est un dérivé de *dadl* « contestation, dispute, conflit », et il peut se traduire ici par « revendiquer »; mais la difficulté vient surtout de la préposition *am*, dont le sens présumé « pour, en faveur de » est douteux. L'énumération des territoires va se faire maintenant à la ronde, dans le sens des aiguilles d'une montre; elle commence par Evas, qualifié de *llywy* « joli ». *Evas* ou *Evyas* est le nom d'un ancien cantref, aujourd'hui englobé dans le Herefordshire (cf. *Owen's Pembrokeshire*, éd. Eg. Phillimore, t. I, p. 199, n. 5 et J. E. Lloyd, *Hist. of Wales*, 279). Il y a un *Yvias* en Bretagne dans le canton de Paimpol (Côtes-du-Nord).

Vers 9-10. « Le charmant Ergig, Gwent, le pays de Morgant, ÉTUDES CELTIQUES, IV.

la vallée de Mynwy, Gower, Penrhin, la colline d'Ystrad Tywi, la dune de Gwarwy. » Suite de l'énumération. Erging est la région située au Sud-Est de Evyas ; les deux noms sont souvent accolés (*Ewas ac Ergig*, R. B. Br. 252.4, *Ergig ac Ewas*, ibid. 109.26, 127.5, *Ergyng* et *Yevas* dans le Brut Dingestow, éd. H. Lewis, p. 228-229). Gwent et Morganwg (le Clamorgan actuel, pays de Morgant) sont à la suite vers l'Ouest. Mynwy est le nom gallois de Monmouth. Sous le nom de Guhir (*Gwhyr*, R. B. 237.6 = 585.19) est désigné l'actuel Gower à l'Ouest de Swansea. Le nom de Penrhin est porté par plusieurs régions ; celle dont il est question ici doit être le Penrhyn ar Elyas, dans le cantref d'Arberth en Dyfed (cf. *y Cymmr.*, IX, 2 p. 330). Ystrat Tywi, souvent contracté en Ystrattwy, représente en gros le comté actuel de Carmarthen (cf. J. Loth, *Mab.*, 2<sup>e</sup> éd., I 126, n. 1 et 175 n. 1). En revanche, on ne sait où placer le *tywin warwy*. Le mot *tywyn* ou *towyn* désigne une falaise sableuse, une dune et sert aussi de nom propre ; il y a aujourd'hui une localité portant le nom de Towyn, mais beaucoup plus au Nord entre Aberdovey et Barmouth, et une autre dans le Denbighshire. Peut-être ici aussi est-ce un nom propre, car le mot qui suit, *warwy*, est ambigu. Ce doit être le nom du « jeu », *gwarwy* ou *gware* (M. A. 183 a 13, Tal. 117.11 et 206.9), qui figure dans l'onomastique en Cornwall (*plain an guaray*, près Redruth, *R. Celt.*, XLI, p. 298 m) et en Bretagne (*Uvaroe* dans le cartulaire de Redon, *Riworoe* dans le cartulaire de Landévennec ; Loth, *Chrest. bret.*, p. 172) ; en Galles, le cartulaire de Llandaff mentionne *Congware*, p. 133, et *Guaroe*, p. 153. Mais ce pourrait être aussi un nom commun : le Towyn où l'on joue, où il y a un emplacement pour le jeu, c'est-à-dire peut-être pour les courses de chevaux (cf. *tec ware*, An. 91.15 = 23.15, et I. Williams, *Aneir.*, p. 219). L'endroit doit en tout cas se placer aux approches du Pembroke et du Cardigan. Les places de jeu, *gwarwyfaeu*, étaient en honneur dans la Galles du moyen âge ; cf. *guaroimaou* gl. theatris dans les gloses d'Oxford (Loth, *Voc.*, p. 133) et *gwarwyfa* M. A. 244 a 19.

Vers 11-12. « Dyved aux deux lois, Cardigan, tournée complète, et Meirioneth, et Eivionydd et Ardudwy. » Suite de l'énumération, remontant la côte jusqu'en Carnarvonshire. Un seul mot fait difficulté, c'est l'épithète *dwycawn*, appliquée à la région de Dyfed, c'est-à-dire au Pembroke actuel. On entrevoit sans peine la signification de cette épithète. Parmi les terres accordées au nom du roi à Iorwerth ab Bledyn, il y avait la moitié du Dyfed, celle qui appartenait à Arnulf, l'autre moitié restant l'apanage de la famille Fitz Baldwin (Br. Tywyss. M. A., p. 610 a 12-13, R. B., p. 276 28-29 ; cf. J. E. Lloyd, *Hist. of Wales*, p. 414). Ainsi le Dyfed avait à ce moment deux maîtres, était soumis à deux lois. Le mot *cawn* ne pourrait-il être considéré comme l'équivalent de l'irlandais *cáin* f. « loi », qui se dit aussi du « tribut » (K. Meyer, *Contr.*, p. 301-302). En gallois, *cawn* n'est connu qu'au sens de « roseau », qui ne convient guère ici ; mais on pourrait supposer qu'en Dyfed, où se fit un peuplement irlandais bien connu, celui des Dési, le mot *cáin* « loi, tribut » soit resté en usage sous la forme *cawn*.

Les mots *cyflawn ofwy*, qui terminent le vers 11, font allusion aux visites que faisaient les princes dans leurs tournées périodiques à travers leurs domaines (cf. M. A. 192 a-b). C'est bien l'itinéraire d'une tournée de ce genre que décrit ici le poète. Sur *gofwy* v. *R. Celt.*, XLV, 328 et cf. M. A. 161 b 38, 164 b 22, 168 a 27, 183 a 19, 186 b 18, 191 a 2, 289 a 45, 293 b 35, 339 a 33, 346 a 3. — Quant à Eivionydd et Ardudwy, ce sont deux *cwmwd* du comté de Carnarvon, souvent mentionnés ensemble (ainsi Mab. R. B. 73.30 = W. B. 101.18).

Vers 13-14. « Et le Lleyn là-bas, et Aberffraw et Dyganwy, Rhos et Rhowynniawg, région bien en vue, prompte dans l'attaque violente. » L'énumération se poursuit par les régions les plus éloignées du point de départ. Lleyn, qui tire son nom du peuple irlandais des Laigin (d'où Leinster), chassés ensuite de Galles par Cunedda et ses fils, désigne la pointe occidentale du comté de Carnarvon. Aberffraw, en Anglesey, était alors la capitale des rois de Gwynedd. Sur Dyganwy, v. *Ét. Celt.*, III,



p. 330. Les deux cantref de Rhos et de Rhufeiniog (écrit *Rywynyau* R. B. Br. 259.11 ou *Rywynyawc* M. A. 215 b 22) font partie de la *Perfeddwlad* et sont souvent mentionnés ensemble (ainsi R. B. Br. 303.27); cf. I. Williams, *Aneir.*, p. 317. L'adjectif *ardderchog* signifie aujourd'hui « magnifique, splendide »; il peut avoir ici son sens étymologique, « bien en vue ». Les mots *rhugl yn gorddwy* rappellent que cette région a servi souvent de bastion dans les guerres que soutenaient les rois de Gwynedd. Cf. *rugyl en emworthryn* B. An. 65.4 = 3.7, *rugyl y flossawd* R. B. 220.10 = 577.41, *rhugl flossawd* M. A. 299 a 27. Le mot *gorddwy* « oppression, violence » est associé à *rhugl* dans M. A. 161 b 53 (*rugyl ordwy*); c'est un mot fréquent de la poésie bardique (162 a 25, 163 b 33, 176 a 10, 205 a 24, 213 a 43, 234 b 10, 265 a 41); on le trouve aussi dans *Kulhwch et Olwen* (R. B. 101.19 = W. B. 453.32).

Vers 15-16. « La marche de Tegeingl, Edeirniawn, Ial, préparé à l'attaque, prompt à la guerre, et Dyffryd Clwyd et Nant Conwy. » C'est la partie Nord-Est de Galles. D'après J. G. Evans, le texte du *Black Book* porterait ici *o tal*, mais la lecture est douteuse. Il faut lire *artal* avec M. A. 380 b 27, c'est-à-dire *arddal* « région frontrière, marche ». Tegeingl forme la partie orientale du comté de Flint; le nom est écrit *Tegygyl* (M. A. 198 b 14), *Tegigyl* (R. B. Br. 329.29), *Tegeigyl* (ib. 326.4) et *Tegegygl* (ib. 269.19). Edeirnon (R. B. 287.17) et Ial (Tal. 192.23) sont en Powys (Loth *Mab.*, 2<sup>e</sup> éd., II, 356). Mais avec Dyffryn Clwyd « vallée de la Clwyd » et Nant Conwy (id., ib. 355 et 353) on revient en Gwynedd. Le poète semble rappeler ici des luttes entre Gwynedd et Powys, qui avaient pour théâtre les régions en question. Le mot *arlowy* (R. B. 248.3) désigne le fait de se préparer.

Vers 17-19. « L'illustre Powys et Cyfeiliog et ce qu'il y a en plus, la vallée de la Severn, Keri, Dygen, plaisant et gai, Elfael, Buellt, la prairie de Maelenydd, qu'il y pénètre au loin. » Les mots *ac a vo mwy* ne peuvent guère annoncer ce qui suit, et par suite se rapportent à un territoire qui n'est pas autrement

désigné. Keri est un *cwmwd*, au S.-E. du comté de Montgomery (v. la *Geirfa* de Lloyd-Jones) et Dygen est mentionné dans R. B. 277.24 = 1043.25, ainsi que dans M. A. 162 a 10, 187 b 29. Ces deux régions sont qualifiées à la fois de « gaies » (*kywen*) et « plaisantes » (*menwy*). Elfael, Buellt et Maelenydd sont des cantref du sud de Powys; Buellt est contigu au Breconshire auquel le poète ramène ainsi son lecteur. Sur le nom de Buellt, v. H. Lewis, B. B. C. S., VIII, 229. Il y a une difficulté pour la rime. Le nom de Buellt étant souvent écrit *Buell*, on pourrait admettre ici cette dernière forme, qui rimerait avec *gwell* et avec *pell*. Mais le mot *gwell* « meilleur », comparatif de l'adjectif *da* « bon », paraît ici bien banal. On est tenté de maintenir *Buellt* et de changer *gwell* en *gwellt* « herbe, gazon ». Toutefois, pour ne pas sacrifier la rime avec *pell*, bien que le poète use de la rime interne avec une certaine liberté, il vaut peut-être mieux lire *Buell* et *gwell* « meilleur ». Cette dernière épithète appliquée à Maelenydd impliquerait que cette région a des charmes supérieurs à ses voisins. Le subjonctif *treithwy* vient du verbe *treiddio* « pénétrer, traverser en perçant ».

Vers 20-31. « Trois îles adjacentes aux trois îles par longue traversée, que le prince Hywel, chef victorieux, les cautionne. » Le tour de Galles achevé, le poète étend la domination du prince aux îles d'alentour. C'est la Bretagne entière avec ses dépendances qui doit tomber sous sa loi. La mention des trois îles adjacentes (*rhagynys*) correspond à des notions géographiques exposées dans l'*Historia Britonum* de Nennius (Faral, *Légende arthur.*, I, 80) et passées de là dans les Triades (M. A. 388 a, 407 b, 411 b). Prydydd y Moch y fait allusion dans un poème (203 b 3-4) et il en est question dans le R. B. *Mab.* 89.3-4 et 110.2-3). Ces trois îles adjacentes (*rhag-ynys*) sont Wight (Gweith ou Gwyth), Man (Manaw) et les Orcades (Orc). Mais que signifie l'expression *ar teir inis*? Il y a là un problème auquel répond peut-être une note de Davies, qui, dans son dictionnaire (1632), sous le mot *ynys*, mentionne *y teir rhagynys, sef ynys Enllif, ynys Arddon, ynys y moelrhoniaid*, en renvoyant à l'Histoire de



Gruffydd ab Cynan. Dans cette dernière, il est bien question en effet de Enlli, qui n'est autre que l'archipel des Bardsey, à la pointe de la péninsule de Lleyn et aussi de l'*Ynys Adron* (*sef ylle hwnnw enys y moelronyct*), M. A. 725 b 27, éd. Arthur Jones, p. 120. Mais, comme on le voit, *ynys adron* (et non *araddon*) et *ynys y moelrhoniaid* semblent n'en faire qu'une. — Les derniers mots *id y gwystlwy* sont embarrassants. Il s'agit sans doute d'un subjonctif à la 3<sup>e</sup> pers. du singulier du verbe *gwystlo*, dérivé de *gwystl* « otage » ou « caution » ou « garantie ». Le mot *gwystyl* paraît compter deux syllabes dans M. A. 161 a 32 et b 39; il fait au pluriel *gwystlon* (Tal. 167.25 et 178.7; B. B. C. 59.1 = 105.2). Mais comment interpréter *id y*? Sans doute en coupant *i dy* et en attachant *dy* comme préverbe au verbe suivant : *dygwystlo* figure au prétérit dans Tal. 197.15 = 66.11 : *mab Uthyr kyn lleas oe law dygwystlas*. Le *i* serait alors la particule verbale écrite habituellement *y*. Cette interprétation est d'ailleurs suggérée par M. Lloyd-Jones dans sa *Geirfa*, p. 432 b. Il n'y a pas à s'étonner que la mutation ne soit pas faite dans le composé *dygwystlwy*. On sait que le Black Book est assez irrégulier dans la notation des mutations; et d'ailleurs un *w* intérieur *y* est parfois noté *gw* (cf. *R. Celt.*, XLV, 325).

Vers 22-23. « On te saluera comme le chaudron suprême des enfants de Noé, petit-fils d'Edwin, noble roi, au charme brillant. » Pour *yth arkiveir*, v. la *Geirfa* de Lloyd-Jones, s. u. *argyfar*. La correction *peir* au lieu de *penn* s'impose pour la rime. La faute s'explique à la fois par l'influence de *arpennic* et par le fait que dans l'archétype le mot était peut-être écrit en abrégé. A noter que dans M. A. 213 a 1, la leçon *pennair* doit être corrigée en *peir* d'après le Ms. Hendr., p. 281. Sur *peir* nom du chaudron, souvent appliqué à un prince dont on loue ainsi l'abondance et la générosité, v. *R. Celt.*, XLIX, 313. Sur *Neuwy*, forme du nom de Noé, v. *Bull. soc. Lingu.* de 1946. Le mot *denwy* a été étudié par J. Loth, *A. C. L.*, I, 416; ce pourrait être une 3<sup>e</sup> pers. sg. du subjonctif de *denu* « attirer, charmer » (*Geirfa*, p. 312), mais il vaut mieux le prendre pour un substantif, auquel se rapporte l'adjectif *dilyfn* « brillant, poli ».

Vers 24-25. « Dragon impétueux, fracas des grandes mers, autant qu'il puisse conquérir, il a revêtu, cet homme unique, autour de ses doigts un anneau d'or. » Sur *twrf* « fracas, tumulte », v. *R. Celt.*, XLIII, 198. La leçon *meuit* au lieu de *meint* dans M. A. 380 b, n'est qu'une faute d'impression. Malgré J. Loth, *A. C. L.*, I, 418, le mot *achupwy* semble plutôt un subjonctif de *achub* (empr. latin, cf. Loth *M. lat.*, 130) qu'un substantif qui en soit dérivé. Le sens en tout cas n'est pas douteux, « si grandement qu'il ait conquis » ou « si grande soit sa conquête ». Le mot *llawr* a entre autres sens celui de « unique, sans pareil, excellent », cf. *B. B. C. S.*, V, 6.

Vers 26-27. « S'il n'était pas chanté aux rois avec un trop grand manque de retenue, de tous les chefs qui cherchent maintenant un dessein de tyrannie, Hywel les repousse vaillamment de loin; il est meilleur qu'eux. » Ces trois vers ne forment qu'une seule phrase, mais dont les membres ne sont pas articulés de façon nette. La première proposition subordonnée, commençant par *bei*, doit s'entendre comme une manière de précaution pour faire passer la louange qui suit : « si l'excès dans les chants n'était pas d'usage banal, je dirais qu'Hywel dépasse tous les autres princes » ou « admettons que l'excès dans les chants ne soit pas d'usage, je me permettrais cependant de dire, etc. » J. Loth semble avoir été surpris par le manque de liaison entre les deux membres de phrases; il a cru utile de faire une correction, mais celle qu'il propose, *bei na aned* (*A. C. L.*, I, 452), outre qu'elle ne se conçoit pas paléographiquement, n'est guère satisfaisante pour la construction de la phrase : « s'il n'était pas né » proposition conditionnelle reste en l'air, sans verbe dans ce qui serait la principale. La forme *caned* est un imparfait de l'impersonnel, comme *cared* M. A. 197 a 33, *clywed* 202 b 37, *pryned* 225 b 7, etc.; le présent correspondant est *caner* (*panganer* 159 a 18). Le mot *anhwyet* est expliqué par J. Loth (*loc. cit.*) comme un composé, dont le second terme se rattache au verbe *twyo* « refréner, restreindre ». Le sens serait « manque de retenue », sens adopté ici. M. Ifor Williams (*B. B. C. S.*, II, 37) propose de corri-

ger *anhwyet* en *anhvet* « flatterie » ; mais cette correction n'est pas nécessaire : *anhwyedd* « manque de retenue » peut s'entendre aisément ici de l'excès de louange, étant en accord avec le verbe *canu*. L'hypothèse d'une faute par anticipation (*anhwyedd* au lieu de *anhwydd* à cause du *rhwy* qui suit) n'est guère applicable ici. Le vers 27 commence par *or sawl*. C'est le seul passage de la pièce où l'article soit en usage. L'article n'existait pas encore au moment où la poésie bardique s'est constituée ; et par tradition les anciens poètes l'évitent encore. Il n'y en a pas d'exemple dans Aneirin, sauf quelques rares exceptions, parmi lesquelles *yr sawl* « tous ceux qui » (I. Will., *An.*, p. lxxvii). C'est le même cas qu'ici. Il est vrai qu'il est possible de corriger dans deux passages *o'r sawla* en *o'r a*. Pour *ynaeth*, v. J. Morris-Jones, *W. Gr.*, p. 431 ; le sens est « là (avec mouvement) » ou « alors, maintenant » ; cf. B. B. C. 25.11 = 58.15, M. A. 181 b 33. Les mots *arvaeth camrwy* peuvent être compris comme « dessein de tyrannie » ou « dessein très mauvais », suivant qu'on fait de *camrwy* un substantif ou un adjectif, voir la *Geirfa*.

Le vers 28 a une syllabe de trop dans la deuxième tranche. Il faut sûrement supprimer *env*, qui même gêne le sens : l'adjectif *hydr* « vaillant » joue le rôle d'adverbe, et la phrase *hydr y kymbell Hywel o pell* se traduit : Hywel les repousse vaillamment de loin. Le mot *env* a dû être écrit en marge ou dans l'interligne par un lecteur qui voulait indiquer par là que Hywel était un nom propre. Cette glose aura passé ensuite dans le texte. On remarquera l'énergie de la phrase, qui se termine brusquement par la conclusion expressive : « il vaut mieux qu'eux. »

Vers 29-30. « Ils s'inquiètent, ils se dispersent devant son attaque ; certaine est pour eux l'épreuve de la tribulation et la souffrance du châtement. » C'est à tort que Skene a coupé *di yscarant* comme s'il s'agissait du substantif *yscar* ou *escar* « ennemi » M. A. 265 a 41 (plur. *ysgarant* M. A. 199 a 28, *ysgeraint* 177 b 48, 194 a 12) ; *diyscarant* est ici un verbe, comme *dipryderant*. Le mot *dibwy* (mieux *dybwy*) est un composé de *puw* « coup », cf. *puwo* « frapper.

Le vers 30 est une phrase nominale dont *dibeu* est le prédicat ; sur *utunt* (lu à tort *ittunt* par Skene), cf. Morris-Jones, *W. Gr.*, p. 407 ; on lit *utut* B. B. C. 19.14 = 49.50, et c'est *utut* qu'il faut lire également ici pour avoir la rime avec *kystut*. On rencontre une forme *udu* dans Tal. 209.27 = 75.17 et R. B. 265.27 = 1038.34. Le mot *trallawd* « épreuve, affliction » est fréquent dans la poésie bardique : B. B. C. 14.1 = 40.2 ; Tal. 126.26 = 15.26, R. B. 270.10 = 1040.24, 293.10 = 1050.8 ; M. A. 232 a 19, 244 a 7, 244 a 43, 251 b 41, 274 a 27, 334 b 17.

Vers 31-32. « Peuple de cimetière, après maladie, fièvre et douleur, il ne viendra pas de médecin, jusque au bout du monde pour les secourir. » L'expression *gwerin werid* contient le mot *gweryd* qui du sens de « gazon » (M. A. 195 a 49 ; B. B. C. 20.14 = 51.8) est arrivé à signifier « tombe » et est fréquent en poésie avec ce sens : B. B. C. 11.1 = 30.5, 22.6 = 53.18, 29.17 = 64.3, 31.28 = 66.18 ; An. 101.15 = 32.9 ; L. R. 269.17 = 1040.10 ; M. A. 148 b 29, 216 a 35, 229 a 5, 252 b 14, 259 b 6, etc. Le sens du vers 32 est que même en allant au bout du monde on ne trouvera pas de médecin, *meddyg*, emprunt latin ; cf. M. A. 317 a 20. L'expression *hyd orphen hyd* se rencontre ailleurs : Tal. 191.16 = 62.3, An. 99.24 = 30.18. Il faut comprendre *hid y nottvy* comme « au point qu'il les secoure », subj. du verbe *noddi*.

Vers 33-34. « Très généreux Hywel, grand et très noble, qu'il soit vainqueur. Hywel par sa distinction obtiendra mon souhait. » Sur le mot *eilassaf*, v. I. Williams, *Aneirin*, p. 237. J. Morris-Jones (*Taliesin*, p. 183) le traduit par « capitaine, chef » ; mais c'est proprement un superlatif et il peut ici être pris comme tel. On le rencontre plusieurs fois en poésie (écrit *eilyassaf* 257 b 44). Le subjonctif *gorescynhvy*, de *gorescyn* « soumettre, vaincre » (B. B. C. 18.30 = 49.5, 25 n. = 58 ; Tal. 124.8 = 13.13) est ici employé absolument ; on pourrait toutefois imaginer comme régime les ennemis d'Hywel, suggérés par les vers précédents. Comme l'indique la *Geirfa*, p. 94 a, *caffawd* est ici un futur. La

graphie *wy* pour *fy*, adjectif possessif, est régulière dans le Livre Noir, cf. *wy mpechawd* 44.7 = 83.15. Le mot *rybychwy* « désir, souhait, vœu » est un dérivé de *rybuch* « id. » lui-même composé de *puch*. On lit *rybychwy* comme subjonctif M. A. 158 b 47 et *rybycho* dans R. C., XXXIII, 195 l. 23. Cf. Ifor Williams, *B. B. C. S.*, VI, 218.

Avec le vers 35 commence une sorte de litanie, qui comprend la laisse presque entière, et où le poète accumule les métaphores et les épithètes louangeuses pour célébrer son seigneur. Au vers 35, on peut hésiter à lire *wy ry puched* ou *wy rypuched*. En effet, le composé *ry-buched* existe (Davies le traduit par *strena*, *honorarium donatio*; et déjà il est traduit par « gratia » dans *Eluc.* 84); c'est un synonyme de *rybuchwy*. Mais le copiste semble distinguer les deux mots en écrivant *ry puched* avec un *p*. Le simple *puched* est donc à sa place, et *ry* serait le nom habituel du roi, avec une orthographe aberrante. On lit *ri* dans B. B. C. 13.4 = 37.3, 24.11 = 57.6, 34.9 = 69.1, 46.16 = 88.1, mais *y* est écrit pour *i* dans *perygil* 11.12 = 31.6, *enuyret* 5.4 = 8.7, *bryger* 16.28 = 46.5, *aerllyf* 24.16 = 57.11, *gnyw* 43.29 = 83.6, etc. Le jeu de mot sur *ry puched* venant après *rybuchwy* serait assez dans les habitudes de la poésie bardique.

V. 35-36. « Mon roi désiré (ou mon désir) dans sa colonne de don, gloire parfaite, terrible dans la guerre, semblable à Urien, ayant l'impétuosité des vautours. » La difficulté de ce début vient de la construction de *y colowin*. Si l'on admet la coupure *ry puched* (= *ri puched*) on pourrait comprendre *puched y colofyn ced* comme « dont la colonne de don est désirée (ou désirable) » en faisant de *y* l'adjectif possessif de la 3<sup>e</sup> pers. masc. La mutation n'est pas faite après *y*, mais elle ne l'est pas davantage après *kolofyn*, qui est un mot féminin. C'est l'interprétation qui paraît la plus simple et la plus correcte. Le mot *colofn* s'applique souvent à des personnes (cf. *R. Celt.*, XLIX, 197 et 247). Sur *pedrydant*, v. ci-dessus, p. 284.

Au vers 36, on peut hésiter à lire *dyfal* « diligent » ou *dywal* « terrible ». Le *Black Book* a *dywal*, 7.18 = 18.11, et *dywal* 33.5

= 68.3, 34.15 = 69.4; mais l'usage graphique du manuscrit ne permet pas de distinguer entre les deux. Le sens de *dywal* « terrible, féroce » (cf. *dywal megys llew* R. B. Br. 91.32) semble toutefois plus naturel ici. Sur Urien, v. J. Loth, *Mab.*, 2<sup>e</sup> éd., II, 1 et *Chrest. bret.*, p. 170. Sur *wytheint* « vautours, oiseaux de proie » (M. A. 178 a 16, 203 b 9, 257 b 26), voir I. Williams, *B. B. C. S.*, IV, 145.

V. 37-38. « Rameau de l'Océan profond, conscience sans peur, colonne de cent mille, flambeau de l'épais abri, ancre des troupes, personnifiant la défense des privilèges. » La traduction du vers 37 est donnée d'après J. Loth (*R. Celt.*, XLII, 363 n.), qui prend *gwrysc* « branches, rameaux » au sens figuré de « rejeton, descendant » et voit ici une allusion à la parenté supposée entre Hywel et le dieu de l'Océan, Llyr, qui serait son ancêtre. L'hypothèse est ingénieuse, mais elle n'est pas convaincante; car *gwrysg* se rencontre ailleurs lié à l'idée des poissons et de la mer; ainsi dans un des englynion *clyweist*:

*a glyweist di a gant y pysc  
wrth ymdrafful ymplith gwrysc*

« as-tu entendu ce qu'a chanté le poisson, en se faulant parmi les branches » (M. A. 128 b 36 et B. B. C. S., III, 12, 31). Peut-être faut-il rapprocher aussi: *crwm blaen gwrysc pysc yn eigiawn* (R. B. 244.14 = 1029.13); le vers peut comprendre deux phrases, « le sommet des branches est courbe, le poisson est dans l'Océan », mais on est tenté de faire dépendre plutôt *pysc* de *gwrysc*. Sur *kyvid*, v. J. Loth, *R. Celt.*, XLII, 363 et sur *gweilgi*, fém., *R. Celt.*, XXXIV, 1. A noter la graphie *hebowin* (avec anticipation de *h*) du mot *ehofn* « sans peur », gaulois *Exomnus*, *irl.* *essomuin*.

Le mot *llugyrn*, fém., emprunté du lat. *lucerna*, en plus de son sens propre (M. A. 163 a 10), s'applique au figuré à des personnes (M. A. 230 b 47). Quant à *tewdor*, c'est un des mots les plus fréquents du vocabulaire bardique; il paraît signifier proprement « épais abri », mais il désigne aussi comme mot abs-

trait la sécurité; c'est l'idée de protection qui domine dans les nombreux passages où il figure : 141 b 43, 145 a 16, 150 b 34, 157 a 25, 159 b 6, 162 a 10, 162 b 12 et 36, 179 a 30 (*teutor*), 185 b 19, 188 a 42, 189 a 14, 209 b 49, 249 a 47, etc. C'est aussi le sens de protection qu'exprime le mot *bangor*, dont le sens propre paraît être « entrelacs formant cloison » (v. T. Lewis, *Gloss.*, p. 33); à ne pas confondre avec *bangor*, terme religieux devenu nom propre. L'emploi personnel de *bangor* est précisé par le mot *gwr*, dont la présence n'était cependant pas nécessaire. La défense des prérogatives et des droits (*breint*) est une des tâches que les bardes réclament le plus de leurs maîtres.

V. 39-41. « Beau possesseur, propriétaire chef, maître de toute assemblée, meilleur des rois sur l'Occident jusqu'à Londres, le plus généreux, le plus large, le plus brave, le plus beau des enfants d'Adam. »

Ces vers n'offrent pas de difficulté. A noter seulement l'emploi de *breenbin* en deux syllabes (v. p. 280), la graphie *gollewin* pour *gorllewin* (M. A. 217 a 25), attestée ailleurs (*Delw'r byd*, p. 127), et enfin l'expression *hid in llundein*, qui rappelle *hyd yn Rufein* M. A. 226 a 31. Le nom *Adaw* est écrit avec un *d*, bien que la prononciation soit toujours *Addaf*; c'est probablement l'influence de la graphie avec *d* dans les textes latins; cf. M. A. 253 a 24 et v. *R. Celt.*, XLIX, 223.

V. 42-43. « Seigneur des méritants, appel des hardis, Baddon d'ivresse, endroit très sûr, mur luxuriant, vaillance excessive. » Cette suite de la litanie est assez confuse. Sur *gwerling* « chef, seigneur » (écrit ici *gwerlig*), voir Ifor Williams, *B. B. C. S.*, VI, 138; le mot s'écrit le plus souvent *gwerlin* (145 a 34) et doit être lu *gwerlyn* (212 b 41, 226 a 6; Tal. 164.20 = 40.8). La forme *gwerlling* est sûrement due à l'influence de *edling* emprunté de l'anglais (cf. Parry-Williams, *B. B. C. S.*, I, 110 et *Engl. El. in Welsh*, p. 26) et aussi de *perging* « chef » (M. A. 150 a 25, 154 a 35, 157 a 7, 158 b 41, 169 a 41, 179 a 41, 183 b 23, 184 a 29, 194 a 25, 226 b 44, 257 b 15, 321 b 8). Le mot *haeddon* semble le pluriel de *haedd* « mérite », attesté dans Tal. 147.5 = 28.17

et dans An. 79.25 (avec un doublet *haedot* = *haeddawd* An. 76.9). Il est possible qu'ici le pluriel désigne des personnes, les « méritants ». Le mot *gwaedd* qui suit est sans doute le même, signifiant « appel, prière » (cf. M. A. 221 b 25, 375 a 22), qu'a étudié M. Ifor Williams, *Aneir.*, p. 217; il est suivi de *veitadon*, pluriel de *beiddiad* « qui ose, qui défie, hardi », ce qui implique qu'il est du féminin.

L'expression *Vaton vetveint* est obscure : le second mot ne peut être que *meddweint* « ivresse » (An. 83.10 et M. A. 194 a 5; v. I. Williams, An. 273); mais le premier est-il le nom propre Baddon? Si c'est le cas, que vient-il faire ici? C'est le nom de la bataille légendaire, sur lequel on consultera J. E. Lloyd, *Hist. of Wales*, p. 125-127, mais qu'il est malaisé de localiser. D'autre part, la ville de Bath est appelée *Kaer Vadon* dans le songe de Rhonabwy (R. B. 151.23) et dans les Bruts (R. B. 64.12, 188.27). Elle était célèbre par ses eaux, et il en est souvent question dans la littérature postérieure : Gutun Owain dans ses poésies, parle de *Kaer Vaddon* et de *Ffynnon y Baddon*, Br. Mus. Add. Ms. 14967, p. 66 et 67 b (communication de M. Bachellery). La ville était-elle considérée comme un lieu de plaisir et de réjouissance, au point d'être appliquée symboliquement à un homme? Ce serait quelque chose comme « ville d'eaux d'ivresse »; mais la *kenning* est un peu forte.

Au vers 43, *goruir menic* fait également difficulté. Il y a un mot *menic* ou *mennic*, dérivé de *man* « endroit, lieu » et qui a le même sens, au point de servir aussi d'adverbe de lieu, « là où » (Loth, *R. Celt.*, XXXIII, 410) : *fennic yd wyd* « là où tu es » (M. A. 149 a 40) et dans le B. B. C. même *menic it arwet duwir dalenneu* « là où l'eau entraîne les feuilles » (56.14 = 101.4). On le rencontre dans le Liber Landauensis : *y pop mynnic yd toy* « partout où ce pourrait être (p. 120) et *y pop mynnic ar tir Teliau* (ibid.). Il est employé avec sa valeur substantive M. A. 347 b 21. Précédé de *gorwir* « tout à fait vrai, tout à fait sûr », il pourrait à la rigueur convenir ici. L'adjectif *gwerennic* est bien connu en poésie (Tal. 176.28 = 48.16, L. R. 272.8 = 1041.14, M. A. 141 b 3, 152 b 44, 163 b 22, 280 b 20, 308 a 13).



V. 44-45. « Terrible au sujet de la terre, roi à la loi équitable de la race de Morgant ; de Morganhwc, de Rieinwc, des faveurs coulaient. » Sur *terrwyn*, fréquent en poésie, v. J. Loth, *R. Celt.*, XXIV, 360 et I. Williams, *Iolo Goch ac eraill*, p. 355. Le nom *Rieinwc* désigne un territoire, qui serait en Dyfed d'après J. E. Lloyd, *Hist. of Wales*, 281-282, mais plutôt en Radnor ou Brecon, d'après Owen (cf. I. Williams, *Llywarch Hen*, p. 97), c'est-à-dire dans la région dont Hywel était originaire. Les mots *radeu rwytheint* se rattachent étroitement aux précédents. Mais ils ne sont pas clairs. On trouve *am ruythvyu* M. A. 174 b 46, écrit *rwythyw* dans Hendreg., p. 157, 22 ; et M. Ifor Williams (*Aneir.*, p. 364) rapproche aussi *rac y rwythou* Tal. 205.32 = 73. 7. Les mots irlandais qu'il invoque (*rucht* O'Cl. R. C., V, 38, ou *ruchtach* O'Dav. A. C. L., II, 438) ne fournissent aucun secours utile. On pourrait songer à *irl. riata* qui se dit d'un cheval (« exercé, rompu à la besogne » ou « vigoureux » ?) dans une note au *Félire* d'Oengus (5 mars ; éd. 1880, p. lvj, éd. 1905, p. 88). Mais tout cela reste conjectural. Il est sans doute plus simple de considérer *rwytheint* comme la 3<sup>e</sup> personne pl. de l'imparfait (*W. Gr.*, p. 325) de *rwytho* « couler, s'échapper, suinter » ; le pluriel *radeu* « grâces, faveurs » en serait le sujet.

Vers 46. Ce vers est le plus difficile de tout le poème, parce qu'il contient des mots dont le sens et même la forme soulèvent des doutes. Comment comprendre Teyrnon ? Si c'est le personnage mythique bien connu par le Mabinogi de Pwyll (Loth, *Mab.*, 2<sup>e</sup> éd., I, 108 ; I. Williams, *Ped. K.*, p. 145), on ne voit pas à quoi il serait fait allusion. Teyrnon comme nom commun ne satisfait pas davantage, bien qu'on puisse le prendre ainsi dans M. A. 202 a 2, comme dans Tal. 155.30 = 34.21 et 157.10 = 35.13 et dans R. B. 296.13 = 1051.39, où S. Evans traduit *teyrnon henur* par « the sovereign elder », *kadeir teyrnon* par « the chair of the sovereign » et *o gytuon teyrnon* par « from the mutual sullenness of royal chiefs ». Mais le pluriel habituel de *teyrn* est *teyrnedd* fréquemment attesté dans les vieux livres (B. B. C. 7.3 = 16.3, 10.18 = 29.5, 17.5 = 46.11,

22.7 = 53.19, 27.19 = 61.13, 41.10 = 78.14, etc.) et dans cette pièce-ci au vers 26. Même difficulté pour le mot *lleon*. C'est un nom propre dans M. A. 213 b 44, où il paraît désigner un district d'Anglesey ; cf. D. G. G., p. 267). On connaît ailleurs *Caer-lleon* (B. B. C. 27.4 = 61.3, etc.). Serait-ce ici un nom commun, comme dans M. A. 291 b 41, 332 a 1 et dans Tal. 157.18 = 35.16, où S. Evans le traduit par « légion » ? Il paraît dépendre de *kywrid*, dont la forme est ambiguë, car on peut aussi bien lire *kyfrid* que *kywrid*, *kyfryd* ou *kywryd*. C'est cette dernière lecture qu'admet la *Geirfa*, p. 274 a, avec le sens de « fureur, rage » ; mais *kyfryd* « expédition, assaut » conviendrait aussi bien. Quant au mot *reibeint*, il semble un substantif verbal tiré de *rheibio* « user, froter, écraser » ; il aurait *galon* comme régime, et ce mot est le pluriel bien connu de *gal* « ennemi » (cf. *R. Celt.*, XXXI, 313, et XXXVI, 412 ; I. Will. *C. Ll. H.*, 76). On lit *galon* dans B. B. C. 34.3 = 68.18, 57.28 = 103.8, 58.22 = 104.13, etc. M. A. 204 a 45, 205 a 7, 206 a 38, 212 b 21, 213 a 21, 214 a 35, 234 a 37, 278 a 11, etc. Le mot *gal* (M. A. 143 a 33, 199 b 49, etc.) a aussi le sens de « inimitié » ; on en a tiré un singulier *gelyn* (par ex. 143 a 21), qui fait au pluriel *gelynyon* (215 b 12). Le vers 46 pourrait être à peu près traduit : « Depuis Teyrnon (ou depuis les chefs), fureur (ou assaut), des troupes, écrasement des ennemis. »

V. 47. « C'est une jouissance unique pour les hôtes étrangers du monde que tu as pu secourir. » Cette phrase se traduit isolément. On pourrait cependant la rattacher à la précédente en comprenant que « depuis Teyrnon (ou depuis les princes) qui ont fait dans le passé l'assaut des légions ou l'écrasement des ennemis, Hywel offre au monde, par les secours qu'il peut donner, une jouissance unique ». Mais cela ne va pas sans correction. La leçon du manuscrit *un vid veneid* ne se comprend pas. Il est impossible de couper *f'enaid* « mon âme », à quoi peut-être le scribe a songé. On est tenté de corriger *veneid* en *ventwyd* et de voir dans cette forme une mutation du mot *mentwyd* « réjouissance, plaisir », sur lequel renseigne M. Ifor Williams, *Aneir.*, p. 384.

C'est un mot bien attesté en poésie (Tal. 180.33 = 54.9, 197.10 = 66.9; M. A. 147 a 46, 163 b 49, 166 b 45, 196 b 21, 220 a 11, 254 a 3, 282 b 30); il rime en *-yd* (ainsi avec *byd* 163 b 49). Le verbe *bid* aurait ici la valeur bien connue de présent d'habitude (*W. Gr.*, 348). La suite se comprend sans peine : *ell-ysp* est le pluriel de *osp* (empr. lat. *hospes*) précédé de l'élément *all-* impliquant l'idée d'origine hors du pays (*all-osp* « hôte venu du dehors »); *porthant* « secours, appui » se lit sous la forme *porthyant* dans Tal. 174.31 = 47.7.

V. 48-49. « Longue vie à lui, et beau séjour par exaltation ; dignité sur lui, grâce et richesse, et fortune et progéniture. » Le poète termine par une série de vœux d'un caractère assez banal. Au vers 48, qui a une syllabe de trop, il faut supprimer *y* inutile au sens ; ce serait le seul exemple d'un article dans le poème (cf. ci-dessus la note au v. 27). Le mot *addef* « séjour » se dit souvent du séjour céleste, du paradis (M. A. 269 b 20 : *gwenwlad nef boed addef iddaw*; cf. Tal. 205.18 = 72.22, M. A. 252 a 32 var., 266 b 24, 173 b 23, 181 a 47, 183 a 13, etc.); c'est certainement le cas ici. Pour *ardduniant* « exaltation, élévation », v. la *Geirfa*, et pour *urdden* « dignité distinction », cf. B. B. C. 5.21 = 9.6 et 6.28 = 15.1, M. A. 140 a 26, 159 a 26, etc. Le mot *ffau* (B. B. C. 26.15 = 60.10, An. 88.24, Tal. 205.22 = 72.25, 212.7 = 77.13) est un emprunt au latin *fama*, comme *plant* « progéniture » au latin *planta*. Sur *anaw*, qui ne peut ici signifier que « richesse », v. J. Loth, *R. Celt.*, XXXVIII, 57 et Ifor Williams ap. Arthur Hughes, *Gemau'r Gogynfeirdd*, 100-102.

## UN POÈME IRLANDAIS DU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

PAR

Maire MAC ENTÉE.

Ce joli petit morceau se trouve à la page 172 d'un manuscrit irlandais du XVIII<sup>e</sup> siècle appartenant à M. J. Vendryes, que je remercie d'avoir bien voulu m'autoriser à le publier (voir *Revue Celtique*, Vol. XLVIII, 1931, pp. 235-80, *Un Manuscrit Irlandais Inédit*). C'est un poème de quatre quatrains ayant pour titre *Mac Carthaig mór .cc.* et suivi d'une strophe intitulée *An t-ambrán ceangeal (sic)* et signée *Pól Roillis.cc.* Le manuscrit est de la main de ce Pól Roillis. Mac Carthaigh Mór est vraisemblablement Domhnall Mac Carthaigh premier comte de Clancarthy, un des poètes les plus connus de l'amour courtois au XVI<sup>e</sup> siècle (cf. T. F. O'Rahilly, *Dánta grádba*, nos 30 et 44).

Les deux premiers quatrains du poème se trouvent aussi dans un autre manuscrit du XVIII<sup>e</sup> siècle, 23 N 15 à la Royal Irish Academy, à la page 37 et encore une fois recopiés à la page 92 i. Cette seconde copie est suivie d'une strophe, une devinette onomastique qui rappelle celle qu'on trouve à la page 4 du manuscrit de Pól Roillis (*R. Celt.*, XLVIII, p. 246).

Dans 23 N 15, il s'agit d'un personnage prénommé Séamus et dont on fait présumer qu'il est exilé : ce pourrait être le roi James II ou son fils. Dans le manuscrit de Pól Roillis la devinette suppose le nom entier Séamus Baire. Je reproduis ici les deux textes pour l'édification du lecteur.

Stance du manuscrit RIA, 23 N 15, p. 92 i.

Do chomus am aisling sambail oidhche éigin  
gur cat a leadhfear tar lear san tír céadna.  
sin ainm a ceathair beacht is dís aonda  
is Laidion ar thaithniomb cait gan díochlaona.

Devinette du manuscrit de Pól Roillis, p. 4.

Cūig a háon nō ceathar a dhō,  
luch a ladain an aonchló,  
sean ghnás immirtha innse Fáil  
ai[n]m 7 slinne mo champáin.

A part cela le manuscrit de la Royal Irish Academy ne montre rien d'intéressant comme variantes. Le poème a paru dans *Gaelic Journal* d'après un autre manuscrit. Malheureusement la référence exacte étant perdue, je n'ai pas réussi à retrouver l'article.

Le texte qui suit reproduit le manuscrit de Pól Roillis sous réserve des observations suivantes. Là où le mètre le commande et où c'est nécessaire pour la compréhension du morceau j'ai substitué une orthographe plus classique à celle du scribe en donnant en notes les formes du manuscrit. De même la longueur des voyelles n'étant pas régulièrement indiquée dans le manuscrit, j'ai jugé inutile de marquer la quantité de celles dont la longueur est évidente, même lorsque le manuscrit les marquait d'un accent. Par contre j'ai utilisé un tiret au-dessus de la lettre pour indiquer les voyelles longues que le manuscrit a laissées sans accent. Les contractions habituelles sont ici développées sans autre avis, sauf dans l'apparat critique et dans quelques endroits du texte où le développement m'a paru douteux. Dans ces deux cas les contractions développées sont imprimées en lettres italiques. Un *h* italique marque une aspiration non indiquée dans le manuscrit. Les signes de ponctuation et les lettres majuscules sont de moi. Les crochets carrés [] indiquent les ajoutes que j'ai faites. Le texte est accompagné d'une traduction française aussi littérale que possible.

Les deux premiers quatrains sont en *rannaigbeacht mhór* (7<sup>1</sup> + 7<sup>1</sup>), le troisième en *rannaigbeacht bheag* (7<sup>2</sup> + 7<sup>2</sup>), et le quatrième en *deibhidhe* (7<sup>3</sup> + 7<sup>3+1</sup>). La stance finale est un *amb-rán*.

TEXTE IRLANDAIS.

Mac Carthaigh mór.cc.

Fir an toighe ag seilg san sliabh,  
cā doire<sup>1</sup> sa leirg nach lán ?  
mná singreamhra na ccruth ccaomh  
ar sruth saor sinLeamhna<sup>2</sup> ag snámh.

Ní sruth luath ach maoinlín<sup>3</sup> mhall,  
aoibhinn guth cuach os a cionn<sup>4</sup>,  
barr na sgoth fá sgaoileann<sup>5</sup> tonn  
do fhonn<sup>6</sup> dath na bhfaoileann<sup>7</sup> bhfionn.

Beith ar ghéaguibh gorma,  
mil a mhéaduigh meanma<sup>8</sup> ;  
tig do rinn<sup>9</sup> na ccrann gcubhra<sup>10</sup>  
ubhla 'nall tar linn Leamhna.

Ubhla ar aidhbhle<sup>11</sup> na Leamhna  
is cnó<sup>12</sup> ar crobhaibh<sup>13</sup> craoibh leabhra :  
coluim Leamhan<sup>14</sup> san ló theith  
ag teagbhadh<sup>15</sup> cnó<sup>12</sup> ara chéile.

An tamhrán ceangal<sup>16</sup>.

Bantrocht linne Leamhna Mheic Cartha<sup>17</sup> mhóir  
ag annla singreamhra gan snáth na ccoir ;  
mo sháin[n]t-si san am-sin san<sup>18</sup> snámh bheith fró<sup>19</sup>  
gan amhghar, ní hamhras,<sup>20</sup> mé daltach leó.

Pól Roillis.cc.

1. MS. doirre. — 2. MS. seanleamhna. — 3. MS. mion linn : une autre main a rayé l'o. — 4. MS. cinn. — 5. MS. secaoilunn : une autre main a rayé l'i. — 6. MS. dhfonn : indique peut-être une prononciation semblable à celle du parler de Corca Dhuidhne aujourd'hui ; dhonn, 23 N-15. — 7. MS. bhaoilunn : une autre main a rayé l'i. — 8. MS. méadudh meanma. — 9. MS. ruinn. —

10. MS. ccurtha. — 11. MS. éibhle. — 12. MS. cnódh. — 13. MS. crodhbhuibh. — 14. MS. leamhuinn. — 15. MS. teogbh. — 16. MS. ceangeal. — 17. MS. mheicártha. — 18. MS. sann. — 19. MS. froth : sur l'existence et l'emploi de cette préposition, voir M. L. Sjoestedt-Jonval, Description d'un parler irlandais de Kerry, § 113, et T. F. O'Rahilly, Desiderius, p. xxxvi, l. 5, note 1. — 20. MS. anngar ní haimhris : anngar semble indiquer une prononciation semblable à la prononciation moderne du mot amhghar dans le parler de Corca Dhuibhne.

## TRADUCTION FRANÇAISE.

## Poème de Mac Carthy mór.

Les hommes de la maison en chasse dans la montagne, quel buisson dans la plaine qui ne soit rempli de monde ? des femmes grassement sveltes dans leur beauté nagent sur les flots libres de l'antique Laune <sup>1</sup>.

Ce n'est pas un torrent rapide, mais un cours d'eau silencieux et lent ! au-dessus le coucou fait entendre sa voix charmante ; sous la cime des branches s'épandent les eaux, amoureuses de l'éclat des blanches mouettes <sup>2</sup>.

Être sur les branches vertes, miel qui enivre le cœur ! Du haut des arbres parfumés des pommes <sup>3</sup> vont d'un bord à l'autre de la Laune.

Pommes sur l'étendue de la Laune, noix dans les mains aux fins doigts : en un jour de chaleur les colombes de la Laune se lancent des noix l'une à l'autre.

1. Il y a plusieurs rivières qui portent en Irlandais le nom de *Leamhain*, voir Hogan *Onomasticon*, p. 482 ; celle dont il est question ici doit être la Laune de Kerry qui se jette dans Castlemaine Harbour et coule par conséquent dans le propre domaine des Mac Carthy.

2. Le poète désigne par là les baigneuses mentionnées plus haut, cf. *les colombes de la Laune* au quatrième quatrain.

3. Entendez qu'on se jette des pommes d'un bord à l'autre : allusion possible au symbolisme de la pomme dont il est souvent question dans les légendes irlandaises, voir Gaidoz, *Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études* 1902, p. 1-33 ; un poème des *Dánta Grádha* de T. F. O'Rahilly, no. 7, vers 21-24, fait allusion à un rôle-analogue attribué aux fruits du sorbier.

Stance de liaison <sup>1</sup>.

Les femmes de Mac Carthy mór sur la rivière Laune se baignent, grassement sveltes, sans un fil sur elles ; mon désir serait de nager avec elles, sans regret assurément d'être leur compagnon.

1. Nous traduisons ainsi le terme technique *ambrán ceangal* qui correspond à peu près à « l'envoi » de la ballade française ou au « distich » du sonnet shakespearien.



## NOTES CRITIQUES SUR DES TEXTES

PAR

J. VENDRYES.

### I

Dans la marwnad de Gruffydd ab Cynan par Meilir (M. A. 140 a 13) se lisent les deux vers suivants (d'après le ms. d'Hen-dregadredd, éd. Morris-Jones, p. 1) :

*nyd adfarn certeu nyd geu daerawd  
ny duc neb keinyad nac o honawd.*

Le second se laisse traduire sans difficulté « aucun chanteur n'a emporté de toi un refus ». La forme *ohonawt* « de toi » est fréquente dans les vieux textes (B. B. C. 24.22 = 58.1, 45.17 = 86.6; B. Tal. 109.29 = 4.1, 146.26 = 28.12, 180.14 = 53.16; dans le récit de Peredur, le White Book porte *ohonawt*, col. 159.16, alors que leçon du Red Book, 226.27, est *ohonai*).

Le premier vers au contraire prête à controverse. D'après la *Geirfa* le mot *adfarn* y serait adjectif au sens de « vide, faible, sans force » et le mot *daerawd* un prétérit du verbe dont le nom verbal est normalement *daered*.

Sur le premier point on peut hésiter : *ad-farn* est un composé de *barn*, comme *ad-foes* de *moes* ou *ad-wedd* de *gwedd*. Or *ad-foes* et *adwedd* sont des substantifs, et *adfarn* doit en être un aussi. Le sens de « mauvais jugement », que l'étymologie implique, est ici des mieux justifiés. Il semble se rencontrer aussi dans un passage de Gruffydd ab Maredudd (M. A. 294 b 36 = L. R. 1208.6), *neud adfarn cadarn cedawl uerthed* « voici que le faux (ou le mauvais) jugement est fort et pourvoyeur de richesses ». Le poète énumère les conséquences de la mort de Tudur ap Goronwy.

Mais c'est sur la valeur de *daerawd* que l'on est surtout tenté de contredire l'enseignement de la *Geirfa*, p. 287 b. Cet enseignement n'est pas nouveau. M. Lloyd-Jones l'a repris d'un article qu'il a publié dans le *Bulletin of the Board of Celtic Studies*, t. II, p. 3-4. On y trouvera une discussion des passages de la vieille poésie où figurent les formes *daered* et *daerawd*. Il n'est pas douteux que dans la plupart des exemples cités il s'agisse bien d'un verbe signifiant « arriver, se produire » ; ce verbe a pris certains sens spéciaux et a servi même à former des locutions idiomatiques. Mais dans la pièce de Meilir, *daerawd*, considéré comme tiré de *daered*, ne fournit rien de satisfaisant. On est tenté de chercher autre chose. Il doit s'agir de la mutation d'un substantif *taerawd*, qui serait un nom d'action tiré de *taeru*, comme *molawd* l'est de *moli*, *traethawd* de *traethu*, *diweddawd* de *diwedd*, *cablawd* de *cablu*, etc. Tous ces mots se rencontrent dans la poésie du moyen âge ; certains ne sont pas enregistrés dans les dictionnaires modernes, d'où l'on peut conclure qu'ils sont sortis de l'usage. Mais en fait il est visible que dès le XII<sup>e</sup> siècle le suffixe *-awd* était assez vivant pour servir librement à la formation de substantifs abstraits tirés de verbes.

Le verbe *taeru* est sorti de l'adjectif *taer*. Cet adjectif, bien attesté dans la vieille poésie, veut dire « ferme, énergique, vigoureux, passionné » (M. A. 218 a 9, 237 a 33; il se dit du feu de l'enfer, 243 a 6, de l'ardeur d'un guerrier, 233 b 13 et 239 b 6, ou d'une épée prompte à frapper, 150 a 9, 184 b 33, 236 b 27; cf. encore 162 a 20, 353 b 32).

Le verbe *taeru* traduit l'idée d'une énergie puissante et efficace ; il signifie aujourd'hui « affirmer » ; ainsi dans la Bible *hithau a daerodd mai felly yr oedd* traduisant *illa affirmabat sic se habere* (Actes XII, 5). C'est le sens que semble avoir *taerawd* dans le passage 140 a 13. Les deux mots *geu daerawd* forment un composé : « affirmation mensongère ».

Le vers 13 peut donc se traduire : « Ce n'est pas un faux jugement poétique (m. à m. de pièces de vers), ce n'est pas une affirmation mensongère. » Il annonce et confirme d'avance l'asser-

tion que contient le vers suivant. Des formules semblables ne sont pas rares dans la poésie des gogynfeirdd ; cf. *nid ffug* « ce n'est pas une feinte, un vain mot » M. A. 235 b 32 et 36 (*Études Celtiques*, I, 122) ; ou *ys geu* « c'est un mensonge » *ibid.* 207 b 49.

## II

M. A. 183 b 10-12 on lit :

*am ernyw yr na daw*  
*trwm ynof cof ced wallaw*  
*tristuart uytaf am na daw.*

Même texte dans *Hendreg.* p. 169 (68 a). Le sens en est clair : « Cela m'afflige qu'il ne vienne plus ; pénible est en moi le souvenir du dispensateur de don ; je suis désormais un barde triste parce qu'il ne viendra plus. »

Pour *yr na*, cf. Strachan, *Introd.*, p. 131, § 234. Le sens habituel est « bien que ne pas », cf. *yr nas kaffo o arall* « quand bien même il n'en aurait pas (d'héritier) d'une autre » Mab. R. B. 101.23 (J. Loth, *Mab.* 2<sup>e</sup> éd., I, 408). Mais *yr na* signifie aussi « puisque ne pas » ; c'est le sens que l'on observe sans doute dans M. A. 197 a 11 : *er na beteis var* « puisque je n'ai pas mérité la colère (de mon chef) » avec *heddu* au lieu de *haeddu* comme dans M. A. 218 b 11 *heddy* « tu mérites » au lieu de *haeddy*. La leçon *er na* doit être préférée à *or na* que porte le manuscrit de *Hendregadredd*.

La répétition du même mot *daw* à la rime dans le même englyn est inadmissible de la part d'un technicien aussi habile que le poète Cynddelw. On rencontre bien une faute semblable dans la *Marwnad Vletynt Vart* du même Cynddelw (M. A. 184 b 26-28 = *Hendr.*, p. 177, 71 a) : *a vei hwy* rime avec *yn hwy*. Mais J. Loth, qui au vers 26 corrige avec raison *y dessid* en *yd lessid*,

1. Il faut certainement lire *var* avec le ms. de *Hendregadredd* ; la leçon *val* de M. A. est une faute, cf. *Geirfa*, p. 51 a.

lit dans ce même vers (*a vei*) *vwy* au lieu de *hwy* (*R. Celt.*, XXI, 491).

Une correction s'impose également dans le passage 183 b 12. La construction *am na* « parce que ne pas, à cause que ne pas » est courante en prose (cf. Strachan, *Introd.*, p. 120 § 200), cf. Mab. R. B. 19.23 (W. B. a simplement *na*), 53.1, 69.25, 247.27, 248.26 ; *am* s'emploie même au sens de « si », Mab. R. B. 108.20. On comprend donc que le scribe y ait songé, influencé d'ailleurs par la construction *yr na daw* du vers 10. Mais d'après la *Geirfa*, p. 20 b, ce serait un exemple unique de *am na* en poésie. On peut donc penser que le mot *daw* doit avoir dans les deux vers une valeur différente. Il ne peut être dans le vers 12 qu'une mutation du substantif *taw*, qui signifie « silence » et s'emploie couramment en poésie pour désigner le silence de la tombe, la mort (cf. J. Loth, *R. Celt.*, XLIII, 412 et I. Williams, *Aneir.* 86). L'infinitif *teui*, qui en est tiré, a le même emploi. Cf. les exemples suivants : *cyn taw a chyn teui* M. A. 250 a 9 ; *cyn treul a thaw* 168 b 9 ; *gweryd rut ae cut wedi teui* 230 b 4 ; *cyn teui* 241 b 13 ; *hir dewi* 251 a 36 ; *kin bu tav y dan mein* B. B. C. 33.9 = 68.5 : *eny vwyf y dyd taw* An. 95.34 = 27.11 ; etc. Le composé *gorthaw* se dit de même du « grand silence » de la mort (M. A. 253 a 12).

On corrigera donc le vers 12 en lisant :

*tristuart uytaf am y daw*

« je serai un barde triste à cause de sa mort ».

## III

M. A. 219 a 39. Le vers

*rhac ei llu i Loegr andaw*

est trop court de deux syllabes. Sous la forme que lui donne le Red Book, 1387.3,

*a gawot rac y lu loegr vudaw,*

il est encore trop court d'une seule. Le contexte montre qu'il faut conserver *a gnawt* au début du vers. C'est donc sur la fin que la critique doit s'exercer. On doit se prononcer entre *i Loegr andaw* et *Loegr vudaw*. La difficulté est tout entière dans le dernier mot. Ni *andaw* « écouter » ni *mudaw* « changer (notamment de place) » ne conviennent ici pour le sens.

Il faut avant tout expliquer comment le scribe a pu passer de l'un à l'autre. Or, il existe un verbe *buddyaw* « prospérer, réussir » dérivé de *budd* « profit, butin ». Du composé *anfudd* « échec, désavantage, infortune », a pu se tirer un verbe *anfuddyaw* « échouer, éprouver un malheur ». La mouillure notée d'abord par *y*, puis par *i*, manque constamment dans l'ancienne orthographe (cf. *cwyddyaw* et *cwyddaw*, *cwynyaw* et *cwynaw*, *cwympyaw* et *cwym-paw*, etc., dans la *Geirfa*).

On peut donc considérer comme équivalentes les graphies *anfuddyaw* et *anfuddaw*. Si cette dernière était celle de l'archétype, on comprend qu'un copiste ait par inadvertance écrit *fuddaw* au lieu de *anfuddaw*. La main d'un réviseur aura rétabli en marge le préfixe négatif, et un copiste ultérieur aura pris cette indication pour la correction de *vudaw* en *andaw*. Pour conclure, le texte semble avoir été primitivement :

*a gnawt rac y lu loegr anvudaw*

« et il est habituel que devant sa troupe l'Angleterre subisse un échec ».

#### IV

Dans l'ode d'Einyawn ab Gwgawn à Llywelyn le Grand, se lit le vers suivant (M. A. 226 a 24 = Hendr., p. 51.25) :

*ny seuis na thwr na bwr bu krein.*

Le mot *bwr* paraît un hapax. Dans la *Geirfa* de M. Lloyd-Jones, p. 84, il est traduit avec doute par *caer*, *amddifynfa* « forteresse, lieu de défense », et un renvoi est fait au composé *keinvwr*.

Ce composé figure dans un vers de Casnodyn (M. A. 285 a 10 = R. B. 1240.5) :

*Madawc oed marchawc meirch sarruc keinvwr,*

et à ce titre il est enregistré dans la *Geirfa*, p. 124, où il est traduit par *hardd y dudedd* « au beau vêtement, à la belle robe, au beau pelage » (en parlant d'un cheval).

Ces deux sens sont inconciliables. En ce qui concerne le composé, on peut hésiter à garder la leçon *keinvwr*, qui est celle du Red Book. Le texte de M. A. porte *keinwr* et ne donne en note *ceinwr* que comme une variante. Dans l'ancienne graphie, qui est celle du Black Book of Carmarthen, le *u* a indifféremment la valeur de *u* ou de *w*, et le *w* représente généralement la spirante *f* du gallois moderne; d'autre part on rencontre des échanges de *w* et de *uu* : ainsi *enuuyret* B. B. C. 5.14 = 8.7, à côté de *enwiret* 11.18 = 32.4, *daruuan* 5.2 = 6.11 à côté de *darwant* 16.25 = 46.3. Même de *w* et de *ff* : *awon* « rivière » 4.20 = 6.7, 33.30 = 68.16 et *affon* 20.25 = 51.17, *barywhaul* « barbu » 47.19 = 89.7 et *bariffwin* « à barbe blanche » 21.20 = 53.5. De semblables confusions apparaissent encore dans d'autres manuscrits. Ainsi *arfull* « accueil », *arvoll* dans M. A. 264 b 21, est écrit *aruoll* dans Hendr. 248. Et le Mabinogi présente quelques exemples comme *gyfuartal* R. B. 15.5 en face de *gyuartal* W. B. 23.24. On comprend donc qu'une graphie *keinuwr* ait pu être lue *keinvwr* alors qu'elle représentait *keinwr*. Dans cette hypothèse, le vers de Casnodyn fournirait un exemple du mot *keinwr* « combattant », dont le pluriel est attesté sous la forme *keinwyr* en deux passages où M. Lloyd Jones le corrige assez arbitrairement en *kemwyr* (*Geirfa*, p. 100). C'est-à-dire que l'existence d'un mot *kein* « combat », proposée par J. Loth, *A. C. L.*, I, 409, s'en trouverait confirmée. Ce mot apparaît d'ailleurs dans la même ode d'Einyawn ab Gwgawn, où au lieu de *ygkrein* (M. A. 226 a 26) le ms. d'Hendregadredd porte *yg-kein* (ex. corr., v. p. 338 de l'édition Morris-Jones et Parry Williams).

il est encore trop court d'une seule. Le contexte montre qu'il faut conserver *a gnawt* au début du vers. C'est donc sur la fin que la critique doit s'exercer. On doit se prononcer entre *i Loegr andaw* et *Loegr vudaw*. La difficulté est tout entière dans le dernier mot. Ni *andaw* « écouter » ni *mudaw* « changer (notamment de place) » ne conviennent ici pour le sens.

Il faut avant tout expliquer comment le scribe a pu passer de l'un à l'autre. Or, il existe un verbe *buddyaw* « prospérer, réussir » dérivé de *budd* « profit, butin ». Du composé *anfudd* « échec, désavantage, infortune », a pu se tirer un verbe *anfuddyaw* « échouer, éprouver un malheur ». La mouillure notée d'abord par *y*, puis par *i*, manque constamment dans l'ancienne orthographe (cf. *cwyddyaw* et *cwyddaw*, *cwynyaw* et *cwynaw*, *cwympyaw* et *cwym-paw*, etc., dans la *Geirfa*).

On peut donc considérer comme équivalentes les graphies *anfuddyaw* et *anfuddaw*. Si cette dernière était celle de l'archétype, on comprend qu'un copiste ait par inadvertance écrit *fuddaw* au lieu de *anfuddaw*. La main d'un réviseur aura rétabli en marge le préfixe négatif, et un copiste ultérieur aura pris cette indication pour la correction de *vudaw* en *andaw*. Pour conclure, le texte semble avoir été primitivement :

*a gnawt rac y lu loegr anvudaw*

« et il est habituel que devant sa troupe l'Angleterre subisse un échec ».

#### IV

Dans l'ode d'Einyawn ab Gwgawn à Llywelyn le Grand, se lit le vers suivant (M. A. 226 a 24 = Hendr., p. 51.25) :

*ny seuis na thwr na bur lu krein.*

Le mot *bur* paraît un hapax. Dans la *Geirfa* de M. Lloyd-Jones, p. 84, il est traduit avec doute par *caer*, *amddifynfa* « forteresse, lieu de défense », et un renvoi est fait au composé *keinwvr*.

Ce composé figure dans un vers de Casnodyn (M. A. 285 a 10 = R. B. 1240.5) :

*Madawc oed marchawc meirch sarruc keinwvr,*

et à ce titre il est enregistré dans la *Geirfa*, p. 124, où il est traduit par *hardd y dudedd* « au beau vêtement, à la belle robe, au beau pelage » (en parlant d'un cheval).

Ces deux sens sont inconciliables. En ce qui concerne le composé, on peut hésiter à garder la leçon *keinwvr*, qui est celle du Red Book. Le texte de M. A. porte *keinwv* et ne donne en note *ceinswv* que comme une variante. Dans l'ancienne graphie, qui est celle du Black Book of Carmarthen, le *u* a indifféremment la valeur de *u* ou de *w*, et le *w* représente généralement la spirante *f* du gallois moderne; d'autre part on rencontre des échanges de *w* et de *uu* : ainsi *enuuyret* B. B. C. 5.14 = 8.7, à côté de *enwiret* 11.18 = 32.4, *daruuan* 5.2 = 6.11 à côté de *darwant* 16.25 = 46.3. Même de *w* et de *ff* : *awon* « rivière » 4.20 = 6.7, 33.30 = 68.16 et *affon* 20.25 = 51.17, *barywhaud* « barbu » 47.19 = 89.7 et *bariffwin* « à barbe blanche » 21.20 = 53.5. De semblables confusions apparaissent encore dans d'autres manuscrits. Ainsi *arfall* « accueil », *arvull* dans M. A. 264 b 21, est écrit *aruoll* dans Hendr. 248. Et le Mabinogi présente quelques exemples comme *gyfuartal* R. B. 15.5 en face de *gyuartal* W. B. 23.24. On comprend donc qu'une graphie *keinuwr* ait pu être lue *keinwvr* alors qu'elle représentait *keinwv*. Dans cette hypothèse, le vers de Casnodyn fournirait un exemple du mot *keinwv* « combattant », dont le pluriel est attesté sous la forme *keinwvyr* en deux passages où M. Lloyd Jones le corrige assez arbitrairement en *kemwyr* (*Geirfa*, p. 100). C'est-à-dire que l'existence d'un mot *kein* « combat », proposée par J. Loth, *A. C. L.*, I, 409, s'en trouverait confirmée. Ce mot apparaît d'ailleurs dans la même ode d'Einyawn ab Gwgawn, où au lieu de *ygkrein* (M. A. 226 a 26) le ms. d'Hendregadredd porte *yg-kein* (ex. corr., v. p. 338 de l'édition Morris-Jones et Parry Williams).



L'expression *eur coeth* « or cuit » étant consacrée par l'usage comme *ór forloiscthe* en irlandais (*Ac. na Senór.*, 6200), il est possible que dans l'archétype le mot *eur* ait été réduit à une abréviation, qui a ensuite été lue *a* par erreur. L'adjectif *coeth* s'emploie d'ailleurs au sens de « fin, distingué, de-choix » et on le trouve appliqué au mot *anrec* « don, cadeau » (M. A. 195 a 18) aussi bien qu'à la langue galloise, *Cymraec* (M. A. 198 a 16).

Sur l'expression *eur coeth*, voir *R. Celt.*, XLIX, 228-229; de toute antiquité, on purifiait les métaux par le feu, l'étain par exemple (Hésiode, *Boucl.*, 208), mais surtout l'or; *aurum recocutum* désigne chez Virgile, *Aen.*, VIII, 624, l'or passé plusieurs fois au feu, « saepe purgatum; nam quanto plus coquitur eo melius fit » (Servius, *ad loc.*) Le feu est donc un moyen d'éprouver l'or; aux passages de textes classiques cités *R. Celt.*, XLIX, 229, joindre : βασιλιζοντας... χρυσόν ἐν πυρί (Plat. *Rép.*, III p. 413E); κρίνει φίλους ὁ καιρὸς ὡς χρυσὸν τὸ πῦρ (Ménandre v. 276, éd. Didot, p. 95); χρυσὸς μὲν οἶδεν ἐξελέγγεσθαι πυρί (id., fgt. 143, éd. Didot); *aurum igni perspicit potest* (Cic. *Epist.*, IX, 16.2); *scilicet ut fuluom spectiatur in ignibus aurum* (Ovide, *Trist.*, I v. 25); *ignis aurum probat* (Sén. *De prou.*, v. 10); *auri experimentum ignis est, ut simili colore rubeat ignescatque et ipsum* (Pline, *H. N.*, XXXIII, 59). Cette phrase de Pline explique sans doute l'épithète de « rouge » appliquée souvent en irlandais comme en gallois à l'or le plus fin : irl. *derg-ór* (ap. Windisch, *Wtb.*, p. 472 et 723 et *T. B. C.*, p. 957 et 1026, etc.), gall. *rhuddaur* (ruteur M. A. 168 b 17, 169 a 44, etc.).

L'or, d'ailleurs, n'était pas le seul métal à être qualifié de « brûlé » en irlandais. Dans un glossaire médical édité par Wh. Stokes (*A. C. L. I*, 322, n° 41) on lit *chalcecaumenon* (tiré de χαλκὸς κεκαυμένος) .i. *in t-uma loisgthe*. Ce qui répète une glose déjà publiée par le même (*R. Celt.*, IX, 232 l. 4) : [a]s *ustum* .i. *umha loisgthe*.

## VI

Iolo Goch, IV, éd. Ashton, XVIII éd. Ifor Williams (Iolo Goch ac eraill, p. 51). Le vers 10 de cette pièce, consacrée à l'éloge de Syr Rosier Mortimer, est ainsi conçu :

*Pôr gwyn blaguryn Buga.*

Bien que le texte en soit assuré par l'accord de tous les manuscrits, un doute est permis au sujet du mot *blaguryn*. Ce mot passe pour le singulatif de *blagur* « the budding of a tree or herb, buds, germs, gems, sprouts, blossom, young sprigs or twigs, tender branches » (Silvan Evans). Et il peut l'être en effet, avec un emploi figuré des plus naturels. Le sens serait : « chef béni, fleur de Buga. » Mais Buga tout court ne se comprend guère. Il s'agit de Bryn Buga, nom d'un cantref de Gwent dans les Parthau Cymru, M. A. 737 a 29 (cf. *Cymmr.*, IX, 331), compris aujourd'hui dans la commune de Usk (Monmouthshire); c'est là que Syr Rosier était né le 11 avril 1374 (Ashton, p. 123, l. 4 et p. 124, n. 4). Buga est sans doute un nom propre d'homme; et Bryn Buga, la « colline de Buga », est mentionnée dans un poème de Dafydd Benfras M. A. 223b 19 (= L. R. 1381.10), ainsi que le « Bois de Buga », *allt Fuga* ib. 224 b 5 (= L. R. 1382.25 *allt Faga*). Il semble que le mot *bryn* soit nécessaire dans le vers de Iolo Goch. On pourrait donc lire :

soit : *Por gwyn blagur(ur)yn Buga* « chef béni de la colline fleurie de Buga », en supposant que le scribe a omis de répéter les deux lettres (*ur = vr*);

soit : *Por gwyn blagur Bryn Buga* « chef béni, fleur de la colline de Buga ». Le mot *blagur* (écrit *baglur*) se rencontre en effet appliqué à un homme dans un poème de Llywelyn Goch (M. A. 344 b 1 = L. R. 1306,10) :

*bydd gwae a cherydd ac och irad farw  
farw baglur pymthengwlad.*

Les deux hypothèses pourraient d'ailleurs se ramener à une

seule, si l'on admet une mutation après *blagur* au sens de « jeune pousse » dans le vers de Iolo Goch, c'est-à-dire si l'on suppose que *blagur* était originellement féminin (cf. Lloyd-Jones, *Z. C. P.*, XVII, 81 et ss. pour le maintien de la mutation après substantif féminin en poésie). Dans le vers de Llywelyn Goch, la mutation n'aurait pas été faite.

Quel qu'en soit le genre, le mot *blagur* doit être rapproché de l'irlandais *blaicce* « jeune pousse » d'où « jeune homme » (*Ét. Celt.*, III, 389 et ci-dessus, p. 62). Il est tiré d'un radical \**blak-* au moyen d'un suffixe *-ur* dont il y a d'autres exemples en gallois (*echlysur* et *achlysur* M. A. 180 b 6 et 216 a 47, *tostur*, *ibid.* 297 a 25, 300 b 47), et qui vient sans doute du latin *-ūra* (cf. *mesur* M. A. 245 a 17, etc. de *mensūra*, *ysgrythur* de *scriptūra*, *prysur* de *pressūra*, Loth, *M. lat.*). De *blagur* a été tiré un verbe *blaguro* « bourgeonner, reverdir » : *gwialen Aaron... a flagurasai ac a fwriasai flagur* (Bible, Num., 17.8), *y blagura efe etto* « rursum uirescit » (*Job*, 14.7), *efe a flagura... ac a fwrw gan-ghennau* (*ib.*, 14.9).

Dans un article de la *Romania* (t. LXVI, p. 367), il a été proposé d'expliquer par un celtique \**blakku-* le mot *blache*, répandu dans la région franco-provençale pour désigner une plantation, notamment de jeunes chênes. L'hypothèse d'une origine germanique de ce mot ne saurait être retenue (voir les observations de MM. Jud, *Vox Romanica*, II, 4 et von Wartburg, *Z. Rom. Phil.*, LIX, 303). On peut songer aussi à rattacher au même radical \**blakk-* le breton *plac'h*. Ce mot désigne couramment une « fille » ; il n'a pas d'équivalent connu dans les autres langues brittoniques. C'est fantaisie pure que d'y voir, avec V. Henry (*Lex. Etym.*, p. 224), une déformation de \**palac'h* emprunté au grec *παλλακίς* ou à lat. *pellex* « concubine ». M. Pedersen, *Vgl. Gr.*, I, 444, rapproche *plac'h* de l'irlandais *cailin* « jeune pousse » ; et il note que les deux mots sont du genre masculin. Ce rapprochement ne s'impose pas. Il est préférable de voir dans *plac'h* une déformation d'un plus ancien \**blac'h* « jeune pousse » ; cf. en français un beau « brin » de fille. Le changement de l'initiale

rentre dans la série d'altérations causées par le jeu des mutations syntactiques ; il a pu être favorisé dans ce cas particulier par la fréquence de l'emploi appellatif, où, l'initiale étant plus fortement accentuée, une sonore peut être exposée à se durcir.

## VII

*Táin bó Cualnge*, éd. Windisch, l. 2121-2122. La phrase est ainsi conçue : *Ar is aire dognid Cuchulaind cacha maitne ar mucha cach cless dib* [*ar lus na lethbláim amail as dech téit catt croich*]. Les mots entre crochets ne figurent que dans le Book of Leinster. Ils manquent dans les autres manuscrits, et l'éditeur les considère comme une glose, que d'ailleurs il ne traduit pas. La note 2 de la page 286 montre qu'il n'avait pas réussi à en dégager le sens. Le mot *lus* lui fait penser à la glose d'O'Clery *luis .i. lám*, et le nom du chat, *catt*, lui rappelle qu'un des tours de Cuchullin s'appelait *cless caitt* « le tour du chat ». Ce tour est en effet mentionné toutes les fois qu'il s'agit de décrire les merveilleux talents du héros d'Ulster, et dans la *Táin* même l. 2102. Le Lebor na h-Uidre contient le même passage, où il est question aussi du *cless caitt* (l. 5970), mais on le retrouve ailleurs, dans le *Siabur char-pai* (*cles cait*, l. 8442) et dans la *Fled Bricrend* (*cles cait*, l. 9288). Toutefois en aucun endroit il n'est dit en quoi consistait ce tour.

Les mots que met Windisch entre crochets à la ligne 2122 de son édition ne l'expliquent pas davantage.

Mais plutôt que de les considérer comme une glose, il faut les prendre pour un complément de la description, d'autant plus utile qu'ils y ajoutent une image fort pittoresque.

L'expression *ar lus* contient le substantif masculin *los* « queue » qui a aussi le sens de « bout » et sert à former diverses locutions ; *ar lus* se rencontre couramment au sens de « à fin de, à cause de », aussi « près de ». On lit dans les *Passions and Homilies*, l. 1394, *forcongraid a tódbail al-los a fuilt* « il ordonna qu'on la

suspende par les cheveux ». L'expression *ar lus* est suivie ici de *na lethláim*, qui est évidemment un génitif et qu'il faut en conséquence corriger en *lethláime*. Le mot *lethlám* m. à m. « moitié de main » veut dire « une seule des deux mains », suivant un usage bien connu (cf. l'accusatif *lethláim* T.B.C. l. 3990 et le datif *ar lethláim* dans le *Compert Conculaind*, éd. van Hamel, p. 131, l. 28).

Le tour syntaxique *amail as dech* apparaît un peu plus haut dans la *Táin*, l. 2041 : *amail as dech berair mart dochum long-phoiri*, qui est traduit par Windisch : « wie am besten ein Rind nach einem Lager gebracht wird. » Le superlatif *dech* forme locution avec *berair* comme avec *téit* à la ligne 2122. Pour la construction, il faut comparer *feib is síathiaigait uis[eoga] i lló áille nad bhi gáeth* « comme les alouettes vont le plus loin en un jour de beau temps où il n'y a pas de vent » (T.B.C., l. 6040). Ici, le verbe *téit* a pour régime direct *croich*, dont le sens est connu par le glossaire d'O'Davoren (A.C.L., II, 276, n° 494) : *croich* .i. *uachtar bainne* ; c'est la partie supérieure du lait, la crème. *L'Aislinge Meic Conglinne* a pour la « crème » un mot *croth* f. (gén. *croithe* et *crothi* ; composés : *borr-chroth* et *sen-chroth* ; éd. K. Meyer, p. 170), qui est évidemment le même mot. On sait que *th* et *ch* se confondent souvent dans les manuscrits. Dès lors, il est probable que la forme ancienne est *croth*, plusieurs fois attestée dans l'*Aislinge*. Peut-être O'Davoren a-t-il tiré son mot *croich* du passage de la *Táin*, où il résulterait d'une mauvaise lecture pour *croith*, acc. sg. de *croth* « crème ».

On traduira donc la phrase en question mot à mot : « C'est pour cela que Cuchullin faisait chaque matin de bonne heure chacun de ces tours, d'une seule main, comme un chat va au mieux vers de la crème. » La comparaison est jolie. Peut-être l'expression était-elle passée en proverbe.

## VIII

Dans l'*Aided benfir Aife*, § 3, le texte du *Yellow Book of Le-*

can, 14 a 22, porte : *conmeltis ar ngrian*, que K. Meyer (*Ériu*, I, 114) corrige en *argrian*. Cette correction est reproduite dans les *Contributions to Irish Lexicography*, p. 476. Elle a été admise par A.G. van Hamel dans l'édition qu'il a donnée de ce texte au volume III de *Mediaeval and Modern Irish Series* (1933), *Compert Con Culainn and other Stories*, p. 11. Elle ne va pas sans difficultés.

D'abord on ne voit pas comment la préposition *ar* fournirait ici le sens qu'indique la traduction : « they would grind us to dust » (*Ériu*, I, 115). Dans le récit de l'expulsion des Dési (§ 20) on lit dans le ms. Rawlinson *cotmeil foraib*. Les autres manuscrits n'ont rien de semblable. Il s'agit de la vache lancée par les Dési dans le camp des gens d'Ossory. Le sens est : « elle se frotte sur eux » ; la préposition *for* « sur » a ici tout son sens. Dans le passage en question au contraire *ar* ne se comprend pas.

Autre difficulté. Il faut admettre que *conmeltis* contiendrait un pronom infixé de la 1<sup>re</sup> personne du pluriel ; or cela n'est pas conforme à l'usage du vieil-irlandais, qui exige *cotonmeltis*, comme van Hamel l'indique lui-même. Après le préverbe *com-*, c'est toujours la seconde classe des pronoms infixés qui est employée (Thurneysen *Hdb.*, §§ 411 et 823 B) ; ainsi : *cotanrriastarni* gl. obligemur (Ml. 134 a 1), *cotomerchloither* gl. agor (Sg. 17 a 7), *cotammeicnighthersa* « to which I am compelled » (Ml. 21 b 10), *cotomertsu* gl. confortare (Wb. 30 a 9), *cotatoscaighthersu* gl. commouere (Ml. 58 d 14), *cotobsechfidé* « ye will be corrected » (Wb. 9 a 23), *cotobárrig* « has constrained you » (Wb. 9 a 19). Il n'y a pas d'exemple contraire. Plus tard, le pronom régime s'exprime indépendamment : *conmel eter mo lamaib hé* « je le broierai entre mes mains » (L. U. 6711). Mais dans le même L. U. 6075, on lit aussi *cotmeil* « il l'écrase ».

La correction est d'autant plus difficile à justifier qu'on ne saisit pas le motif qui aurait porté le copiste à ajouter un *n-* devant *grian*. Mais en fait, il n'y a rien à corriger. La phrase *conmeltis ar n-grian* « ils nous broieraient en poussière » doit se traduire mot à mot « ils broieraient notre poussière » avec *ár n-* adjectif

possessif. C'est un idiotisme auquel on trouve en irlandais de nombreux analogues. L'emploi du possessif pour le pronom personnel a été étudié dans les *Études Celtiques*, t. II, p. 260. C'est un tour qui s'observe en beaucoup de langues. Le français même en présente des exemples caractéristiques. Le suivant, de Larmartine (*Recueils*, p. 42, à M. Félix Guillemandet), peut être joint à ceux qui ont déjà été cités :

*Et que toute pitié du ciel et de la terre  
dut rayonner sur ma fourmi.*

Entendez : « sur la fourmi que je suis, sur moi en tant que je suis une des fourmis de la fourmilière du monde. » Ici la poussière, *grian*, est en apposition au régime du verbe, pronom pluriel de la première personne, remplacé par l'adjectif possessif : « ils nous broieraient de façon à nous rendre poussière. » L'expression « ils broieraient notre poussière » est un idiotisme, plein de force et de concision.

## IX

La *Buile Suibhne*, dans l'édition des *Mediaeval and modern Irish Series*, contient au § 44, l. 1301, le vers suivant :

*fada a ulc uair romleanadh*

que J. G. O'Keeffe, dans l'édition de l'Irish Texts Society, p. 87, traduit avec (?) par

« the evil hour has long clung to me ».

Cette traduction n'est guère admissible. Elle ne fournit aucun sens satisfaisant, et même on a quelque peine à en comprendre le mot à mot. Un fait paraît évident : c'est que le vers comprend deux parties ou pour mieux dire deux groupes de mots, unis par un lien syntaxique. Le second est constitué par *uair romleanadh*, où *uair* est la conjonction bien connue, « quand » ou « puisque ». Quant à *romleanadh*, ce ne peut être que le prétérit

passif du verbe *leanaim* « je suis » (de « suivre »), pourvu du pronom infixé de la 1<sup>re</sup> pers. du singulier. Il est vrai que le prétérit passif de *leanaim* ne paraît pas attesté dans les textes anciens. Ce verbe, généralement intransitif, se construit d'ordinaire avec un régime prépositionnel, introduit par *di* à date ancienne, plus tard par *ar* ou même par *le*. Mais le *Foclóir* de Dinneen donne aussi *leanaim* comme un verbe transitif. On ne doit pas être surpris d'y trouver introduit un pronom infixé, servant à la flexion du passif suivant l'usage du vieil-irlandais. Le texte de la *Buile Suibhne*, conservé dans des manuscrits du XVII<sup>e</sup> siècle, renferme, à côté de formes tout à fait modernes, un bon nombre de formes archaïques ou archaïsantes c'est-à-dire imitées d'archaïsmes. La traduction « quand j'ai été suivi » ou « puisque j'ai été suivi » est donc justifiée pour la forme.

Pour le sens aussi. La poursuite dont se plaint Suibhne remplit une partie du récit précédent. Le malheureux fou a fui à travers l'Irlande, suivi de divers personnages lancés à sa recherche et faisant effort pour le rattraper. La même plainte revient plus loin dans un vers où il parle de lui-même à la troisième personne (l. 1337) :

*meisti don ti (var. an ti) rolenuis*

« c'est pire pour celui (ou « pire est celui ») que tu as suivi (ou « poursuivi ») ».

Restent les trois premiers mots où gît la principale difficulté du texte : *fada a ulc* semble former une proposition principale dont dépend la conjonctive qui suit. Le mot *ulc* est le datif de *ole* « mauvais » qui, à toute époque, est fréquemment employé substantivement au neutre avec le sens de « mal, malheur » : *a n-ole* Ml. 33 d 2, *cid na ole m-bec* gl. ne quid parvum malum Ml. 35 d 9, *ole mór* P. H. 1747, *mór d'ulc* T. B. C., éd. Windisch l. 6110, *mór do ulc* P. H. 3822, *mór d'ulc* P. H. 4049, *gá d'ulc* Dán Dé, éd. Mac Kenna, XXI, 30, etc.

Ces derniers exemples, *mór d'ulc* « un grand de malheur », *ca d'ulc* « quel malheur » suggèrent l'interprétation qu'il faut donner au vers de la *Buile Suibhne*. Une correction s'impose. En



lisant *fada d'ulc* au lieu de *fada a ulc*, non seulement on réduit le vers d'une syllabe qu'il a en trop, mais on obtient un sens excellent :

« Ce fut un long malheur quand j'ai été suivi. »

La locution *fada d'ulc* « un long de malheur » offre en somme un nouvel exemple d'un tour syntaxique particulièrement répandu en irlandais comme dans les langues brittoniques (cf. *Ét. Celt.*, t. II, p. 267-268).

## S-GROUPS IN IRISH BARDIC POETRY

PAR

T. S. O'MÁILLE  
University College, Galway.

## LIST OF THE ABBREVIATIONS USED

AB	<i>Leabhar Cloinne Aodha Buidhe</i> , Ó Donnchadha.
AD	<i>Aithbhliuim Dána</i> , Mac Cionnaith.
AÓD	<i>Aonghus Ó Dálaigh</i> , McKenna.
Bran.	<i>Leabhar Branach</i> , Mac Airt.
BST	<i>Bardic Syntactical Tracts</i> , McKenna.
DD	<i>Dán Dé</i> , McKenna.
DiD	<i>Dioghluim Dána</i> , Mac Cionnaith.
Gram.	<i>Grammatica Latino-Hibernica</i> , O'Molloy.
IGT	<i>Irish Grammatical Tracts</i> , Bergin.
N	<i>Rime in Scholastic Verse</i> , Breatnach ( <i>Éigse</i> iii 36).
PB	<i>Pilib Bocht O hUiginn</i> , McKenna.
Stud.	<i>Unpublished Irish Poems</i> , Bergin ( <i>Studies</i> , 1918-26).

1. There is, in Irish Bardic Poetry, a measure of uncertainty about the metrical value of hard consonants and of soft consonants, where they occur in s-groups, in perfect rime (*comhardadh slán*) and consonance (*uaithne shlán*). The rules governing such groups are not quite the same in the various recensions of the Poetry Tracts, and in order to make the differences clear, I give here a summary of the rules affecting these groups, as they are found in the principal sources known to me.

IGT intro.

a) *sd* < *sdh*, *sth*; *sg* < *sc* in the position called *coll cumaisc* (§ 30);

b) *sd* < *st* (§ 33);

c) *sg* < *sg* is to be inferred from §§ 35 and 53;

*Lia Fáil*, III, 161,

d) *sd* < *sch* (leg. *sdh*), *sth*; *sg* < *sc* in the position called *coll cumaisc* (§ 9);

Gram., p. 225.

e) *s* hardens the letter coming immediately after it, but no specific letter is mentioned;

N

f) *sb* : *sd* : *sg* (stanzas 8, 42, 43); therefore *sg* < *sg*, *sb* < *sb*;

g) *sd* < *sd* (stanza 14);

h) *s* hardens the consonant coming immediately after it, but no consonant is mentioned by name (stanza 14);

2) In regard to *sd* < *sd*, *sdh*, *st*, *sth*, although that is the general rule, it does not invariably hold, and my purpose in the present article is to show that it is not a compulsory or hard and fast rule, but that it may, on occasions, be read differently. In the classification for riming groups put forward by me in *Éigse*, V, 95-100, a hard consonant may rime only with another hard consonant, in perfect rime and consonance. If that rule is applied to the examples in § 3 below, it shows that the reading *st* < *sd*, *sdh*, *st*, *sth* is possible. On account of the ambiguity as to the value of *sc*, *sg*, *sp*, *sb* (cf. 1e, 1f, 1h above, and IGT intro., iii, line 32), I append in §§ 4 and 5 below, examples which I have collected to show that the readings *sc* < *sc*, *sg*, and *sp* > *sp*, *sb*, are sometimes possible. I give all the important variants.

3. *st* < *st*, *sd*;

AB *gcaistigh*, *Ulaidhsin* (xli 38ab);

AD *Sacsaihb* (ms. -x-), *fhastaidh* (36, 6cd); *fhastadh*, *Sacsan* (ms. -x-; 38, 19cd); *dhuitse*, *huisse* (73, 4cd);

AÓD *Bhaisde*, *aghaidh-se* (xxxv lab); *Baisde*, *dúthaigh-se* (xxxv 7cd)¹;

Bran. *heasrán*, *seasán* (4358-9)¹;

1. Although it is stated in IGT § 32 and N stanzas 9 and 10, that in *s*-groups a soft consonant may not rime with a light consonant (*sgoth-sa*, *doch-sa*), the following examples show the contrary; AD 19, 11 *aghaidhse*, *shambailse*, *rombailhse*; 92, 25 *daiúse*, *chiontaibhse*; TD 14, 14 *chosnaimh*, *crodhoin*; cf. *Éigse*, V, 99. The following show the same rime in groups without *s*; AD 61, 18 *déarchairde*, *teachfharra*; AÓD v 10 *iomthúidh*, *pioc-túir*; xlix 3 *sgrioptúir*, *ionntúidh*; DD v 22 *sgrioptúir*, *ionntúidh*; DiD 1, 8 *bhfaicted*, *mairfed*; 34, 14 *sholcadh*, *doctar*; 98, 35 *ghraifneigh*, *teitbitir*, *aithghin*; cf. *Éigse*, V, 94, 4b.

DD *aigse*, *Baisde* (xi 13cd);

DiD *tráth-sa*, *grásia* (24, 20ab); *gclaisdin*, *fhaisin* (37, 35cd); *faicsin*, *ngaisdibh*, (57, 32cd); *bhfaicsin*, *aisdrigh* (86, 15cd); *fhaisin*, *ghaisdibh* (103, 16cd);

Ériu *fhaxin*, *chlaisdin* (VII, 192, lines 27-8);

PB *fhaisin*, *aisdir* (9, 21cd).

Further support for the above is found in the fact that *t* is read invariably in the words *is-teach*, *is-tigh*, where they occur in alliteration (*uaim*), as the following examples show; AD 10 14c, 40c; 17, 25d; 59, 4b, 18a, 24a; 61, 2ab, etc.; AÓD iii 2c; iv 7c, 9b; xxxvii 7a; lii 29c, etc.; Bran. 381, 465, 679, 871, 2084, 2122, etc.; DiD 6, 19a; 24, 23c; 42, 19d; 71, 16a; 74, 6c; 116, 13d, 15a, etc.; TD 6, 7c; 10, 39c; 11, 24d, 32d, etc.

4. *sc* < *sc*, *sg*;

AB *taisgidh*, *faigsin* (v 3cd); *taisgidh*, *fhaisin* (vi 23cd);

AD *aigsidh*, *faigsin* (3, 25cd); *fhaisin* (mss -x-, -sg-, -ccs-), *gaisgidh* (16, 42cd); *bhfaigsin* (ms. -cs-), *aigsidh* (23, 3cd); *aigsidh*, *bhfaigsin* (ms. -gs-; 95, 30cd);

AÓD *méid-se*, *Éisge* (xxv 14cd);

Bran. *aigsidh*, *faigsin* (1267-8); *coimbhéagsain*, *troighéagsaidh* (5836-7);

DD *uisge*, *dearmaid-se* (iv 16cd); *uisge*, *duid-se* (xii 17cd);

*aigsidh*, *fhaisin* (xvii 34cd); *thuisge*, *uisge* (xix 7cd);

DiD *fhaisin*, *aigsidh* (41, 35cd); *tuigse*, *uisge* (75, 35cd);

*uisge*, *dhuid-se* (81, 26cd); *thuisge*, *fhioruisge* (88, 14ab); *faicsin*, *gaisgidh* (96, 37cd);

PB *fhaisceana*, *thaisgeadha* (ms. -cs-; 6, 36bd); *huisse*, *dtuigse* (10, 40cd); *tuigse*, *uisge* (17, 14cd); *uisge*, *chuidse* (20, 31cd, 38cd); *uisge*, *uilcse* (21, 24cd);

Stud. *duitsi*, *huisse* (1920, 262);

TD *haisgeadha*, *fhaisceana* (mss -cs-, -sd-; 14, 18cd);

*déacsain* (-chs-), *éagsaidh* (19, 6cd); *fhéagsain* (-chs-),

*uiréagsaidh* (21, 9ab); *fuaruigse*, *sluaghaidhse* (21, 9cd);

*faigsin*, *taisgidh* (29, 10cd); *fhaisin*, *taisgidh* (29, 25cd);

*aigsidh*, *fhaisin* (37, 3cd);

Furthermore, if the principle expressed in Gram. 224, IGT, §§ 26 and 105, *Lia Fáil*, III, 161, § 7 (a hard consonant followed by a rough consonant > a soft consonant + a rough consonant), be applicable here, additional support for the rule advanced in this section is found in the following; AD *aisgidh*, *aisgthir* (29, 8cd); Bran. *foistine*, *coiscfidhe* (335-6); *báineasgraigh*, *ráimheasgthair* (-sgair; 5928-9); *ngaisdeadh*, *laisgthear* (-sgear; 6064-5); BST *aisdibh*, *taisgthir* (§ 195, 23); *f(h)o(i)sce*, *choisgthi* (§ 206, 3); DD *thaisgthir*, *aisgidh* (viii, 18); *aisde*, *caisgthe* (xii, 13); TD *fhois-dine*, *coisgfidhe* (20, 12cd).

5. *sp* < *sp*, *sb*;

- DD *asbal*, *sgag-san* (vi 31cd); *asbal*, *ndearmad-san* (xiii 9ab);  
*asbal*, *dhiúltadh-san* (xx 6cd);  
 DiD *an-san*, *aspal* (6, 20cd; see the note on § 3 above);  
*easbal*, *toirneadh-san* (58, 7cd);  
 IGT *fleadhsoin*, *easbaidh* (1087);  
 PB *asbal*, *diúltadh-san* (11, 5cd).

## ÉTYMOLOGIES

PAR

J. VENDRYES.

### I. — GALLOIS *pyd*.

Le mot *pyd* est un vieux substantif, enregistré par les lexicographes gallois avec le sens de « péril, danger ». Il a un composé de forme *enbyd*, encore en usage aujourd'hui (v. Fynes-Clinton, *Vocab. of Bangor*, 122) et que J. Davies traduit par « periculosus », d'où *enbydrwydd* « periculum, periclitatio » (déjà dans M. A. 219 b 18). J. Morris-Jones dans sa *Welsh Grammar*, p. 269, mentionne bien *enbyd* comme un composé de *pyd*; mais il est mal inspiré en faisant remonter ce dernier à un primitif \**quit-*, qui serait à rapprocher, on ne sait ni comment, ni pourquoi du grec *κοῖτις* et du latin *caued*. Cette explication ne mérite pas d'être retenue. Le mot *pyd* est tout simplement un ancien emprunt au latin *puteus*.

On connaît du latin *puteus* un emprunt plus récent sous la forme *pydew* (J. Rhys, *Arch. Camb.* 1895, p. 295, et J. Loth, *Mots latins*, p. 200). Ce mot s'emploie toujours au sens de « puits »; il est toutefois moins répandu que son synonyme *ffynnon*. On le trouve dans la Bible galloise traduisant *abyssum* (Apocalypse, 20, 3) et au pluriel *pydewau* traduisant *cisternas* (Jérémie, II, 13). Ce *pydew* est un mot demi-savant et sans doute livresque. Il est déjà attesté en vieux gallois dans l'Oxoniensis Posterior sous la forme *peteu* gl. *puteus* (Loth, *Vocab.*, p. 202). Il n'existe pas en breton, où c'est le français *puits* qui a passé sous la forme *puñs* (v. Henry *Lex.*, p. 228, et Pedersen, *Vgl. Gr.*, I, 235). En revanche *pyd* a un exact correspondant en corneque (v. plus loin). C'est un emprunt venu par voie orale. Il remonte à \**putyo-*, de *puteus*;

mais le *y* n'est pas devenu voyelle et le mot n'a pas connu l'évolution d'un ancien \**putio-* \**putiyo-*, qui eût donné \**pydydd*. Il présente le même traitement qu'un autre mot emprunté, *cyn*, de *cuneus*, et quelques mots indigènes comme *dyn*, de \**dunyo-* (irl. *duine*).

L'ancienne poésie galloise a de nombreux exemples du mot *pyd*; il y signifie « piège, embûche », ainsi dans M. A. 180 b 29 (où il faut corriger *pryt* en *pyt* d'après L. R. 1171.32), 180 a 43, 231 b 4 (= L. R. 1178.13), etc. On en a tiré un verbe *pydyaw* « tendre une embûche »; ainsi dans M. A. 218 b 39, 269 a 41, 273 b 31 et dans les Bruts (RB.76.10), cf. R. Celt., L. 161. Il est passé de là au sens de « danger »; ainsi dans le Mabinogi, R. B. 221,8 *pei na bei hyt ytt* (*hyt* à corriger en *byt*) « s'il n'y avait danger pour toi » et 235,12 *rac ofyn bot pyt gan y gur itt* « dans la crainte d'un danger pour toi de la part de l'homme ». On rencontre également *pyt* au sens d'« embûche » dans le Brut Gruffydd ab Arthur, M. A. 542 a 22, Cott. Cleop. éd. J. J. Parry, p. 182.15.

C'est par la langue religieuse que le mot *pyd* est entré en gallois. Il ne s'applique pas seulement aux pièges et aux dangers dont le chemin de la vie est semé. Il désigne en particulier l'enfer et le monde infernal. Ainsi dans M. A. 219 a 10 *i uffern byd wern heb adaw ychwaith*. De même le mot *pytt* en cornique : *the pytt efarn, ow cheif place* « au puits de l'enfer, ma principale place » (*Gureans an bys*, éd. Stokes, p. 74, v. 922). Et *pydew* s'emploie avec le même sens dans le *Breudwyf Pawl ebostol* (Elucid., p. 154). L'idée du puits de l'enfer est ancienne en pays celtique; elle y est restée très répandue. Il en est encore question dans une chanson bretonne de l'époque révolutionnaire (v. *Ét. Celt.*, III, 398).

Le latin *puteus* a passé aussi en irlandais à la date des emprunts les plus anciens sous la forme *cuithe*, et par la langue de l'Église. Dans le *Félire* d'Oengus, il s'applique à la fosse aux lions (*assin cuithe leoman*, Epil. 500). Mais il désigne le plus souvent l'enfer; ainsi dans le manuscrit de Milan, 49 a 27. On lit dans l'hymne de Fiacc, v. 38 : *isin mór-chulthe n-isel* « dans ce grand

puits bas », glosé par *i n-iffen* « en enfer » (Thes. Pal., II, 317). Le même sens s'observe en anglais pour le mot *pit* (v. angl. *pytt*), emprunté de *puteus* comme le hollandais *put* et l'allemand *Pfütze*. Au sens de « piège » pour prendre des bêtes sauvages ou des ennemis, *pit* se trouve dans la Bible (Ézéchiel, 19, 9); et l'expression *pit of hell* est ancienne (cf. Murray, t. VII, p. 909). Ainsi dans Chaucer (*The Parson's Tale*, 169, éd. F. N. Robinson, p. 276) : *under hym the horrible pit of helle open*. Même tout seul, *pit* se dit de l'enfer dans la *disputacio inter corpus et animam*, éditée par Varnhagen (*Erlanger Beiträge*, I, p. 104-105). Cet emploi métaphorique vient directement du latin. Dans la Visio Fulberti, l'âme dit au corps : *et peccati puteo dulciter mersisti* (éd. Ed. du Méril, *Poésies populaires latines*, p. 224, v. 25; cf. *ibid.*, p. 223, v. 10). L'anglais *pit* à son tour a été emprunté tel quel par l'irlandais, mais avec un sens obscène, pour désigner le sexe de la femme (Dianeen, p. 844).

Les mots qui s'expatrient sont exposés à faire beaucoup de chemin et à changer de sens en cours de route en se chargeant de valeurs nouvelles. Le mot latin *puteus* n'était pas lui-même un mot indigène; il semble avoir été importé à Rome, emprunté de l'étrusque (cf. Ernout-Meillet, s. u.). Il a été lui-même emprunté deux fois et sous deux formes en gallois<sup>1</sup>.

## II. — GALLOIS *afwyn* et *afn*; BRETON *aven*.

Le latin *habēna*, passé par emprunt en celtique, est représenté en irlandais par *abann* f. gén. *aibne*, et en gallois par *afwyn* f. Au sens de « rêne », l'irlandais joint celui de « courroie, lanière, fouet » et l'expression *fiach aibne* désigne la flagellation que se

1. *Pyd* existe aussi comme nom propre : *bet Run mab Pyd* dans les beddau (B. B. C., 29.16 = 64.2); cf. J. Williams, *B. B. C. S.*, VI, 139. Ce peut être un ancien \**Putius* à rattacher au latin *putus* « jeune garçon ». Une inscription de l'an 249 ap. J.-C. (Corp., XIII, 5473) porte le génitif *Putti*, qui ne diffère du précédent que par la gémée. On peut comparer encore le nom d'un évêque de Rochester (en l'an 665), *Putta* mentionné par Bède, *H. E.*, IV, 2 et 12.



donnaient les ascètes pour faire pénitence (cf. *R. Celt.*, XV, 485 et XLV, 349); déjà en latin *habēnae* s'employait pour les étrivières (Hor. *Ép.*, II, 2, 15). En gallois, le mot *afwyn* est d'usage courant; on le rencontre dans le livre de Taliesin (202.13 Sk. = 70.23 Ev.): *ymdeithic eu hafwyn* « leurs rênes en voyage »; dans un poème du Livre Rouge (278.16 Sk. = 1043.18 Ev.): *llaw lludedic ar awyn* « la main fatiguée sur les rênes »; dans les Hengwrt MSS., I, 353.24: *a thynnu awyneu eu ffrwynen atunt ar waethant* « et ils tirèrent vers eux les rênes de leurs mors »; etc.

Un fonctionnaire de la cour portait le nom de *gwastrawot afwyn* « groom of the rein » (Wade-Evans, *W. Med. Law*, p. 372); il avait pour fonction de tenir le cheval du roi pendant que celui-ci montait à cheval ou en descendait (Tim. Lewis, *Gloss.*, p. 169). Silvan Evans, t. I, p. 413 mentionne du même mot une forme *awen*, issue d'une simplification du groupe *-fw-* (cf. H. Lewis, *yr elfen ladin*, p. 18, § 68).

D'autre part, on signale en cornique un mot *avond* « licou » (*Beunans Meriasek* 3492) qui est évidemment de même provenance (*A. C. L.*, I, 103). Mais le breton n'a rien conservé d'équivalent; car le mot *avé* « harnais, attelage », qu'on rattache quelquefois aux précédents, a été avec raison expliqué tout autrement par Ernault (*Gloss.* 333 et *R. Celt.*, XXV, 263); aussi M. Pedersen (*Vgl. Gr.*, I, 210) le met-il à part des mots issus de *habēna*.

Toutefois les étymologistes bretons voient un emprunt à *habēna* dans le mot *aven*. C'est une idée singulière, car ce mot ne signifie que « joue, mâchoire ». Il est dans le *Catholicon* (*auen*, ioue). Dans les passages suivants de sainte Barbe et du Mystère de Jésus, le sens ne fait aucun doute :

Ste B. 377 : *me roy dit mau oar ann aven* « je te donnerai un bon coup sur la mâchoire » (ou la joue ?)

Jés. 77 : *eno Doe ha den, oar ann niou avenn, heb ober quen cas, avoc cannet* « là l'homme-Dieu, sur les deux joues, sans aucun égard fut frappé ».

Bien qu'il figure encore dans les dictionnaires breton-français

de Le Gonidec ou de Troude, avec son dérivé *avenât* « coup sur la joue », le mot ne semble pas conservé aujourd'hui. Du moins ne le trouve-t-on pas dans les dictionnaires français-breton de G. de Rostrenen et de F. Vallée parmi les noms variés qui désignent la « joue » en breton.

Il n'y a aucun rapport sémantique possible entre la joue et la lanière de cuir servant de rêne; et il faut pour le breton *aven* chercher une autre étymologie. Or, le gallois moyen possède un mot *afn*, qui paraît également désigner la « joue ». On le trouve dans un poème de Cynddelw, reproduit deux fois dans la *Myfyrian Archaeology*, 165 b 25 et 172 b 3 (= L. R. 1438.33 et Hendreg. 110.21) :

*llathrei lafn uch afn uch afwyn  
a llif creu a lliw ffreu ar ffrwyn.*

Dans sa *Geirfa*, p. 14-15, M. Lloyd-Jones constate qu'aucun lexicographe n'a donné de ce mot une traduction satisfaisante et ne se prononce pas. Le mot paraît désigner la joue du cheval, et les deux vers peuvent se traduire : « la lame (de l'épée) brillait sur la joue, sur la rêne, avec un flot de sang et un flux coloré sur le mors. »

Le sens est moins net dans un second exemple que mentionne aussi la *Geirfa*, M. A. 297 b 35 (= L. R. 1204. 5) :

*treiglawd hlut dattawd clot hyt deutu afn.*

Le monosyllabe *afn* (écrit *havyn* dans L. R.) rime avec *lafn* au vers suivant. M. Lloyd-Jones pense que ce pourrait être le mot *hafn*, qui signifie « ravin »; mais on ne voit pas pourquoi l'*h* initial aurait disparu dans le texte de M. A., et d'ailleurs le Livre Rouge porte également *hafyn* dans l'exemple précédent, où le sens de « ravin » est exclu. Si même il fallait traduire en mot à mot : « une charge d'expansion de gloire a circulé jusqu'aux deux côtés du ravin », on pourrait admettre pour *afn* le sens premier de « joue ». Car les noms des parties du corps sont souvent appliquées à des accidents du sol; et justement le mot alle-

mand *Wange* «joue» est le même qui sous la forme *wang* désigne une prairie en Bavière, ou une pente escarpée en Suisse (cf. v. isl. *vangr*, v. angl. *wong* «champ», got. *waggs*).

D'après le texte de la division du Pays de Galles, publié dans le *Cymmrodor*, IX, 331, le mot *avyn* figurerait aussi dans le nom d'un cwmwd du Glamorgan, *Rwng Nedd ac Avyn* (v. J. Loth, *Mab*, 2<sup>e</sup> éd., II 362). Mais cette leçon est fautive; il faut lire *Afan* (M. A. 737 a 3); cf. *Aberafan* dans J. H. Lloyd, *Hist. of Wales*, 440 et 504, et *Afan Buelli*, *ibid.*, 253.

Un gallois *afn* «joue» peut sortir d'un ancien \**am-no-* ou \**am-na-*. Or le radical \**am-* est à la base de nombreux mots qui dans diverses langues désignent un «pot», une «jarre»: skr. *amātram* «vase, cruche», armén. *amān* «id.», gr. *ἄμνη* «seau à eau», lat. *ama* (peut-être empr. du grec), all. *Ohm*, néerl. *aam* «pot pour le vin». En gallois même, un mot *af* dans le composé *bydd-af* «ruche» a été ramené par Wh. Stokes à ce même radical \**ama* (*R. Celt.*, XXVII, 85). Une face rebondie et joufflue prête à comparaison avec un vase à large panse. Le nom de la tête est souvent tiré du nom d'un pot. C'est par une métaphore semblable que *afn* aurait désigné la partie charnue du visage, la mâchoire ou les joues. Le français *joue* lui-même remonte à un bas latin *gabata* signifiant «écuelle» ou «jatte».

Si le gallois *afn* semble sortir de \**amno-* ou \**amna-* le breton *aven* ne peut sortir que de \**amenā-*. Encore cela ne va-t-il pas sans difficulté. La voyelle qui précède le *v* issu de *m* devrait rester nasalisée: cf. *banvel* «semblable» de \**samalo-* en face du gallois *basal*. Mais l'ancienne orthographe ne notait pas cette nasalisation; le mot *banvel* est écrit *haval* dans les textes moyen breton (Ernault, *Sainte Barbe*, p. 308). Or on sait qu'en breton la prononciation moderne est parfois influencée par des graphies anciennes, surtout quand il s'agit de mots peu fréquents ou même sortis de l'usage. Le mot *aven* est de ceux-là, au point que le dictionnaire de Troude, par ignorance du genre ancien, le fait masculin. Il a pu d'autre part subir l'influence du mot *javed* qui est resté d'usage courant (cf. M. S. L., VII, 219 et 376).

Ce *javed* remonte au bas latin *gabata*, par l'intermédiaire sans doute du v. français *joite* (Godefroy). C'est un des noms de la «joue», à côté de *boc'h* (du latin *bucca*), de *bougenn*, vann. *bousell*, et de *jod* (*chot*: ioe, dans le *Catholicon*).

### III. — GALLOIS *trawd*, BRETON *treut*.

Après quelques devanciers, comme La Villemarqué (ap. Le Gonidec, *Dict. bret. fr.* 582) et Ernault (*Myst. de sainte Barbe*, p. 395 et *Mém. Soc. Lingu.*, VIII, 142), V. Henry dans son *Lexique Étymologique* rapproche le breton *treut* «maigre» du gallois *tlawd* «malheureux, pauvre»; et il les rattache tous deux à la racine du grec *τλητός*. Le même rapprochement est donné par Wh. Stokes, *Urkeltscher Sprachschatz*, p. 131. En fait, il n'est pas soutenable, et il n'a été retenu ni dans la *Vergleichende Grammatik* de Pedersen (à propos de *tlawd*, I, 132) ni dans le *Wörterbuch* de Walde-Pokorny (I, 739). On ne comprend pas en effet ce qui expliquerait le changement de liquide dans le mot breton. Mais s'il n'a rien affaire avec *tlawd*, le breton *treut* n'en comporte pas moins un rapprochement avec le gallois.

La vieille poésie galloise offre quelques rares exemples d'un mot *trawd*, dont le sens demande à être précisé. Il ne faut pas le confondre avec un mot *trawdd*, également rare et poétique, sur lequel renseigne M. Henry Lewis, *Hen Gerddi Crefyddol*, p. 223. Ce dernier comme substantif paraît signifier «passage» (ainsi dans M. A. 243 a 21 = L. R. 1144.9), mais c'est aussi la 3<sup>e</sup> pers. sg. d'un verbe signifiant «passer» (ainsi dans M. A. 231 b 41 = L. R. 1179.4). Quand à *trawd*, il se rencontre dans M. A. 232 a 27 (= L. R. 1179.38 et Hendreg, p. 37.6) où on lit:

*nyd oes darogan, dyn truan trawd,*  
*or gwr au goreu mateu meidawd.*

Les mots *dyn truan trawd* sont des vocatifs, introduits dans une phrase signifiant «celui qui nous a créés n'a jamais prédit

le pardon de l'ivrognerie ». On peut croire que les deux épithètes apposées à *dyn* ont des sens voisins et que, *truan* signifiant « misérable, pauvre », *trawd* pourrait être traduit par « faible, fragile » ou quelque chose d'approchant. Cette hypothèse est confirmée par le composé *didrawd*, formé avec un préfixe négatif, et qui signifie clairement « non faible, non fragile », d'où « solide, permanent, durable » dans les exemples suivants :

M. A. 179 a 15 (= L. R. 1168.21), *caer didreul didrawd* « ville stable et durable ».

M. A. 219 b 8, *mawr foliant didrawd didramgwydd* (var. *folant* dans Pen. 29, p. 31, ap. J. G. Evans, *Poetry by medieval Welsh bards*, II, 299) « grande louange ferme et non éphémère ».

Le Livre Rouge, 1153. 16, offre la leçon *didrawd*, mais il faut lire *diadrawdd* avec M. A. 273 b 12, comme l'exige la mesure du vers.

Le mot *trawd* est l'exact correspondant du breton *treut*. Ce dernier aujourd'hui ne signifie plus que « maigre », et c'est un sens déjà ancien : cf. *treudiff* g. *amesgrir* dans le *Catholicon*. Mais des exemples de sainte Barbe donnent à *treut* un sens plus général : *an cox tra treut a drouc feut reuseudic* « cette vieille créature misérable et de mauvaise nature perverse » (568), *penn treut reusidic milliguet* « tête misérable, perverse, maudite » (779). Ailleurs, *treudet* se traduit par « pourri » et *treuderez* par « pourriture » (M. S. L. VIII, 146).

Gallois *trawd* et breton *treut* remontent tous deux à *\*trāto-*, c'est-à-dire qu'on peut les rapprocher de l'homérique *τρῆτος* « usé, percé ». Ils sortent de la racine *\*ter-* conservée en de nombreuses langues avec des élargissements variés, et qui a fourni plusieurs mots au celtique (cf. Walde-Pokorny, I, 728 et ss.). C'est à *\*trei-to-* ou *\*trei-ti-* que remonte en particulier l'irlandais *triath* et *tréith* « faible », qui présente une évolution de sens analogue à celle de gall. *trawd* et br. *treut*.

UN CONTE EN DIALECTE  
DU PAYS DE TRÉGUIER FINISTÉRIEN :

LA PRINCESSE PLUMET D'OR

RECUEILLI PAR

E. BACHELLERY

Ce conte est la combinaison de plusieurs thèmes, qui se retrouvent fréquemment dans les contes bretons du Pays de Tréguier :

1° *Le Voyage au Château du Soleil*. Le jeune héros est envoyé par le roi demander au soleil le mot d'une énigme, par exemple : pourquoi le soleil est-il si rouge le matin en se levant. En chemin, le héros rencontre une série de personnages qui le chargent à leur tour de demander au soleil le pourquoi des situations embarrassantes dans lesquelles ils se trouvent, et le remède à y apporter (Voir : *Tregont a Baris*, *Kontadennou ar Bobl e Breiz-Izel dastumet gant Luzel*, pp. 15 sq., traduction Luzel, *Contes Populaires de Basse-Bretagne*, I, pp. 98 sq. ; — *La Princesse de Tronkolaine*, Luzel, *Contes Populaires...*, I, pp. 66 sq. ; — *La Princesse du Palais Enchanté*, Luzel, *op. cit.*, I, pp. 259 sq.). Dans les trois contes cités, la rougeur du soleil le matin est due à la nécessité pour lui de surpasser en éclat une merveilleuse princesse, habitant un château splendide. A ce premier thème se trouve alors associé un second :

2° *La Recherche de la Princesse*. Celle-ci se nomme « La Princesse au Château d'Or », *Tregont a Baris* (v. plus haut), — « La Princesse aux Cheveux d'Or », *Louizik mab ar Glaouer*, *Kontadennou...*, pp. 53-72, — « La Princesse du Béliet d'Or », *N'oun Doare*, *Contes Populaires...*, I, pp. 143 sq., — « La Princesse du Palais enchanté », v. ci-dessus. — Le roi ordonne au héros de lui ramener la princesse pour l'épouser. Dans certains récits,

nous trouvons ce thème non précédé d'un Voyage au château du Soleil. C'est le cas pour *Louizik mab ar Glaouer* et *N'oun Doare*, et aussi pour *La Princesse de Hongrie*, récit d'un type un peu différent, v. Luzel, *Contes Populaires...*, II, pp. 209 sq.

En général, la Princesse impose un certain nombre d'épreuves : a) soit avant de consentir à suivre le héros chez le roi, — b) soit, après avoir été enlevée au moyen d'un stratagème et amenée à la cour du roi, pour consentir à épouser celui-ci. C'est le cas de notre conte.

Après quoi, il devient nécessaire de se débarrasser du vieux roi, afin que la Princesse puisse épouser le jeune héros. Dans les contes du type a), en général, elle repousse tout simplement le roi (*Princesse de Tronkolaine*). Mais dans *La Princesse du Palais Enchanté*, dans le but prétendu de le rajeunir ensuite au moyen d'une eau merveilleuse qu'elle dit posséder, elle égorge le roi avant d'épouser le héros.

Cet épisode prend une grande extension dans les contes du type b), où la recherche de l'Eau de Mort et de l'Eau de Vie est la principale des épreuves imposées par la Princesse. Elle tuera alors le roi au moyen de l'Eau de Mort, et se gardera bien de le ressusciter au moyen de l'Eau de Vie. Dans *La Princesse de Hongrie*, par contre, seule l'Eau bienfaisante est utilisée par elle : 1° pour guérir le vieux roi qui ne la recherche pas en mariage, — 2° pour transformer en beau prince son amant bossu, après l'avoir préalablement tué et coupé en morceaux.

Dans plusieurs contes, où le thème de la Recherche de la Princesse n'est pas associé à celui du Voyage au Château du Soleil, il se trouve précédé d'un autre thème :

3° *La Lumière Magique*. Celle-ci émane en général d'un objet appartenant à la Princesse. Dans *N'oun Doare*, c'est la couronne d'or et de diamants de la Princesse, qui, trouvée par le héros, palefrenier chez le roi, lui permet d'éclairer son écurie d'une façon éblouissante et d'obtenir de meilleurs résultats que ses collègues. Dans *Louizik mab ar Glaouer*, c'est une plume de la queue de paon de la Princesse, qu'elle a laissé tomber derrière

elle, qui joue le même rôle. Dans les deux cas, le roi la confisque à son profit, et se met alors à désirer la Princesse.

L'originalité de notre conte, *La Princesse Plumet d'Or*, consiste à réunir ces trois thèmes en un seul récit. Mais, comme le thème du Soleil, lorsqu'il accompagne le thème de la Princesse, le précède en général immédiatement (v. plus haut), le thème de la Lumière Magique, qui ne peut traditionnellement venir qu'en premier, se trouve alors séparé du thème de la Princesse. On recourt alors à l'expédient suivant : la Lumière Magique appartiendra, non pas à la Princesse, mais au vieux roi qui, dans les autres contes du même type, ne possède pas de pouvoirs magiques. Cette lumière sera un jour obscurcie. Le héros sera envoyé demander au Soleil le mot de cette énigme (v. plus bas, récit, §§ 5-8). Le Soleil répondra que c'est la Princesse qui a obscurci la lumière. D'où le désir de posséder la Princesse, et sa recherche (§§ 9 à la fin).

Dans notre conte, l'objet magique et lumineux est la boucle du roi, son *stern-blouk* (cf. Vallée, *Grand Dictionnaire Français-Breton*, p. 74, s. v. *boucle* : « boucle de ceinture, etc., agrafe, *boukl*, *stern-boukl*, *blouk* »). La conteuse comprend ce mot comme signifiant la boucle de chapeau du roi. Il est très possible que, dans l'évolution du conte, *stern-blouk* ait remplacé *skarblouk*, *skarboukl*, « escarboucle », ou du moins que les propriétés de l'escarboucle lui aient été attribuées par confusion entre les deux mots. Cf., dans le conte *Le Perroquet Sorcier*, Luzel, *op. cit.*, II, pp. 231-248, l'escarboucle qui éclaire la nuit comme le soleil, à sept lieues à la ronde, et que le héros va dérober aux géants.

Il convient de noter encore dans notre conte la naissance mystérieuse du héros (cf. *Tregont a Baris*), le rôle joué par la jument magicienne, sa conseillère (cf. *Tregont a Baris*, — *Louizik mab ar Glaouer*, — etc.) et par des animaux qu'il a sauvés et qui lui sont reconnaissants ; — l'introduction d'éléments chrétiens, dont le plus intéressant est les trois saluts faits par le Soleil à la Sainte Trinité (§ 7 et note), — et la formule finale du conte, cf. Luzel, *Revue Celtique*, III, pp. 336 sq.



La conteuse, M<sup>me</sup> Lavalou, me dit avoir recueilli ce récit de la bouche de sa mère. Elle est née en 1874 à Ploujean (rive Est de la rivière de Morlaix), de parents originaires tous deux de Guimaëc, aux confins des Côtes-du-Nord. Elle a passé toute sa vie dans la partie finistérienne du Pays de Tréguier (Ploujean, Plourin-Morlaix, puis retour de la famille à Guimaëc en 1893. La conteuse s'y marie et y a tous ses enfants. En 1915, la famille s'installe à Plougouven, puis, en 1934, à Plourin-Morlaix). Lorsque j'ai recueilli le conte en septembre 1942, elle partageait son temps, depuis quelques années, entre Plourin et l'exploitation agricole de son fils aux environs de Paris, où dominait, lorsqu'on n'y parlait pas français, le parler de sa belle-fille (Plouigneau-Nord). Bien qu'elle ait conscience de parler le breton de Guimaëc, le dialecte de la conteuse a subi très fortement l'influence des parlers de l'ouest et du centre du pays de Tréguier finistérien avec lesquels elle est entrée en contact. D'où de fréquentes variations dans la prononciation d'un même mot, exemples : *neuze* et *neuhe*, — *a-ze* et *a-he*, — *c'hwäh* et *c'hwáz*, — *maro* et *marv* (l'adjectif *maro*), — *deom* et *eom* (= *ezomm*), — *kenken* et *hinken* (= *kenkent*), — *pegwir* et *pugiúr*, — *ganez* et *ganit*, etc... etc...

Pour des raisons matérielles, je ne puis donner ici la transcription phonétique du conte. Je le donne donc dans une orthographe qui se rapproche de l'orthographe habituelle, mais qui s'en écarte sans hésitation toutes les fois où il me paraît utile de faire ressortir les particularités du parler de la conteuse.

C'est ainsi que : — je ne tiens pas compte en principe de l'alternance sourde-sonore des consonnes finales des mots suivant les sons initiaux des mots qui les suivent (voir François Falc'hun, *Études Celtiques*, III, pp. 335 sq.).

Je note par un *f* ordinaire le son intermédiaire entre *f* et *v* décrit par Alf Sommerfelt, *Le Breton parlé à Saint-Pol de Léon*, p. 78, et, d'une façon plus détaillée par François Falc'hun, *Sav*, XXVI, p. 19, que je trouve :

a) dans *ténfal* (§ 4), *ténfalét* (§§ 5, 9), *efa* (§ 6), *korf* (§ 13). —

b) comme adoucissement de *f* fort : *i fihor* (§ 2, et peut-être *d'om fihor*, *ibid.*), *ar funtun* (§§ 6, 7, 8), *eur funtun* (§ 6), *diou funtun* (§ 12), *dre fors bale* (§ 3), *c'hwí a finiso* (§ 8), *n'eun fringal* (§ 11). — c) comme aspiration de *p* : *i fodat lés* (§ 7), — *ar i fen* (§ 7), — *i favilbonou* (§ 9), — *i frenadennou* (§ 9), — *i fevargi* (§ 13), — *va fried* (§ 13).

Pour la notation du *n* mouillé, je suis l'orthographe traditionnelle, bien que pour le dialecte en question elle soit très inconsciente. C'est ainsi que ce son, généralement noté au moyen de la combinaison *gn*, est parfois rendu par *in* (*kein*). Cependant, il m'a paru intéressant d'utiliser *gn* pour noter la prononciation de l'imparfait indicatif pluriel 3 du verbe être : *wagnt* ou *wagn* (= *oant*).

En principe, je ne note pas la longueur des voyelles. Cependant, dans de nombreux cas, pour préciser la prononciation, je note les voyelles longues par un accent circonflexe (pour *e*, les *é* longs fermés sont surmontés d'un accent aigu, les *ê* longs ouverts d'un accent circonflexe).

Conformément à l'orthographe habituelle, je note les voyelles nasales non suivies dans la prononciation par une consonne nasale, au moyen de « voyelle + *n* ». Mais j'étends cette notation à tous les cas où ces sons se rencontrent dans le parler, à la différence de la langue littéraire : a) Indicatif futur sg. 1 : « *na rin ke* » (§§ 11, 13), — « *gomerin ket* » (§§ 12, 13). — b) Prépositions conjuguées à un pronom personnel sg. 1 : *d'in* (§§ 4, 5, 7, 10, 11, 12, 13), — *ennoñ* (§ 11), — *abanon* (§§ 12, 13) = *ánon* (§ 13). — c) L'adverbe *énon* (= *eno*). — Il est à remarquer que la conteuse ne nous donne pas de noms verbaux en *-añ* ou en *-in*.

Contrairement à l'orthographe habituelle, je note par *b* la spirante gutturale douce, la différenciant ainsi de *c'h*. Je la constate partout dans le conte comme adoucissement de *g* et aspiration de *k*, et dans certains mots comme *derbel* (§ 1), *láhu* (§ 13), etc.

Ces réserves faites, j'ai suivi aussi étroitement que possible la

prononciation de la conteuse. Entre autres traits caractéristiques de son parler, et à part ceux signalés plus haut, on remarquera :

1° la disparition des *z* issus d'un *d* adouci (*aneañ*, etc.).

2° la disparition des *h* initiaux (*ent*, *ir*, etc.).

3° la prononciation *i* de l'adj. possessif sg. 3 masc. et fém.

4° la prononciation *e* de la particule *o* employée avec un infinitif pour former une sorte de participe présent ou une proposition construite avec le nom verbal (*e wela*, § 1, etc.).

5° la prononciation *neun*, dans tous les cas, du réfléchi *en em*.

La conteuse m'a donné une deuxième récitation du conte. J'ai noté entre parenthèses les très rares modifications intéressantes de vocabulaire que contenait cette nouvelle récitation. — La parole de la conteuse était accompagnée de gestes discrets, mais expressifs, que je ne puis malheureusement noter dans la transcription, perdant ainsi beaucoup de la saveur du conte.

La traduction française qui accompagne le texte suit très étroitement ce dernier, sans aucun autre souci que de faciliter l'intelligence du dialecte. Pour l'emploi des temps, j'ai cherché à respecter l'usage de la conteuse. C'est ainsi que j'ai conservé le plus-que-parfait toutes les fois où il paraissait possible qu'il pût exprimer une idée d'antériorité, bien que ce temps soit fréquemment employé par la conteuse, concurremment avec le prétérit et le passé composé, pour indiquer simplement le temps du récit. Dans certains cas, le choix fait pourra peut-être paraître arbitraire.

#### TEXTE BRETON

Kontadenn ar Briñsez Plume d'Or  
e dewa troublet sternblouk ar Roue

Bremañ nêuhe 'h eom da gommañs da lavaret :

§ 1. Pa wa Jezus Krist var an douar, a gantañ i ebestel, e talc'hen da vale. Ag e vont en nent, Zant Pêr a engavas a glevas eur bugel én eur bendogen dêro e wela. A Zant Pêr a lavaraz

d'i Vest : « Mest, aretom a gwelom petra e he ar bugel-ze ». — « Dam, aretom, ke da velet. » Zant Pêr a gemeras ar bugel ag e gasas gantañ d'i eul, ag o deus badeet aneañ a roet an ano a Bêrik d'eañ.

Derhel a ren da vont eus an eil ti mat d'egile. Em pep ti e vije engalet ar bugel dre ma 'h en. Pêrik a greske evel eur radenen. Kêr e wa da veled ag o dewa dalhet ken e wa skwiz e klevet pedennou 'pad an de, ag e wa gwelloc'h gantañ mont da labourat 'vit chom gant ar re-ze.

§ 2. Pêrik a houlennas mont da labourat. Ar Mest a lavare : « Bremäik 'zo eur c'hrassen: Marteze e trofom kein an eil d'egile. » — Zant Pêr 'wa deut keun d'eañ leuskel i filhor da vale eb rei sord ebet d'eañ : « N'em eus roet sort d'om filhor ! » — « Ma, lâr i Vest d'eañ. Kê var i lerc'h, lavar d'eañ distrei, a vo roet d'eañ sord a garo ». Zant Pêr a redas var i lerc'h : « Pêrik, Pêrik, Pêrik, deus var da hiz ! » Pêrik a rede, gwell gantañ mont da honid i vue, a n'en newa ket c'hwant da zistrei ken. 'Ben ar fin, Zant Pêr en newa tapet aneañ :

— « Pêrik, deus var da hiz, ag a po an trissord a gari. Met goulen ar Baradoz ! » — « Holla ! 'respontas Pêrik, ar Baradoz 'zo da neb a hone aneañ ! » Pegwir e wa c'hwant da rei d'eañ eun-dra bennak, e houlennas eur gazeg ag eur vialen ven, ag ar hras da dréhi var i ol adversourien (enebourien). Bed e newa i gazek dustu, ag i vialen ven, ag ar hras da dréhi 'wa roet d'eañ dreist i ben. An dra-he ne wa ket gwelet, met roet e wa d'eañ.

§ 3. Ag emañ var gein i gazek, ag en nent ! Goude 'wa ét eur pennadik mat gant an nent, e velas eur sklerijen var vord an nent. Ag emañ lâret « o ! » d'i gazek. Ar gazek e lavaret d'eañ : — « Lez-ennez ahe ! » — « Daoñ ! te 'gôje ? » — « Ya, a lavare i gazek d'eañ, lez-ennez ahe, kar te 'po pwân a me 'mo ie : Sternblouk ar roue an ini e ». — « Emañ 'zo ré vraw, eur sklerijen re ger 'zo amañ da leuskel ahe ! »

Setu destumet ar sklerijen gêr-ze a laked en i hrubulh. Emañ a gontinus an nent, a, dre fors bale, 'wagnt engavet en ti ar roue da houlen labour. Ar roue a respontas d'eañ e wa just et

kwit pôr ar c'hezek galus ag e gemere 'neañ en i jervich da swagni ar c'hezek galus, ag a gommandas d'eañ mont da gerc'hat goulou ag ar pez e' nije deom da swagni i gezek en eun ti a goñvers. Met pugiûr gant i sternblouk e wa sklerroc'h i vichochi 'vit ne wa nô houlou, ne wa ke bet e kerchat netra, na goulou na traou all.

§ 4. Ken-lart 'wa engavet i gezek gantañ ken e wa ét jalous ar palafrinierien all : « Pelec'h e hês da gerc'hat da houlou ? » — « Me 'meus ket deom a houlou ! » — « 'Swagn ket i gezek ep sord, kredab e ra evel ar rew all ! »

Ag e 'neun gonklujon entreze da velet petra 'wa gant Pèrik e c'h ôr sklerijen. Ag int o deus grêt eun toull tarar en nor, ag o deus sellet dre an toull tarar, ag e wa sklerroc'h ar michochi evit ne wa nô houlou en i zâl d'ar roue. Ag int e lavaret d'ar roue dont da velet pegen-skler e wa i vichochi. Pèrik, pa 'nwa klevet aneañ e skei var i zor : « tok, tok ! », a dustu tapout i sternblouk ag i lakat 'n i hrubulh. Setu 'wa engavet teñfal teñfal ar michochi adarre. — « Petra 'zo ganez e c'h ôr eur sklerijen ken ker ze ? » — « Sord ebet », eme Bèrik. — « O ! eo ! eme ar roue, lavar d'iañ petra 'zo ganit da ôr ar sklerijen-ze, pe n'eus 'med ar maro evidout ». A setu Pèrik 'wa dà d'eañ diskwel i sternblouk d'ar roue. Ar roue en neus kemeret aneañ. Pugiûr 'wa ét ar sternblouk gant ar roue, Pèrik a ranke kaout goulou 'vel ar rew all da swagni i gezek. Añfin, mon a rè an traou.

§ 5. En de Zul an Drinded, eñvel e wa deut ar roue em prennest i gamb da zellet deus an neol e sevel, ag e wa bet troublet i sternblouk d'eañ. Ar roue a wa dezolet e veled i sternblouk teñfalèt, ét ar sklerijen digantañ. Ét e wa da veled an oll doktored a tud a skian. Kêr e' nwa bet goulenn, den n'e neus kavet rêzon da lâret d'eañ petra 'wa kôz ma wa troublet i sternblouk.

Sete ar roue 'zo deut da gaout Pèrik : — « Ma, Pèrik, red e d'it lavaret d'iañ petra 'zo kôz d'om sternblouk da vea bet teñfalèt de Zul an Drinded, pe n'eus nemed ar maro evidout ! » Pèrik da wela, da gaout i gazez, ag i gazez a lavaras d'eañ : — « Lâret e

ma d'it lezel ennez ênoñ, pe te' pije pwân a me 'mije ie. Red e d'it mont da veled an neol, da houlenn digantañ ! »

§ 6. Sed int en nent, Pèrik ag i gazez, da vont da gaout an neol. N'e ket traou a vanke d'e, met ir 'wa 'nent. Pa wagn e paséal eur waz vor 'vel Toul an Eri, var an trêz e wa eur peskik bian chomet var ar zec'h. I gazez a lavaras d'eañ : « Pèrik, tól ar peskik-se en dour ! » Ar pesk a lavaras da Bèrik : « Mil bennoz Doue d'it ! Me e roue 'n oll besket, a pa 'po deom ahanon, e kavi 'hanoñ. »

Ma ! ét e wagn adarre. Goude, 'wa erruet gante eun toñsek ét var liven i gein, ag ar gazez a lavaras d'eañ adarre : — « Tól ennez var i grabanou », kar an toñsek, pa ve var liven i gein, ma n'e ke 'vit trei, 'renk mervel ênoñ. Sentet en nwa deuz i gazez. An toñsek a lavaras da Bèrik : « Mil bennoz Doue d'it ! Me e roue 'n oll doñseged, a pa 'po eomm ahanon e kavi 'hanoñ. »

Ma ! setu int pelloc'h. Derhel a rend atao da vale, ag e'h erruas gañte eur richodellik a wa kajiman maro gant ar riou ag ar baourante, glebiet i blu gant an nerc'h. I gazez a lavaras d'eañ : « Destum ar lapous bian-ze a laka 'neañ en da hrubulh ! » Pa wa ét eur pennad mat a tomm d'eañ e tigoras i hrubulh, ag ar lapous a nijas : fiii !, a goude a lavaras d'eañ : « Mil bennoz Doue, me e roue 'n oll lapoused, a pa 'po deomm ahanon e kavi 'hanoñ ! »

Sete goude e wagn erruet gant eur véen ag a wa per en eur c'hoste a sort krâk 'n eur c'hoste all, a rummajou tud endro d'ei, tud deuz an tu e wa per, a tud all deuz an tu 'wa ket, a wa trist. Goulenn a rejon digant ar re-mañ : — « Da belec'h et c'hwi ? » — « Ni 'ya da gaout an neol ». Settu konta 'reand o doare d'e. — « Goulennet digant an neol petra 'zo kôz ma 'zo per en eur c'hoste deus ar véen epkén ».

A goude dre ma tostéenn d'an neol, 'wa erruet gante diou-roc'h e 'neun दौरta (stropa) an eil deuz ibén, ag int e chom en o zâ. Ag an diou-roc'h 'houl digante da belec'h ent. Ag int e lavaret 'h en da gaout an neol. — « Ma ! goulennet digantañ pegeit e

meum ni da chom da 'neun stropa. » — « Ni 'lvaro d'êch pa zistrofom. »

Derhel a ren da vont, a goude e 'h erruon gan eur funtun a tud e wela endro d'ei n'o dwa ket a zour da efa. — « Da belec'h et c'hwi neuhe ? » — « Ni 'zo 'von da gaout an neol ». — « Ma, goulennet digantañ petra 'zo kôz d'ar funtun da vea zec'h ». — « Pa zistrofom, ni 'lâro d'ec'h. »

§ 7. 'Ben fin, dre fors bale, 'wagn erruet gant an neol. An neol 'n in 'neus lavaret (= an hini en deus lavaret) 'ben neuze peta wa kôz d'ar sternblouk da vea troublet de Zul an Drinded : e wa Priñsez Plume d'Or en i abijou kerra, en i abijou bleu, deut da veled an neol e sevel ec'h ôr tri zalud d'an Drinded Zantel, ag e dewa troublet i sternblouk d'ar roue '.

A goude 'neus lavaret c'hwaz petar 'wa kôz d'an diou-roc'h da 'neun stropa, d'ar véen da zizéha eun tu anei, a d'ar funtun da vea dizec'h.

§ 8. Neuze 'tistrojon 'vit don da gaout ar roue da gonta d'eañ o helou. In distro e teuen da dremen an diou roc'h a wa e 'neun stropa ag a wa 'neun stropa ken e wen éru stók enne : — « Añ, petra e 'neus lâret an neol d'ec'h 'benn ma finisom da 'neun stropa ? » — « Ni 'lvaro d'ec'h pa vefom paséet... » « Pa 'pefoc'h friket eun den entre kreiz entresoc'h, neuze c'hwi a finiso. »

1. Sur un geste de surprise de ma part, la conteuse interrompt son récit pour me faire la déclaration suivante :

« Va mamm Perrin Doker 'n in 'dewa lâret d'în e deus gwelet eur vech én i bue an neol ec'h ôr tri zalud en de Zul an Drinded em penn gra ar Spennennig, en eun nent kos-kos-kos a red ent ar roue 'neañ gwechall, an nent bras koz, pa wa i fodad léz ar i fenn, e dewa gwelet eur sklerijen ger, kenken e kuz, ag e ton adarre da sklerijenna, ag e kuz adarre, ag e ton a neve a goude 'wa chomet 'vel bemde. »

Traduction : « C'est ma mère, Perrine Toquer, qui m'avait raconté qu'elle a vu une fois dans sa vie le soleil faire trois saluts le jour du Dimanche de la Trinité, en haut de la côte du Spennennic, dans un chemin très, très vieux, qu'on appelait autrefois le chemin du roi, l'ancienne grande route, alors qu'elle avait son pot de lait sur la tête, elle avait vu une belle lumière, s'éclipsant aussitôt, puis revenant éclairer, et s'éclipsant de nouveau, et revenant encore, et après cela elle était restée comme tous les jours. »

— « Ma 'mijem gwéet kemesse, sur ne wac'h ke paséet ep bea friket. »

Goude 'herrujon gant ar véen a wa daou zourd briz dindan griou an anter deuz ar véen ag ar re-ze a zêbe toud ar bevañs deuz ar griou, ze a zalhe marv an tu-ze. Setu 'wa tennet an daou zourd briz-se deus tan griou ar véen, ag ar véen e dewa labouret adarre ag e dewa roet frez 'lec'h arók ne roe 'met eun tu.

Da houde 'herrujon gant ar funtun. Goullet 'wa bet digant an neol petra 'wa kôz d'ar funtun da vea dizec'h a d'an dut da wela endro d'ei. An neol a lavaras toulla daou vet er funtun ag o dije dour. Toulet o dewa daou vet a kinken o dewa dour.

§ 9. Bremañ int éru da gaout ar roue ag o deus lâret d'eañ o helou. Ar roue, pa wa lavaret d'eañ 'wa priñsez Plume d'Or 'wa kôz ma wa teñfalét i sternblouk d'eañ e 'nwa grêt eun ide-penôs onnez 'wa plac'h dreist muzur. Onnez a renke da velet. Ma ne wa grwég ebet gantañ, en nwa c'hwant da gaout eun. 'Benn ar fin, e wa ét da gaout Pèrik, a lavaret d'eañ 'wa 'met ar maro evitañ adarre ma 'rè ket d'eañ gwelet Priñsez Plume d'Or.

Pèrik a wa ét da gaout i gazez, ag i gazez a lavaras d'eañ 'benn kaout onnez da veled e wa ret d'eañ lakat ober eur vatiman vras a gwernisa 'nei a bep sort dilhad kèr a marchadourez deus ar re gerra. Bremañ ar vortolod ag ar vatiman gwerniset mat da von treze a kastell Priñsez Plume d'Or. Ezetoc'h e wa d'é goût pelec'h 'wa ar c'hastell kèr-ze 'vid e d'imme. Em bord ar mor e wa. Grêt o deus kalz a ent d'allout erruout 'tal ar maner. Gwelet 'wa ar vatiman gant i favilhonou. Oll dud ar c'hastell 'wa konstant e veled anei e tostât. Da genta 'zo ét domestiked ar c'hastell da velet petra 'wa e-barz, ag an domestiked o dewa konter : — « O ! ênoñ 'zo traou kèr ! Re-ger int evidom. Evidoc'h-c'hwi, Priñsez Plume d'Or, er lest 'zo traou kèr ! » Priñsez Plume d'Or, gant i merc'hed a gompagnunez (itronnez) a wa deut e-barz ar vatiman da veled ar pez a wa enni a da brena marc'hadourez. Setu 'wa bet diskwelet d'ê traou kèr, kèr pe gerroc'h. Met ar lest a wa lakét en i roud da zont 'treze a maner ar roue. Pa dewa grêt i frenadennou, ar briñsez a joñjas distrei d'i hastell. Pa



'deus gwelet pegen-don 'wa ét er mor, anter ent deus kastell ar roue, e wa engavet droug enni, kement a zroug ken a dôlas eun drulhad alc'hweiou aour eng kreiz ar mor : alc'hweiou i hastell e wagt.

§ 10. Eruet eng kichen kastell ar roue, ar roue 'wa deuz i gotoz. Digemeret e wagt gant ar roue, n'wa ke kat d'ôr kran-noc'h. — « Bremañ, a lavaras ar roue d'ar briñsez, a 'meus c'hwant e kemerfoc'h ahanon da bried. » — « Nann », a respontas ar briñsez, « pas c'hwáh ! Ken a vo rentet d'iñ va hastell amañ 'kichen oc'h ini ! » Kaout a ré d'ar briñsez 'wa imposub ôr an dra-ze. Ar roue a houlennas digant i oll doktored pênos e hallje erruout da zigas i hastell 'kichen i ini. Den ebet ne roas respon d'eañ deus ar pez a houlenne. Ag eñ da gaout Pèrik, a lavaras d'eañ na wa 'med ar maro 'vitañ ma ne rentche ket kastell ar briñsez Plume d'Or 'kichen i ini. Pèrik adarre 'neun wela da gaout i gazez : — « Lavaret e ma d'it e piye pwân ag e mije ie ! Laka ober peder-bak plat da dostât tosta ma vo moyen deus ar c'hastell. 'Peus ket a joñch e pa sovetét i vue d'eun toñsek ? Goulen roue 'n oll doñseged. » Roue 'n oll doñseged a respontas kenken : — « Petra'zo 'vit o chervich ? » — « Lakat d'iñ kastell Priñsez Plume d'Or var ar peder-bak plat mañ. » Roue 'n oll doñseged a grias pevar doñseg ag a lakas eun emdan pep korn ar c'hastell. Ar re-he 'wa ar c'hreñva 'wa gantañ ; kreñ 'ranken bea 'benn dibrada ar c'hastell ; ag e 'neun c'hwechon, ag e tigachon ar c'hastell var ar peder-bak plat.

§ 11. Rentet ar c'hastell eng kichen kastell ar roue.

— « A ! » lâr ar roue. « Bremañ e kemerfoc'h ahanon ! — « A ! na riñ ke c'hwáh ! Red e d'iñ kaout va alc'hweiou ag e ma strinket 'ne er mor don gan an droug 'wa ennon ! » Neuze ar roue da gaout Pèrik adarre da lavaret d'eañ 'wa ret rentâ alc'hweiou Priñsez Plume-d'Or d'eañ. I gazez a lavaras da Bèrik : — « N'a peus ked a joñch 'pa sovetét bue eur peskik bian e paséal ar waz vor, ag e newa lâret d'it : me e roue an oll besked, a pa 'po deomm ahanon 'kavi ahanon ? » Kriet e roue 'n oll besked. Kinkent : — « Petra'zo 'vit o chervich ? » — « Rei d'iñ

an alc'hweiou aour e deus strinket Priñsez Plume d'Or eng kreiz ar mor. »

Roue 'n oll besked a halvas ar besked all. Eur peskik bian a deus var lerc'h 'neun fringal ie ag a lavaras : — « Me 'meus gwelet ar balang bras e lonka an drulhad alc'hweiou aour ». Sete roue 'n oll besked e krial ar balang bras. Ken-bras e wa, pa wa engavet var bord ar mor 'wa ke plas d'eañ var an tréz. Kriet 'wa d'eañ neuze dislonka an alc'hweiou aour, ag ar balang bras e c'h ôr : « ôkh ! » ag an alc'hweiou var an tréz.

§ 12. Setu Pèrik adarre da gaout ar roue gan an alc'hweiou. — « Bremañ 'velkent », a lavaras ar roue, « e kemerfoc'h ahanon da bried ! » — « Nann », a respontas ar briñsez, « nompas c'hwâz. Ken a vo kerc'het d'iñ an Dour a Vue ag an Dour a Varo, 'gomeriñ ked ahanoc'h. » Ar roue a houlenn adarre da Bèrik mon d'o herc'hat. Ne wa den nemetañ kat da ober kemend all. I gazez a lavaras da Bèrik : « Lavaret e ma d'it e piye pwân ag e mije ie. Ar re-he 'zo pell da gerc'hat. Ag an diou funtun-ze a zo eur zerpant en tre kreiz entreze ag a dôl tan seilleo tro ron. Setu marhât e vo dies kerc'hat an Dour a Vue ag an Dour a Varo ! » — « Ya », eme Bèrik, « pa e ret d'iñ ôr... » Ag i gazez e lâred adarre : — « Pugiûr e strink fulennou tan zeizleo-tro ron, e vo mat chom pell adreñ. 'Teus ked a joñch a pa sovetét i vue d'eur richodellik bian ? » — « Eo », a lavaras Pèrik. — « Lâret e newa d'it e wa roue 'n oll lapoused, a pa 'piye deomm aneañ e kawjec'h aneañ ». Pèrik e krial roue 'n oll lapoused. Kinken : — « Petra'zo 'vit da jervich ? » — « Renta d'iñ an Dour a Vue ag an Dour a Varo. »

Bremañ e zo staget eur vured vian a beb a du d'i hodk. Ag e neus nijet gwella ma hallie da allout karga i vured a Zour a Vue da genta ag a Zour a Varo goude en desped da oll dan ar zerpant. Da genta 'neus karget i vured a Zour a Vue, a goudé 'neus gwintet i goste da garga an Dour a Varo deuz ar funtun Dour a Varo, rak well e wa gantañ e fouilheje eur bannac'hik Dour a Vue varnañ. Êru 'wa dêvet i blu gant tan ar zerpant e strinka tan seiz-leo-tro ron. Pell e newa bet da ober a benn erruout da gaout Pèrik

a wa deuz in gotoz, eur loden vat deus an nen var i dreit, pa wa anter dêvet i blu gan an tan, paourkez lwên, paourkez bian. Eun tammik taken Dour a Vue 'wa be laket varnañ, ag ar lapous bian a nijas 'vel a neve.

§ 13. Erruet adarre ar re-mañ em palez ar roue gan an Dour a Vue ag an Dour a Varo. Ar roue ar lavaras :

— « Brémañ 'velkent e komerfoc'h ahanon da bried ! » — « Nann », a respontas ar briñsez. » 'Riñ ke c'hwâh. Red e d'éch lezel anoñ da lâha Pèrik. » Ar roue a respontas : — « A ! Kemend a vad e neus grêt evidon, e vefe eun dra truezus d'ïñ rei Pèrik da lâha ! » — « A ! ma 'rôoc'h ket, 'gomeriñ ket ahanoc'h ! » Setu ar roue e'neus koñsantet rei Pèrik da lâha, a i e teli eur bannac'hik Dour a Varo var Bèrik. Setu Pèrik marv 'vel kousket dustu, ag e deus eng gwelc'het a netét ag engalet anean a neve deuz i giz 'vel pa 'vije bet kerra den yaouank a valeje, a tolet var Bèrik eur bannac'hik Dour a Vue, a Pèrik a rëz eur pez dirohaden : — « O ! me 'meus grêt eur pez kousk ! » Ar roue, pa velas kemesse, pegen-ker 'wa éru Pèrik : — « Mé vije kontant e vije grêt kemend all d'ïñ », ag e lavaras ober d'ean ar memes tra evit ma teuje da vea yaouank elec'h koz. Ar briñsez a dôlas var ar roue eur bannac'h Dour ar Varo : Setu marv ar roue. Ar briñsez e dewa leusket i fevar-gi bras lervran eb rei bwed d'e : Setu 'r re-he 'dewa naon. I a rës pevar-dam deuz ar roue éneun grial i fevar-gi, ag a dôlas eur c'hartie da bep ini éneun grial : — « Tieñ, Fló ! » ag ar c'hartie tolet d'ean. — « Tieñ, Farinô ! », ar c'hartie all. — « Tieñ, Sultan ! Tieñ, Dragon ! » Setu partajet ar roue entre pevar-dam.

Ar briñsez a lavaras neuze da Bèrik : « Te 'peus bet toud an oll-bwan, a te 'n ini a vo va fried ! »

Ag énoñ 'wa bed eur friko bras, e wa yod pwâh a yod da bwâhat, yod eng gó a bleud da lakat, ag e wa c'hwèzeg eng korf o rochedou gan kokeliou bras e vale e houlen : « a yôd a fo â-he ? »

A me 'ma bed eun-tamm ag eur banne, ag eun-tol trwâd em diadren da zont amañ da gonta ze.

## TRADUCTION FRANÇAISE

Conte de la Princesse Plumet d'Or  
qui avait terni la Boucle du roi.

Maintenant donc, nous allons commencer à conter :

§ 1. Lorsque Jésus-Christ était sur la terre, accompagné de ses apôtres, ils étaient toujours en route. Et en cheminant, Saint Pierre arriva et entendit dans un chêne têtard un enfant qui pleurait. Et Saint Pierre dit à son Maître : « Maître, arrêtons-nous et voyons ce qu'est cet enfant. » — « Bon, arrêtons-nous, va voir. » Saint Pierre prit l'enfant et l'emmena à sa suite, et ils le baptisèrent et lui donnèrent le nom de Pèrik.

Ils allaient toujours, d'une maison charitable à l'autre. Dans chaque maison on prenait soin de l'enfant à mesure qu'ils avançaient.

Pèrik poussait comme une fougère. Il était beau à voir, et ils avaient ainsi continué jusqu'à ce qu'il fût las d'entendre des prières toute la journée et qu'il préférât aller travailler, plutôt que de rester avec eux.

§ 2. Pèrik demanda à aller travailler. Le Maître dit : « Tout près, il y a un carrefour. Peut-être nous séparerons-nous. » — Il était venu un regret à Saint Pierre de laisser partir son filleul sans rien lui donner : « Je n'ai rien donné à mon filleul ! » — « Eh bien ! lui dit son Maître, va après lui, dis-lui de revenir, et qu'on lui donnera ce qu'il voudra. » Saint Pierre lui courut après : « Pèrik, Pèrik, Pèrik, reviens sur tes pas ! » Pèrik courait, préférant aller gagner sa vie, et il n'avait pas envie de plus jamais revenir. A la fin, Saint Pierre l'avait rattrapé :

— « Pèrik, reviens, et tu auras les trois choses que tu voudras. Mais demande le Paradis ! » — « Holà ! répondit Pèrik, le Paradis appartient à celui qui le gagne ! » Puisqu'on désirait lui donner quelque chose, il demanda une jument et une baguette blanche, et la grâce de triompher de tous ses adversaires (enne-

mis). Il avait reçu sa jument sur-le-champ, et sa baguette blanche, et la grâce de vaincre lui était donnée par-dessus le marché. Elle n'était pas visible, mais elle lui était donnée.

§ 3. Et le voilà sur le dos de sa jument, et en route ! Après avoir parcouru une bonne distance sur la route, il vit une lumière sur le bord du chemin. Et de dire « Hô ! » à sa jument. Et la jument de lui dire :

— « Laisse cela là ! » — « Ma parole ! tu sais parler ? » — « Oui », lui dit la jument, « laisse cela là, car tu auras du mal, et j'en aurai aussi. C'est la boucle du roi ! » — « Elle est trop jolie, voilà une lumière trop belle pour la laisser là ! »

Et voilà cette belle lumière ramassée et mise dans son sein. Il poursuivit sa route, et, à force de marcher, ils arrivèrent à la maison du roi pour demander du travail. Le roi lui répondit que le palefrenier des chevaux galeux venait justement de partir, et qu'il le prenait à son service pour soigner les chevaux galeux, et il lui ordonna d'aller chercher de la lumière et ce dont il aurait besoin pour soigner ses chevaux, dans une boutique. Mais comme, grâce à sa boucle, son écurie était plus lumineuse que neuf lampes, il n'avait rien été chercher, ni lumière, ni rien d'autre.

§ 4. Ses chevaux étaient devenus si gras que les autres palefreniers en étaient devenus jaloux : « Où vas-tu chercher ta lumière ? — « Moi, je n'ai pas besoin de lumière ! » — « Il ne soigne pas ses chevaux sans rien, il doit bien faire comme les autres ! »

Et ils s'entendirent entre eux pour aller voir ce que Pèrik avait pour faire de la lumière. Ils firent alors un trou de tarière dans la porte, et ils regardèrent par le trou, et voilà que l'écurie était plus lumineuse que ne l'étaient neuf lampes dans la salle du roi. Et d'aller dire au roi de venir voir comme son écurie était lumineuse. Pèrik, quand il l'eût entendu frapper à sa porte, « toc ! toc ! », et de saisir aussitôt sa boucle et de la mettre dans son sein. Et voici que l'écurie se trouva de nouveau toute obscure. — « Qu'as-tu donc pour faire une aussi belle lumière ? » — « Rien du tout, » dit Pèrik. — « Oh ! si fait, » dit le roi. Dis-moi

ce que tu as pour faire cette lumière-là, sinon, tu n'as à attendre que la mort ! » Il fallut bien que Pèrik montrât sa boucle au roi. Le roi la prit. Puisque le roi avait emporté sa boucle, Pèrik était obligé d'avoir de la lumière, comme les autres, pour soigner ses chevaux. Enfin, tout allait quand même.

§ 5. Le jour du Dimanche de la Trinité, il paraît que le roi était venu à la fenêtre de sa chambre pour regarder le soleil se lever, et que sa boucle avait été ternie. Le roi était désolé de voir sa boucle obscurcie, ayant perdu sa lumière. Il était allé voir tous les docteurs et tous les gens savants. Il avait eu beau demander, personne ne trouva de raison pour lui dire quelle était la cause de l'obscurcissement de sa boucle.

Alors le roi vint trouver Pèrik : — « Eh bien, Pèrik, il faut que tu me dises ce qui a fait que ma boucle a été obscurcie le jour du Dimanche de la Trinité, sans quoi tu n'as à attendre que la mort ! » Pèrik, alors, de pleurer, et d'aller trouver sa jument. Celle-ci lui dit : — « Je t'avais dit de laisser cela là, sans quoi tu aurais du mal et moi aussi. Il te faut aller voir le Soleil pour [le] lui demander. »

§ 6. Les voilà en route, Pèrik et sa jument, pour aller trouver le Soleil. Ce n'est pas les provisions qui leur manquaient, mais la route était longue. Comme ils passaient un bras de mer comme Toull an Hery<sup>1</sup>, il y avait sur la grève un petit poisson resté à sec. Sa jument lui dit : « Pèrik, jette ce petit poisson à l'eau ! » Le poisson dit à Pèrik : « Mille bénédictions de Dieu sur toi ! C'est moi qui suis le roi de tous les poissons, et quand tu auras besoin de moi, tu me trouveras. »

Bon ! les voilà repartis. Après cela, ils rencontrèrent un crapaud retourné sur l'épine du dos, et la jument dit de nouveau à Pèrik : — « Remets-le sur ses pattes », car le crapaud quand il est sur l'épine du dos, s'il ne peut se retourner, en est réduit à mourir sur place. Il avait obéi à sa jument. Le crapaud dit à Pèrik : « Mille bénédictions de Dieu sur toi ! C'est moi qui suis

1. Gué sur l'estuaire du Douron.

le roi de tous les crapauds, et quand tu auras besoin de moi, tu me trouveras ! »

Bon ! les voici plus loin. Ils continuaient toujours à marcher, et ils rencontrèrent un petit rouge-gorge qui était quasiment mort de froid et de misère, le plumage détrempe par la neige. Sa jument dit à Pèrik : — « Ramasse ce petit oiseau et mets-le dans ton sein ! » Quand il eut fait un bon bout de chemin et qu'il fut réchauffé, il ouvrit son sein et l'oiseau s'envola : fuuuu !, puis lui dit : — « Mille bénédictions de Dieu ! C'est moi qui suis le roi de tous les oiseaux, et quand tu auras besoin de moi, tu me trouveras ! »

Voici qu'après cela ils étaient arrivés à un arbre sur lequel il y avait des poires d'un côté, et rien du tout de l'autre, et des groupes de gens tout autour, les uns du côté où il y avait des poires, et d'autres du côté où il n'y en avait pas, qui étaient tristes. Ils demandèrent à nos voyageurs : — « Où allez-vous ? » — « Nous allons voir le Soleil. » Ils leur racontèrent donc leur histoire. — « Demandez au Soleil ce qui fait qu'il n'y a des poires que d'un seul côté de l'arbre. »

Ensuite, comme ils s'approchaient du Soleil, ils avaient rencontré deux rochers qui s'entrechoquaient. Et eux de s'arrêter. Et les deux rochers de leur demander où ils allaient. Et eux de dire qu'ils allaient trouver le Soleil. — « Eh bien ! demandez-lui combien de temps nous avons à rester là à nous entrechoquer. » — « Nous vous le dirons quand nous reviendrons. »

Ils poursuivaient leur route, et ils arrivent ensuite à une fontaine autour de laquelle pleuraient des gens qui n'avaient pas d'eau à boire. — « Où allez-vous donc ? » — « Nous allons trouver le Soleil. » — « Eh bien, demandez-lui ce qui fait que la fontaine est tarie. » — « Quand nous reviendrons, nous vous le dirons. »

§ 7. A la fin, à force de marcher, ils étaient arrivés au Soleil. Ce fut le Soleil qui leur dit alors ce qui avait causé l'obscurcissement de la boucle, le jour du Dimanche de la Trinité : La Princesse Plumet d'Or, dans ses plus beaux habits, dans ses

habits bleus <sup>1</sup>, était venue voir le Soleil se lever en faisant trois saluts à la Sainte-Trinité, et elle avait obscurci la boucle du roi <sup>2</sup>.

Puis le Soleil leur dit encore ce qui faisait que les deux rochers s'entrechoquaient, que l'arbre se desséchait d'un côté, et que la fontaine était tarie.

§ 8. Alors ils s'en retournèrent trouver le roi pour lui conter leur nouvelle. Au retour, ils venaient à passer les deux rochers qui se frappaient et se frappaient, jusqu'à ce qu'ils fussent tout près d'elles : — « Eh bien, que vous a dit le Soleil sur le moment où nous cesserons de nous battre ? » — « Nous vous le dirons quand nous serons passés... » — « Quand vous aurez écrasé un homme entre vous deux, alors vous cesserez. » — « Si nous avions su cela, bien sûr que vous n'auriez pas passé sans être écrasés. »

Ensuite, ils arrivèrent à l'arbre ; il y avait deux salamandres tachetées sous les racines d'une moitié de l'arbre, et elles mangeaient toute la nourriture des racines, c'était cela qui maintenait ce côté à l'état mort. Alors les deux salamandres tachetées furent retirées de sous les racines, et l'arbre se remit à travailler et redonna des fruits, alors qu'auparavant il n'en donnait que d'un côté.

Puis ils arrivèrent à la fontaine. Ils avaient demandé au Soleil ce qui faisait que la fontaine était tarie et que les gens pleuraient autour d'elle. Le soleil leur dit de creuser deux mètres dans la fontaine et qu'ils auraient de l'eau. Ils creusèrent deux mètres, et aussitôt ils eurent de l'eau.

§ 9. Les voilà maintenant arrivés au roi, et ils lui ont conté leur nouvelle. Le roi, quand on lui eut dit que c'était la Princesse Plumet d'Or qui était la cause de l'obscurcissement de sa boucle, se mit dans l'idée que c'était une femme extraordinaire. Il fallait qu'il la vit. Comme il n'avait pas de femme, il désirait

1. La conteuse dit bien ici *bleu* (et non pas *bleuâ*, « fleurs »), et le comprend comme le français « bleu ». Je ne connais pas d'autre exemple de ce mot.

2. Ici s'est produite l'interruption mentionnée plus haut, p. 344, note.



en avoir une. A la fin, il alla trouver Pèrik et lui dit qu'il n'avait encore une fois que la mort à attendre s'il ne lui faisait pas voir la Princesse Plumet d'Or.

Pèrik alla trouver sa jument, et sa jument lui dit que, pour obtenir de la voir, il fallait qu'il fit construire un grand navire et le garnir de toute sorte de beaux vêtements et de marchandises parmi les plus belles. Et maintenant, les matelots et le navire bien garni, de mettre le cap sur le château de la Princesse Plumet d'Or. Il leur était plus facile qu'à moi de savoir où était ce beau château. Il était au bord de la mer. Ils firent beaucoup de chemin pour pouvoir arriver devant le château. Le navire avait été aperçu, avec ses pavillons. Tous les habitants du château étaient heureux de le voir approcher. Les domestiques du château allèrent d'abord voir ce qu'il y avait dedans, et les domestiques racontèrent : « Oh ! c'est là qu'il y a de belles choses ! Elles sont trop chères pour nous. Mais pour vous, Princesse Plumet d'Or, dans le vaisseau, il y a de belles choses ! » La Princesse Plumet d'Or, avec ses dames de compagnie, était entrée dans le navire pour voir ce qu'il contenait et pour acheter des marchandises. Voici qu'on leur avait montré de belles choses, plus belles les unes que les autres. Mais le navire fut mis en route, et le cap mis sur le château du roi. Quand elle eut fait ses achats, la princesse pensa à retourner à son château. Quand elle vit combien elle était loin au large, à mi-chemin du château du roi, elle se mit en colère, dans une telle colère qu'elle jeta un tas de clefs d'or au milieu de la mer. C'étaient les clefs de son château.

§ 10. A l'arrivée près du château du roi, le roi était là à l'attendre. Ils furent reçus par le roi, il ne pouvait faire plus magnifiquement. — « Maintenant, dit le roi à la princesse, je désire que vous me preniez pour époux. » — « Non », répondit la princesse, « pas encore ! Pas avant que mon château me soit rendu ici auprès du vôtre ! » La princesse jugeait qu'il était impossible de faire cela. Le roi demanda à tous ses docteurs comment il pourrait arriver à amener le château de la princesse auprès du sien. Personne ne lui donna de réponse à ce qu'il

demandait. Et d'aller trouver Pèrik, et il lui dit qu'il n'avait que la mort à attendre s'il ne lui rendait le château de la Princesse Plumet d'or auprès du sien. Et Pèrik de nouveau, en pleurant, d'aller trouver sa jument : — « Je t'avais dit que tu aurais du mal et que j'en aurais aussi ! Fais faire quatre bateaux plats pour approcher aussi près qu'il se pourra du château. Ne te souviens-tu pas que tu avais sauvé la vie à un crapaud ? Demande le roi de tous les crapauds. » Le roi de tous les crapauds répondit aussitôt : — « Qu'y a-t-il pour votre service ? » — « Me mettre le château de la Princesse Plumet d'Or sur ces quatre bateaux plats. » Le roi de tous les crapauds appela quatre crapauds et en plaça un sous chaque coin du château. C'étaient les plus forts qu'il avait ; il fallait qu'ils soient forts pour soulever le château ; et ils se gonflèrent, et ils apportèrent le château sur les quatre bateaux plats.

§ 11. Voilà le château rendu auprès du château du roi.

— « Ah ! » dit le roi. « Maintenant vous allez me prendre [pour époux] ! » — « Ah ! non pas encore ! Il me faut avoir mes clefs que j'avais précipitées en pleine mer dans ma colère ! » Alors le roi d'aller trouver Pèrik de nouveau pour lui dire qu'il fallait lui apporter les clefs de la Princesse Plumet d'Or. Sa jument dit à Pèrik : « Ne te souviens-tu pas que tu avais sauvé la vie à un petit poisson en passant le bras de mer, et qu'il t'avait dit : c'est moi qui suis le roi de tous les poissons, et quand tu auras besoin de moi tu me trouveras ? » On appelle le roi de tous les poissons. Aussitôt : — « Qu'y a-t-il pour votre service ? » — « Me donner les clefs d'or que la Princesse Plumet d'Or a précipitées au milieu de la mer. » Le roi de tous les poissons appela les autres poissons. Un petit poisson arriva après les autres en frétilant aussi et dit : — « J'ai vu la grande baleine qui avalait le tas de clefs d'or. » Le roi de tous les poissons appela donc la grande baleine. Elle était si grande que quand elle fut arrivée à la côte, il n'y avait pas place pour elle sur la grève. On lui cria alors de vomir les clefs d'or, et la grande baleine de faire : « ókh ! » et voilà les clefs sur la grève.

§ 12. Et Pèrik de nouveau d'aller trouver le roi avec les clefs. — « Maintenant, tout de même », dit le roi, « vous allez me prendre pour époux ! » — « Non », répondit la princesse, « pas encore. Tant qu'on ne m'aura pas apporté l'Eau de Vie et l'Eau de Mort, je ne vous prendrai pas ! » Le roi demande de nouveau à Pèrik d'aller les chercher. Il n'y avait personne que lui qui fût capable d'en faire autant. Sa jument dit à Pèrik : — « Je t'avais dit que tu aurais du mal et que j'en aurais aussi. Ces choses-là, il faut aller loin les chercher. Et ces deux fontaines, un serpent se trouve entre elles qui crache le feu à sept lieues à la ronde. Voilà donc qu'il va sans doute être difficile de chercher l'Eau de Vie et l'Eau de Mort ! » — « Oui », dit Pèrik, « puisqu'il faut que je le fasse... » Et sa jument de dire de nouveau : « Puisqu'il lance des étincelles de feu à sept lieues à la ronde, il sera bon de rester loin en arrière. Ne te souviens-tu pas que tu avais sauvé la vie à un petit rouge-gorge ? — « Si fait », dit Pèrik. — « Il t'avait dit qu'il était le roi de tous les oiseaux et que quand tu aurais besoin de lui tu le trouverais. » Et Pèrik d'appeler le roi de tous les oiseaux. Aussitôt : « Qu'y a-t-il pour ton service ? » — « M'apporter l'Eau de Vie et l'Eau de Mort. »

On attachait alors une petite fiole de chaque côté de son cou. Et il partit en volant tant qu'il pouvait afin de remplir d'abord la fiole d'Eau de Vie, puis celle d'Eau de Mort, en dépit de tout le feu du serpent. Tout d'abord il remplit sa fiole d'Eau de Vie, puis il releva son côté pour charger l'Eau de Mort de la fontaine d'Eau de Mort, car il préférait que ce fût une petite goutte de l'Eau de Vie qui se répandît sur lui. Son plumage était tout brûlé par le feu du serpent qui crachait le feu à sept lieues à la ronde. Il avait eu long à faire avant d'arriver jusqu'à Pèrik qui l'attendait, une bonne partie du chemin sur ses pattes, car ses plumes étaient à moitié brûlées par le feu, pauvre bête, pauvre petit ! Une petite goutte de l'Eau de Vie lui fut jetée dessus, et le petit oiseau s'envola comme de nouveau.

§ 13. Les voici de retour au palais du roi, avec l'Eau de Vie et l'Eau de Mort. Le roi dit :

— « Maintenant, quand même, vous allez me prendre pour époux ! » — « Non », répondit la princesse, « pas encore ! Il faut que vous me laissiez tuer Pèrik. » Le roi répondit : — « Ah ! il a fait tant de bien pour moi que ce me serait pitoyable de livrer Pèrik pour qu'on le tue ! — « Eh bien, si vous ne le donnez pas, je ne vous prendrai pas ! » Voilà donc que le roi consentit à livrer Pèrik pour qu'on le tue, et elle de jeter une petite goutte de l'Eau de Mort sur Pèrik. Voilà Pèrik mort, comme endormi, sur-le-champ. Et elle le lava, le nettoya, et le répara de nouveau à sa façon, comme s'il eût été le plus beau jeune homme qui marchât, puis elle jeta sur Pèrik une petite goutte de l'Eau de Vie, et Pèrik fit un énorme soupir : — « Oh ! quel somme j'ai fait ! » Le roi, quand il vit cela, combien Pèrik était devenu beau : — « J'accepterais bien qu'on m'en fit autant », et il demanda qu'on lui fit la même chose pour qu'il devint jeune au lieu d'être vieux. La princesse jeta sur le roi une goutte de l'Eau de Mort : voilà donc le roi mort. La princesse avait laissé ses quatre grands lévriers sans leur donner à manger : voici qu'ils avaient faim. Elle fit quatre morceaux du roi en appelant ses quatre chiens, et elle jeta un quartier à chacun, en criant : — « Tiens, Flo ! » et le quartier lui est jeté. — « Tiens, Farinaud ! », l'autre quartier. — « Tiens, Sultan ! Tiens, Dragon ! » Voilà le roi partagé entre quatre morceaux.

La Princesse dit alors à Pèrik : — « C'est toi qui as eu tout le mal, et c'est toi qui seras mon époux ! »

Et c'est là qu'il y eut un grand banquet, il y avait de la bouillie cuite, de la bouillie prête à cuire, de la bouillie en train de lever et de la farine à mettre, et seize hommes en bras de chemise qui circulaient avec de grandes casseroles, en demandant : « veut-on de la bouillie, par ici ? » Et moi, j'ai eu un morceau et une goutte, et un coup de pied dans le derrière, qui m'a fait venir ici pour raconter ce conte.

1. Littéralement : « ronflement ».

## SUR QUELQUES INFINITIFS EN -I DU BRITTONIQUE

PAR

J. VENDRYES

Un article des *Mélanges linguistiques* offerts à M. Holger Pedersen (Copenhague, 1937), p. 287-292, avait pour objet d'attirer l'attention sur des restes de présents en *-ē-* dans la conjugaison celtique. Mais pour ne pas allonger cet article, on s'était tenu à n'y considérer que certaines formes du verbe irlandais. Or, la conjugaison du brittonique est également intéressée à la question et fournit même quelque appui à l'hypothèse présentée.

En gallois, c'est dans le nom verbal, communément appelé infinitif, que la distinction des thèmes verbaux se reconnaît le plus aisément. Le nom verbal en effet offre souvent le thème du verbe dépourvu de désinence (J. Morris-Jones, *W. Gr.*, p. 385); et c'est le thème nu qui apparaît aussi dans les noms verbaux en *-u*, en *-o* (*-aw*) et en *-i*, après la chute de l'ancien suffixe *-m* de bonne heure passé à *-v* (cf. Pedersen, *Vgl. Gr.*, II, 61; Rhys, *Celt. Folklore*, I, 225 n. et *The Welsh People*, 4<sup>e</sup> éd. p. 38n.). Toutefois, la langue a réparti et développé les désinences *-u*, *-o* et *-i* entre les noms verbaux suivant les conditions phonétiques du mot. Le choix entre les trois dépend en général du timbre de la voyelle radicale. Quand celle-ci est *a*, *ae*, *e* ou *y* le nom verbal est normalement en *-u* (*canu* « chanter », *traethu* « déclarer », *credu* « croire », *crynu* « trembler »). Quand celle-ci est *i*, *u*, *eu* ou *wy*, le nom verbal est normalement en *-o* (*blino* « fatiguer », *curo* « battre », *euro* « dorer », *twyllo* « tromper »). Enfin la terminaison *-i* est de règle lorsque la voyelle radicale est *o* ou *oe* (*torri* « briser », *poeni* « faire souffrir ») ou lorsque le radical se termine par un *-w* (*berwi* « bouillir », *chwerwi* « rendre amer »,

SUR QUELQUES INFINITIFS EN -I DU BRITTONIQUE 359

*enwi* « nommer », *gwelwi* « pâlir », *meddwi* « s'enivrer », etc.); cf. J. Morris-Jones, *op. cit.*, p. 387. Cette répartition comporte des exceptions. Ainsi Morris-Jones, p. 388, signale un bon nombre de verbes, même dénominatifs, qui, malgré un *a* radical, ont leur nom verbal en *-i*; la finale *y* a d'ailleurs provoqué le changement de cet *a* en *e*: *erchi* « prier », *menegi* « annoncer », *peri* « faire », *sengi* « fouler aux pieds », *trengei* « trépasser ». On en verra plus loin d'autres exemples.

Si l'on considère le breton armoricain, on y observe, en plus de l'existence de suffixes variés plus ou moins attestés en gallois, des flottements entre les désinences *-i* *-a* et *-o*. L'état moderne ne répond pas toujours à celui du breton moyen, et il y a des différences avec le gallois (cf. Ernault, *Z. f. Celt. Phil.*, II, 391 et ss., P. Le Roux, *Le verbe breton*, p. 106). Ainsi on a m. br. *distavaff* « calmer, apaiser » en face de gall. *distewi* « se taire », m. br. *goascaff* « presser » v. br. *dem-guescim* en face de gall. *gwas-cu* « id » (cf. irl. *faiscim* « je presse »), m. br. *douaff* « dompter » auj. *donvi* en face de gall. *dofi*, m. br. *goaff* « fermenter » auj. *goñ*, m. br. *trouchaff* « couper » auj. *troc'hi* et *troc'ho* (Barz. Breiz 386) en face de gall. *trochi*, etc. Il paraît donc que dans le choix des désinences du nom verbal le breton ne suit pas les mêmes règles que le gallois et même qu'il a varié dans la répartition. Cela dénote dans les deux langues des actions diverses qui ont bouleversé l'état ancien.

Quoi qu'il en soit, on peut dire qu'en principe les noms verbaux en *-o* (*-aw*) et en *-u* du gallois sortent respectivement de thèmes en *-ā-* et en *-eu-* de l'indo-européen (Pedersen, II, p. 39 et 69; avec la remarque de Thurneysen, *I. F. Aux.*, XXXIII, 25). Quant aux noms verbaux en *-i*, ils peuvent représenter des thèmes assez différents, comme le signalait déjà Ernault, *l. cit.*, p. 389. D'abord des dénominatifs du modèle latin *finis punitio servitio*. Ce sont sans doute les plus nombreux, et la formation en reste vivante, parfois même en violation de la règle de correspondance phonétique indiquée plus haut : ainsi dans *gwaedd* « crier », de *gwaedd* « cri », prononcé *gweiddi* dans le Nord du Pays et déjà

*gweidi* dans les Mabinogion (R. B. 174.18 et 28 = W. B. 239.12 et 26). Ensuite, des factitifs, où le vocalisme *o* de la racine paraît ancien, qu'il s'agisse de véritables causatifs (type gotique *wardjan*), ou de dénominatifs tirés de substantifs à vocalisme *o* du radical. C'est une ambiguïté que présente le grec, où  $\varphi\omicron\beta\acute{\epsilon}\omega$  peut passer pour le causatif de  $\varphi\acute{\epsilon}\beta\omicron\mu\alpha\iota$  ou pour un dérivé de  $\varphi\acute{\beta}\omicron\varsigma$ . Ainsi dans les verbes gall. *toi* « couvrir » (bret. *toi* et *lei*, cf. v. isl. *þekja*), *troi* « tourner » (à côté de *tro* « tour »), *gori* « chauffer » (irl. *guirim* « je chauffe »), *boddi* « plonger, noyer » (m. bret. *beuziff*, cf. lat. *fodiō*), *golchi* « laver » (m. br. *guelchiff*; cf. irl. *folcaim* « je lave »), *losci* « brûler » (m. br. *lesquiff*, irl. *loiscim* « je brûle »), etc.

Enfin, il y a certainement d'anciens verbes d'état en *-ē*. Étant donné que *e* a donné *i* en celtique commun, la langue n'avait aucun moyen de distinguer les anciens verbes en *-ē* des causatifs ou dénominatifs, caractérisés par un suffixe *ī* au moins dans une partie importante de leurs formes (cf. *I. F.*, XXXVI, 135). C'est ainsi qu'on pourrait être tenté de considérer comme un ancien verbe en *-ē* le breton *gueleuiff* (Catholicon, p. 115) « briller, resplendir », bien qu'il soit un dénominatif de *golou* « lumière », parce que les verbes de ce sens sont généralement du type en *-ē* (lat. *fulgere splendere nitere candere lucere*; cf. Meillet, *M.S.L.*, XIII, 368); et surtout le verbe gallois *tewi* « se taire », pour la même raison (cf. lat. *tacere, silere*; v. h. all. *dagēn*, got. *-silan*, etc.) et bien qu'il semble tiré de *taw* « silence » (*R. Celt.*, XLIII, 412). Le choix est évidemment des plus malaisés.

Il est même souvent difficile de choisir entre un ancien verbe en *-ē* quelle qu'en soit l'origine, et un verbe d'un autre type. Ainsi le gallois *berwi* (m. br. *biruiff* dans le Catholicon) est à la fois actif et neutre; il signifie, au propre et au figuré, aussi bien « bouillir, bouillonner » que « faire bouillir, faire bouillonner ». La 3<sup>e</sup> pers. du sg. de l'indicatif présent est aussi bien *beirw* (par ex. M. A. 303 a 31 = L. R. 1230.28) que *-berwa* dans le composé *cymerwa* (Bruts, L. R. 149.1 = Dingestow, p. 108.28). On pourrait rapprocher l'infinitif *berwi* (par ex. M. A. 271 a 36) du latin *feruere*, verbe d'état. Mais à côté de *feruō feruere*, le latin

possède un verbe *feruō feruere* (Quintilien, I, VI, 7); et ce dernier, d'après l'exemple de Lucilius que cite Quintilien, aurait eu également le sens neutre. Il faut donc croire qu'en latin les deux formes se sont confondues dans une même valeur d'état. On peut supposer qu'il y aurait eu aussi en celtique primitivement deux formes distinctes, l'une de type *\*berw-e-* ou *\*berw-ā-* ayant le sens actif, et l'autre de type *\*berw-ē-* ayant le sens neutre. L'irlandais a le même verbe sous une forme ambiguë, *berbaim* ou *beirbin*. C'est encore un cas où il est impossible de se prononcer, d'autant plus que l'existence d'un substantif *berw* « bouillon, bouillonnement » peut faire passer *berwi* pour un dénominatif.

Mais voici en gallois des exemples qui paraissent décisifs.

Le plus net est fourni par le verbe *genni* « être contenu, avoir place », dont plusieurs formes se rencontrent au moyen âge en poésie comme en prose :

*a enmir wedy hirdeith*  
*a annwn-ny yn Ros nosweith?*

« Est-ce qu'il y aura place après un long voyage ? Est-ce que nous aurons place à Rhos ce soir ? » (M. A. 192 b 33);

*ny wneid gwir ny ein ymro*

« qui ne fait pas la justice n'a pas place dans le pays » (L. R. 1055.26 = 305.14 Sk.);

*y ddiawl y genedl ydd ain*

« au diable la race à laquelle il appartient ! » (Iolo Goch, 232.)  
*heb enni yr un lle* « sans tenir en un seul lieu » (Mab. W. B. 56.18 = *eni* R. B. 39.26; cf. M. A. 325 a 14), *ty... y ganbo ef* « une maison où il puisse tenir » (ibid. W. B. 53.18 = *ganno* Pen. 6); *ty y ganhei yndaw* « une maison dans laquelle il tiendrait » (ibid. W. B. 53.24 = *gannei* Pen. 6). Dans les deux derniers passages, R. B. porte *geingbo* (37.21) et *geinghei* (37.25), v. plus loin.

Le verbe *genni* perd naturellement son *g* en cas de mutation comme dans les premiers exemples. D'autre part, en gallois,



une *n* finale précédée de *i* devient parfois gutturale (J. Morris-Jones, *W. Gr.*, 168). De là une graphie comme *ny eing yn un peir* « il ne tient pas dans un même chaudron » (B. Tal., 135. 27 Sk. = 22.8 Ev.); cf. *geingho* et *geinghei* dans le Mabinogi plus haut.

Cela a entraîné confusion avec un verbe *engi* ou *engiauw* (écrit *eigaw* Mab. R.B. 98.29) « être serré, contenu », comme le prouvent les formes *nyt eyngassei* « il n'aurait pas tenu » (Mab. R. B. 28.11 = *ny angassei* W.B. 40.35), *nyt eigwys ef ymywn ty eiryoi* « il n'a jamais tenu dans une maison » (ib. R. B. 37.20 = *ny enghis* W. B. 53.16).

Ne pas confondre ce verbe *engi* avec un autre qui a pour composé *dianc* et qui signifie « échapper » (*nyt anghei* « n'échappait pas » An. 90.23 Sk. = 22.20; *nyt anghwy* « que n'échappe pas » An. 78.16 = 13.14) ou « accoucher » (Mab. R.B. 100.10; cf. *engi ar lygoden* « accoucher d'une souris », Davies), v. J. Loth, *R. C.*, XXXVIII, 57. C'est à ce verbe qu'appartiennent sans doute les formes *eing* (R. B. 1056.29 = 307.30 Sk.) et *enhit* (R.B. 1056.7 et 30 = 306.26 et 307.31 Sk.). Une autre confusion possible est avec *yngu* « approcher » (cf. *wng* « proximité, voisinage » et *echwng* « éloignement ») : *pan yghei y gwyr* « quand les hommes approchaient (Mab. R.B. 49.30 = W.B. 69.9). Mais le verbe *genni* lui-même prête à confusion avec *gēni* « naître » (R.B. 1330.36 et 1216.16 = M.A. 325 a 20), et avec *cannu* « occuper » (*Selyf ygnat a gennis gwlat* « le juge Salomon occupa le pays » Tal. 180.21 = 53.23).

Le verbe *engi*, *engyaw* « être serré » a été rattaché par J. Loth (*R. C.*, XXXVIII, 58) à la racine du latin *ango*, gr. ἄγω. Ce serait une formation en *-i-* tirée de cette racine : soit *\*ang-i-*, qui pourrait d'ailleurs remonter à *\*ang-ē-* si bien qu'il y aurait entre lat. *angō* « je serre » et gall. *engi* « être serré » le même rapport de forme qu'entre μένω et manēō, et de sens qu'entre pendō et pendeō, -candō et candeō, πύω et pūeō, skr. tāpati et tepeō, skr. mādāti et mādēō, ou encore entre iaciō et iaceō, pauō et pauēō, τῑπω et stupēō, κείρω et careō, got. alja et adoleō, got. gaisja et haereō.

C'est également à une formation en *-ē-* que remonte le verbe *genni*. Il s'oppose au latin *prae-hendō* « je saisis, je prends, je tiens » comme un verbe d'état au verbe d'action correspondant. La même racine a fourni au grec le verbe γένδάνω « je contiens », aor. ἔγενδον (de *\*ghnd-*), fut. γένδομαι, bien attesté chez Homère et conservé en poésie (Hippocrate, VII, 482 Littré; Aristoph., *Gren.*, 260; Théocr., XIII, 57; Oppien, *Cynég.*, IV, 210; Lycophron, 317; Anthol. Pal., VII, 4, 3 et VII, 644, 3). Le rapprochement de *genni* et de γένδάνω est déjà fait par Wh. Stokes, *Idg. Fschg.* II, 170, mais avec des additions inutiles ou suspectes; cf. d'ailleurs J. Loth, *R. Celt.*, XXXVIII, 58; Ifor Williams, *Cyfranc Lludd ac Llevelys*, 32 et *Pedair Kainc*, p. 168; Pedersen, *Vgl. Gr.*, I, 39, 160 et II, 536, et Walde-Pokorny, I, 589.

Il est vraisemblable que *engi* (*engyaw*) « être serré » remonte à un ancien thème verbal en *-ē-*; et la chose paraît certaine pour *genni* avec une opposition de vocalisme radical entre *genni* (radical *gann-*, de *\*ghnd-ē-*) et *prae-hendō* (de *\*ghnd-ē/o-*). Ce sont là deux bons exemples d'un ancien verbe d'état en *-ē-* en brittonique.

On a sans doute la trace d'un autre dans l'infinitif *delli* attesté B. B. C. 5.12 (= 8.5 Ev.) :

*ny tiuuc rac āricweithred*  
*imattrec guydi darffo*;  
*nyd ichuenic but pedi*,  
*ys guell delli urth a uo.*

Ces vers font partie d'une suite de proverbes, dans lesquels de vieilles formes sont conservées. Les sens n'en est pas douteux (cf. *R. Celt.*, XXXVIII, 54 pour les deux premiers vers) :

« Cela ne répare pas une mauvaise action  
d'avoir regret après qu'elle est arrivée;  
prier n'augmente pas le profit ».

1. C'est à tort que Skene coupe *ny dichenic*. On a ici la 3<sup>e</sup> pers. sg. du verbe *ychwanegu* « augmenter »; cf. L.R. 305.21 (= 1055.30 Ev.): *nyf echwenit* (lire *echwenic*) *clot keiwyd* « le mensonge n'augmente pas la gloire ».

mieux vaut s'en tenir à ce qui est (c'est-à-dire à ce que l'on a) ».

Il est impossible de prendre ici *delli* pour le substantif abstrait signifiant « cécité » (tiré de *dall* « aveugle »), comme dans M. A. 195 a 45 (= L. R. 1189.31). Le sens de « se tenir à, rester attaché » paraît s'imposer. Le nom verbal *delli* n'est donc qu'une autre forme de *dal* (*dala*, *daly*), le verbe habituel qui signifie « tenir » (Lloyd-Jones, *Geirfa*, p. 290); pour le double *ll*, cf. J. Morris-Jones, *Welsh Grammar*, p. 187. Il n'y a aucune raison pour n'y pas voir une forme ancienne. On la retrouve d'ailleurs, écrite par un seul *l*, dans un autre passage du Black Book, 15.29 (= 44.4 Ev.) avec le sens de « se saisir de » :

*Ban winnwis gochel y deli,  
sew fort y ffoes iti.*

« Quand il voulut éviter qu'on le saisisse, voici la voie dans laquelle il prit la fuite. »

Le nom verbal *delli* (*deli*) remonte sans doute à une ancienne formation en *-ē*. On sait combien cette formation est fréquente dans les verbes qui signifient « tenir », d'où « avoir » : lat. *tenere*, *habere*, v. h. all. *habēn*, lit. *turėti*, v. sl. *jměti*, gr. *σχε-* dans *σχίσω* (cf. Meillet, *M.S.L.*, XIII, 368). D'ailleurs le verbe « tenir », en gallois, fait au prétérit 3<sup>e</sup> sg. *dellis* (M. A. 205 b 44, 213 b 16; R. B. Br. 311.32; *deliis* B. An. 71.8 = 8.2; *cynbel-lis* R. B. Br. 234.12). Il est probable que dans ce verbe le thème en *-ē* coexistait avec un thème radical, et que ce dernier l'a finalement emporté. La forme *delli* ne serait donc qu'une survivance archaïque.

## LE NOM DE LA « CATALOGNE »

PAR

G. BONFANTE

Dans *RIGI*, XIX, 1935, pp. 62 sq., j'écrivis: « Si trova in gallico *cata* — in *Cata-mantalo-edis*, BG., 1, 3, 4 (Holder accosta il gallese *cyd-fantawl* « equilibrium »; ma vedi Pedersen, *Vergl. Kelt. Gramm.*, II, pp. 213, 322), *Cata-sextus* (v. Holder); *catalauni*, nome di popolo della Gallia Belgica (da cui oggi *Châlons-sur-Marne*) è inteso come sincope di *Catuellauni* da Holder, *Altcelt. Sprachschatz*, sub voce, da Ihm, *PWRE.*, s. u. *Catalauni* e da Hübner, *PWRE.*, s. u. *Catuellauni*; questi tre autori identificano i gallici *Catalauni* con *Catuellauni* britannici. Ora, io non credo che vi sia bisogno di questo complicato processo fonetico: l'identità dei due popoli non è più provata della identità dei due nomi: i gallici *Catalauni* appaiono sempre sotto la forma *Catalauni* o *Catelauni* (*Catalaunicus*, *Catalaunensis*, *Cathalaunensis*, *Durocatelauni*): Holder enumera 38 casi fra monete e testi: in uno solo di questi ultimi, *Not. Gall.*, 6, 3 (*Belgica secunda*) si legge come variante *Catuellaunorum* accanto a *Catalaunorum*. Il nome moderno Châlons, più anticamente *Chalons*, deriva foneticamente da *Catalauni* (v. Longnon, *Les noms de lieu de la France*, p. 103, n° 412); e così il paese *Chalonge* da *Catalaunicus* (ager), *le Châlonnais* da *Catalaunensis* (Gröber, *Ueber Ursprung und Bedeutung der französ. Ortsnamen*, I, p. 88). Il nome dei *Catalauni* si scompone, a mio vedere, nella preposizione *cata-* [gr. *κάτα*, ittito *kata*] e nell'elemento *-launo* che si trova nel gallico *Ve-launo-dunum*, *Cassi-ue-launus*, *Arc-launum* e nei citati *Catu-ue-launi* britannici (v. altro materiale in Holder, pp. 158

ss.); cfr. Pedersen, *Vergl. Kelt. Gram.*, I, p. 53, che accosta l'antico nordico *laun*, ted. *lohn* « compenso », arm. *law* « meglio » e gr.  $\lambda\omega\acute{\iota}\omega\nu$ ,  $\acute{\alpha}\pi\omicron\text{-}\lambda\alpha\acute{\iota}\omega$ ; v. pure Kluge, *Etymol. Wb. der deutschen Sprache*, 11<sup>e</sup> éd., sub uoce *lohn*; Walde-Pokorny, II, p. 380; diverso étimo, per me poco persuasivo, in Dottin, *Langue gauloise*, p. 97 add. »

Or, c'est de ce même nom *Catalauni* qu'il faut tirer, je crois, le nom de la Catalogne. De *Catalaunia* (attesté dans les documents latins du moyen âge<sup>1</sup>) dérivent régulièrement la forme française *Catalogne*, l'italienne *Catalogna* et la catalane, valenciane et mallorquine *Cataluña* *Cataluña* écrite *Catalunya* (cfr. catal. *Gascunya* [pron. *Gascuña*] de *Gasconia*, *Bolunya* de *Bolonia*, *Colunya* de *Colonia* etc.<sup>2</sup>). Le nom espagnol *Cataluña* n'est autre chose que la forme catalane, castillanisée dans la graphie. La seule difficulté phonétique est donc celle offerte par le *t* conservé, qu'on s'attendrait à voir sonorisé entre voyelle; il faut supposer une influence savante, très facile dans un nom de lieu (à moins qu'on ne veuille avoir recours à l'hypothèse, fort douteuse, d'une spéciale intensité initiale comme dans l'italien *tollero* du latin *tolerō*, ou à celle d'un accent secondaire [catalaunia], qui ne me paraît pas impossible dans un mot de 4 syllabes).

Une tribu du peuple celtique des *Catalauni*<sup>3</sup> a donc occupé une partie au moins de la Catalogne et a donné son nom au pays, où les traces de l'invasion et du peuplement celtique sont indis-

1. On trouvera ces indications (ainsi que les explications précédentes — toutes inacceptables — de ce nom) chez A. M. Alcover et F. B. Moll, *Diccionari català-valencià-baleàr*, Palma de Mallorca, tome III, fasc. 32, 1935, pp. 42 sqq., s. u. *Catalunya*. Moll s'incline à admettre l'hypothèse de Ronjat et de Grammont, qui tire *Catalunya* du nom des *Lacelāni*, ancien peuple indigène, par métathèse; il déclare expressément que la conservation irrégulière de la dentale sourde *t* entre voyelle ne lui semble pas être un inconvénient grave.

2. Les peuples gaulois ont souvent envoyé des bandes dans les pays les plus éloignés, ce qui fait que l'on trouve les mêmes noms dans différents pays: nous avons des *Brigantes*, des *Parisii*, des *Cassi*, des *Belgae*, des *Atrebates* en Grande Bretagne et en Gaule, des *Volcae Tectosages* en Gaule et en Galatie.

cutables: je n'en citerai comme preuve que les noms en *-danum*, catal. *-dū*, tels que *Sebendunum* (Ptol., 2, 6, 70), *Salardū* (prov. de Lérida), *Bisuldunum* (diplôme de 834; auj. *Besalú*, prov. de Gérone), *Virodunum* (auj. *Verdú*, prov. de Lérida) etc.; v. p. ex. Dottin, *Manuel*, 2<sup>e</sup> éd., pp. 427 sqq.; Hubert, *Les Celtes depuis l'époque de la Tène*, Paris, 1932, p. 91; d'Arbois de Jubainville, *Les Celtes depuis les temps les plus anciens*, Paris, 1904, pp. 111 sqq.

Il n'y a donc qu'une seule critique à faire à mon rapprochement; c'est que le nom de *Catalaunia* n'est attesté qu'au moyen âge, et qu'il n'y a pas de trace de *Catalauni* pendant l'Antiquité dans cette région<sup>1-2</sup>. Cependant je me demande: n'est-ce pas le cas d'innombrables noms de lieu de tous les pays de l'Europe, que nous ne connaissons que par leur forme moderne, et dont l'étymologie est considérée malgré cela comme évidente? Le troisième *a* du nom espagnol *Catalanes* (qui vient d'un \**Catalānos*, \**Catalāni* par l'intermédiaire du catalan lui-même) s'explique à mon avis par l'analogie des noms de peuples ibériques en *-ānus*, *-āni*, extrêmement fréquents et typiques de cette péninsule (cf. *Accitāni*, *Lusitāni*, *Carpetāni*, *Contestāni*, *Edetāni*, etc.); Wackernagel, *ALL.*, XIV, 1906, pp. 18 sq. en compte 63 (et il oublie p. ex. *Lascutānus*), auxquels il faudra ajouter au moins 4 exemples des Baléares, 2 de l'Aquitanie et 7 de la Sardaigne (*ibid.*, p. 20). Je ne connais pas, d'autre part, de noms de peuples ibériques en *-auni*, *-ōni* ou *-ōni*. Cf. aussi

1. Les anciens ne nous transmettent d'ailleurs le nom d'aucun peuple celtique en Catalogne, tandis que les traces de Celtes y sont évidentes dans la toponymie et dans l'archéologie (cf. d'Arbois de Jubainville, *Les druides*, Paris, 1906, pp. 27 sqq.; 49 sqq.; Pokorny, *ZCP*, XXI, 1938, p. 149; Dillon, *AJPh.*, LXV, 1944, p. 130, n. 23); il y a là une lacune certaine dans nos connaissances.

2. Ces *Catalauni* d'Espagne peuvent avoir été d'ailleurs à l'origine une petite tribu sans importance, comme ces *Viteli* ou *Vitali* qui ont fini par donner leur nom à l'Italie tout entière, ou les *Graeci* ou les *Ἕλληνες*; dont le nom est devenu si célèbre et les origines sont restées si obscures.

Leumann-Hoffmann, *Lat. Gramm.*, p. 223. La déformation de *Catalduni* (avec *á* tonique) en *Cataláni* ou *Cataláni* était donc à peu près inévitable<sup>1</sup>.

Genève, juillet 1937.

1. Entre la date où cet article a été présenté (juillet 1937) et la date où j'en ai reçu les épreuves (mai 1947) M. P. Aebischer a publié un article sur le nom de la Catalogne dans la *Miscel. Iân Fabra*, Buenos Aires, 1943, pp. 1-26, très intéressant et érudit, mais qui ne change en rien mon point de vue.

## SYNTACTICAL NOTES<sup>1</sup>

### I. — THE NEGATING OF THE VERB NOUN IN WELSH

PAR

MELVILLE RICHARDS

The negating of the finite verb in Welsh presents no difficulty since we can use the negative particles *ni*, *nid* (in principal clauses), *na*, *nad* (in subordinate clauses), and *na*, *nac* (with Imperative forms). The verb-noun, however, poses its own problems and the following note is an attempt to clarify the usage in Medieval Welsh. For the modern practice see Richards, *Cystrawen y Frawddeg Gymraeg*, pp. 60-64. Professor Henry Lewis has discussed the negating of the verb-noun in the Four Branches of the Mabinogi (*Bulletin of Celtic Studies*, iv. 188-9).

When the verb-noun depends on a finite verb the difficulty is evaded by negating the verb :

*cany welas ef tygyaw idaw e hymlit PKM 11.6*

The verb-noun, however, may be replaced by a finite verb which is then negated :

*a phan welas na thygyei idaw y hymlit PKM 9.23*

#### 1. List of abbreviations.

[AL : Owen, *Ancient Laws and Institutes of Wales* ; B : *Bulletin of the Board of Celtic Studies* ; BB : J. J. Parry, *Brut y Brenhinedd* ; BCh : *Book of Chirk* (ZCP xx. 30-); CCh : Williams, *Campeu Charlymaen* ; ChO : Williams, *Chwedleu Odo* ; Cy : *Y Cymmrodor* ; EC : *Études Celtiques* ; FFBO : Williams, *Ffordd y Brawd Odrig* ; GAC : Jones, *The History of Gruffydd ap Cynan* ; LLA : Rhys & Morris-Jones, *Llyvyr Agkyr Llandewivrevi* ; LLB : Williams, *Llyfr Blegywryd* ; PKM : Williams, *Pedeir Keinc y Mabinogi* ; RB : Evans, *The Bruts from the Red Book of Hergest* ; RC : *Revue Celtique* ; RM : Evans, *The Mabinogion from the Red Book of Hergest* ; SG : Williams, *Y Seint Greal* ; WM : Evans, *The White Book Mabinogion* ; WML : Wade-Evans, *Welsh Medieval Law* ; YCM : Williams, *Ystoria de Carolo Magno*.]



We shall see that this construction is common, namely that where a verb noun may be used in the affirmative without difficulty, it has to be replaced by a finite verb in order to be negated in a similar construction.

The nominal element of the verb noun may be stressed: i. e. it may be negated in the same manner as an ordinary noun.

Firstly, in a series of co-ordinate clauses it may be preceded by the conjunction *na, nac*:

aheb ohir, *na chael* o dyn yn y ty gauael arnaw PKM 43.24

nyt oed anesmwythach, *nac adnabot* o un ar y gilyd y uot yn hynny o amser, no fan doethan yno PKM 47.3

There is a good example of this construction in Cy. iv. 118 where the first verb noun is affirmative and governed by *dan* and the second is negative preceded by *na*:

yr vnued dyd ar dec y doant gwehillyon y cryaduryeid oy gygouew *dan rodi* rydecuae o le yn lle megys ynuudyon *na gallu* o'r vn rodi ateb y'r llall

Secondly, in nominal predicates and sub-predicates, where the affirmative verb noun would be governed by the prepositions *yn, gan, dan* (present tense), *wedi* (past), &c., the negative verb noun is governed by the preposition *heb* 'without'. This construction is paralleled by the use of *cen* 'without' in Old Irish; cf. Thurneysen, § 875; Lewis & Pedersen, p. 317.

A. the subject of the verb-noun is implicit from the context:

a heuel ar doythyon... a ossodassant eu hemendyth ar hon kamry holl ar e nep eg kemry a lecrey *heb eu kadu* e kefrethyheu BCh 30.14

na roet nep e tan *heb huybobol* pedh a gueneler ac ef 77.16

ny dele na brodyr na kauenderu talu ebeydyu ar tyr dyfodedyd kany kafant huy euo *heb y breuu* 94.29

Gruffud gentaf emladwr a gyrchus y wrwyder en gyffelig y gaur ac y lew *heb orfowys* o danu y wrthwynepwyr GAC 128.3

guyr gwyned a phowys a gyt duwnassant y urthuynebu udunt *heb darystung* 142.19

ac yna edrych ohonaw ef ar liw yr erchwys, *heb han-bwyllaw* edrych ar y carw PKM 1.19

llibin yd ym pob blwydyn yn gadu heppil yn cassec, *heb gaffel* yr un o honunt 22.7

kyuarth a rodei y'r cwn, *heb gilyaw* yrddhant 55.18  
nyt oed haws genthi hitheu warandaw ar a glywei *heb rebudyaw* gereint ymdanaw WM 416.22

paham uilein... y gadut ti ef *heb y uenegi* y mi 431.17  
ac o'r awr y delis beichogi yd aeth hitheu ygwylldawe *heb dygredu* anhed 452.9

a dywedut idi pan yw yn lledrat y dothoed y ymwelet a hi, ac na allei ef yr dim bod *heb dyuot* BB 153

En e wal honno yd emrodes e chorff e buteindra *heb gaffael* e dogyn EC ii.45

a ioseph a meir a'r bobyl en seuyll o bell rac ouyn y lleot *heb lanassu* nessau atav RC xxxiii.246

na rodet neb wreic y wr *heb gymryt* mach ar y gobyr y'r arglwyd WML 93.19

hyt na thric yma neb o gydymdeithyon y vort gronn *heb vynet* ygyt yn y keis hwnnw SG 12.4

pettei ef *heb gyscu* efo a'e dywedei ytt 280.26  
ef a welir ymi dy uot ti *heb allel* ymadaw a phechawt 346.5

The verb-noun clause is sometimes made co-ordinate by using the conjunction *a* before *heb*:

a hynny y urodyr maeth a'r gwyr nessaf gantaw, yn lliwaw idaw hynny, *a heb y gelu* PKM 37.22, cf. 74.3; 86.20

a ry vynet marchogyon y wlat yn y ol *a heb allu* dim yn y erbyn RB 211.14

ac y gwahodet simwnt mwnfort y loegyrt, ac *heb gadw* cret wrthaw 401.17 (here the verb-noun phrase is made co-ordinate with a simple verbal sentence and is equivalent to *ny chatwyt*)

a vydei y mab yn wann *a heb allu* dywedut megys yr awr honn ? LLA 11.26

If *heb* is preceded by the neg. particle *nyt* (*nid*) the double negative becomes a strong affirmative :

ac o'r diwed adaw y dinas a wnaeth brochuael, *ac nyt heb wneuthur* diruawr aerua o'r gelynyon kyn y fo RB 238.19

B. the expressed subject of an intransitive verb-noun follows it immediately :

ac erbyn echwyd neur daroed idaw llad trayan y llu *heb argyuedu neb* arnaw WM 147.36

C. the expressed subject of a verb-noun follows it and is governed by the preposition *o* :

O deruuit y vach kesiau duen gwestel heph e kanogon *hep kefroi o'r kanogon* er haul ni dele ev eduen gwestel BCH 54.1

ef a ymhoelawd dracheuen yr un fford y dathoed *heb y wolestu o neb ryw boen* o rei gynt a welssei CCh 211.7 (the possessive pron. *y* before the v.-n. is, of course, its object)

dieithyr ryued yw gennyf . . am y marchawc racko yssyd yn kyscu *heb chwyfu obonaw* yr dyuot y seint greal yma SG 40.5

ac uelly y porthes cayn y lit a'e vedwl yn hir o amser *heb adnabot o'e vrawt* arnaw hynny 130.3

ef a difflannawd y ganthunt *heb wybot onadunt* wy beth a daroed idaw 163.32

ef a'm gogenir o ladaf i dydi *heb wneuthur obonat* chweith drwc ym 259.35

ac nyt oes yn yr holl vyt uilwr a dianghei yn amgenach vod no hynny *heb y lyngku obonunt* 369.28

ac yno ef a beris cadarnhau castell idaw yn yr hwnn y bu ef yn hir o amser *heb ryuelu o arthur* arnaw 379.12

a'r saeson yn hollawl a ymwasgaryssant *heb ymganlyn o neb a'e* gilyd RB 176.10

am dygwydaw ohonunt *heb y annoc o neb* vdunt LLA 7.20

D. the expressed subject of the verb-noun precedes it and is governed by the preposition *y* (*i*) :

ac erbyn pryt gosper nyt oed neb o vilwyr y vort gronn *heb idaw eu burw* oll y'r llawr namyn gwalchmei a lawnslot a pheredur SG 9.26

A'e tyr yssyd gyffredin, *heb y neb geissyaw* ragor ar y gilyd FFBO 41.12

E. the verb-noun may be passive :

na gwr na gwreic o hynny nyt edewis Riannon, *heb rodi* rod enwauc idaw, ae o gae, ae o uodrwy . . PKM 19.14

ac nyt aeth *heb gynnhic* ydaw y tlysseu teccaf a'r meirychn goren . . . 27.9

pan adaw kyllidus ffoawdyr y yt *heb vedi* WML 30.13

F. the verb-noun may be negated in Absolute Phrases of the type *a* + subject (often a personal pronoun) + *heb* + verb-noun :

ac os keif en vorwyn ryd vyt e gur e deueduet arnau e tre[j]s. *a hyten heb colly* e breynt BCH 74.16

a'r agel a ymdangossassei idaw y dyd hwnnw, *ac ef heb gyscu*, a ymdangosses trwy y hvnn RC xxxiii. 211

a megys y doeth yr ederyn hwnnw y ymdangos ytti yn dy gwsc. ef a ymdangosses ytt wedi hynny *a thi heb gysgu* SG 110.16

Instead of stressing the nominal element emphasis may be laid on the verbal idea expressed by the verb-noun. It is in this case that a finite verb in the negative is used where the affirmative syntax would normally use a verb noun. There are some interesting points which should be noted. The finite verb is put into the appropriate tense and is more often than not in the Subjunctive mood (present or imperfect [past]). Since the con-

struction is mostly used in dependent clauses (noun, adverbial and indirect question) the verb is negated by the dependent particle *na*, *nad*.

A. In legal or quasi-legal formulae which express a state or condition. The verb-noun and verb are often the subject of a pure or impure nominal sentence or are in apposition:

y teythi *guaelet* a *clebod* a *llad* llechod a *na bo* tun en y heuyn a *meithryn* ac *nad esso* y kanaon BCh 80.14 (cf. teithi kath yw y *bot* yn gyfglust .. a *llad* llygot ac *nat yssso* y channawon, ac *na bo* kath deric ar pop lloer WML 82.8; y neb a wertho cath, bit drosti *na bo* cathderic ar pob lloer, ac *nat yssso* y channawon, a *bot* idi glusteu a llygeit a danned ac ewined, a *llad* llygot yn da LLB 94.19)

teithi march neu gasec yw *yuet* dwfyr, a *phori* gwellt, a *rodi* escyn, ac *na bo* llwygus LLB 92.9; cf. WML 69.11

y neb a wertho moch, bit y danunt rac y vynyglawc, tri diwarnwat, ac rac yr hualawc, tri mis, ac *nat yssont* eu perchyll LLB 93.35 (cf. WML 76.19)

mi a wnaef yssyd waeth it. Sef yw hynny .. dy *ellwng* yn rith ederyn. Ac o achaws y kywilyd a wnaethost ti y Lew Llaw Gyffes, *na ueidych* ditheu dangos dy wyneb lliw dyd byth, a hynny rac ouyn yr holl adar PKM 91.7

ti a geffty nawd .. gan *dyuot* yn gydymdeith im ac *nad elych* ym erbin eilweith WM 435.23

trydyd achaws y kyll dyn tref y tat; o *enkil* ohonaw y wrth y tyr ac *na allo* godef y beich a'r gwassanaeth a uo arnaw LLB 78.18 (cf. WML 52.13)

o deruit e din *guaeihur* amot ac *na menno* y kadu ac *na guatho* er amot er argluit bieu kemell y kadu BCh 58.19

goreu yw ydau ef dy *dyuot* ti yn iach, ac *na chyuarfo* a thi dim perigyl y gan Varsli enwir YCM 122.11

kansys kewilyd yw *dywedut* gwybot da ac *nas gwyper* B ii.27

yawn oed vdunt *caffel* tal a gobrwy, ac *na ellynt* bechv byth LLA 8.7

B. As the object of a verb or verb-noun. Here again most of the verbs are in the subjunctive except for the cases of straight narrative:

ef a dely *uod* em pop lle en eu blayn ac *na guenelynt* dym namyn kan y kaghor ef BCh 33.33

et a dely y can e porthaur *agory* e porth maur ydau en *deuot* y'r llys. Ac e *menet* y meun ac allan. ac *nas ellecho* uyth yr guychet nac en mienet nac en *deuot* 37.14

enteu a dely *kysku* e dyt ac *na guencl* dym namyn yr y hober 48.13

a testu vthunt huy e *rekafael* hy en llogredic ac *na kescho* candhahu hjt tranoes 70.16

sef a oruc gwalchmei gyrru hwnnw y uenegi y arthur *uot* gereint yno yn uriwedic ac *na deuei* y ymwelet ac ef WM 438.25

a gorchymyn y bavb *kerdet* yn dawel a *chyrchu* o bob parth y'r llu heb frost gan neb, ac *na ladhey* neb onadunt vn gwr .. BD 9.17 (cf. RB 47.33)

ac adaw trvy aruoll *rodi* idaw pob peth o'r a uynhei, ac *na wnelhei* dim o'r urenhinaeth namyn wrth y gyghor 87.18 (RB 127.18)

ac erchi udunt yn wrawl *wrthwynebu* ac *nat ofynbeynt* rac emrys yr ymlad ac ef RB 159.15

kansys yn wastat y gnotayssant *bot* yn vratwyr, ac *na allant* kadw fydlonder wrth neb 241.8

a ryuedu o owein y'r mackwy *gyuarch* gwell idaw ef ac *nas kysfarchei* yr amherawdyr arthur RM 153.22

archet hagen y darlleawdyr *yscriuennv* yn y nef enw y neb a'e gwnaeth ac *na dileer* y enw o lyuyr y uuched LLA 2.9

RC xxxiii.244 neu enteu dysc ef y *dywedut* da ac *na dyweto* drwc

llawer o'r bobyl .. a adawant *wellau* eu buched, ac *na wnelout* vyth gamwed yn erbyn Duw na dyn ChO 16.10  
y clywey *dywedut* ry *vynet* inor .. y hela, ac *na thricias-*



*sei* neb yn y llys a'r castell onyt Josian a'e brawtuaeth CCh 141.25

kystal yw hyny ac erchi yt am lw a rodych y *gadu* yn gywir ac *nas torrych* B ii.27

ac ynteu a erchis y nawd ac erchi y *dala* ac *na ledit* CCH 177.20

a dywedut idaw *mynet* llawer yno ac *na doethant* byth dracheuen 194.29

a'r prior . . a dyly annoc idaw yn graff *dewis* penyt arall ac *nat el* y'r purdan 194.32

. . gwedy y vlinaw o wrthrw m laur yd aruaethwys *gorfywys* o hynny allan ac *nat elei* ym brwytreu YCM 1.20  
brenhin claudas a gigleu i lawnslo *llad* magdalans ac *enmill* y vrenhinyaeth ac *nat oed* un ynys yn gallel ymam-diffyn yn y erbyn SG 402.24

C. It will have been noticed in Section B above that the negated finite verb is co-ordinate with a preceding affirmative verb-noun. There are examples too without an affirmative verb-noun. The point will be clear if we contrast the following examples from *Meddygon Myddfai*: O'r mynny *wywbol* . . . 54; O'r mynny *tynnu* meddawt y ar dyn . . ; O'r mynny *uot* yn llawen yn wastat . . . ; O'r mynny *uot* yn iach yn wastat . . ; O'r mynny *uot* yn diweir . . 56. But if it is desired to negative the verb-noun clause which depends on *mynny*, then the neg. *na* + a finite verb must be used:

O'r mynny *na bych* uedw . . . 54

O'r mynny *na bych* wennwynic . . 56

O'r mynny *na del* y dannoed itt byth . . . 58

Thus we have

gwedia y marchawc ar *nat el* odyma mor ehegyr a hynn SG 281.4

ac am hynny y mae gwedy gwediaw y duw hi ar *na welo* dim o'r byt yny darffo distryw y gret newyd 417.26

ac y doeth anghel yn dirgeledic attaw y erchi idaw *na phedrussei* dim o'e aruaeth BB 199

pw y bynnac a vynno *na diwycco* y gyflauan a wnelher a'e arueu . . AL ii.46

a mi a orchymynnaf yt *nat avlonydych* bellach ar vy mynach i B x.28

This construction also appears in classical modern Welsh, as in: mae'n peri iddynt *nad ymddiriedont* yn eu Golud neu eu Nerth (Edward Samuel, *Athraewiaeth yr Eglwys* 97).

But the more normal form in modern Welsh is to negative the verb-noun by using *peidio a* before it (lit. 'cease from')

ac mai dyna'r achos a wnaeth iddo *beidio ag adrodd* dim ynghwaneg o Hanes yr Apostolion (E. Samuel, *Bucheddau'r Apostolion a'r Efangylwyr* 249)

D. A similar construction to the one described in Section C above is found after the verbs *gallaf*, *medraf*, *dicbon* which are themselves negated. The idiom has the meaning 'I cannot but . . .'. The dependent verb is always in the Subjunctive mood:

ny allaf heb ef yr. dim rac blinder *na chyscwyf* WM 424.17

ni allaf i *na chyscwyf* 427.23

o deruyd y dyn gyrru peth ar arall y creireu ac ynteu yn ymdeheuraw, hwnnw a elwir yn gyfreith anudon Cany eill *na bo* anudon y lleill lw ohonunt Cy xvii.145

a'r marchawc ny allei *nat ymamdiffynnei* raddaw SG 287.14

hyt *nat oed* neb ryw greadur o'r a'e gwelei a allei arnaw *na syrthei* yn y varwlewyf LLA 92.10

This construction lasted well into the modern period but is now almost completely superseded by verb-noun phrases which are preceded by *amgen na*, *llai na* or *peidio a*, cf. pan ystyriwyf hyn ni fedraf *lai na ibristâu* ac wylo (*Patruwm y Gwir Gristion* 232). For examples of the syntax in modern Welsh see *Cystrawen y Frawddeg Gymraeg*, pp. 143-4.

E. In adverbial verb-noun clauses where an affirmative verb-noun is governed by a preposition a co-ordinate negative clause is expressed by a finite verb:



sef acaus nas dele *urth uenet* y ureyn *urth e brenyn* ac *nad a* un mab uchelur BCh 33.3

a *thorri ohonaw* ynteu Gradawc y galon o aniuget *am* welet y cledif yn llad y wyr, ac *na wydat* pwy a'e lladei PKM 46

ac *am garu* ohonunt tywyllwch pechodeu yma ac *na mynyssant* dyuot y oleuni crist vrth hynny y caffant wy tywyllwch aruthyr yndaw o'e poeni LLA 54.17

a *guedy marv* Lles ac *nat oed* idav un mab a wledychei yn y ol... BD 63 (RB 102.19)

a *guedy pallu* eu hethrylith y bawb onadunt ac *na vydynt* beth a wneynt... BD 125 (RB 165 a *guedy dyffgyyaw* y ethrylithyr y bawb onadunt ac *nat oed* vn a allei eilenwi damunet y brenhin...)

a *guedy y dyuot* gyt ger llaw mynyw ac *nat oed* namyn ymdeith hanner dyd yrydunt... RB 173.10

F. In double indirect questions, where the first question contains an affirmative verb-noun the second contains a negative finite verb in the Subjunctive :

pwy bynnac a holo peth a dyuot y'r maes ac yn y maes kylyau o hanaw a bot yn well ganthau tewy no holy y gyureyth a at ydau tewy canys ydyu yn y dewys *ay holy ay na holo* AL ii.22 (cf. Cy xvii.140 canys yn y dewis y mae *ae holi ae na holo*)

kyfreith a deweid bod yn yn dewis ef *ae kadarnbau* tra vo ynn y vrawdle *ae nas kadarnbao* AL ii.414

a dewis di *ae kerdet ae na cherdych* RM 150.24

But the second negative question may be expressed by using the verb-noun *peidio* 'to cease' :

*guedy treiglaw* o ioachym yn y vedul beth a wnele *ae ymchuelut ae peidyaw*... RC xxxiii.211

ef a vedylyawd na wydyat beth a wnaei *ae ysgaelussaw* o'e nerthau *ae peidyaw* SG 102.39

This is now the usual practice in modern Welsh.

## DEUX POÈMES DU MANUSCRIT DE PARIS

PAR

Máire MAC ENTEE

Les deux poèmes ici édités se trouvent au folio 52 v° a-b d'un manuscrit irlandais du xv<sup>e</sup> siècle actuellement à la Bibliothèque Nationale de Paris (Fonds Celtique et Basque, n° I, voir J. H. Todd, *Proceedings of the Royal Irish Academy*, 1846, 53, III, pp. 223-29 et H. d'Arbois de Jubainville, *Revue Celtique*, 1890, XI, pp. 391-405) où M. Vendryes a bien voulu m'indiquer leur existence. Le manuscrit est le travail de plusieurs mains dont trois se distinguent très nettement : celles de *Uilliam mac an Legha*, d'un certain *Flaithri*<sup>1</sup> et de *Mailechlainn mac Ilainn* (*sic*) *mbic an Legha*, vraisemblablement fils du premier. Uilliam mac an Legha était un scribe très prolifique au xv<sup>e</sup> siècle, voir Flower, *Catalogue of the Manuscripts in the British Museum*, II, p. 470 sqq. D'après les colophons de notre manuscrit il en aurait écrit une partie au cours de l'année 1473, à *Cluain Lorg*, dans la maison de *Cormac O Bethnachain* (ff. 7 r° b, 28 r° b). Ni l'endroit ni le nom ne me sont connus. Flaithri a écrit, pour « son chef et fort compagnon Donnchad, fils de Brian, fils de Conchubar O Brien » (f. 14 v° a), et Mailechlainn mac Ilainn également pour ce même personnage « l'année que fut tué le fils du Comte d'Ormond par les Butler » (f. 95 r° a). Une signature nous apprend que Mailechlainn en tant qu'ami et tuteur fut aidé dans sa tâche par *Séan mac an Iarla*, Jean fils du comte, a *Car-*

1. Étant donnés les rapports entre la famille de Desmond et le Manuscrit de Paris, et le fait que les O Maolchonaire étaient avant 1500 les historiographes des Desmond, je me demande si on ne pourrait pas voir ici un précurseur et homonyme de l'illustre Flaithri O Maolchonaire.

*raig o Coinnell*, qualification qui pourrait dire ou que Séan était lui-même de Carrigogunnell, forteresse des O'Brien de Pobal Bhriain sur le Shannon, dans le comté de Limerick, ou bien qu'il y résidait au moment d'écrire ce morceau du manuscrit (f. 112 v° a).

Le Donnchad O'Brien qu'on cite était le seigneur de Carrigogunnell et mourut en 1502. Il donna sa fille Mór en mariage à Jean FitzGerald, fils de Thomas, 7<sup>e</sup> Comte de Desmond, resserant ainsi les liens et d'adoption et de devoir féodal qui unissaient déjà les deux familles<sup>1</sup>. Il me paraît clair que ce Jean n'était autre que le Séan mac an Iarla du Manuscrit de Paris. De plus, en 1497, *Piaras Rua Builér* (Butler), candidat à la dignité de Comte d'Ormond, soutenu par la famille de Desmond, tua en combat singulier son rival *Sir James Butler* (Séamus Dubh), fils naturel de Jean, 6<sup>e</sup> Comte d'Ormond et Trésorier d'Irlande depuis 1492, lequel événement nous permet de fixer à l'année 1497 la contribution du scribe Flaithrí au manuscrit.

Les deux poèmes dont il s'agit ici ont l'air d'avoir été rajoutés au manuscrit pour remplir une page restée aux trois quarts blanche.

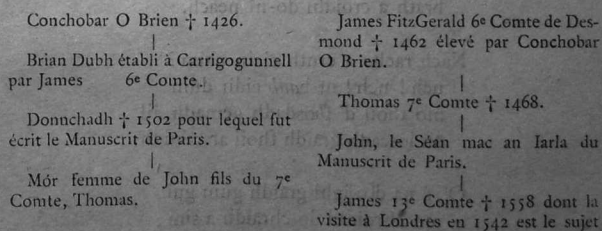
Le premier est un morceau en *rannaigheacht mhór* et appartient au genre des poèmes d'amour courtois dont M. T. F. O'Rahilly a publié un recueil admirable, *Dánta Grádha*. Comme c'est quelquefois le cas dans cette poésie, notre poème semble faire parler une femme (cf. D. G., nos 15, 41, 54, 56, 80, 96). Il est d'un langage relativement clair, mais ce qui en fait la difficulté c'est que la pensée y est d'une subtilité toute féminine, délicate à rendre en français; le poète joue d'une équivoque qui se poursuit jusqu'aux derniers vers du poème. J'ai heureusement été aidée dans ma traduction par M. Vendryes, que je remercie ici de s'être toujours montré envers moi un directeur d'études à la

1. James 6<sup>e</sup> Comte de Desmond, père de Thomas le 7<sup>e</sup> Comte et grand-père du Jean en question, fut élevé par Conchobar O'Brien grand-père de notre Donnchad, et il établit Brian son frère de lait, père de Donnchad, dans la seigneurie de Pobal Bhriain à Carrigogunnell.

fois généreux et secourable. Je n'ai aucune précision historique à offrir sur la composition qui est anonyme.

Le deuxième, un morceau en *deibhidhe*, est intitulé *Muircheartach ua hÍfearnain .cc. inde* et souhaite la bienvenue à un nommé *Séamus*, qui revient d'Angleterre appuyé dans sa suprématie sur l'Irlande par le droit et les armes de Londres. Les *Fiants* de l'époque de la Reine Élisabeth nous racontent que *Moriertaghe Rowe O Hiffernan* était le domestique et le guide du traître *John of Desmond* dans sa rébellion en 1580, et encore sous l'année 1585 nous signalent l'existence d'un *Moriertaghe mac Rory O Hiffernain . . . . . rimor de Derryclowney* (voir T. F. O'Rahilly, *Irish Poets, Historians and Judges in English Documents*, P. R. I. A., xxxvi C 6). John of Desmond tué en 1581 était fils de James (Séamus) 13<sup>e</sup> Comte de Desmond, qui lui, était fils de Jean fils du 7<sup>e</sup> Comte et de Mór O'Brien, desquels il a déjà été question ici. James avait fait en 1542 un voyage à Londres où Henri VIII le confirma comme Comte de Desmond. En résumé, ce serait pour célébrer le retour de ce James, Séamus en irlandais, qu'aurait été composé le second des poèmes. L'auteur, *Muircheartach O Hiffernain*, devait devenir, plus tard, le fidèle serviteur de John fils de James; et le poème a été introduit dans notre manuscrit, qui appartenait autrefois au grand-père maternel de James, Donnchad O'Brien de Carrigogunnell.

Pour mieux faire comprendre les liens de parenté et les rapports chronologiques des personnages en question, je donne ci-dessous un tableau généalogique des deux familles :



du poème de Muircheartach O Hifernain dans le Manuscrit de Paris.

John of Desmond † 1581 qui avait comme serviteur en 1580 Muircheartach O Hifernain.

Dans les deux poèmes je reproduis le texte du Manuscrit de Paris, sauf quelques rares changements d'orthographe que j'ai indiqués en note. J'ai développé les contractions habituelles sans autre avis, sauf dans les notes et dans quelques cas douteux où j'ai utilisé des lettres italiques pour le développement. Un *h* italique marque un point d'aspiration qui manque au manuscrit, un tiret au-dessus d'une voyelle l'absence d'un accent dans l'original. Les ajoutures que j'ai faites sont entre crochets carrés [ ]. Les signes de ponctuation et l'arrangement des lettres majuscules sont de moi.

## I

Ní glic nach gabhuim fam glór  
da bhfaghuinn mar<sup>1</sup>sin bar[r] síodh ;  
ní thoir risin té ga mbiadh  
srian risin toil, is é a fhí[o]r.

Gan a cheilt in ciall do neach,  
a mian ara breith dá mbeath,  
gaeth na toili dá [d]tí a-mach  
brath a croidhí do-ní neach.

Nach racha a cruth éicin uaim ?  
uch ! uch ! ní badh éidir dūin  
mo thoil d' fhosdadh gēmadh áil  
ōn loscadh gráidh fhoil ar m'úidh.

O[i] na d[o]ighi gráidh gum guin  
mo throidhí do chraídh a sim ;

ach béith dī na toir[r]se as-t[u]igh,  
ní fhuil nī is soillsi nā sin[n].

Atá in grádh so na ghrádh mbōr  
gos ttrá[th] sa cé atā na rún ;  
a oiri do ghabh don ghrádh  
slān an croidhí a char ar gcúl.

Toil in chroidhí is loscadh lium  
ach fodadh na toili thall ;  
ag an toil a-tām a ngioll,  
crádh os a chí[o]nd nī fhoil ann.

Ní meadh don toil tuc[c]us dūin  
in toil tugus na toil buaim :  
dá lambuinn a chor a [g]céill,  
in tol féin ní fhaghuim uaíbh.

Tucus mo thoil ar tós<sup>1</sup> dūid  
ōs ī toil sí geatu om<sup>2</sup> goid ;  
toil tuc[c]us mar budh dual deid,  
creid uam<sup>3</sup> nach tugus dūit<sup>4</sup> troid.

Dá léicthi a aicneadh féin far —  
reacur aitreabh<sup>5</sup> is réidh mo rí ;  
ar dul na theach is trēn mē  
in té nach ér neach um ní.

Ní glic. n. g. fam glór da fech glis.

1 tus. — 2 dom. — 3 uaim. — 4 dod. — 5 aidreb.

## TRADUCTION FRANÇAISE

Il est sot de ne pas recourir à la parole<sup>1</sup>, si de cette façon je

1. Pour l'emploi de *so*, cf. D. G., n° 74, p. 101, l. 13 : *Go dtí an gubh féin tarngaire* ' que la calomnie rencontre la prophétie ' (c'est-à-dire ait une valeur



récoltais la paix ; qui met un frein à son désir en vérité n'a rien à regretter.

Sans cacher son idée à personne — si l'on pouvait maîtriser son envie — une fois l'aiguillon du désir retiré, on fait l'examen de son cœur.

Ne me quittera-t-il pas de quelque façon ? Hélas ! hélas ! il ne me sera pas possible d'attacher mon désir, même si je le voulais, à cause de cette brûlure d'amour que je ressens.

Le remords de la peine d'amour qui me blesse a écrasé mon cœur comme dans un étai ; n'était cette souffrance intime, nul ne serait plus heureux que moi.

Cet amour est un grand amour, bien qu'il reste secret jusqu'ici ; quand on a pris son fardeau d'amour, le cœur guérit de l'avoir déposé.

Je sens comme une brûlure le désir du cœur quand il n'allume pas un désir réciproque ; je suis esclave du désir ; de tourment plus fort il n'y en a pas.

Le désir que je me suis donné (c'est-à-dire, que je me suis figuré qu'on avait pour moi) n'équivaut pas au vrai désir que j'ai senti moi-même : si j'osais exprimer ma pensée, je n'obtiens pas de vous même le désir.

Je vous ai tout de suite donné mon désir, ce désir qui est la porte ouverte pour me voler ; je vous ai donné un désir digne de vous ; croyez-moi, je ne vous ai pas opposé de défense.

Si on l'abandonnait à sa propre nature ? On arrive à la demeure et à la paix de mon roi ; j'ai la force d'entrer dans la maison de celui qui ne refuse rien à personne.

## II

Muircheartach ua hIfearnâin .cc. inde.

Dia dho choimhdhe a c'ō ind diona !  
do chosc tuic is eisi[o]dha,

prophétique). L'expression *ní glic* se rencontre dans D. G., n° 61, p. 81, l. 2 : *ní glic nach gabhann teagas* : ' n'est pas habile qui n'accepte pas d'enseignement '.

tar muir mbraonbhán sriobhghlan<sup>1</sup> seang,  
a aongbrádh fí[o]nnbhán E[i]reann.

A ghrádh biatach is brughadh,  
a aongbrádh na nollomhan,  
dia do shláinte a-nocht a-noir,  
budh fáilte ar dtocht an toroinn.

Do chongaibh<sup>2</sup> ina cruth féin,  
gan uire[a]sbhaid gan oilbheim,  
do the[a]cht tar an bhfair[r]ge bhfind  
ceart gona hair[r]dhe d'E[i]rinn.

Eire, ga<sup>3</sup> h'iompodh tar ais,  
a realta oirdheire<sup>4</sup> eólais,  
nir chodail fa chuing numhail  
na tuinn chogaidh chonfadhaigh<sup>5</sup>.

Do rinnis dinn re ndul soir  
sin[n]sir i r[e]acht is riaghóil ;  
do dhruim toile as dailti dhaoibh  
fáilte ó chroidhe na colaioim.

Gidh mór dtreis riamh reimhe  
fuarais ar iath th' aindeire<sup>6</sup>,  
techt lé<sup>7</sup> tré[a]n a-nall a-noir  
barr ar do shéan a Shéamuis<sup>8</sup>.

Tar muir nduaibhsigh<sup>9</sup> ndomhain  
da gus an-ttuaidh tängabhair,  
re cois cirt ó Lundainn libh  
udhaim<sup>10</sup> nirt ar do naimhdibh.

Ni bhia an ghuasacht do ghabh sind  
re holc andaine E[i]rinn



ní bus sia oirne thar m'ál <sup>11</sup>,  
dia dho choimhdhe dá chlaochladh !

Fáilti uam nī bhiongnadh soin  
don luíng do luaidh bhar nimchoir ;  
an long luath tar lionnmhuir móir  
do shí[o]bhladh ó bhruach breiseóidh <sup>12</sup>

Táinigh long a-nois a-noir  
d'imirt cluichi ar clárcho[i]bh ;  
a mhuir do iomchuir <sup>13</sup> isi  
r[u]ibh is i[o]nchuir in fháilti-si

Dā dtegmhadh duit gan dul sair <sup>14</sup>  
d'iar[r]aidh chirt ar <sup>15</sup> Cblár gCobhtbaigh,  
nī theit do gheall d' fhir eile <sup>16</sup> :  
ad cheann cidh fá gcuirfidhe ?

D.

<sup>1</sup> siobhlan, 1 sribhlan au-dessus de la ligne. — <sup>2</sup> chonnaimh. — <sup>3</sup> sic. —  
<sup>4</sup> ordruic. — <sup>5</sup> chonfhuidh. — <sup>6</sup> je crois lire anidhri mais la fin du mot n'est  
pas parfaitement lisible. — <sup>7</sup> sic. — <sup>8</sup> tsen a thShemais. — <sup>9</sup> nduaihhsidh.  
— <sup>10</sup> uaim. — <sup>11</sup> mail. — <sup>12</sup> brisaoight, suivi d'un trait. — <sup>13</sup> imchair.  
— <sup>14</sup> idir. — <sup>15</sup> air. — <sup>16</sup> eili.

#### TRADUCTION FRANÇAISE

Que Dieu te protège hors de l'enceinte protectrice pour  
réfréner le mal et la confusion quand tu traverses le canal aux  
eaux pures et blanches, toi le favori des belles femmes d'Irlande.

O bien-aimé des fermiers campagnards, ô unique bien-aimé  
des lettrés, que Dieu te bénisse ce soir à ton retour de l'est ; des  
nouvelles de toi recevront bon accueil.

En traversant l'océan blanc tu as maintenu pour l'Irlande la  
justice dans sa forme propre, avec tout son appareil, sans atteinte  
ni défaut.

L'Irlande jusqu'à ce que tu reviennes, ô noble étoile du savoir,  
n'a pas dormi sous le joug de la soumission <sup>1</sup>, pays en proie à  
une guerre acharnée.

Tu as fait de nous, en partant vers l'est, des aînés selon le  
droit et la règle <sup>2</sup> ; quand le flot te ramènera, il convient à la  
colombe <sup>3</sup> de te faire un cordial accueil.

Si grand qu'ait été autrefois le pouvoir dont tu jouissais sur la  
terre de ta belle, en venant en force de l'est tu as mis le comble  
à ta prospérité, ô James.

A travers la mer sombre et profonde, par amour d'elle tu es  
venu du nord, ramenant, en plus du droit que t'a reconnu Londres,  
un instrument de force contre tes ennemis.

Je ne souffrirai plus des dangers que me faisaient courir les  
méchants d'Irlande, que Dieu t'aide à les abattre !

Je souhaite bienvenue, c'est naturel, au vaisseau qui a l'hon-  
neur de te ramener ; ta marche depuis l'autre rive ennoblira le  
vaisseau rapide qui traverse le vaste océan.

Un vaisseau vient d'arriver de l'est pour jouer une partie sur  
l'échiquier ; ô mer, toi qui l'as ramené, nous te devons un salut.

Si d'aventure tu n'étais pas parti à l'est pour réclamer posses-  
sion sur la plaine de Cobhthach <sup>3</sup>, ton droit n'irait à aucun autre,  
qui donc aujourd'hui s'opposerait à toi ?

1. L'Irlande est souvent présentée dans la poésie bardique comme étant  
l'épouse légitime de son souverain.

2. Allusion à l'opposition qui existait dans la société hiberno-normande  
entre le droit anglais d'aînesse et le système coutumier de la succession à  
l'irlandaise.

3. C'est-à-dire la belle, la jeune femme, voir la note 1.  
3. Nom poétique très répandu pour l'Irlande.

## BIBLIOGRAPHIE

SOMMAIRE. — I. Cormac O'CADHLAIGH, *An Fhiannuidheacht*. — II. The Highlands and the Highlanders. — III. Kenneth JACKSON, *Seálta ó'n mBlascaod*. — IV. Féil-Sgríbhinn Eoin Mhic Néill. — V. Eleanor KNOTT, *Togail Bruidne Da Derga*. — VI. Gordon QUIN, *Stair Ercuile agus a bás*. — VII. M.-H. PAULY, *Les voyageurs français en Irlande au temps du romantisme*. — VIII. Iorwerth C. PEATE, *the Welsh house*. — IX. Françoise HENRY, *Irish art in the early Christian period*. — X. A. G. VAN HAMEL, *Immráma*. — XI. Henry LEWIS, *Brut Dingestow*. — XII. M. SHEEHAN, *Sean-chaint na nDéise*. — XIII. S. MAC AIRT, *Leabhar Branach*. — XIV. Joshua WHATMOUGH, *Keltika*. — XV. W. G. MOST, *The syntax of the Vitae Sanctorum Hiberniae*.

### I

Cormac O'CADHLAIGH, *An Fhiannuidheacht*, Dublin, Government Publications, 1937, 2<sup>e</sup> éd., 529 p. 12<sup>o</sup>, 3 sh.

L'auteur s'explique dans sa préface sur le but qu'il s'est proposé en écrivant ce livre : faire connaître au public la littérature ossianique. C'est au public gaélique, curieux des traditions de sa race qu'il s'adresse, non aux philologues, non plus qu'aux historiens de la littérature ou aux spécialistes de la mythologie. Aussi ne faut-il pas chercher dans cet ouvrage un classement des textes, une étude de l'évolution du cycle ossianique, ou une théorie sur ses origines historiques ou mystiques. Il ne faut pas reprocher à l'auteur de n'avoir pas fait ce qu'il n'a pas voulu faire. Il raconte, avec fidélité, les belles légendes qu'il a trouvées dans les autres textes ou dans le folklore moderne; il les réparties selon un plan commode, il les a transcrites en un irlandais élégant; il a même émaillé son récit de nombreuses citations de poèmes, choisis non parmi les plus anciens, ni parmi les plus curieux peut-être, mais parmi ceux qui peuvent le mieux flatter le goût du lecteur moderne; il s'est attaché à nous présenter de ce monde légendaire un tableau flatteur, où les traits trop primitifs et les mœurs trop féroces sont atténués, où les parties chevaleresques et héroïques sont mises

## BIBLIOGRAPHIE

389

en valeur. Son livre se lit avec agrément et peut être mis dans toutes les mains; il trouvera certainement le meilleur accueil auprès du public auquel il s'adresse.

† M. L. SJOESTEDT.

### II

*The Highlands and the Highlanders. The Past and Future of a Race.* Glasgow, Mac Corquodale and Co., 1938, 165 p. 8<sup>o</sup>.

Ce volume a été édité, par les soins du *Highlands Committee* de l'*Empire Exhibition*, à l'intention des visiteurs du village gaélique (*An clachan*) de l'Exposition impériale de Glasgow. On y trouvera un ensemble d'articles qui orienteront utilement le profane dans la littérature et la vie des Highlands d'Écosse. Le celtiste sera particulièrement intéressé par la première partie, consacrée à l'histoire de l'Irlande gaélique. Elle comprend un article de Mr MacMaster Campbell, sur la vie sociale des clans; une longue étude fort documentée du Prof. W. J. Watson sur la littérature gaélique; on regrettera seulement que son érudit auteur ne se soit pas étendu plus longuement sur la littérature contemporaine, moins brillante sans doute que celle des siècles précédents, mais aussi moins étudiée. Le Dr. John Cameron consacre une étude substantielle et originale aux lois gaéliques (*Law in the glens*, p. 55 sq.). Enfin on lira avec plaisir l'article du Dr. D. J. MacLeod sur « l'humour du Gaël ».

La deuxième partie est consacrée à quelques aspects de la vie économique dans les Highlands.

† M. L. SJOESTEDT.

### III

Kenneth JACKSON, *Seálta ó'n mBlascaod*. Tirage à part de *Béaloides*, 96 p. 8<sup>o</sup>, 1939.

Ces trente-neuf contes ont été recueillis dans l'île Basket de 1932 à 1937, pour la plupart de la bouche de Peig Sayers, conteuse professionnelle dont on a publié une autobiographie dont il a été rendu compte *Ét. Celt.*, III, 156 sq. On sait que M. Robin Flower a recueilli également une importante collection de contes de la même bouche;

quelques-uns ont été publiés dans *Béaloides*, d'autres doivent un jour paraître en volume.

M. Kenneth Jackson n'a rien négligé pour que ce recueil rende tous les services qu'en peuvent attendre le dialectologue et le folkloriste; résumés en anglais, renvois au répertoire d'Arne-Thompson et aux autres versions irlandaises précédemment publiées. Ces contes, d'abord notés en orthographe phonétique, ont été transcrits en une orthographe traditionnelle simplifiée et adaptée au dialecte. L'auteur s'explique, p. 93 sq., sur les principes qui l'ont guidé dans sa transcription, et signale rapidement les principales particularités du parler de son sujet. La transcription est assez transparente pour qu'avec l'aide de ces notes un linguiste puisse utiliser ces textes, comme documents dialectaux. Il faut féliciter l'auteur d'avoir trouvé un moyen terme acceptable entre la notation phonétique, coûteuse et propre à décourager l'irlandisant non spécialiste, et l'orthographe traditionnelle qui rend le texte quasi inutilisable pour le dialectologue.

Sur quelques menus points de détail les notations de M. Kenneth Jackson ne concordent pas tout à fait avec ce que j'ai moi-même noté et cru entendre; ce qui n'implique évidemment pas que ce soit forcément lui qui ait tort! je lui donne en tout cas raison pour la vélarité de l'r du génitif de *doras* « porte » (p. 96) noté par moi, selon toute vraisemblance à tort, palatal (*Description d'un dialecte de Kerry*, p. 5). Ailleurs il peut y avoir eu des flottements dans la prononciation du sujet; ce qui est un fait normal. Ainsi pour *luachoir*, p. 96, que j'ai noté comme *lu:xa:r'* (*op. cit.*, p. 189, l. 14). Quelques transcriptions m'intriguent davantage: *'maireach* (p. 3, l. 17) pour *'máireach* « demain » n'est sans doute qu'une faute d'impression; entend-on vraiment un *a* initial dans *anam* (p. 5, l. 6), pour *ionnam* « en moi »? Peut-être a-t-on poussé un peu loin la notation des voyelles furtives dans des formes du type *diritháir* (p. 18, l. 8); l'explosion de la dentale est audible avant le commencement de la liquide. Mais il n'y a pas là de phonème distinct. Les formes *siochán*, pour *si:ha:n (suid)beachán*, p. 28, l. 25 et 40, et *tháining*, p. 8, l. 2 de la fin (s'il n'y a pas là une faute d'impression!) méritaient d'être signalées avec les formes réunies p. 96. Il semble que la forme *bi* pour *bia* « nourriture » (p. 96) apparaisse devant voyelle (p. 25, l. 10 et cf. p. 19, 33); ne serait-ce pas simplement une forme élidée? P. 51, l. 6, la phrase *do bbi an t-oidhre i* « elle était l'héritière », avec cet emploi du verbe

d'existence, me paraît impossible. Lapsus? et de la part du conteur ou de l'enquêteur?

† M. L. SJOESTEDT.

## IV

FÉIL-SGRIBHINN EÓIN MAC NEILL .i. *Essays and Studies presented to Professor Eóin Mac Neill*, edited by John Ryan, S. J. Dublin, 1940, 593 p. 8°.

Pour fêter le 70<sup>e</sup> anniversaire du Professeur Eóin Mac Neill, qui tombait le 15 mai 1938, un volume de *Mélanges* lui a été offert, qui n'a été publié qu'en 1940. Ce volume a une portée qui dépasse la personnalité de l'éminent donataire. Ce n'est pas seulement un hommage rendu à un savant universellement connu. C'est un témoignage apportant au monde la preuve des progrès qu'ont réalisés en Irlande les études historiques et philologiques. Cinquante collaborateurs ont contribué à ce volume dont six seulement étrangers par la naissance à l'Irlande ou aux pays celtiques. Tous les noms de savants qui comptent dans l'Irlande actuelle y sont représentés. L'ouvrage est précédé d'une lettre amicale du Président de l'État Libre, Douglas Hyde. C'est un monument national élevé à l'honneur d'un maître qui a bien mérité de la nation.

Pour en montrer toute la valeur, il suffira de mentionner les articles qu'il contient en soulignant les plus importants. A la philologie ressortissent les suivants: On the alleged Declension of adjectives in -amhail (O. Bergin), an Irish Manuscript in the John Rylands Library (Myles Dillon), the Irish influence on some Welsh Personal Names (Ildis Ll. Foster), a Note on Cormac's glossary (John Fraser), Bolg, Fir Bolg, Caladbolg (Timothy Lewis), the Religious Mind of the Irish Bards (John E. Murphy), Medieval Medico-Philosophical Treatises in the Irish Language (Fr. Shaw), Prydain et Britanni (J. Vendryes). Comme publications de textes inédits, il faut citer an Irish Version of the Somniale Danielis (R. I. Best), Epistola Lentuli (R. Flower), a Poem by Cathaoir Mac Cába (Tomás O' Cleirigh), Duain ar Bhás Dhomhnaíll Uí Chonaill (T. O'Donoghue), Dánta a Duanaire Mheg Shamhradhain (T. O' Rahilly), Diasa Dioghroma (E. O' Tuathail), Cathal Mac Muireadhaigh cecinit (J. Carmichael Watson). Daniel A. Binchy explique l'expression *ainser ebue* désignant l'hiver



dans les Lois (I. 128, 7, 158, 27; IV, 144, 24) par « time of a coshering », *cue* étant le génitif du mot *côe* ou *câe* « entretien, subsistance » et aussi « nourriture, viande » (p. 18). Lambert Mac Kenna étudie les divers sens qu'a dans la poésie bardique le mot *geall* « pledge, security », d'où *geall re* « pledge for, cause of, equal to », *i ngeall*, *do gheall*, *mar gheall* « for sake of, to get », *do gheibhim geall*, *beanaim geall* « I excell », *do bheirim geall do* « I knowledge superiority of, I award prize to », *cuirim geall a b-* « I bet on », *i ngeall* « dependent on, calling for, in captivity, subject to », etc. (p. 62). Sous le titre « Etymologica », M. A. O' Brien étudie les mots v. irl. *sechbaid*, irl. mod. *seafóid* « error, mistake » et v. irl. *cia bu chan* (p. 87). Thomas F. O' Rahilly soumet à une enquête minutieuse la légende de *Cairbre Cattleben* (« Tête de chat »), père de Morann mac Móin, le fameux juge et chef des *ailbechtbuatha* (« tribus vassales ») dans leur révolte contre leurs maîtres; en conclusion, il voit dans cette légende l'adaptation d'un vieux mythe à l'histoire, mais sans aucun fondement historique (p. 101). Holger Pedersen rapproche d'un mot hittite l'irlandais *allas* « sueur », pour lequel il n'y avait jusqu'ici qu'une étymologie bien peu satisfaisante, consistant à rapprocher le grec ζέω, « je bous » (p. 141). R. Thurneysen précise le sens de *sochor* « bon contrat » dans l'usage des Lois (p. 158). Il faut signaler à part l'article de Gerard Murphy, Notes on analogy in Middle-Irish Conjugation (p. 72), où il étudie notamment les désinences *-aba(i)r* de 2<sup>e</sup> pers. pl. et *-ann (-enn)* de 3<sup>e</sup> pers. sg. et la forme *tucait* « were brought »; celui de Séamas O' Searcuigh sur le pronom relatif ou plutôt l'expression de la relation en irlandais (p. 125) et enfin celui de J. Lloyd-Jones sur un passage du Black Book of Carmarthen (p. 42) : F.A.B. 9.25 et ss = 26-27 Ev., il corrige *eilvert vedit* en *eilyuel vedil* « la troupe du baptême (la chrétienté) », *dymgytat* en *dymgywylit* (pour la rime) et *-ne dimbrodic dil* en *ued im brodic dil* « jusqu'au jour du jugement ».

A l'archéologie et la préhistoire sont consacrés les articles de Liam Gogan (sur un collier d'or trouvé dans le lit du Shannon, Co. Limerick), de S. P. O' Riordain et J. O' Kelly (sur de vieux types d'habitation, près de Lough Gur, Co. Limerick), de J. Pokorny (sur l'arrivée des Goidels et le nom Ériu), de Liam Price (sur Glendalough, St. Kevin's Road), de Joseph Raftery (sur la chronologie de l'âge du fer en Irlande) et surtout de R. A. S. Macalister sur les inscrip-

tions ogamiques et la langue des Pictes. C'est le plus long et l'un des plus importants du recueil (pp. 184-226); il constitue un véritable corpus des inscriptions ogamiques du pays des Pictes, dressé par le savant qui connaît le mieux l'ogam et ses mystères.

Proprement historiques sont les articles de Mrs. Helena Concannon (Silva Focluti, Silva Uluti or Silva Virgulti), Edmund Curtis (Feudal Charters of the de Burgo Lordship of Connacht), Micheal O' Duigeannáin (on the medieval sources for the legend of Cenn Cróich of Mag Slécht), Dudley Edwards (Magna Carta Hiberniae), Dom Gougaud (the Remains of ancient Irish Monastic Libraries), Paul Grosjean (Catalogus praecipuorum sanctorum Hiberniae), Aubrey Gwynn (Nicholas Mac Maol Josa, archbishop of Armagh, 1273-1303), James Hogan (the Uí Briain kingship in Telach Oc), Laurence P. Murray (the pictish kingdom of Conaille Muirthemhne), Felim O' Briain (the hagiography of Leinster), Colm O Lochlainn (Roadways in ancient Ireland), Séamas Pender (Uí Bruicc, Rig na nDéssi), Myles V. Ronan (Lazar Houses of St. Laurence and St. Stephen in Medieval Dublin), John Ryan (the abbatial succession at Clonmacnois), Paul Walsh (Meath in the Book of Rights).

Enfin, il y a un groupe d'articles de folklore, signés de Séamus Delargy, Nera and the dead man, de Kenneth Jackson, the motive of the threefold death in the story of Suibhne Geilt, de Séan O' Súilleabhain (Batai Scóir), de C. W. von Sydow (das Volksmärchen unter ethnischem Gesichtspunkt).

En plus d'index qui en facilitent la consultation, ce beau volume contient une bibliographie du Professeur Eóin Mac Neill.

J. VENDRYES.

Eleanor KNOTT. *Togail Bruidne Da Derga*. Dublin Stationery Office, 1936, xxiv-154 p., 5 sh.

C'est le 8<sup>e</sup> volume de la collection Mediaeval and Modern Series (cf. *R. Celt.*, L, p. 208). Il est déjà ancien par la date, mais il reste d'actualité par son importance; et dans cette collection qui contient déjà d'excellents ouvrages, il peut passer pour l'un des meilleurs.

Le *Togail Bruidne Da Derga* est un des récits les plus intéressants de la littérature épique de l'Irlande. Il abonde en traits de folklore



étranges, qui soulèvent maint problème quant à leur signification et à leur provenance, Mais surtout il est spécifiquement irlandais, en ce qu'il roule sur une série de violations de tabou (*geis*), qui constituent autant d'épisodes enchaînés par une fatalité tragique et qui conduisent à sa perte le héros de l'aventure. Celui-ci, Conaire Mór, fils d'Etarscéle et de Mes-Buachalla, avait toutes les qualités d'un grand roi; les plus belles espérances souriaient à sa jeunesse. Sous son règne l'Irlande jouissait d'une prospérité qui faisait le bonheur des peuples. Mais un méchant destin s'acharne sur lui. Ses meilleures intentions se retournent contre lui; il est entouré d'un réseau subtil dans lequel il est pris irrésistiblement. Amené à chercher abri dans le château de Da Derga ou plus anciennement de Ua Derga (« Petit-fils de la Rouge »), il y meurt finalement de soif, victime des tabous dont sa destinée était implacablement tissée.

Cette histoire est d'une ironie farouche et sinistre (v. l'article de E. J. Gwynn, *The idea of fate in Irish Literature*, au tome III du *Journal of the Ivernian Society*, analysé dans la *Revue Celtique*, t. XXXI, p. 531).

Elle a été éditée par Wh. Stokes au tome XXII de la *Revue Celtique*; mais de plus elle a fait l'objet d'études critiques minutieuses de la part de savants éminents, notamment Nettlau (*R. Celt.*, XII, 229, 444; XIII, 252; XIV, 137), Lucius Gwynn (*Z. C. P.*, X, 209) et Thurneysen (*König-und Heldensage*, p. 621). On sait maintenant que le texte conservé est l'œuvre d'un compilateur qui au XI<sup>e</sup> siècle a combiné deux versions différentes dont la tradition remonte au VIII<sup>e</sup> siècle, puisqu'il en était question dans le ms. de Druim Snechta. Wh. Stokes avait eu tort de prendre comme base de son édition le Lebor na h-Uidre; ce manuscrit est bien le plus ancien, mais outre qu'il est incomplet, il présente des arrangements (additions ou modifications) qui lui sont propres. Le meilleur représentant de la compilation primitive est le Yellow Book of Lecan. C'est ce manuscrit que miss Knott a pris pour base; mais elle a donné en appendice les variantes du ms. D. IV. 2 de la Royal Irish Academy (copié v. 1300), qui contient également une copie intégrale du texte.

Elle n'a pas tenu compte des variantes du ms. Egerton 1782 (de 1517), sans doute parce qu'on les trouve dans l'édition de Whitley Stokes. Mais ce manuscrit, si modernisé qu'il soit, présente un texte indépendant du Lebor na h-Uidre et étroitement apparenté au Yellow

Book of Lecan. Il a çà et là des variantes qui méritaient au moins d'être connues. A la ligne 203, le texte porte simplement *ar nach-ruidead*; mais le ms. Egerton ajoute *Conaire a lott-som*, et cette addition est intéressante, car elle fournit un régime au verbe. Il semble que ce verbe admette un régime à l'accusatif, cf. *cona rudind mo gni-mæ* « that I should not incarnadine my deeds » (*Ériu*, VIII, 172 et 180). C'en serait ici un exemple de plus. Mais d'ailleurs le verbe *ruidim* se rencontre dans deux autres passages, employé absolument.

Au § 66, ligne 611, le ms. Egerton ajoute *is croeb triana bláth* « c'est une branche couverte de fleurs » devant les mots *is muc remeluit mes*; et cela suggère pour ces derniers une interprétation nouvelle. Ce que dit ici Fer Rogain de Conaire, il le répète plus loin (l. 1137) de Lé fri flaith, fils de Conaire. L'idée est qu'il est déplorable de voir mourir un être jeune favorisé par la vie et qui à un avenir plein de promesses. C'est triste qu'on le tue (*is liach a orguin* L. U. 7008, *is liach a guin* H. 2.17; miss Knott écrit simplement *is liach* avec Lec). C'est une branche couverte de fleurs, c'est un enfant en bel âge, plein de vie (*is noidú ar aeis* H. 2. 17). Que faire alors de *is muc remeluit mes*? On est tenté de prendre *mes* pour le sujet du verbe *-luit* et de traduire « c'est un porc devant lequel tombe le gland », c'est-à-dire qui n'a qu'à se baisser pour le manger, qui est servi par la fortune; la forêt, on le sait, laisse tomber ses glands pour engraisser les porcs, *feraid in coilla mes for muca méthe* (*Z. C. P.*, III, 456). La leçon de D. IV. 2 *mucc re tuitim mesa* « porc devant la chute du gland » est d'accord avec cette interprétation. Le tour est rare, comme souvent dans les proverbes. Thurneysen (*a Grammar of old Irish*, p. 258, § 412) ne signale qu'un seul exemple de pronom infixé après *remi-*; c'est *ami remitatél* « ce qui va devant eux » Sg. 197 b 5. Le cas est ici un peu différent et l'on peut même se demander s'il y a bien un pronom infixé; mais il semble certain que le verbe a pour régime *muc* « le porc » et pour sujet *mes* « le gland ». On pourrait d'ailleurs donner de la phrase une interprétation légèrement différente en prenant la préposition au sens temporel: c'est un porc avant le moment où le gland tombe, c'est-à-dire dans l'attente de cette nourriture, et tout prêt à la recevoir. La locution *re tuitim mesa* est ambiguë, car elle admet les deux sens. C'est au second qu'a certainement pensé le copiste d'un autre manuscrit (H2 de Stokes), qui écrit *ria n-itbi measa* « avant de manger le gland » (*R. Celt.*, XXII, 55 n. 16).

On peut juger par cet exemple des difficultés du texte ; et en effet l'interprétation se heurte à un grand nombre d'énigmes qui attendent leur solution. Sans parler des passages en vers ou en retoric (ll. 304, 317, 328, 711, 1011, 1262, 1274, etc.), qui sont en partie incompréhensibles, on y trouve un grand nombre de mots rares dont le sens devait même échapper au lecteur, car ils sont souvent glosés dans les manuscrits : tels *éce* « eh bien ! » sorte d'interjection 554, *imdae* « hanche » 964, *meile* « cheval » 273, *slabra* « bétail » 468, etc. D'autres ne sont interprétés que par conjecture, ainsi *forche* 80, pour lequel miss Knott, p. 72, propose un rapprochement — bien difficile à justifier — avec gall. *gwarchae*, ou *faül* 691, écrit *fil* 1126, et qui doit être le même mot que *fail* « sans importance, futile ». Mais pour bien d'autres mots, aucune explication ne paraît possible, et le lexique les enregistre avec un point d'interrogation. Un de ces mots-là, *taigid* 70, peut cependant s'interpréter ; c'est le même mot que *toichid* (Ped. II 610) « act of suing », nom verbal de *do-saigim*. Ainsi du moins l'interprétaient déjà Whitley Stokes et Thurneysen « ein König werde sie aufsuchen » (*Heldensage*, p. 628). L. 490, au lieu de *di lethorc*, traduit « two half-pigs » par Wh. Stokes, ce qui se comprend d'autant moins que *orc* est un mot masculin, Miss Knott écrit *delethorc* (*delethorc* dans D. IV. 2) ; c'est le nom du « cochon de lait », le premier élément étant le même que dans *deleng muice* ou *deil muice*.

Certaines leçons ou corrections indiquées dans les notes auraient pu passer dans le texte. Ainsi : *airmitiu* « tabou » 170 (mais il resterait à expliquer pourquoi D. IV. 2 porte *airmitniu* l. 171) ; *degaid* 518, 539 acc. sg. de *dega* « escarbot » ; *ronmaing* « malheur à nous » 891 ; *adagelbar* « il craint » 1127 (d'après 691, qui confirme la leçon) ; etc.

Dans l'édition d'un pareil texte, le lexique est d'une extrême utilité. Il faut louer Miss Knott d'avoir donné tous ses soins à celui qu'elle a dressé. Quelques mots manquent cependant, dont l'absence étonne (ainsi *luighe* 713). D'autre part, bien qu'il soit naturel qu'elle ne se soit pas astreinte à donner tous les exemples d'un même mot, on peut regretter que sous *ruidid* elle n'ait pas enregistré un second exemple de *ruidfes*, 713 ; d'autant plus que Wh. Stokes rattachait ce futur à *rethim* (?) en traduisant « who will run ». — Que le mot *fraig*, thème en *-i* en v. irlandais (*gén. frega* Thes. Pal. II, 293, l. 22), soit passé plus tard à la flexion des thèmes à dentale (acc. sg. *fraigid*)

pourrait s'expliquer aussi par l'analogie de *tenid* dans la locution *o thenid co fraigid* ; l'influence du mot *traig* « pied » n'aurait sans doute pas suffi à provoquer le changement. — Sur *gen* qui est traduit ici par « mouth » avec ? voir *Ét. Celt.*, III, 42, où une autre hypothèse a été proposée.

Quelle que soit l'explication de *leth-gabar* dans L. U., 8636, il semble bien qu'ici, l. 1150, le sens soit celui de « demi-cheval », c'est-à-dire « centaure », comme le suppose Wh. Stokes. Conall Cernach pouvait être qualifié de tel, puisqu'il était toujours à cheval. Un centaure dans Ovide est appelé *semifer* « à demi bête sauvage » (*Métam.*, II, 633). Pour la formation de *leth-gabar*, cf. *leth-fer* semi-uir Ir. gl. 396. Le ms. H. 3. 18, p. 532, porte *lethgabar .i. lethech*. Il y a d'après Cormac (*Sanas Corm.*, 825), deux mots *lethech*, l'un désignant une sorte de poisson, l'autre une auge ou une huche ; mais dans la glose de H. 3. 18, il n'est pas douteux que *leth-ech* a été compris comme « demi-cheval ».

Du mot *cenn*, p. 106, ne sont indiqués que deux sens, « tête » et « fin ». Or il en a un troisième, celui de « bouche », dont on a un exemple à la ligne 886, *ni sbélas guth asa chind* (L. U. 7256). On sait qu'en gallois *pen*, le correspondant de *cenn*, a aussi ce sens : *trwy pen Pedyr* « par la bouche de Pierre » Tal. 113.22 = 6.16 ; *cathl per o ben aderyn* « joli chant de la bouche d'un oiseau » Daf. ab Gw. 87. 29 ; *cyfarch oib ben i wen well* « salue la belle de ta bouche », *id.*, 190. 48 ; *un bwyd a aeth yn ei ben, bara oer a beravren* « la seule nourriture qui alla dans sa bouche, c'est du pain froid et du cresson » *Iolo Goch ac Eraüll*, p. 111 ; cf. encore R. B. 290. 14 Sk. = 1048. 28 Ev. et R. Celt., XLVIII, 460. On dit couramment aujourd'hui *agor pen* pour « bail-ler ».

P. 145, la forme *taemaicad* « s'étendait » 355, 539 est rattachée à un verbe *taemaicc*, *do-acmaicc*. Il eût été bon d'indiquer que la forme comprend le radical verbal *icc*-précédé des préverbes *to-ad-com-* (cf. Pedersen *Vgl. Gr.*, II, 554) ; d'ailleurs si L. U. porte *taemaicced* dans l'un des passages (84 a 26, l. 6828), il a dans l'autre *taicmainged* (86 a 13, l. 6967).

Ces menues observations, qui prouvent l'intérêt qu'a ce texte au point de vue grammatical et lexicographique, ne sauraient diminuer les mérites de l'édition de miss Knott. C'est un travail très consciencieux et qui rendra les plus grands services aux étudiants à l'étranger comme en Irlande.

J. VENDRYES.

## VI

Gordon QUIN. *Stair Ercuill ocus a bás* (Histoire d'Hercule et sa mort). Dublin, Irish Texts Society, vol. XXXVIII, 1939, XL-264 p. 8°.

L'amour des Irlandais pour les belles légendes et les aventures romanesques ne s'est pas satisfait avec leurs traditions nationales, dont la matière est pourtant si riche. Leur curiosité s'est tournée aussi vers les littératures classiques, auxquelles ils ont emprunté des modèles de thèmes et de récits. Sans doute le « cycle » de l'antiquité gréco-latine n'occupe dans leur littérature qu'une place restreinte ; il ne s'y est d'ailleurs constitué qu'assez tardivement. Mais il contient quelques œuvres caractéristiques, qui ont surtout l'intérêt de montrer comment les Irlandais savaient transformer et adapter à leur goût les œuvres étrangères qu'ils s'approprièrent (voir notamment le travail de Dottin, « les Légendes grecques dans l'ancienne Irlande », *Rev. Ét. gr.*, XXXV, 1922, p. 391-407). C'est ainsi que le *Merugud Uilix* (course vagabonde d'Ulysse) ne contient que quelques épisodes de l'Odyssée très librement traités, sans qu'on sache d'ailleurs par quel intermédiaire l'auteur irlandais avait eu connaissance de l'épopée homérique (v. *R. Celt.*, VII, 256). Les *Imtheachta Aeniasa* (Aventures d'Énée) et le *Cath Catharda* (guerre civile) suivent de plus près l'Énéide et la Pharsale, mais de façon encore assez libre ; ce sont des arrangements et non des traductions (v. *R. Celt.*, XXVIII, 351 et XXXI, 393). Il en est de même du récit irlandais inspiré de la Thébaïde de Stace (v. *ibid.*, XXXIII, 393). C'est d'Orose principalement qu'a été tirée une brève histoire d'Alexandre, dont le rédacteur a utilisé aussi d'autres sources (v. *ibid.*, VI, 405 et VIII, 531). De la *Togail Troi* (Destruction de Troie) ont été conservées par fragments deux versions différentes, éditées par Whitley Stokes (v. *ibid.*, V, 398 et XLI, 150). Elles s'inspirent toutes deux du *De excidio Troiae*, qu'on prétendait traduit par Cornelius Nepos d'un original de Dares le Phrygien. Un fragment d'une des versions est contenu dans le Livre de Leinster, c'est-à-dire qu'il remonte au milieu du XII<sup>e</sup> siècle. La plus ancienne rédaction de la *Togail Troi* serait donc antérieure au *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure et n'aurait pu être inspirée de lui.

Entre tous ces ouvrages imités de l'antiquité classique, la *Stair Ercuill* éditée par M. Gordon Quin se distingue en ce qu'elle a comme source une œuvre française, le *Recueil des histoires de Troyes* de Raoul Le Fevre, chapelain du duc de Bourgogne Philippe le Bon. Cet ouvrage, terminé en 1464, fut traduit en anglais par William Caxton en 1468, et cette traduction, imprimée à Bruges en 1474 sous le titre « The Recuyell of the Histories of Troyes » jouit d'une grande popularité, puisqu'on en connaît onze éditions ; elle a été de nouveau éditée par H. O. Sommer en 1894 à Londres chez David Nutt. L'œuvre de Le Fevre est une vaste compilation en trois livres, où les exploits d'Hercule occupent une partie du livre I et la totalité du livre II. D'ailleurs, ce qui concerne Hercule a été ultérieurement extrait de l'ensemble pour faire l'objet d'une impression à part (à Lyon s. d. et à Paris en 1500). L'auteur s'est inspiré surtout du *de genealogia deorum* de Boccace pour composer un véritable roman sans aucun respect de la tradition. Il fait de Proserpine la femme d'Orphée que Pluton aurait enlevée. Il imagine que la ville de Troie aurait subi trois destructions, les deux premières accomplies par Hercule. C'est un motif pour raconter les exploits du héros, à Thèbes d'où il est parti, puis en Espagne, en Égypte et en Grèce. Il mêle à des souvenirs authentiques de la légende des inventions personnelles tirées des mœurs de son temps. C'est ainsi qu'Hercule est ordonné dans les grades de la chevalerie (*ro boirdnebh iarum Ercuill a ngraduibh ridirechla*, l. 546) ou que pour se débarrasser de sa femme Mégare il l'envoie dans un couvent de nonnes noires à Thèbes (*cor cuir a mainistir caillech ndub isin Teib hi*, l. 889). Cette façon désinvolte de traiter l'histoire deva it séduire l'imagination irlandaise.

De son côté, l'auteur de la *Stair Ercuill* ne s'est pas privé d'agir envers son modèle avec une certaine liberté. Il a souvent abrégé ou résumé le texte anglais de Caxton ; il a parfois déplacé certains épisodes ; il en a introduit d'autres empruntés par exemple au *Cath Catharda*. Mais surtout il a su donner à son œuvre un cachet irlandais par l'emploi qu'il a fait de certains procédés de style et de langue. La description de Mégare est conforme à la tradition celtique, et l'effet qu'elle produit sur Hercule à la première rencontre (*ro ba lán gach n-áit 7 gach n-aigbi do Ercuill do gbradh na bingine sin*, l. 513) donne l'impression du déjà lu (cf. dans le songe de Maxen, *R. B.*, 85.9-11). On notera que Mégare porte les ongles de couleur



foncée (*donninguech*, l. 513) comme Derdriu teignait les siens en rouge, avant d'avoir perdu son amant (*Ir. Texte*, I, 79.11). Il y a ainsi dans ce récit de mythologie grecque des traits typiquement celtiques.

La *Stair Ercuil* est conservée dans un seul manuscrit, le n° 1298 (H. 2.7) de la bibliothèque de Trinity College à Dublin. Le copiste s'en est nommé dans la colonne 270, c'est William Mac an Legha (Guillaume fils du médecin), un des scribes les plus actifs de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle (cf. *Br. Mus. MSS. Cat.*, II, 470), à qui l'on doit notamment une bonne partie du manuscrit irlandais de la Bibliothèque Nationale (cf. *R. Celt.*, XI, 391). M. Quin émet l'opinion que William Mac an Legha ne serait pas seulement le copiste de la *Stair Ercuil*, mais qu'il l'aurait composée lui-même d'après le texte anglais de Caxton.

L'édition de M. Quin est faite avec le plus grand soin. Après une bonne introduction, qui éclaire sur toutes les questions relatives à l'ouvrage, le texte est accompagné d'une traduction, suivi de notes et d'un glossaire complet. On sera reconnaissant à l'auteur de ce glossaire. Il n'y a pas actuellement de tâche plus utile que de permettre une connaissance aussi complète que possible du vocabulaire irlandais aux différentes époques de son histoire. La *Stair Ercuil* contient quelques mots rares, dont elle fournit peut-être le témoignage le plus ancien, comme *ceide* « lieu d'assemblée, place » ou *ceirin* « emplâtre », et notamment des mots d'origine anglaise comme *cabarn* « caverne », *gum* « gomme », *gunna* « arme de jet », *halla* « hall », *liber* « massue » (de angl. *lever*), *palas* « palais », *paillis* « palissade », *peler* « pilier, poteau », *scuigir* « écuyer » (de *squire*), *scúird* « tunique » (de *skirt*), etc. On peut relever encore l'expression *ór bruinnle* « or raffiné » de *bruinnim* « je fais fondre », dénominateur de *bronn* dans *brond-ór* « id. » L. U. 6395 ; l'emploi au sens de « vêtement » du substantif *deise*, tiré de *deas* « droit, adroit » (même évolution de sens dans l'anglais *dress*) ; le redoublement d'expression *a apach 7 a inathar* « ses entrailles et ses intestins » (l. 2512) qui se retrouve dans les Annales de Loch Cé (t. II, p. 252 : *a n-abaighe ocus a n-ionathar*) ; l'emploi du mot *tor* « tour » pour désigner un guerrier, l. 523 (ci-dessus, p. 135), etc. L'expression *lanic loisi de*, l. 2442, 2486 explique un passage du *Belba Adamnain* (*Anecd. Ir. Mss.*, II, p. 12, 18) *tainic a losi*, que Maud Joynt semblait

embarrassée pour traduire (*Celt. Rev.*, V, 98) ; cela veut dire « il rougit » tout simplement.

J. VENDRYES.

## VII

Marie-Hélène PAULY. *Les Voyageurs Français en Irlande au temps du Romantisme*, Paris, Enault, 1939, VIII-291 p. 8° (Thèse de doctorat d'Université).

Cet ouvrage est de nature à décevoir bien des lecteurs. Non par la faute de l'auteur, qui a poursuivi son enquête avec un soin louable, mais bien par celle du sujet. L'Irlande, nation romantique par excellence, liée à la France par une amitié traditionnelle, devait, par son caractère national, par ses malheurs et par sa foi, éveiller tout particulièrement l'intérêt de notre littérature au moment où celle-ci se laissait soulever par l'exaltation romantique. Il n'en a rien été. Le souffle enthousiaste du romantisme, souvent irraisonné, pour ne pas dire déraisonnable, n'a guère provoqué de courant favorable à la connaissance des choses irlandaises. Certes les sympathies pour l'Irlande ont toujours été vivaces chez nous, mais comme un sentiment confus, auquel on est d'autant plus attaché qu'on ne sait pas au juste sur quoi il repose.

Malgré certaines relations personnelles (la première femme de Berlioz, miss Smithson, était une actrice irlandaise ; c'est elle qui lui fit connaître et admirer Thomas Moore), il n'y eut pas de contact entre les deux pays. Pouvait-il y en avoir en l'absence d'aucun motif politique, économique, militaire ou culturel ? Le temps des Wolfe Tone et des Robert Emmet, des Hoche et des Humbert, était passé. L'Irlande à cette époque ne possède aucune personnalité d'un prestige international ; elle n'envoya chez nous ni un Mickiewicz ni un Slowacki. L'amitié irlandaise n'était qu'un thème sentimental renforcé surtout chez certains par la haine de l'Angleterre. Il eût fallu qu'elle devint un thème littéraire. Mais nul n'a réussi à faire pour l'Irlande ce que Chateaubriand et Bernardin de Saint-Pierre, M<sup>me</sup> de Staël, Stendhal, Edgar Quinet, Mérimée ou Gautier ont fait pour d'autres pays, même lointains et exotiques. L'Irlande n'a pas eu de chance avec les Français qui ont parlé d'elle. Ceux qui prirent la peine de s'y rendre n'en rapportèrent guère qu'une image incomplète



ou déformée par les préjugés. Montalembert, catholique militant, était un admirateur convaincu des institutions et de la politique anglaise. Michelet, visionnaire mystique et passionné, n'y fit qu'une très courte visite, en compagnie de son ami Chéruel; il en a rapporté des impressions fausses, gâtées par des vues erronées.

Le meilleur juge, de beaucoup, fut Gustave de la Bonnière, comte de Beaumont, un magistrat intègre et scrupuleux, qui déclarait n'avoir « qu'une passion, l'amour de la liberté et de la dignité humaine »; il avait épousé la petite-fille de Lafayette et fut député de la Sarthe de 1839 à 1852. Mais son livre, *l'Irlande sociale, politique et religieuse*, publié en 1839 et même plusieurs fois réédité jusqu'en 1863, malgré d'excellentes qualités de documentation et d'exposition, n'eut pas l'influence qu'on pouvait souhaiter. Aujourd'hui il est oublié alors qu'il mériterait d'être étudié encore pour les nombreux enseignements qu'il contient et qui restent valables. Quelle différence avec la *Démocratie en Amérique* de son ami Alexis de Tocqueville! On dirait qu'un mauvais sort poursuit l'Irlande jusque dans les esprits généreux qui s'intéressent à elle et qui veulent l'étudier avec une sympathique impartialité.

En 1863 encore, le même Beaumont présente à l'Institut (Acad. des Sc. Mor.) une notice sur *l'État présent de l'Irlande*, où il mesure à 25 ans de distance les effets terribles d'une crise économique et sociale causée par la famine. Il faut relire ces pages en les rapprochant du *Mo Sgéal fhein* de P. O'Laery. Néanmoins, le livre de Beaumont n'est pas connu du public. Peut-être parce que c'est un ouvrage sérieux, appuyé sur une documentation précise et dépouillé de tout le merveilleux sous lequel le lecteur aime qu'on lui dissimule la triste réalité.

Tout différent était Capo de Feuillide, un « Gascon du Tropic », journaliste à la tête volcanique, mais dépourvu du moindre grain de bon sens. De sa visite en Irlande en 1837, il rapporta deux gros volumes de notes de voyage, où il donnait libre cours à une imagination débridée. La lecture n'est pas sans attrait, car il a su parfois communiquer à son lecteur « les enivrants de l'âme et du regard », qu'il a éprouvés lui-même. Il possède le coloris et le relief qui manquent à Beaumont. Mais s'il y a chez lui quelques idées justes, il les a noyées dans un lyrisme excessif et désordonné.

C'est sur ces deux hommes qu'a porté surtout l'étude de M<sup>lle</sup> Pauly.

Elle est mal renseignée sur les périodes antérieures. L'exposé qu'elle a fait en tête de son livre sur les relations de l'Irlande et de la France avant le romantisme est superficiel et assez incomplet; il eût fallu parler des établissements irlandais au Nord de la France dans les premières années du xvii<sup>e</sup> siècle (cf. *R. Celt.*, XLVIII, 238), et le nom de Lally-Tollendal ne devait pas être oublié. M<sup>lle</sup> Pauly n'est pas très au courant de la philologie celtique. P. 74, voulant être aimable à l'égard des « grands celtisants français », elle mentionne « l'école de 1850-1870 autour d'Arbois de Jubainville »! Cela nous vieillit de trente ans. Henry d'Arbois de Jubainville a enseigné les langues et littératures celtiques au Collège de France de 1881 à 1910, année de sa mort (cf. *R. Celt.*, XXXI, 1). Mais il était juste de rappeler qu'en plus d'Édouard Hervé (*La Crise Irlandaise*, 1885), de Paul Dubois (*l'Irlande contemporaine*, 1907) et de Louis Tréguiz (*l'Irlande dans la crise universelle*, 1921), ce sont les philologues de la *Revue Celtique* qui ont contribué à répandre en France la connaissance de l'Irlande.

J. VENDRYES.

#### VIII

Iorwerth C. PEATE. *The Welsh House*. London, Society of Cymmrodorion, 1940, xviii-232 p. 8°.

Voici un livre excellent, comme on en souhaiterait de semblables à bien d'autres pays. Il fait grand honneur à son auteur et montre quel essor a pris en Galles l'étude des arts et traditions populaires depuis la création de cet admirable *Amgueddfa Genedlaethol Cymru*, Welsh National Museum de Cardiff, digne pendant de la National Library d'Aberystwyth (cf. *R. Celt.*, XLIV, 465). M. C. Peate y est précisément attaché comme Keeper of the department of Folk Culture and Industries.

Il s'est proposé de tracer l'histoire de l'habitation en Galles depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, et pour donner une base solide à cette étude, il expose d'abord ce que fournissait le sol du pays en matériaux de construction. Son premier chapitre, tout géologique, éclaire fort heureusement les développements qui suivent en expliquant la variété qu'offrent les diverses parties du pays. Le type le plus ancien d'habitation, qui remonte à l'époque celtique, est la maison circulaire; M. Peate en reconnaît encore le modèle dans des

« pigsties » de la campagne galloise et dans certains *tai unnos* confectionnés en une nuit par des « squatters » : *castell barwb ei dy*, dit un proverbe (p. 47). Mais le type le plus habituel est celui de la maison longue, généralement rectangulaire, qui a succédé au précédent et dont est sorti le cottage des temps modernes. Elle comprend des divisions, salons ou chambres, dont la forme, la destination et le nom sont connus par les récits du moyen âge et surtout par les lois, qui en parlent longuement. Un chapitre spécial est consacré à « the House of the Laws ». L'ouvrage se termine par un exposé de la technique de la construction, où sont étudiés à la fois les rôles de l'architecte, du maçon et du décorateur. Une bibliographie abondante témoigne de l'étendue des recherches faites par l'auteur. Quarante-six planches et cinquante-huit figures illustrent l'ouvrage, qui est en outre pourvu d'index à la fois géographiques et techniques.

Le philologue a ainsi sous la main un utile instrument de travail. On sait en effet combien la connaissance de la vie quotidienne est indispensable à ceux qui se mêlent d'interpréter et d'éditer les textes. En parcourant la littérature médiévale, on rencontre constamment des détails relatifs à l'habitation. Bien mieux les poètes aiment à désigner leurs seigneurs par des métaphores tirées de la construction : *achwre, cant, colofn, corf, nenn, post, ystyffwl*, etc. (v. *Et. Cell.*, III, 287, etc.). Quelques-uns de ces mots manquent dans le livre de M. Peate ; on aurait aimé à être renseigné sur eux. Ce qu'il dit de *gafl* « fourche » et de *gafael* « retentaculum » (p. 133-134) paraît juste ; ce sont des mots à distinguer. Mais il convient de faire toute réserve sur son étymologie de *tyle* « couche, lit » (p. 95). En revanche on doit approuver la critique qu'il fait de l'interprétation donnée par M. Wade Evans à *pentanfaen* : ce n'est pas la pierre horizontale du foyer, mais la pierre verticale qui en forme le fond (p. 142 n.) ; les Irlandais l'appellent *iarta*. On doit regretter à ce propos que M. Peate n'ait pas fait appel plus souvent à la comparaison d'autres pays celtiques. En le lisant et surtout en regardant ses figures on songe à plus d'un rapprochement avec la Bretagne. Mais son silence sur ce point est bien excusable. Il existe encore si peu de travaux sur les types d'habitation en notre pays. Pour la Bretagne, l'Institut d'art populaire que l'on doit installer à Rennes devra faire une place importante à cette étude ; espérons qu'il suscitera des ouvrages aussi documentés et aussi intéressants que celui-ci.

P. 67, M. Peate place au XIV<sup>e</sup> siècle la composition du *Breuddwyd Rhonabwy*. L'opinion de J. Lôth (*Mab.*, 2<sup>e</sup> éd., I, 29) était différente ; il estimait que ce curieux récit avait été composé du vivant du roi de Powys Madawc ab Maredudd (mort en 1159) ou peu après sa mort. Rhonabwy est cité dans une pièce de Madawg Dwygraig (M. A. 323 a 45 = R. B. 1268.23), où le poète dit de lui-même qu'il est un « second Rhonabwy, une espèce de rêveur », *wyf ail Ronabwy, rhyw freuddwydydd*. Et dans le récit même apparaît un personnage qui paraît à peu près contemporain, Gilbert fils de Katgyffro, c'est-à-dire Gilbert de Clare comte de Pembroke, mort en 1138.

L'usage de peindre les appartements dont l'auteur parle p. 195 était courant au moyen âge. Il en est question dans Chaucer (*Knigh's Tale*, v. 1975 et ss. éd. Robinson, p. 42), comme dans Dafydd ab Gwilym (207.25). Et déjà dans le récit d'Owein et Lunet (R. B., 174, 2-5), il est dit de l'appartement où entrent les deux jeunes gens : *nyf oed yn llofft un boel heb y lliwaw a lliw gwerthuawr, ac nyt oed un ystyllen heb delw eurent arnei yn amryual* « pas un clou qui ne fût coloré de couleur précieuse, pas un panneau qui ne fût décoré de diverses figures dorées ». La citation de Dafydd ab Gwilym que fait M. Peate, contient une amusante coquille ; il faut lire :

*punter dyfod i'r paentliwr*

et non *o'r paentliwr* ; ce changement de préposition ne ferait pas l'affaire du peintre.

A propos de l'habitation d'été, *hafod*, sur laquelle l'auteur donne d'intéressants détails, p. 145 et ss., on s'étonne qu'il n'ait pas renvoyé à l'article de M. J. E. Lloyd (*B. B. C. S.*, IV, 224), où la distinction de l'*hafod* et de l'*hendref* « habitation d'hiver » (m. à m. « vieille demeure ») est nettement marquée. C'est une tradition qui remonte au moyen âge. L'habitation principale, comportant à la fois l'aisance et le confort, c'est l'*hendref*, qu'on appelle aussi *gaeafdy* « maison d'hiver ». L'*hafod* n'est qu'une habitation temporaire et provisoire, un abri pour les mois d'été, une construction légère, faite *modico tam labore quam sumptu*, comme la décrit déjà Giraud de Cambrie (*Description de Galles*, I, 17). On y vivait de laitage, et elle ne comportait ni grenier, ni cellier, ni resserre à provisions. On n'y devait guère séjourner, car le travail d'été se faisait au dehors. En hiver au contraire, on avait le temps de rester à la maison ; de là vient qu'un poète, cité par sir J. E. Lloyd, a pu opposer *hafota* « travailler ferme » et *hendrefa* « se reposer » :

*tra fo'r oes, hafota,  
ti gei nef i hendrefa*

« tant que tu es en vie, travaille : tu auras le ciel pour te reposer ».

Nombre de proverbes, que cite également sir J. E. Lloyd, traduisent l'idée qu'on se faisait de l'hafod. On y dit qu'un hafod sans lait ne se peut souffrir (*cas hafod heb laelb*), que le cellier de l'estivant c'est le pré où sont ses vaches (*cell hafodur ei fuarth*), qu'il vaut mieux pour le chat ne pas se rendre à l'hafod (*gwell i'r gath nad elid i hafota*) parce qu'il n'y trouve ni provisions ni souris, etc. Même l'ancienne poésie présente le reflet de semblables idées. On lit dans le Red Book of Hergest (249. 15 Sk. = 1031. 35-36) :

*Kalangayaf cul hydod,  
melyn blaen bedw, gwedw hafot*

« aux calendes d'hiver les cerfs sont maigres, jaune la cime des bouleaux, déserte l'hafod ». Mais le témoignage le plus intéressant est dans le Black Book of Carmarthen (36. 16 Sk. = 70. 14 Ev.). où on lit

*ny charaw alaw ol difod bressuil  
pop pressent ys hawod*

« je n'aime pas la richesse, dont la trace s'en va perpétuellement ; tout bien présent est une hafod » (c'est-à-dire un bien passager). Il y a là un trait de mœurs qui remonte aux plus anciens temps et a persisté jusqu'en plein XIX<sup>e</sup> siècle.

J. VENDRYES.

## IX

Françoise HENRY. *Irish Art, in the early Christian period*. London, Methuen, 1940. XIX-220 p. 8° (avec 80 planches et de nombreuses illustrations).

Pour rendre dignement compte de cet ouvrage il faudrait une compétence égale à celle de l'auteur, c'est-à-dire que peu de critiques en seraient capables. On sait en effet par ses précédents travaux quelle connaissance approfondie M<sup>lle</sup> Henry s'est acquise de l'art irlandais. C'est une matière qu'elle a fouillée de première main et dont elle a

scruté tous les alentours. Comme elle a d'autre part une bonne habitude de l'enseignement et sait présenter les sujets qu'elle traite avec élégance et clarté, on peut être assuré que ce nouvel ouvrage a de quoi satisfaire les lecteurs les plus exigeants.

Il est consacré à décrire les monuments conservés de l'art irlandais au début de la période chrétienne, c'est-à-dire essentiellement du VI<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle de notre ère. Mais M<sup>lle</sup> Henry fait avant tout œuvre d'historien. Elle rappelle donc d'abord ce qu'a été l'art celtique dans les siècles précédant l'ère chrétienne pour marquer les liens qui l'unissent avec l'art irlandais ultérieur et ce que celui-ci en a hérité. L'ornementation de l'époque de la Tène, si bien conservée en Irlande, avec ses courbures et ses entrelacs caractéristiques, a été largement imitée et développée dans la suite. L'Irlande a été de tout temps en contact avec la civilisation du continent européen. L'intérêt du livre est de montrer ce qu'ont été ces contacts et dans quelle mesure l'Irlande, en s'inspirant de modèles étrangers, a su rester originale et se créer un art indépendant.

On lira avec un intérêt particulier le chapitre des conclusions qui est le couronnement de l'œuvre et en fait voir toute la portée. Il dépasse de beaucoup le simple point de vue artistique. C'est toute une philosophie de l'art qui s'en dégage, mais une philosophie rapportée à l'époque et au milieu. Ce qui se conserve de traditions païennes du plus lointain passé s'accorde fort bien en Irlande avec l'apport nouveau de la religion chrétienne. L'âme irlandaise reste imprégnée de souvenirs mythiques en écoutant la voix des apôtres du christianisme. L'attrait des beaux contes épiques, si passionnants, si émouvants, s'étend aux légendes hagiographiques, où l'imagination se joue avec une égale liberté. L'art manifeste de même un mélange harmonieux de deux influences rivales. Ce sont les spirales de la Tène, les motifs d'animaux symbolisant les dieux païens, qui décorent les manuscrits des Évangiles, les reliquaires, les ornements d'église et les crosses des abbés.

Antérieurement au christianisme, il y avait en Irlande un art indigène. Or cet art avait des affinités avec l'art du nord de l'Europe, avec celui de la Scythie et de la Russie méridionale et par là il se rattache à l'Asie Mineure, à la Mésopotamie et à la Perse. Bien que dans ce vaste ensemble il garde son individualité propre, il a ceci de commun avec les autres arts excentriques d'être en complète opposi-



tion avec l'art méditerranéen, éminemment représenté par la Grèce, cet art pétri d'humanisme et qui par l'intermédiaire de Rome devait conquérir le monde. L'art irlandais, souple et fluide, a su se garder de tomber dans deux extrêmes, entre lesquels il oscille et glisse habilement, l'imitation directe des êtres vivants et la recherche des figures géométriques régulières. Il était habitué à mettre ou à découvrir des symboles dans les motifs décoratifs stylisés. Cette habitude lui a permis de substituer insensiblement une conception chrétienne aux traditions païennes sans que la représentation figurée ait eu besoin de se transformer. Ainsi l'histoire de l'art s'éclaire par celle des idées et des mœurs ; ce n'est plus qu'un chapitre de l'histoire de la société.

Après ce résumé succinct de la doctrine qui soutient et anime l'œuvre, il est sans doute inutile de revenir en détail sur les différents chapitres qui la composent. On y trouve une analyse très poussée des divers types de monuments, depuis les enluminures du Book of Kells (p. 138-149) ou du Book of Durrow (p. 60-68) jusqu'aux motifs décoratifs des piliers et des croix (p. 101-113). Durant les siècles considérés, l'Irlande a été au point de vue artistique le centre d'un Western World, qui comprenait naturellement la Grande-Bretagne ; les relations des monastères irlandais avec Lindisfarne par exemple sont donc ici soulignées comme il convient. M<sup>lle</sup> Henry a pris soin aussi de marquer les rapports de l'art avec la littérature. Ça et là, elle a émaillé son livre de citations de poètes, pour lesquelles elle a eu recours à un maître excellent, M. Girard Murphy. On pourrait lui conseiller, en vue d'une seconde édition, de solliciter le même concours en vue d'établir une liste de tous les termes techniques se rapportant aux diverses formes de l'art. Un lexique de ce genre serait fort apprécié des philologues, qui rencontrent souvent dans les textes des mots désignant des objets d'art, des procédés artistiques ou des motifs ornementaux, et dont ils ne savent pas exactement la valeur.

J. VENDRYES.

X

A. G. VAN HAMEL, *Immrama*. Dublin Stationery Office, 1941, 141 p. 8°, 3 sh. 6 d.

C'est encore un volume, le 10<sup>e</sup>, de la précieuse collection Mediaeval

and Modern Irish Series. Il comprend quatre textes, assez différents de caractère et de date, et qui ont en commun de rentrer tous dans la catégorie des *Immrama* « Navigations ». Ils ont été déjà publiés, mais il y avait intérêt à les réunir pour en faciliter la comparaison. D'ailleurs le savant éditeur en a soumis le texte à une révision minutieuse, en faisant une collation de tous les manuscrits, si bien que l'ouvrage offre aux étudiants, en même temps qu'un excellent instrument de travail, un modèle de méthode philologique.

Le premier texte, *Immram Brain*, est bien connu par l'édition qu'en a donnée K. Meyer avec traduction anglaise dans l'ouvrage qu'il a publié en collaboration avec Alfred Nutt, *The Voyage of Bran*, London, 1895. Il est en vers et comprend 56 quatrains encadrés de courts morceaux de prose. K. Meyer s'était surtout servi du texte conservé dans Rawl. B 512, auquel d'autres manuscrits, dont L. U., pour un court fragment, sont assez étroitement apparentés. Van Hamel a tenu compte en outre du Yellow Book of Lecan, qui fournit des variantes intéressantes (ainsi v. 194 *sech recht* au lieu de *cein* des autres manuscrits). Au vers 205, il a naturellement admis l'excellente interprétation de M. Bergin (*Ériu*, VIII, 99) : *do-rée-ruasat* « qui a créé les espaces (célestes) ». Au vers 246, il est question d'une « pierre de dragon », *ail dracoin*, sur laquelle aucun renseignement n'est fourni.

Le second texte est celui de l'*Immram Curaig Máile Duin*, dont il y a deux versions, l'une en prose publiée par Wh. Stokes dans la *Rev. Celt.* (t. IX et X), et l'autre en vers par K. Meyer dans les *Anecdota from Irish MSS.*, I, p. 50. Cette dernière n'est qu'une paraphrase, assez médiocre, de la prose. Elle est de plus médiocrement transmise par les deux manuscrits qui la conservent. Des corrections sont nécessaires. K. Meyer en a proposé un bon nombre, dont van Hamel n'accepte qu'une partie ; il en fait lui-même quelques-unes qui améliorent sensiblement le texte (ainsi *frilliad* str. 130 ou *atom-robarl* str. 109). Ainsi cette édition, qui comporte d'ailleurs un appareil critique important, avec listes de variantes, servira désormais de base à toute étude du si curieux récit de la Navigation de Mael Duin.

Les deux derniers textes édités sont :

D'abord l'*Immram Sneedgusa 7 Maic Riagla*, dont il y a aussi deux versions, en prose et en vers ; cette dernière, qui est la plus ancienne,



a fait l'objet d'une étude de Thurneysen qui l'a éditée en 1904 dans un Programm de l'Université de Fribourg ; la version en prose, simple résumé de la précédente, a été éditée par Wh. Stokes et par T. O'Maille (v. *R. Celt.*, IX, 14, XXVI, 132 et XXXIV, 204).

Ensuite l'*Immram Ua Corra*, dont il ne reste plus qu'une version en prose, conservée en quatre manuscrits et éditée par Wh. Stokes dans la *Revue Celtique*, t. XIV, p. 22.

Contrairement aux habitudes de la collection, ce recueil d'*Immrama* n'est accompagné d'aucun glossaire. C'est dommage ; car on y rencontre des mots rares dont le sens aurait besoin d'être précisé et des formes verbales qui risquent d'embarrasser bien des lecteurs.

J. VENDRYES.

## XI

Henry LEWIS. *Brut Dingestow*. Caerdydd, Gwasg Prifysgol Cymru [Cardiff, University Press]. 1942, LVII-327 p. 8°, 21 sh.

Voici une édition qui était attendue avec impatience, car le besoin s'en faisait sentir depuis longtemps. On a pu s'en apercevoir en lisant l'article de Chotzen, par lequel débute le présent fascicule (pp. 221-254). Certes il eût été bien souhaitable que les deux auteurs pussent confronter les résultats de leurs travaux ; la science en aurait largement profité. M. Henry Lewis n'aurait pas manqué de tenir compte dans son introduction des idées émises par Chotzen ; et ce dernier, qui appelait de ses vœux l'édition du Brut Dingestow, en aurait tiré un secours précieux pour pousser plus avant ses conclusions et les appuyer plus solidement encore. Ce n'est pas le lieu de revenir sur son travail, qui marque une date dans l'histoire des études critiques du texte des Bruts ; il faudra bien le poursuivre, et dans le sens même où il l'avait engagé. Le simple rappel de son article marque l'importance de l'édition du Brut Dingestow et fait regretter davantage qu'elle n'ait pu paraître plus tôt.

Le Brut Dingestow (ainsi nommé d'un château près de Monmouth et conservé aujourd'hui à la National Library of Wales) est le plus ancien manuscrit de l'Histoire des rois de Bretagne en gallois. Gwennogfryn Evans le datait du début du XIII<sup>e</sup> siècle (*R. B. Br.*, p. XIIJ), mais d'après des juges aussi compétents qu'Idris Bell et Robin Flower, il serait plutôt des environs de 1300. Entre tous les manuscrits, qui

contiennent la totalité ou des fragments de cette histoire — il y en a près de soixante (cf. *Ét. Celt.*, III, 180), — le Brut Dingestow occupe en tout cas une place de choix, par les ressemblances que son texte présente avec celui du Red Book of Hergest, déjà édité par Gwennogfryn Evans. Du début à la fin du livre VII (Ding. p. 116 = R. B., p. 155), les deux manuscrits remontent visiblement à un original commun. Il y a ensuite entre eux des différences notables, dont de futures enquêtes tireront les conclusions qu'elles comportent. Dans la partie qui leur est commune, il s'en faut toutefois de beaucoup que les deux copies soient identiques. Il s'agit d'un texte flottant, avec lequel les scribes prenaient de grandes libertés. Il n'y a presque pas une phrase qui ne présente des variantes, tantôt de simple orthographe, tantôt, ce qui est plus grave, de vocabulaire ou de syntaxe. Quelques exemples suffiront à le montrer : les formes *a oruc* et *a wnaeth* « il fit » alternent constamment ; c'est *ehedus* « il s'envola » (D. 59.28) au lieu de *ehedwys* (R. B. 98.15) ou *dihol* « chasser, bannir » (70.9 et 14) écrit *dohol* (R. B. 109.7) et *debol* (ib. 109.14). Parfois, c'est le R. B. qui est en faute, par exemple quand il écrit *lluydaw* (61.28) au lieu de *llidiaw* (D. 23.9), ou *benydyawl* (136.15) au lieu de *peunydyawl* (D. 96.5). Mais c'est parfois l'inverse : *drachefyn* (R. B. 101.28) est *trach eu kefyn* dans D. 63.3. Une ligne a été sautée par R. B. 142.9, qu'il faut restituer d'après D. 101.19 : *yssyd uerhc* (simple faute d'impression ?) *y urenhin Dyuet ac yn dref yma heb vynt*. Au lieu de *y foes Trahayarn ac yd aeth yn y longheu* (D. 71.11), R. B. a simplement *ffo a oruc Trahearn y logeu* (110.8). Naturellement dans la seconde partie, même là où les textes concordent, ils présentent les mêmes différences : l'expression *gwisgaw coron* est fréquente dans le texte des Bruts (cf. *rywiscuis amaerwy*, ci-dessus, p. 281) : ainsi dans D. 80.24 = R. B. 120.10 ou D. 182.21 = R. B. 229.26 ; mais au lieu de *a guisgaw coron y deyrnas am y benn* (D. 144.17), R. B. (185.8) porte *a dodes coron y teyrnas am ben Arthur*. Ce ne sont là que des vétilles, mais qui montrent la nécessité d'une collation complète des deux textes et par conséquent l'utilité de cette édition. Elle est faite en général avec le soin dont l'auteur a déjà donné mainte preuve. Une introduction la précède, comprenant sous une forme claire et succincte tous les renseignements utiles sur le texte et les manuscrits qui le contiennent, sur l'orthographe et la grammaire de celui-ci. Il y a de plus des notes

abondantes et des index. M. Lewis, contre l'opinion de Griscom (cf. *R. Celt.*, XLVIII, 386) soutient que le Brut Dingestow ne peut avoir d'autre source que le texte latin de Geoffrey. C'est une question qu'avait débattue Chotzen; elle rentre en effet dans une étude d'ensemble du texte des Bruts et l'on sait combien le classement et le rapport des manuscrits entre eux soulèvent encore des problèmes. Mais il est excellent que les travailleurs aient désormais sous la main un texte qui offre tant de rapports avec celui du Red Book et qui par comparaison avec celui-ci fournira une base ferme à l'étude d'une des versions les plus anciennes du Brut. On ne peut qu'en être reconnaissant à M. Henry Lewis.

Particulièrement utile sera la partie de son introduction consacrée à la grammaire du texte, surtout si on la complète par les notes qui suivent l'édition. L'histoire du gallois du moyen âge est encore en grande partie à faire. On manque notamment d'enquêtes suffisantes sur la constitution de la prose. Il reste à déterminer dans quelle mesure elle a subi l'influence du latin. Les données qu'a réunies M. Lewis sur les adjectifs en *-edic*, sur l'emploi de *ry*, sur les constructions avec *ar*, *gan* et *hyl*, et sur la phrase relative s'ajoutent à celles qu'il a tirées déjà de ses études sur d'autres textes, comme *Delw y byd* ou *Chwedleu seilh doethion Rufein*. Elles seront les bienvenues.

Voici maintenant, pour finir, quelques observations critiques. P. 59, se trouve le récit fantaisiste de la campagne de Vespasien en Grande-Bretagne. Les Romains tentent en vain de débarquer à Porth Rvytun (Sud de Ramsgate); ils se rabattent alors sur le traeth Totynyeis (Totnes) et mettent le siège devant Caer Penhylvicoet (la ville d'Exeter actuelle). Finalement, on conclut un armistice, et chacun des chefs envoie ses soldats en Irlande, *hyl yn Iwerdon* (p. 59.22 = R. B. 98.7). Étrange décision! qu'est-ce que ces troupes pouvaient bien aller faire si loin! D'après San Marte, p. 57, l. 7, le texte de Geoffroy portait bien *in Hiberniam*; mais M. Faral (t. III, p. 141) imprime fort justement *in hibernia*. Il s'agissait simplement d'envoyer les troupes prendre leurs quartiers d'hiver. La suite du récit le prouve: *a guedy mynet y gayaf heibiaw* « et après que l'hiver fut passé... » (59.22). Malheureusement l'éditeur laisse passer sans observation cette bévue de son texte, et même il enregistre cet exemple d'Iwerdon parmi ceux que contient l'index des noms propres.

Autre observation: M. Lewis a eu le mérite de reconnaître dans le

manuscrit de Dingestow Court une lacune qui a échappé à Gwenogfryn Evans, comme elle avait échappé au premier qui a paginé le manuscrit. Celui-ci ne s'est pas aperçu en effet qu'un folio manquait après le folio qu'il numérotait 14; le suivant eût dû être numéroté 16 et non 15. En dehors de l'interruption du récit, qui est évidente, on a de ce fait une preuve matérielle. Suivant un usage dont il donne d'autres exemples, le copiste avait jugé bon d'écrire au bas du folio 14 verso le mot par lequel commençait le folio suivant: ce *gair cydio* (« mot de liaison ») n'est naturellement pas celui qu'on rencontre au début du folio 16, faussement numéroté 15. Pour combler la lacune causée par cette absence, M. Lewis aurait pu faire appel au Red Book of Hergest, qui dans cette partie du récit est très voisin du Brut Dingestow. Il a préféré recourir au manuscrit Havod 1 (de la Free Library de Cardiff), qui est de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, sensiblement plus ancien par conséquent que le Red Book of Hergest, mais comme lui très étroitement apparenté au Brut Dingestow. De la page 13 l. 23 à la page 14 l. 21 de son édition, le texte est donc celui de Havod 1 et non celui de Dingestow. Mais cela est à peine indiqué par la mention H1 entre crochets dans le texte: il fallait une note explicite pour prévenir le lecteur, au besoin en le renvoyant à l'introduction, p. XXI-XXIJ. On ne saurait prendre trop de précautions pour faciliter aux travailleurs la consultation et l'usage des éditions de textes.

Dans le même ordre d'idées, un reproche que l'on peut faire à cette édition est de ne fournir aucune concordance avec les éditions déjà publiées du texte du Brut. Il eût été pourtant bien facile, soit de mettre en tête du livre un tableau de coordination, soit d'indiquer par des chiffres au cours de l'édition les pages correspondantes des éditions antérieures. Cela aurait évité aux travailleurs de nombreux et longs tâtonnements. Ces éditions antérieures en plus de celles que comprend la *Myfyrian Archaeology*, p. 434 et p. 476, sont celles du Red Book of Hergest de Gwenogfryn Evans et du ms. Cotton Cleopatra de M. J. J. Parry. On nous saura sans doute gré de donner ici un tableau sommaire des concordances entre les trois éditions, établies au début de chacun des livres de Geoffroy (indiqués entre parenthèses à la suite de la page du Brut Dingestow).

Dingestow	Red Book	Cotton
p. 2 (I. 2)	p. 40	p. 3
21 (II. 1)	60	23,9
33 (III. 1)	71	45,9
44 (IV. 1)	83	70,15
63 (V. 1)	102	87
80 (VI. 1)	120	103
103 (VII. 3)	144	124
116 (VIII. 1)	155	138
144 (IX. 1)	184	156
167 (X. 1)	209	176,1
182 (XI. 1)	229,30	190,14
192 (XII. 1)	239,2	202,5

On notera que la fin du chapitre III de Geoffroy se trouve à la page 64 de l'édition Parry du ms. Cotton ; ce dernier de la page 64 à la page 70 contient un texte qui manque à la version du Red Book comme du Brut Dingestow, c'est l'histoire de Lludd et Llevelys (v. ci-dessus, p. 243 et ss.).

J. VENDRYES.

## XII

Most Rev. M. SHEEHAN. *Sean-chaint na nDéise* (« La vieille langue des Decies »), 2<sup>e</sup> édition. Dublin, The Dublin Institute for advanced Studies, 1944, ix-231 p., 8°.

Le titre de cet ouvrage ne doit pas faire illusion. Il s'agit bien d'une vieille langue, puisque c'est une langue celtique, mais l'auteur la décrit telle qu'il l'a entendue parler dans la paroisse de Ring (Co. Waterford), où elle est encore « the every-day language of the entire native population, of the men working in the fields or trawling the deep, and of the little children at play ». C'est un des rares vestiges qui subsistent de l'ancien dialecte des Decies, qui n'est qu'une variété du parler de Munster. On en connaissait déjà la phonétique, grâce à une étude du Rev. Henebry, *Contribution to the Phonology of Déisi Irish*, parue en 1898 (cf. *R. Celt.*, XXXVIII, p. 249). Le Rev. Sheehan, ayant relevé sur place nombre de mots et de tours de ce dialecte, a publié les résultats de son enquête en 1906 sous le titre

ici mentionné. C'est une seconde édition de l'ouvrage qui paraît aujourd'hui, à la demande des autorités du « College de Ring » (*Coláiste na Rinne*), où l'irlandais est naturellement enseigné. D'après la préface, cette seconde édition ne comporte que peu de changements ou d'additions ; elle a seulement été précédée d'une minutieuse révision du texte primitif, de façon que le livre représente « the speech of three generations ».

Il n'y faut pas chercher l'exposé d'une enquête exhaustive sur le dialecte, ni même une description méthodiquement ordonnée. Après quelques indications sur la prononciation, qui ne sont pas d'une clarté parfaite et manquent en tout cas de vues d'ensemble, le livre ressemble assez à ce qu'on pourrait appeler un cahier d'expressions. Il comprend toujours trois parties où sont rangés par ordre alphabétique les prépositions, les substantifs et les verbes qui prêtent à des locutions ou présentent des significations particulières au dialecte. C'est beaucoup plus un recueil lexicographique qu'une grammaire. L'histoire des mots en est exclue. On peut toutefois s'étonner, à propos du mot *adhart* (p. 50), que la locution *bás le n-adhart* m. à m. « mort sur l'oreiller » soit qualifiée de « a rare expression ; it will be found in Keating ». Elle est bien plus ancienne. Sous la forme *éc fri adart*, on la rencontre dans la préface de l'hymne Altus prositor (v. *Goidelica*, 102, 12 et *Lib. Hymnor.* I, 65). C'est le contraire de *ern-bás* « mort par le fer ».

La graphie n'est pas toujours conséquente. On lit *ántach* (p. 79) pour *iongantach* « étrange », mais ailleurs c'est la forme des dictionnaires qui est purement et simplement reproduite. L'usage du trait d'union (hyphen) est expliqué p. 4 comme devant servir à éviter l'emploi des voyelles destinées à marquer la qualité des consonnes : de là *tá-míd* pour *táimid*, *tr-elthe* pour *troigbthe*. Mais on ne saisit pas la valeur du trait d'union dans *r-ádh* « fait de parler » (p. 159). P. 113, la forme *urnbúr* (prononc. *ruvóor*) est donnée comme équivalente à Early-Modern-Irish *umbór* ; c'est évidemment *urnbór* qu'il faut lire.

J. VENDRYES.



## XIII

Seán MAC AIRT. *Leabhar Branach* (The Book of the O'Byrnes).  
Dublin, Institute for advanced Studies, 1944, xviii-454 p., 8°,  
12 sh. 6 d.

En Irlande comme en Galles, la littérature poétique des <sup>xv</sup>e et <sup>xvi</sup>e siècles est liée à une certaine forme d'organisation sociale, encore très voisine de la féodalité. Chaque grand seigneur avait chez lui des poètes comme il avait des médecins, des veneurs, des fauconniers, des officiers de bouche ou de table (maîtres queux, échantons, bouteillers, écuyers tranchants). Ces fonctions, qui offraient aux investis des avantages assurés, étaient souvent héréditaires, et restaient l'apanage de certaines familles, qui les exerçaient de père en fils. Ainsi connaît-on des familles de médecins qui se transmettaient, avec des observations cliniques, des recettes de traitements et remèdes, parfois consignées dans des livres. Tels les Mac Beath d'Écosse (*R. Celt.*, XXXII, 355) ou les médecins de Myddfau en Galles (*ibid.*, XXXIV, 453); cf. *ibid.*, XLIX, 278.

On connaît aussi des familles de poètes; tels les O'Daly, les Magrath, les O'Huiginn. Il est naturel en effet que les pères transmettent à leurs enfants, avec des dispositions héréditaires, les traditions et les recettes du métier. Mais la poésie était surtout enseignée dans les écoles, où les futurs poètes étaient soumis à une discipline des plus sévères pour acquérir la théorie et la pratique des secrets si compliqués de l'art des vers. On trouvera des renseignements sur la façon dont cet entraînement était fait dans un article de M. Bergin (*Journal of the Ivernian Society*, 1913, p. 153 et ss.). C'est dans ces écoles que les grands seigneurs allaient chercher les poètes qui devaient prendre place dans leur cour et faire office dans les diverses circonstances de la vie. Les poètes jouissaient d'ailleurs d'une grande liberté. Ils n'étaient pas exclusivement attachés à la personne ou à la famille d'un même seigneur. Ils passaient aisément de l'un à l'autre, suivant leur convenance ou leur avantage, si bien que les recueils de poésie de cette époque peuvent être faits sur deux plans différents. Ou bien on peut réunir les œuvres d'un même poète, adressées à diverses familles nobles et empruntées à divers manuscrits. C'est ainsi qu'ont été constitués les recueils d'œuvres de David O'Bruadair

(*R. Celt.*, XXXII, 345), de Tadhg Dall O'Huiginn (*ibid.*, XLV, 350) ou de Philip Bocht O'Huiginn (*ibid.*, LI, 312), et en Galles de Tudur Aled (*ibid.*, XLV, 361), etc. Ou bien on peut réunir les poèmes composés pour une même famille par divers auteurs. C'est à cette seconde catégorie qu'appartient le présent recueil constitué vers 1622 par Brian Mac Giollaphádraic, poète et prêtre du diocèse d'Ossory.

Les O'Byrne (*Ui Broin* ou *Ui Branaigh*) occupaient au <sup>x</sup>e siècle un territoire correspondant en grand au Comté de Kildare. En 1202, ils s'installèrent en Wicklow, et c'est là qu'on les trouve au <sup>xvi</sup>e siècle. La branche aînée occupait alors *Crioch Branach*, de Delgany à Arklow; la branche cadette *Gubhal Raghuill*, de Rathdrum à Shillelagh. La résidence des chefs était à Ballinacor en Glenmalure. C'est à des membres de la branche cadette que sont adressés les poèmes du *Leabhar Branach*. Il y en a en tout 73, échelonnés sur environ 80 ans, de 1550 à 1630; et ils touchent à toutes les préoccupations qui agitaient la vie seigneuriale dans cette période troublée, que domine la grave défaite de Kinsale (1601). Les O'Byrne jouèrent leur rôle dans les tentatives malheureuses que fit la noblesse du pays pour secouer le joug anglais. Plusieurs des personnages auxquels sont dédiés les poèmes payèrent de leur vie ou de leur liberté leur attitude patriotique; la femme même de l'un d'eux, Róis O'Tuathail, fut deux fois condamnée à mort en 1595 et 1597. Les poèmes ouvrent donc d'intéressantes perspectives sur la société du temps, bien qu'ils soient coulés dans un moule traditionnel, où la flatterie élogieuse a plus de place que le souci de la vérité.

Le *Leabhar Branach* est conservé dans deux manuscrits, l'un de 1726, l'autre de 1750. Mais cinq autres, du <sup>xviii</sup>e s. également, en contiennent des fragments. Trente-cinq poètes y ont contribué, la plupart par une seule pièce, notamment deux poètes bien connus, Fearghal Og Mac an Bhaird et Tadhg Dall O'Huiginn. Les plus nombreux de ces poètes appartiennent à la famille des Mc Keogh: ce sont Domhnall Mac Eochadha, dont on a six poèmes, Donnchadh son fils dont on en a trois, Ferghall dont on en a cinq et Giolla na Naomh qui en a composé huit. Il faut citer aussi Aonghus O Dalaigh qui figure dans le recueil avec six poèmes et Niall O Ruanadha avec six également.

L'édition de M. Seán Mac Airt comporte après le texte une liste de variantes et des notes. Il y a des index de noms propres. Le glossaire



est malheureusement trop court (par ex. un mot comme *riréllain*, 7212, aurait du y figurer). Même les notes explicatives pourraient être plus nombreuses (v. 7171, on aimerait à savoir ce que sont les écoles dont le témoignage est invoqué par le poète). Quand il s'agit de textes aussi difficiles, on ne saurait donner trop de secours aux lecteurs non spécialistes.

J. VENDRYES.

## XIV

Joshua WHATMOUGH. *Keltika*. Cambridge Mass., Harvard University Press, 85 p., 8°.

On accueillera cet ouvrage avec d'autant plus d'empressement qu'il est donné comme constituant des prolégomènes à une étude d'ensemble sur les dialectes de l'ancienne Gaule. Tous les celtistes se réjouiront d'apprendre que l'éminent linguiste de Harvard University, qui avait déjà fait sur leur domaine propre quelques incursions rapides, mais trop rares (cf. notamment *R. Celt.*, XXXIX, 358) s'apprête maintenant à s'y installer complètement. Ce qui frappera d'abord les lecteurs de ces *Keltika*, c'est l'étendue de l'information bibliographique dont l'auteur fait preuve. Les notes sont bourrées de références à tous les travaux sur la matière, et on en trouvera bien peu qui aient échappé à son attention. Tout au plus peut-on regretter qu'en parlant des routes de la Gaule, p. 60, il ait oublié de mentionner les articles de Maurice Besnier dans la *Revue des Études Anciennes* (v. notamment *R. Celt.*, XLIV, 257, et XLVII, 490). A propos de l'influence qu'a pu exercer le celtique sur le latin, p. 73, il eût été bon de rappeler le travail de M. Graur (*Bull. Soc. Lingu.*, XXXIII, p. 225) : dans les textes latins des écrivains nés en Gaule, l'usage des prépositions *ab*, *ad*, *apud* et *cum* présente des particularités qui doivent s'expliquer par des interférences de prépositions celtiques (cf. plus loin, p. 422).

L'objet principal de ces *Keltika* semble être de fixer les idées sur les questions si confuses qui touchent au celtique continental. Après un chapitre d'introduction, l'auteur y traite en trois chapitres de la Gaule avant les Romains, de la romanisation de la Gaule et de la fin du celtique en Gaule. On peut penser qu'il y a là ample matière à des controverses. L'auteur expose les doctrines en présence, les dis-

cute et indique, s'il y a lieu, la solution qu'il juge la meilleure. Il va sans dire qu'on doit le plus souvent faire confiance à son bon sens. Sur certains points cependant on peut différer d'avis avec lui. Ainsi p. 12 et suiv., il semble attacher trop d'importance à la distinction entre *Cellae* et *Galli* ; ces deux mots ont des valeurs à la fois géographiques, ethnologiques et linguistiques, qui ont souvent été confondues suivant les époques et les gens. P. 16, n. 18, que le mot *asia* soit gaulois n'est pas une opinion particulière à l'auteur à qui elle est reprochée ; c'est l'enseignement de W. Stokes *U. S.*, 292, de Pedersen *V. Gr.*, I, 69 et de Walde-Pokorny, II, 454. P. 30, note 39, la question de l'Ogam a été longuement discutée dans un article des *Études Celtiques*, ci-dessus, p. 83-116. P. 51, il n'est pas croyable que le passage de *v-* à *f-* soit attesté en gaulois : en irlandais, il n'est pas antérieur au VI<sup>e</sup> siècle, comme le prouve l'usage de l'alphabet ogamique (ci-dessus, p. 101) ; quant aux exemples français, ils sont sans valeur : *faner* n'a rien à faire avec irl. *fann* « faible » gall. *gwann*, et se rattache au nom du *foin* ; *flanelle* a été emprunté de l'anglais aux XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles, et on n'a aucune preuve que *félon* soit d'origine celtique. P. 69, aux mots français conservés du gaulois, peut être joint *blache* (*Romania*, LXVI, 367). P. 70, parmi les éléments celtiques de la toponymie, il fallait mettre à part de *-dunum*, *-durum*, *-briga*, etc., qui sont des substantifs, le suffixe *-acus* qui n'est d'ailleurs pas spécialement celtique, puisqu'on le trouve en latin (*apiacus*, *meracus*, *opacus*, *lingulaca*, etc.) et plus encore dans d'autres langues indo-européennes (cf. Brugmann, *Grdr.*, II, 1, p. 498). P. 71, les inscriptions étudiées par J. Loth (*C. R. Ac. Inscr.*, 1916, p. 168) ont été trouvées notamment à Saint-Révérien (Nièvre), c'est-à-dire dans le Morvan, qui est un nom de région et pas un nom de lieu. Même page, n. 145, l'article sur « la mort des langues » a paru dans les *Conférences de l'Institut de linguistique de l'Université de Paris*, t. I, Boivin, 1934.

J. VENDRYES.

## XV

Rev. William G. MOST. *The Syntax of the Viliae Sanctorum Hiberniae*. Washington, The Catholic University of America Press, 1946, xxvj-356 p., 8°.

Et. Celt. vol.  
IV. Jan. I.  
1549 (?) (1947)  
J. Vendryes.  
"L'Étude ogamique  
et son origine"  
IV. p. 83-116.

Il y aurait à entreprendre une étude d'ensemble sur la façon dont les Irlandais ont utilisé le latin. On sait quel rôle a joué l'Irlande aux premiers siècles du moyen âge pour la diffusion et le maintien des lettres classiques sur le continent (voir notamment les travaux de H. Zimmer, de L. Gougaud, de Mario Esposito et en général la bibliographie donnée par Kenney, *Sources*, I, p. 486). Nombre de monastères dans l'Europe occidentale et centrale ont été peuplés de moines irlandais, qui ont laissé une trace de leur présence dans l'écriture des manuscrits qu'ils copiaient (v. les travaux de W. M. Lindsay, analysés *R. Celt.*, XXXI, 392 et XXXIV, 479). En Irlande même, où le latin était couramment pratiqué dans tous les monastères, on fit de nombreuses traductions du latin en irlandais et réciproquement. Le latin employé par les moines, c'est le latin du moyen âge, comprenant bon nombre de mots et de tours inconnus du latin classique. On relève d'intéressants faits de vocabulaire dans les *Vitae sanctorum Hiberniae*, éditées par C. Plummer, comme dans la *Vita Columbae* d'Adamnan, éditée par W. Reeves. Ainsi le nom du « porcelet », *surex* (*V. S. H.*, I, 222, l. 1), de la « tablette de cire », *ceraculum* (*ib.*, I, cxv et II, 143, n. 2), de la « chaussure », *fico* (*ib.*, I, 63, 17, et II, 237, 30), du « parc à moutons », *caula* (*ib.*, I, 90, 11), ou la forme *ballenium* (*ib.*, II, 19, n. 5) au lieu de *balneum* (cf. *R. Celt.*, XXX, 267). Certains mots viennent du grec : *eremus* (*V. Col.*, p. 30, 49, 50, 166), *lithus* (*ib.*, p. 147, l. 23), *onoma* (*ib.*, p. 4 et 212), *protus* (*ib.*, p. 105), *sophia* (*ib.*, p. 18), ou de l'hébreu : *sindon* (*V. S. H.*, I, 224; *V. Col.*, p. 239). D'autres du germanique; ainsi *guerra* « guerre » (*V. S. H.*, II, 115, l. 15); cf. *ceula* « bateau » (*Ét. Celt.*, III, 175). Mais les plus intéressants sont ceux qui doivent leur sens à l'influence irlandaise; ainsi *caluus* « sans cornes », en parlant de bovins (*V. S. H.*, I, 229, l. 28, cf. *máil*, gall. *moel*, *R. Celt.*, XLIV, 297); *iterare* dans *itera locum* « change de place », *V. S. H.*, II, 133, l. 29 (cf. irl. *aitherraigim* « je répète » et « je change », dérivé de *aitherrach*); *materia abbatis* « successeur désigné d'un abbé », *V. S. H.*, I, 210, l. 28 (cf. *R. Celt.*, XLI, 238). On peut sans doute joindre à la liste *arida* « terre ferme », *V. S. H.*, II, 275, l. 10, car l'adjectif irlandais *tirim* « sec » (*tria thalmáin tirim* « sur la terre ferme » *P. H.*, I, 2824) se rencontre tout seul avec ce sens (*bit i n-uiscib 7 i tirmaib* « ils vivent dans l'eau et sur terre », *R. Celt.*, XV, 301, l. 12). C'est un souvenir de la Genèse

(I, 9) : *artraigeadh in tirim* « l'élément sec apparut » *B. Ball.* 15 b 1.

L'influence de l'irlandais ne se manifeste pas seulement sur le vocabulaire; elle a exercé une action plus profonde. Aussi le Révérend Most, en étudiant la syntaxe des *Vitae Sanctorum Hiberniae*, devait-il rechercher si l'on n'y retrouve pas certains traits de la syntaxe irlandaise. C'est à quoi il consacre un chapitre spécial de son livre, pp. 281-308, sous le titre de « The influence of Old Irish Syntax in the Vitae ». A vrai dire, il donne au mot syntax un sens très large, puisqu'il y comprend à la fois l'emploi des nombres, des genres et des cas de la déclinaison, l'emploi des pronoms, des prépositions et des conjonctions, l'emploi de l'infinitif et du participe. La valeur de ses observations est assez inégale; il ne s'agit guère en effet que de cas particuliers sur lesquels les avis peuvent différer. Il est douteux par exemple que les erreurs commises sur le genre des mots soient imputables à l'influence irlandaise. Le mot *grabatum* est employé au neutre (p. 283); l'irlandais désigne le « lit » par un mot féminin qui est aujourd'hui *leaba* ou *leapa* et qui était au moyen âge *lepaíd* gén. *lepiha*, pl. *lephacha*; on n'a aucune raison de croire qu'il ait jamais été neutre. Si les mots *infernus*, *navis*, *turris*, *seges*, *uadus* sont masculins, c'est sans doute par une erreur, dont il y a bien d'autres exemples sur le continent et où, par suite, l'irlandais n'a point de part.

En revanche, il y a dans l'emploi des cas des traces manifestes de l'influence irlandaise. Le nominatif absolu par exemple a dans le latin d'Irlande une extension particulière. On y peut distinguer les diverses catégories mentionnées dans la 2<sup>e</sup> édition de la Grammaire de Thurneysen (Dublin, 1946), p. 155-156, à savoir : l'usage d'un nominatif placé en tête de la phrase et repris ensuite par une sorte d'anacoluthie au moyen d'un pronom à un autre cas; l'usage d'un nominatif mis en apposition à un mot précédent à un autre cas; l'usage d'un nominatif reprenant un adjectif possessif précédent formant prolepse. Ces divers emplois, dans lesquels le nominatif absolu remplace souvent un ablatif absolu du latin, se rencontrent dans des phrases latines relevées par le Révérend Most. On y peut joindre aussi le cas d'un adjectif ou participe au nominatif se rapportant à un nom à un autre cas et ajouté à la phrase au moyen de la conjonction « et »; le plus souvent alors la conjonction est suivie du pronom personnel. Dans une phrase latine comme *tunc intellexerunt se*

*mirabilem hospitem habere, et ipse uisitacione angelorum stans in ecclesia uisitari* (*V. S. H.*, II, 169, l. 25), il est difficile de ne pas reconnaître l'influence de l'irlandais : *et ipse stans* est l'exacte traduction d'un tour courant dans cette langue. Toute la question du nominatif en irlandais mériterait d'ailleurs une étude d'ensemble qui fait encore défaut.

A propos du génitif, l'auteur n'a relevé que l'emploi de *uno dierum*, qui n'est qu'un partitif assez banal, et qu'il rapproche du tour irlandais assez différent *lá desna láithib* « die dierum » (cf. *tuc si sguird do sguirdibh Ercuil* « elle prit l'une des tuniques d'Hercule », *Stair Ercuil*, I, 2491). Il est curieux qu'il n'ait pas rencontré dans les *V. S. H.* l'équivalent exact de ce tour, qui apparaît ailleurs, notamment dans les notes de Tirechan sur la Vie de saint Patrice, lesquelles semblent avoir été traduites de l'irlandais en latin ; ainsi : *quia demersi sunt duo pueri de pueris Patricii in Sacli* (*Vit. Trip.*, p. 328). Il est vrai que le partitif s'exprime ici au moyen de la préposition ; mais cet emploi du partitif est bien attesté dans les *V. S. H.*, (p. ex. *ut darent de piscibus*, t. II, p. 140, l. 12).

Des traces certaines d'hibernismes apparaissent dans l'emploi de *alius* ou de *alter* pour *quidam* et surtout dans la valeur qui est donnée aux prépositions. Quand une même préposition irlandaise correspond à deux prépositions latines différentes, on doit s'attendre à des confusions ; c'est ce qui se produit pour *cum*, qui traduit l'irlandais *la* au sens de *cum* et au sens de *apud*. De pareilles confusions ont été signalées depuis longtemps dans le latin écrit en Grande-Bretagne (*gan* traduisant à la fois *cum* et *ab*, *R. Celt.*, XLIX, 58) et surtout dans le latin de Gaule. Il est fâcheux que le Révérend Most ait ignoré le travail de M. Graur (*Bull. Soc. Lingu.*, XXXIII, p. 225-298, brièvement résumé *R. Celt.*, LI, 177).

Un dernier exemple sur lequel l'influence irlandaise est possible est fourni par l'emploi de *quisquis* au sens de *si quis* (Most, p. 280 et p. 308) ; mais l'auteur, en le rangeant simplement sous la rubrique « anacoluthes », ne semble pas en avoir reconnu toute la portée. C'est un tour bien attesté en irlandais, mais qui est très développé dans plusieurs autres langues, à commencer par l'ancien français (cf. *R. Celt.*, XLVII, 219).

J. VENDRYES.

## CHRONIQUE

SOMMAIRE. — I. Après sept ans. — II. Ouvrages nouveaux.

### I

Le précédent fascicule des *Études Celtiques* (IV, 1), terminé en 1939, n'a paru que dans les premiers mois de 1941. Il n'y a pas à parler des motifs qui ont retardé la publication, puis qui l'ont empêchée de continuer. Ils ne sont que trop évidents. Il y en avait d'ailleurs plusieurs, tous également impératifs. Outre qu'il se trouvait privé de collaborateurs, le directeur était absorbé par des tâches tout autres, qui ne lui laissaient aucun loisir. De plus, il n'aurait jamais consenti à solliciter, pour obtenir l'autorisation de paraître, le nihil obstat d'un feldwebel.

Depuis la libération, les choses ont été lentes à se remettre en ordre ; et c'est après un long retard, dont il s'excuse, qu'il a enfin réussi à faire sortir des presses un nouveau fascicule. Il compte sur le concours de tous ses amis de France et de l'étranger pour l'aider à poursuivre l'entreprise malgré des difficultés qui demeurent graves.

Bien que la catastrophe qui a bouleversé le monde n'ait rien laissé d'intact sur le continent européen, les *Études Celtiques* s'efforceront de reprendre la tâche habituelle au point où elle avait été interrompue et suivant les mêmes principes. Ces principes ont fait leur preuve, puisque ce sont eux qu'a suivis la *Revue Celtique* pendant les soixante années de son existence ; ils ont été sanctionnés par l'accueil que les *Études Celtiques* ont reçu dans le monde savant.

Le présent fascicule comprend donc, suivant la tradition, outre divers articles originaux de collaborateurs français et étrangers, une bibliographie déjà assez abondante, et cependant très insuffisante encore. Les publications relatives à nos études ont été nombreuses en ces dernières années en Amérique, en Angleterre, et surtout dans les pays de langue celtique, en Irlande et en Galles. C'est une grande



satisfaction que de constater, à l'exemple et sous l'impulsion de maîtres comme R. I. Best, Osborn Bergin et T. F. O'Rahilly en Irlande, Gwynn Jones, Ifor Williams et Henry Lewis en Galles, une copieuse moisson de travaux, composés dans le plus strict esprit scientifique par de jeunes celtistes pleins de zèle et bien dressés pour la recherche. Faire l'inventaire de ces publications et en résumer l'essentiel est une tâche qui s'impose pour maintenir à cette revue le caractère d'information et de documentation qui en a été jusqu'ici le principal mérite. En plus des comptes rendus d'ouvrages, qui constituent la bibliographie, des mentions plus brèves seront données dans la chronique qui fera connaître, outre les nouvelles intéressant la philologie celtique, toutes les recherches et travaux qui s'y rapportent. Pour ne pas surcharger le présent fascicule, la Chronique a dû être renvoyée aux fascicules suivants, où elle sera reprise comme par le passé. La liquidation de l'arriéré exigera sans doute un certain temps. Nous sollicitons d'avance l'indulgence des auteurs et de nos lecteurs.

Il y aura fort à faire aussi pour rattraper les retards en ce qui concerne l'analyse des périodiques. Mais c'est une tâche trop importante pour qu'elle soit abandonnée, ou seulement négligée. Elle est d'autant plus nécessaire que le nombre des périodiques auxquels les études celtiques sont intéressées s'est accru en ces derniers temps. Les anciennes revues ont continué à paraître, apportant un précieux contingent d'articles importants. C'est le cas d'*Eriu*, du *Bulletin of the Board of Celtic Studies*, des *Scottish Gaelic Studies* ou de *Béaloidéas*, auxquelles s'est jointe en 1938 une importante revue, *Irish Historical Studies*. Mais il faut de plus compter maintenant avec l'excellente revue *Éigse*, a *Journal of Irish Studies*, que dirige M. G. Murphy, et avec *Celtica* qu'a récemment lancée M. T. F. O'Rahilly. Nombre de périodiques américains, de *Speculum* à *Language*, contiennent des articles qui touchent au celtique. En France, outre les revues habituelles, un périodique spécial, *Gallia*, est consacré aux fouilles et découvertes archéologiques. Enfin en Belgique, grâce au P. Grosjean, les *Analecta Bollandiana* font une place importante à l'hagiographie celtique. L'analyse de tous ces périodiques sera reprise dans le plus bref délai.

Une dernière rubrique est à prévoir, qui sera malheureusement assez chargée. C'est la nécrologie. Non seulement la celtologie a perdu, dans d'atroces circonstances, celle qui en était en France par

sa science et son talent l'honneur et l'espoir le plus sûrs, Marie-Louise Sjoestedt, et de même, en des circonstances non moins atroces, notre fidèle collaborateur Th. M. Chotzen. Mais van Hamel aussi nous a quittés, et Robin Flower et John Fraser, tous trois prématurément enlevés en pleine activité productrice. La liste des morts est si longue qu'on se trouve, après sept ans écoulés, environné de tombeaux. C'est Eoin Mac Neill et Edmund Curtis, Paul Walsh et G. O'Nolan, Maud Joynt et Sean O'Cuiv, c'est A. C. L. Brown et enfin le doyen et maître des études celtiques sur le continent, R. Thurneysen. A ces morts nous accorderons, dans les fascicules suivants, l'hommage que mérite leur mémoire. Pour aujourd'hui un suprême adieu sera dit seulement à Marie-Louise Sjoestedt (voir plus loin).

## II

Ouvrages reçus dont il sera rendu compte dans les fascicules suivants :

BEST (R. I.). *Bibliography of Irish Philology and Manuscript Literature*. Publications 1913-1941. Dublin, Institute for advanced Studies, 1942, x-254 p., 8°.

BIELER (Ludwig). *Codices Patriciani Latini*. Dublin, I. F. A. S., 1942, xvij-72 p., 8°. 2 sh.

BOLELLI (Tristano). *Le voci di origine gallica del Rom. Etym. Wtb. di W. Meyer-Lübke*. Pisa, 1941, 74 p., 8°.

BOLELLI (Tristano). *Storie del porco di Mac Dalbó*. Pisa, 1946, 125 p., in-12. 130 Lire.

*Book of Ui Maine*, fac-simile in collotype. Dublin, Stationary Office, 1942. £ 7, 7 sh.

BROWN (A. C. L.). *The Origin of the Grail legend*. Harvard University Press, 1943, viij-476 p., 8°.

CAMPBELL (John Lorne). *Gaelic in Scottish Education and Life*. Edinburgh, 1945, 106 p., in-12. 3 sh. 6 d.

CARNEY (James). *Topographical Poems*. Dublin, I. F. A. S., 1943, xv-159 p., 8°.

CARNEY (James). *Poems on the Butlers*. Dublin, I. F. A. S., 1945, xviii-180 p., 8°.

COUFFON (R.). *Répertoire des églises et chapelles du diocèse de Saint-*



- Briec et Tréguier. Saint-Briec, les Presses bretonnes, 1939-1941, 729 p., 8°.
- DE BHALDRAITHE (Tomás). *The Irish of Cois Fhairrge*. Dublin, I. F. A. S., 1945, xij-153 p., 8°.
- DILLON (Myles). *The Cycles of the Kings*. Oxford, University Press, 1946, viij-124 p., 8°. 10 sh. 6 d.
- X DUFOUR (J. E.). *Dictionnaire topographique du Forez*. Mâcon, Imprimerie Protat, 1946, 1184 p., in-4°.
- FLOWER (Robin). *The Western Island*. Oxford, the Clarendon Press, viij-141 p., 8°.
- FREEMAN (Martin). *Annála Connacht*. Dublin, I. F. A. S., xxiv-854 p., 4°.
- GRENIER (Albert). *Les Gaulois*. Paris, Payot, 1945, 422 p., 8°, avec 37 gravures hors texte. 225 fr.
- HAYES (Richard) et O'DONOGHUE (Brigit). *Clár litrideacht na nuaghaedhíle (1850-1936)*. Dublin, Stationery Office, 1938, vij-287 p., 8°.
- JONES (Thomas). *Ystori bob nos*. Gwasg Aberystwyth, 1944, 84 p., in-12.
- JONES (Thomas). *Gerallt Gymro*. Caerdydd, Gwasg Prifysgol Cymru, 1947, 105 p., 8°. 2 sh. 6 d.
- LANTIER (R.) et HUBERT (Jean). *Les origines de l'art français*. Paris, Guy Le Prat, 1947, 188 p., gr. in-4°.
- LEWIS (Henry). *Yr elfen ladin yn yr iaith gymraeg*. Caerdydd, 1943, 53 p., in-12.
- LEWIS (Henry). *Llawlyfr cernyweg canol, argraffiad newydd*. Cardiff, University Press, 1945, 114 p., in-12. 4 sh. 6 d.
- LOT (Ferdinand), *Recherches sur la population et la superficie des cités remontant à la période gallo-romaine*. Paris, Champion, 1945, xv-222 p., 8°.
- LOT (Ferdinand). *La Gaule*. Paris, A. Fayard, 1947, 585 p., 8°. 250 fr.
- MACALISTER (R. A. S.). *Corpus Inscriptionum Insularum Celticarum*, vol. I. Dublin, Stationery Office, 1945, xvij-515, 8°.
- McKENNA. *Bardic Syntactical Tracts*. Dublin, I. F. A. S., 1944, xix-304 p., 8°.
- NEWSTEAD (Helaine). *Bran the blessed in Arthurian Romance*. New York, Columbia University Press, 1939. 222 p., 8°.

- O'CUIV (Brian). *The Irish of West Muskerry*. Dublin, I. F. A. S., 1944, xj-161 p., 8°. 5 sh.
- O'CUIV (Brian). *Cath Muighe Tuireadh*. Dublin, I. F. A. S., 1945, 80 p., 8°. 3 sh.
- O'MAONAIGH (Caineach). *Smaointe beatha Chriost*. Dublin, I. F. A. S., 1944, xlvij-401 p., 8°. 10 sh. 6 d.
- O'RAHILLY (T. F.). *Early Irish History and Mythology*. Dublin, I. F. A. S., 1946, x-566 p., 8°. 21 sh.
- PÉRENNES (chan. Henri). *Sainte Anne chez nous*. 143 p., in-12.
- PRICE (Liam). *The place-names of Co. Wicklow*. Dublin, I. F. A. S., 1945. iv-48 p., 8°. 2 sh.
- RIVOALLAN (A.). *La littérature irlandaise contemporaine*. Paris, Hachette, ix-203 p., in-16.
- THURNEISEN (R.). *A Grammar of Old Irish*, translated by D. A. Binchy and O. Bergin. Dublin, I. F. A. S., 1946, xxj-688 p., 8°. 21 sh.
- WILLIAMS (Ifor). *Lectures on Early Welsh Poetry*. Dublin, I. F. A. S., 1944, 76 p., 8°. 2 sh.

J. VENDRYES.

## MARIE-LOUISE SJOESTEDT

L'essentiel a été dit déjà sur la vie et l'œuvre de M.-L. Sjoestedt, née le 20 septembre 1900 et morte le 26 décembre 1940. Mais il n'est pas trop tard pour parler encore d'elle, car son souvenir reste présent au cœur de ceux qui l'ont connue et plane toujours au-dessus de cette revue, à laquelle elle s'intéressait si ardemment. Dans les mois qui ont suivi sa mort a été publiée une brochure, où quelques-uns de ses intimes — maîtres et amis — ont dit très simplement de façon touchante l'émotion qu'ils ressentaient de sa disparition : *M.-L. Sjoestedt in memoriam*, Paris, Droz, 1941, 79 p., in-12 (avec trois portraits et un fac-similé d'autographe). La brochure se termine par un travail qu'elle avait laissé inédit, *Essai sur une littérature nationale, la littérature irlandaise contemporaine*, et contient une bibliographie, à laquelle il faut ajouter deux notes parues dans les « Réponses au questionnaire du V<sup>e</sup> Congrès International de Linguistes (1939) », *Bilinguisme populaire et bilinguisme cultivé* (p. 12-13), *Langue commune, langue dominante, langue de culture* (p. 15-16). Voici le texte d'un des hommages contenus dans la brochure *In memoriam*.

C'est au printemps de 1919, aussitôt après la démobilisation, que le signataire de ces lignes a vu pour la première fois Marie-Louise SJOESTEDT. Elle se présentait à lui comme une étudiante, venue à la Faculté après le baccalauréat pour se préparer à la licence. Dès cette rencontre, elle se montra telle qu'elle était, avide de s'instruire, pleine d'ardeur au travail et de plus remarquablement douée pour la recherche scientifique. Elle avait tout le charme d'une nature de jeune fille franche et loyale, et en même temps une solidité de pensée et une sûreté de jugement dont ses travaux à venir devaient confirmer la valeur.

Aussitôt qu'elle eut achevé sa licence, elle exprima le désir de traiter, en vue du diplôme d'études supérieures, une question qui

touchât à la linguistique. Il est toujours délicat de pousser un esprit encore novice à choisir un sujet de diplôme qui sorte quelque peu des disciplines classiques et des travaux scolaires. Celui qu'elle proposa et qui fut accepté traitait des itératifs latins. C'est un sujet dans lequel était impliquée déjà la difficile question de l'aspect sur laquelle elle devait donner plus tard des contributions personnelles d'une grande portée. Le mémoire de diplôme de cette jeune fille de vingt ans était excellent et annonçait une linguiste de grand avenir. Il parut à ses maîtres tout à fait digne de l'impression, et il fut en effet publié aux tomes XXV et XXVI du *Bulletin de la Société de Linguistique*. Elle en reprit les conclusions pour établir une comparaison avec le celtique dans un bel article des *Mélanges Vendryes*.

Il fallut alors décider de la suite de ses études. Elle était impatiente de se livrer au travail personnel et de poursuivre des recherches indépendantes. Certains même de ses maîtres lui conseillaient nettement de renoncer à tout projet de carrière universitaire pour se consacrer à la science. La fortune dont jouissaient ses parents lui permettait d'envisager l'avenir avec toute garantie de sécurité et sans la crainte de soucis matériels. Néanmoins, après quelques hésitations, elle décida de préparer l'agrégation, au risque de retarder de quelque peu la mise en train de son travail scientifique. Elle cédait ainsi aux conseils de quelques autres de ses maîtres, qui avaient moins de confiance en l'avenir, et voyaient dans l'agrégation un gagne-pain assuré en cas de revers de fortune. Dès qu'elle eut pris son parti, elle se mit avec ardeur à la besogne; et en 1922 elle était reçue au concours de l'agrégation de grammaire la première de la promotion, très au-dessus des candidats qui la suivaient sur la liste d'admission.

Tout en consacrant la plus grande partie de son temps à la préparation de ce concours difficile, elle n'abandonnait pas son travail d'initiation aux travaux linguistiques. Bien au contraire; avec le sens net et droit qu'elle a toujours eu du possible et du réel, elle chercha sa voie. Munie d'une excellente culture classique, ce qui est pour toute recherche linguistique la base la plus solide, elle voulut d'abord étendre son horizon et se mit à l'étude du russe en même temps qu'à celle des langues celtiques. Les deux la passionnaient, et même elle hésita quelque temps à choisir entre elles. L'étude du tchèque, qu'elle alla faire sur place en 1921, était destinée à lui donner un aperçu des langues et des peuples slaves et un avant-goût de l'intérêt qu'offraient

les unes et les autres. Finalement, après l'agrégation, elle se décida pour le celtique ; et c'est au celtique que devaient se rapporter toutes ses publications.

Elle se mit sans tarder à deux tâches essentielles. La première était d'apprendre à parler les langues celtiques vivantes ; et pour commencer elle s'attaqua à la plus difficile, l'irlandais. Le poste de lectrice qu'elle occupa en 1925 à Trinity Hall la mit en contact avec les milieux cultivés de la capitale irlandaise. Mais elle ne s'en tint pas là. Elle voulut pénétrer dans le fond même de la gaedhealtacht et obtint des bourses de voyage ou de mission qui lui permirent de passer de longs mois, à plusieurs reprises, à l'extrémité du comté de Kerry. Elle fit également deux séjours en pleine campagne galloise afin de s'entraîner à la pratique du gallois, qu'elle parlait couramment, ainsi que l'irlandais. Elle s'était enfin initiée au breton dont elle avait étudié quelques variétés dialectales, au cours notamment de son année d'enseignement à la Faculté de Rennes. De son séjour en Irlande, elle rapporta sa description du parler de Dunquin (Co. Kerry), deux volumes consacrés à la phonétique et à la morphologie. Cette description, dont les meilleurs juges ont fait un bel éloge, s'ajoute en bonne place aux excellentes études de dialectologie irlandaise qu'ont publiées des savants tels que Finck, Quiggin et Sommerfelt. Tout en mettant à profit l'expérience de ses devanciers, elle y appliquait de façon personnelle les principes et les méthodes qu'elle devait à son éducation de linguiste.

La seconde tâche qu'elle s'imposa fut une tâche de philologue : elle voulut acquérir une connaissance directe des textes celtiques du moyen âge. Avec une conscience scrupuleuse, elle lut et étudia tout ce qui avait été publié de la vaste littérature irlandaise. Sans se laisser arrêter par l'absence d'un dictionnaire méthodique et complet de la langue médiévale, elle fit choix pour sa thèse complémentaire de doctorat, d'une édition avec traduction française d'un texte épique du cycle de Cormac mac Airt. Le texte était particulièrement difficile, mais plein d'intérêt, par tout ce qu'il contenait de traditions païennes mêlées à des souvenirs historiques plus ou moins confus. Avec un beau courage, sans présomption ni forfanterie, elle entra dans le vif du sujet, tenant à signaler elle-même les points sur lesquels elle conservait des doutes ou les difficultés qu'elle n'avait pas été capable de résoudre. C'est un modèle de précision et de probité philologique.

La connaissance qu'elle avait acquise des légendes épiques de l'Irlande lui suggéra une interprétation fort originale de celles notamment qui se rapportent au héros de l'Ulster Cuchullin ; elle la tira d'une comparaison avec certaines représentations figurées sur les monnaies gauloises. L'hypothèse est hardie, mais présentée avec toute la prudence nécessaire et appuyée sur une documentation minutieusement étudiée, elle devra toujours être prise en considération. Elle dénote en tout cas chez son auteur une ingéniosité et une sagacité singulières.

La thèse principale de Marie-Louise SJOESTEDT était de linguistique pure. Elle y étudiait l'aspect verbal et les formations à infixe nasal en celtique. Le sujet n'est pas absolument neuf, car les formations à nasale avaient déjà fait l'objet de recherches approfondies de la part d'un celtiste aussi réputé que M. Marstrander. Mais c'était la première étude d'ensemble qui était consacrée à ce sujet, et la jeune doctoresse avait le mérite de le rattacher à une théorie générale de l'aspect. Elle devait couronner ses études sur l'aspect en celtique par un travail de synthèse d'une grande valeur. C'est une de ses dernières publications, dans les derniers cahiers des *Études Celtiques*. S'inspirant des travaux de M. Guillaume et de plusieurs autres linguistes, elle voulut appliquer à l'irlandais les doctrines les plus récentes sur l'aspect. Son travail renouvela une question sur laquelle des maîtres comme Zimmer et Thurneysen n'avaient entrevu que des résultats de détail. Là où subsistaient encore beaucoup d'incertitudes et de contradictions, elle réussit à mettre de la clarté et de l'ordre en bâtissant un système cohérent, dont elle établit la genèse et le développement. On ne saurait plus désormais parler de l'aspect en celtique sans se rapporter à ce travail fondamental.

A ce talent de construction, qui est la véritable marque d'un linguiste, elle joignait un sens très fin de la réalité linguistique. En bonne disciple de Meillet, elle ne séparait pas l'étude des langues des conditions sociales des peuples qui les parlent. C'est dans cet esprit qu'elle se pencha, en Irlande et en Galles, sur la situation linguistique créée par l'état politique actuel. En plus d'un important article des *Étrennes à Benveniste*, où elle étudiait l'influence de l'anglais sur l'irlandais contemporain, elle publia, après les avoir présentées dans une conférence, de judicieuses considérations sur les langues de culture en celtique. Avec une rare pénétration, sans parti pris ni préjugé, elle

y discutait en toute indépendance des problèmes trop souvent obscurcis par les rêveries d'esprits tendancieux ou chimériques. Il sera toujours bon de méditer ces travaux, nourris d'une documentation scrupuleusement exacte et marqués au coin de la sagesse et du bon sens.

C'est que l'étude des langues n'était pour elle qu'un moyen de mieux connaître les peuples. Elle débordait de vie et éprouvait une curiosité sympathique pour toutes les manifestations de la vie. Elle qui se tenait au courant des productions artistiques, musicales ou littéraires les plus raffinées, elles s'intéressait aussi à celles qui émanent de l'âme populaire. Elle trouvait une véritable jouissance à vivre au milieu des populations de l'Irlande occidentale qui sont les plus déshéritées de l'Europe. La vie simple et quasi primitive des humbles paysans de Dunquin ou des pêcheurs des Iles Blasket la séduisait par ce qu'elle avait à la fois de pur, de sain et d'honnête. Elle avait appris leur langage et recueillait de leur bouche des contes dont le fond remonte au lointain passé de leur race et où l'on retrouve même, mutilés ou déformés, certains thèmes généraux de l'humanité. Elle s'était prise de passion pour le folklore, mais non pas avec le dilettantisme amusé d'un amateur. Elle avait l'habitude d'aller au fond des choses qu'elle étudiait et d'en dégager les éléments essentiels qui en faisaient voir l'enchaînement et la portée. C'est-à-dire qu'elle abordait l'examen des traditions populaires avec la même pénétration et la même sûreté de méthode qu'elle déployait dans l'étude des problèmes techniques de la grammaire comparée. La méthode comparative, à laquelle la linguistique l'avait dressée, trouvait en ces matières une application des plus fécondes. Son petit volume sur les dieux et héros des Celtes en est la preuve. Retardé par les circonstances, il a paru quelques semaines seulement avant sa mort ; il lui fait le plus grand honneur. Ses amis ne pourront jamais l'ouvrir sans une profonde émotion, car il leur fera mesurer toute la perte que les études celtiques ont subie. C'est un livre d'une originalité profonde, dans l'information comme dans la présentation. Il fallait pour l'entreprendre posséder toute l'érudition qu'elle s'était acquise sur les littératures d'Irlande et de Galles. Mais il fallait aussi un cerveau puissant, capable de dominer un si vaste sujet, d'en démêler la complexité et d'en rapporter tout le détail à une conception d'ensemble des caractères propres et du tempérament de la race.

Marie-Louise SJOESTEDT était un celtiste complet. Elle embrassait toute l'étendue géographique du domaine celtique, ayant même abordé récemment l'étude du gaélique d'Écosse et du cornique, qu'elle comptait prochainement approfondir. Elle dominait les littératures celtiques, y compris les plus récentes. L'exposé qu'elle donna aux *Études Celtiques* sur la littérature qui se fait en Irlande et en Galles montre l'intérêt qu'elle portait à la production contemporaine, annonciatrice de l'avenir. On pouvait attendre d'elle des œuvres d'une importance capitale et définitive, aussi bien sur la grammaire, encore mal connue en beaucoup de points, de l'irlandais moyen, que sur les grands courants et les grandes œuvres de la littérature. Elle était également apte à des recherches originales, à des synthèses solides et ramassées, à des vulgarisations élégantes et précises. En possession de toute sa maîtrise, elle était arrivée au point de pouvoir aborder n'importe quel travail concernant les langues, les littératures, les civilisations celtiques. Elle s'était donné un esprit celtique. Elle s'était fait Celte elle-même.

Trop Celte hélas ! pourrait-on dire, s'il est vrai que l'âme celtique, malgré tant de preuves d'une énergie indomptable et d'une volonté effrénée, est sujette à des accès de dépression et de renoncement qui lui font désirer et comme appeler le néant. La mort rôde sans cesse autour des héros de l'épopée irlandaise. En ce monde tout pénétré des mystères de la magie, les fées attirent à elles les êtres jeunes et beaux pour les arracher d'un attrait irrésistible à leurs affections terrestres les plus chères. Tout le tragique de certains contes celtiques, aux dénouements si poignants, revit dans l'affreuse catastrophe d'un destin privilégié auquel souriait la Fortune, dans la brusque disparition d'un être d'élite à qui la nature avait dispensé ses plus beaux dons.

J. VENDRYES.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
ARTICLES DE FOND	
BACHELLERY (Ed.), Un conte en dialecte du pays de Tréguier finisté-rien, la Princesse Plumet d'Or.....	335
BALMORI (C. Hernando), Notes on the etymology of sp. « perro »....	48
BONFANTE (G.), Le nom de la Catalogne.....	365
CHOTZEN (Th. M. Th.), Emain Ablach — Ynys Avallach — Insula Avallonis — Ile d'Avalon.....	255
CHOTZEN (Th. M. Th.), Le livre de Gautier d'Oxford, l'« Historia Regum Britanniae », les « Bruts » gallois et l'épisode de Lludd et Llevelys.....	221
MAC ENTÉE (Maire), Deux poèmes du manuscrit de Paris.....	379
MAC ENTÉE (Maire), Un poème irlandais du XVII <sup>e</sup> siècle.....	301
O'MAILLE (T. S.), S-groups in Irish bardic poetry.....	323
RICHARDS (Melville), Syntactical Notes. I. The negating of the Verb Noun in Welsh.....	369
SJOESTEDT (Marie-Louise), La littérature qui se fait en Galles.....	67
VENDRYES (J.), Étymologies.....	327
VENDRYES (J.), L'écriture ogamique et ses origines.....	83
VENDRYES (J.), Le poème du Livre Noir sur Hywel ab Gronw.....	275
VENDRYES (J.), Notes critiques sur des textes.....	306
VENDRYES (J.), Owain Prain et Conn Colt.....	117
VENDRYES (J.), Questions étymologiques.....	55
VENDRYES (J.), Sur quelques infinitifs en -i du bretonique.....	358
VENDRYES (J.), Trois poèmes de Cynddelw.....	1
VENDRYES (J.), Un poème du Cath Muighe Leana.....	120
NÉCROLOGIE	
Émile Espérandieu (J. V.).....	218
Marie-Louise Sjoestedt (J. V.).....	428
BIBLIOGRAPHIE	
DUMÉZIL (G.), Mythes et dieux des Germains (M.-L. Sjoestedt).....	143
Féil-Sgríbhinn Eoin Mhic Néill (J. V.).....	391
GOEDHERR, Irish and Norse traditions about the battle of Clontarf (M.-L. Sjoestedt).....	141

TABLE DES MATIÈRES

435

GOUGAUD (Louis), Les saints irlandais hors d'Irlande (J. V.).....	126
HARRIS (Silas M.), Saint David in the liturgy (J. V.).....	166
HENRY (Françoise), Irish Art in the early Christian period (J. V.).....	406
HOLMER (Nils M.), Studies on Argyllshire Gaelic (M.-L. Sjoestedt).....	140
JACKSON (Kenneth), Cath Maighe Léna (J. V.).....	132
Le même, Scéalta o'n mBlascaod (M.-L. Sjoestedt).....	389
JONES (Thomas), Y Bibyl ynghymraec (J. V.).....	168
KNOTT (Eleanor), Togail Bruidne Da Derga (J. V.).....	393
LEWIS (Henry), Brut Dingestow (J. V.).....	410
MAC AIRT (S.), Leabhar Branach (J. V.).....	476
MACALISTER (R. A. S.), Book of Fenagh (J. V.).....	146
MAC GREGOR (A. A.), The peat fire flame Folktales and traditions (M.-L. Sjoestedt).....	139
MATHESON (William), The songs of John Maccodrum (J. V.).....	150
MCGRATH (Michael), Cinnlae Amhlaoihb Uí Shúileabbáin (J. V.).....	159
MOST (W. G.), The Syntax of the Vitae Sanctorum Hiberniae (J. V.).....	419
O'CADHLAIGH (Cormac), An Fhiannuidheacht (M.-L. Sjoestedt).....	388
PARRY (Tom), Baledi'r ddeunawfed ganrif (J. V.).....	129
PAULY (M. H.), Les voyageurs français en Irlande au temps du roman-tisme (J. V.).....	401
PEATE (Jorwerth C.), The Welsh house (J. V.).....	403
QUIN (Gordon), Stair Ercuil ocus a bás (J. V.).....	398
SHEEHAN (M.), Sean-chaint na nDéise (J. V.).....	414
SJOESTEDT (M.-L.), Dieux et héros des Celtes (J. V.).....	155
The Highlands and the Highlanders (M.-L. Sjoestedt).....	389
VAN HAMEL (A. G.), Immrama (J. V.).....	408
WADE-EVANS (A. W.), Nennius' History of the Britons (J. V.).....	136
WHATMOUGH (Joshua), Keltika (J. V.).....	418

CHRONIQUE

Acta Linguistica, revue internationale de linguistique structurale.....	197
BERTHELOT (André); sa mort.....	176
BLOCH (Oscar); sa mort.....	173
BRUN (A.), Linguistique et peuplement.....	191
BRUNOT (F.); sa mort.....	175
Bulletin linguistique, publié par la Faculté de Bucarest.....	196
CHOTZEN (Th. M.), Un parallèle irlandais au Renard.....	207
CHOTZEN (Th. M.), Relations anciennes entre la Galles et les Pays-Bas.....	209
CHOTZEN (Th. M.), le Wild Irish en Hollande.....	206
Congrès international de folklore, à Paris.....	180
Congrès international de toponymie et anthroponymie, à Paris.....	179
CONWAY (R. S.); sa mort.....	172
DENSUSLANU (O.); sa mort.....	176
Donum natalicium K. Jaberg.....	181

ESPÉRANDIEU (Em.), tome XI du Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule Romaine.....	198
Forma Orbis Romani, vol. VII.....	197
GRUFFYDD (W. J.), Owen Morgan Edwards, Cofiant.....	215
HUBSCHMIED (J. U.), les mots français <i>brancard</i> et <i>bayart</i> .....	201
KROGMANN (W.), Die Heimatfrage des Heliand.....	202
Langue irlandaise en Irlande (État de la).....	177
LANTIER (R.), Masques celtiques en métal.....	200
LEWIS (E. A.), Early Chancery Proceedings concerning Wales.....	212
MAC DONALD (John), Ewen MacIachlan's Gaelic Verse.....	214
MANSION (J.); sa mort.....	174
MARGAIL, L'emplacement d'Illyberis.....	201
Mélanges Ch. Bally.....	184
Mélanges Em. Boisacq.....	182
Mélanges M. K. Pope.....	186
Mélanges Trombetti.....	187
Monuments Piot, tome XXXVII.....	200
NICOLAU (M.); sa mort.....	175
Ouvrages nouveaux.....	218, 425
PARRY (J. J.), Geoffrey de Monmouth et la paternité d'Arthur.....	205
PERENNÈS (chanoine), Vieilles chansons bretonnes.....	216
Revue des Études indo-européennes (une nouvelle).....	194
SALIN, Le haut moyen âge en Lorraine.....	198
SCHRIJNEN (Mgr J.); sa mort.....	174
TRUBETZKOI (N.); sa mort.....	176
VON PLANTA (R.); sa mort.....	174
WACKERNAGEL (J.); sa mort.....	175
WILLARD (R.), The testament of Mary.....	213
Yorkshire Celtic Studies.....	203
ZACHRISSON (R. E.); sa mort.....	173

*Le directeur-proprétaire : J. VENDRYES.*

IMPRIMERIE PROTAT FRÈRES, MACON. — JANVIER 1948.

DÉPOT LÉGAL : 1<sup>er</sup> TRIMESTRE 1948.

N<sup>o</sup> D'ORDRE CHEZ L'IMPRIMEUR : 6269. — N<sup>o</sup> D'ORDRE CHEZ L'ÉDITEUR : 182.

---

Pour tout ce qui concerne la rédaction des *Études celtiques*, s'adresser à M. J. Vendryes, 95, boulevard Jourdan, Paris XIV<sup>e</sup>.

---

